This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

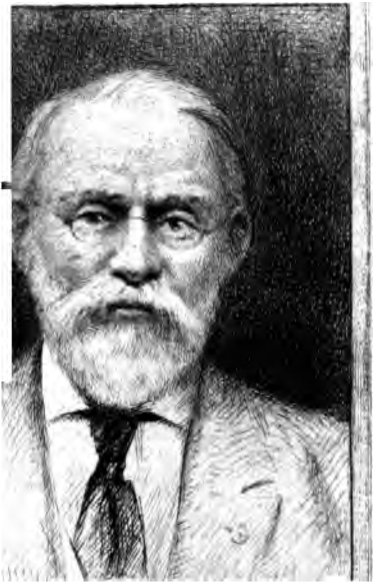
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



WRIGHT DUNNING
BEQUEST
RSITY OF MICHIGAN
ENERAL LIBRARY

A
161
.T8
1773
v.1

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dédiés à Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Janvier 1737.

Imprimé à Paris, & ſe vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

[redacted]

S MEMOIRES SONT ommencés au mois de Janvier 701. & se vendent 15 s. le mois, n blanc, & brochés 16 s.

Années.

1.	9. vol.	1720.	5. V.
2.	12. V.	1721.	12. V.
3.	12. V.	1722.	12. V.
4.	13. V.	1723.	12. V.
5.	12. V.	1724.	12. V.
6.	12. V.	1725.	12. V.
7.	12. V.	1726.	13. V.
8.	12. V.	1727.	12. V.
9.	12. V.	1728.	12. V.
0.	12. V.	1729.	12. V.
1.	12. V.	1730.	12. V.
2.	12. V.	1731.	12. V.
3.	12. V.	1732.	12. V.
4.	12. V.	1733.	12. V.
5.	12. V.	1734.	12. V.
6.	12. V.	1735.	14. V.
7.	12. V.	1736.	15. V.
8.	12. V.	1737.	[illegible] V.
9.	12. V.		

Printed in [illegible]

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts

Dunning Nisoff 1-31-31 31472

Janvier 1737.

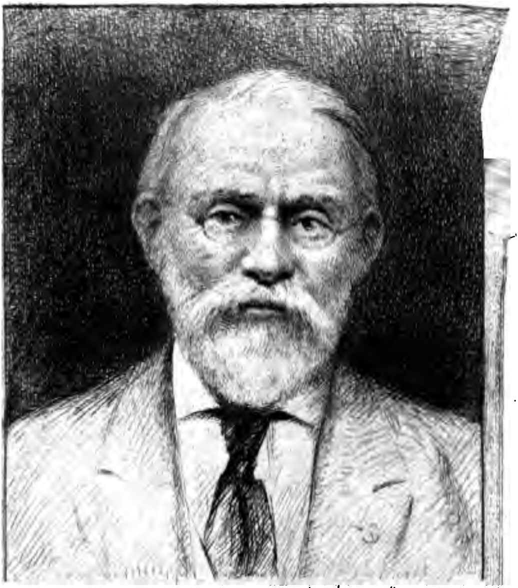
ARTICLE I.

ESSAIS DE THEODICE'E sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, & l'origine du mal, par M. Leibnitz. Nouvelle Edition, augmentée de l'histoire de la Vie & des Ouvrages de l'Auteur, par M. L. de Neufville. Deux Tomes in-12. *A Amsterdam, chez Fr. Changuion.* 1734.

NOus n'avions jusqu'ici que des traits particuliers, &, ce qui est bien moins instructif, des Eloges de M. Leibnitz. Un homme de ce mérite devoit passer à la postérité par quelque chose de moins suspect, & par une histoire dans les formes de sa Vie, de cette vie sur-tout sçavante & spirituelle, qui se consacre elle-même à l'immortalité dans des Ouvrages frapés au coin du génie & de la plus haute érudition. Les sçavans les moins distingués trouvent aujourd'hui des Panégyristes. Les Historiens sont pour ceux du premier ordre. Alexandre envioit *Homere* à Achille. Achille, s'il vivoit, envieroit *Quinte-Curce* à Alexandre, si toutefois le procedé d'Alexandre ne nous découvre pas le foible des Héros mêmes, de préferer la fiction de la Poësie & l'enflure du Panégyrique à la vérité de l'histoire. Tous les hommes aiment le merveilleux : les Historiens des Héros entrent volontiers dans

leurs passions, dans celle sur-tout qui va à les embellir : & Quinte-Curce n'est pas exempt de reproche sur ce point.

Le Héros de M. de Neuville est d'un ordre inferieur, il est vrai, au moins selon l'opinion : n'importe, on aime toujours le merveilleux ; & ce nouvel Historien est fort louable pour les soins qu'il s'est donnés de peindre l'homme autant que le grand homme, le caractere, le cœur, les mœurs, la conduite, la vie de M. Leibnitz, autant que son esprit, son génie, ses pensées, ses ouvrages. Il n'étoit pas si aisé de former un tableau d'une vie aussi mobile & en quelque sorte aussi dissipée, & d'ouvrages aussi détachés, aussi dispersés, aussi multipliés que ceux de M. Leibnitz. Né en Allemagne, cet illustre Sçavant a vécu dans tous ses Cercles, & chez toutes les Nations de l'Europe ; & son génie né en quelque sorte ou formé dans la Philosophie, & dans la Geométrie, qui sont à peu-près une même région, a vécu, a travaillé dans tou-



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

tout ſelon leurs hiſtoriens panégyriſtes. On eſt édifié de la noble ſimplicité avec laquelle M. de Neuville avouë ou raconte que M. Leibnitz ne comprit rien à *Deſcartes* la premiere fois qu'il le lut ; & qu'il fut un an ſans preſque rien entendre aux Mathematiques ; parce qu'il avoit un Maître qu'il auroit fallu deviner. Il y en avoit de plus célebres & de meilleurs à *Jene* dans la *Thuringe*, M. Leibnitz y vola, & y étudia en même-tems les mathematiques, l'Hiſtoire & le Droit. Trois années ſe paſſerent dans ces études Scholaſtiques, qui furent même laborieuſes & *pénibles*, M. Leibnitz n'y donnant des preuves certaines d'un génie ſuperieur que parce qu'il l'avoit, & qu'il étudioit beaucoup. Il jetta de bons fondemens dans une grande lecture des Anciens, de *Platon* ſur-tout & d'*Ariſtote*.

Malgré la ſupériorité de ſon génie, l'Univerſité de Leipſick lui refuſa le degré de Docteur, ſous le prétexte honnête qu'il n'en avoit pas l'âge. Il en fut piqué, & alla le pren-

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1737.

e quarrier à un épilogue un peu fan-
ron qui termine cet eſſai. Il termi-
e lui-même l'Article, en diſant :
ue *la jeuneſſe n'excuſe ces ſortes de*
utes, qu'autant qu'on les répare
ans la ſuite, comme a fait M. Leib-
itz, par un génie & un mérite ſu-
rieur.

Cette Méthode fut ſuivie du *Pro-*
t d'un nouveau Corps de Droit. M.
e Neufville en donne l'analyſe,
u'il accompagne de réfléxions ex-
êmement judicieuſes, ſur l'impoſ-
bilité qu'il y a de rédiger d'une cer-
ine maniere & de ſimplifier les
oix, d'en ôter l'équivoque, la
ouſentente, la contradiction même,
e qui étoit pourtant le but de ce
rojet ideal, qui fut fort critiqué,
ais admiré néanmoins. En 1668.
arut le petit *Traité des Combinai-*
ns, que M. Leibnitz jugea lui-mê-
e dans la ſuite peu exact & peu
igne de lui.

L'abdication de la Couronne de
ologne que fit *Caſimir* cette même
née, donna lieu à M. Leibnitz de
évelopper ſon génie & ſon erudi-

tion politiques. Les prétendans à cette Couronne étoient les *Princes de Condé* pere & fils, le *Duc de Lorraine*, & le *Prince de Neubourg*. Le Baron de Boinebourg chargé des intérêts de celui-ci, en concurrence avec le *Cardinal de Bonzy* & le *Baron de l'Isola*, Agens des deux autres partis, chargea M. Leibnitz d'instruire l'affaire, & de publier les prétentions du Prince de Neubourg & les motifs d'exclusion des deux autres. M. de Neufville caractérise cet Ouvrage, & nous apprend qu'il a *été* fait *avec un art qui devoit survivre à la circonstance qui l'avoit fait naître*, & que si l'élection des Rois se décidoit par les opérations publiques du cabinet des Sçavans, le Prince de Neubourg auroit pû l'emporter. *Michel Wiesnovvieski* mit tous les contendans hors de Cour, & fut élu Roi de Pologne, lorsqu'on s'y attendoit le moins, sans doute parce qu'on s'y attendoit le moins.

Le Prince de Neubourg voulut s'attacher son Orateur. M. Boinebourg l'attacha de plus en plus à

tribut, de quelque païs & de quelque sang qu'ils soient nés.

M. Leibnitz avouë dans les *Acta Eruditorum*, Sept. 1691. que lorsqu'il vint à Paris il étoit encore à peine initié dans la *profonde Géometrie*, & qu'il fut redevable des progrès qu'il y fit, à la conversation & à l'*Horlogium oscillatorium* du célebre *M. Huguens*, & sur-tout à la lecture de *Gregoire de S. Vincent* (*Auteur très-habile*, dit M. de Neufville, *& bien plus connu de nom que de fait.*) Nous avions dit nous-même dans ces Mémoires (Juin 1721.) en parlant du même Auteur, qu'il étoit *plus connu de fait que de nom*. Nous en jugions sur ce que le fonds de sa doctrine est entierement connu, mais sous des noms d'autres Auteurs, qui ont sçû se l'approprier, sans le citer. Nous verrons bien-tôt que M. de Neufville fait allusion ici à ces Mémoires.

M. de Boinebourg étant mort, M. Leibnitz alla achever en Angleterre de se perfectionner dans les Mathématiques. M. de Neufville

Leibnitz dédia cet Ouvrage, le mit alors en commerce de Lettres & ſous la protection de *Jean Frederic Duc de Brunſvick - Lunebourg*. En 1671. parut la *Theorie du Mouvement abſtrait & concret*, fondée ſur la ſuppoſition du vuide, dont l'Auteur reconnut avec le tems la chimere. M. de Boinebourg s'étant fait Catholique, & ayant le zéle d'y attirer le célebre *André Wiſſovvatius* ſon ami, petit-fils & diſciple de *Fauſte Socin*, ce Seigneur choiſit M. Leibnitz pour répondre au Polonois qui lui faiſoit des difficultés ſur la Trinité. La réponſe fut plus philoſophique que theologique. Nous n'en parlons que d'après l'Hiſtorien de ſa vie.

En 1672. les interêts du même bienfaicteur & ſon propre goût, attirerent M. Leibnitz à Paris. M. de Neufville, qu'il ne faut point confondre dans la foule des Ecrivains François tranſplantés en Hollande, fait des éloges magnifiques de ſa patrie, & de Louis XIV. à qui tous les gens d'une vraye littérature doivent ce

ribut, de quelque païs & de quel-
ıue sang qu'ils soient nés.

M. Leibnitz avouë dans les *Acta Eruditorum*, Sept. 1691. que lors-
ju'il vint à Paris il étoit encore à
›eine initié dans la *profonde Géome-
rie*, & qu'il fut redevable des pro-
zrès qu'il y fit, à la conversation &
ı l'*Horlogium oscillatorium* du céle-
›re *M. Huguens*, & sur-tout à la
ecture de *Gregoire de S. Vincent*
' *Auteur très-habile*, dit M. de Neuf-
ville, *& bien plus connu de nom que
le fait*.) Nous avions dit nous-mê-
ne dans ces Mémoires (Juin 1721.)
:n parlant du même Auteur, qu'il
:toit *plus connu de fait que de nom*.
Nous en jugions sur ce que le fonds
le sa doctrine est entierement con-
ıu, mais sous des noms d'autres
Auteurs, qui ont sçû se l'approprier,
ans le citer. Nous verrons bien-tôt
jue M. de Neufville fait allusion ici
ı ces Mémoires.

M. de Boinebourg étant mort,
M. Leibnitz alla achever en Angle-
erre de se perfectionner dans les
Mathématiques. M. de Neufville

uë beaucoup l'Angleterre, sur-tout
)ur la liberté qu'on y a de *penser*
ır *soi-même, & de parler sans crain-*
'. Cet éloge bien entendu réjaillit
:aucoup sur la France. *Londres*,
lon l'Auteur, est une *Ville immen-*
, *tantôt l'égale & tantôt la supe-*
:*ure de Paris*. Cela se peut: mais
la est-il? Question de fait, dont
; Sçavans au moins ne devroient
mais faire une question de Droit.

Un petit trait de critique qui
happe assez doucement à M. de
euville sur le goût des Seigneurs
nglois pour les Sciences & pour
s Sçavans, & sur l'indifférence de
plûpart des Seigneurs François,
érite d'être remarqué plutôt que
levé. Etant en Angleterre M. Leib-
tz perdit encore l'Electeur de
:ayence, & avec lui sa place de Con-
iller, ses appointemens & toute sa
rtune. Il ne se perdit pas lui-mê-
e. Il écrivit sa situation au Duc de
:unswick-Lunebourg, qui le fit
ıssi-tôt son Conseiller, lui donna
:s appointemens, & lui permit de
)yager encore quelque tems.

M. Leibnitz usa de la permission, revint à Paris, y demeura 15. mois, repassa en Angleterre, & à travers la Hollande se rendit en 1676. à Hanovre auprès de son genereux Protecteur. En 1677. il fit un petit Ouvrage de Politique, qui sous le nom significatif de *Cesarinus Furstnerius*, c'est-à-dire, de partisan de l'Empereur & des princes, car *Furst* signifie *Prince* en Allemand, n'alloit à rien moins qu'à égaler tous les Princes d'Allemagne aux Electeurs, les Electeurs aux Rois; & à rabaisser ceux-ci par conséquent au-dessous des Empereurs, comme le sont par les Constitutions de l'Empire, les Electeurs & les Princes du Corps Germanique.

Mais ce n'est pas par des Livres que s'établissent de pareils droits. Toute l'habileté de M. Leibnitz y échoüa, & n'aboutit qu'à faire admirer son beau génie plein d'art & de ressources. L'Empereur lui-même ayant ordonné à ses Ambassadeurs au Congrès de Nimegue, de traiter les Ambassadeurs des Elec-

teurs comme ceux des Rois, ne réussit pas mieux. Car tout cela alloit de concert, au moment de ce célebre Congrès, où le Duc de Brunswick, le Prince de Neubourg, & les autres Princes libres vouloient avoir des Ambassadeurs, comme on avoit permis aux Electeurs d'en avoir au Congrès de Munster; & où l'Empereur auroit bien voulu aussi, en égalant tous les Princes, se faire reconnoître le Chef temporel de l'Europe, de même que le Pape en est le Chef spirituel; car cette comparaison de l'Empereur avec le Pape, étoit celle même dont usoit M. Leibnitz, avec beaucoup d'adresse & très-peu de fruit.

Le Duc de *Brunswvick* étant mort en 1679, le Duc *Ernest* son successeur maintint M. Leibnitz dans les mêmes emplois & dans la même faveur. En 1682. le *Journal de Leipsick* commença sous la direction de *M. Otton Menckenius* que M. Leibnitz seconda beaucoup dans cet établissement, & beaucoup plus dans l'execution, par un très-grand nom-

bre d'Extraits de Livres, & sur-tout de Dissertations, de brochures, & d'autres pieces semblables, qui roulent la plûpart sur la plus sublime Geometrie. Rien n'a tant accrédité ce Journal, c'est encore aujourd'hui un des motifs qui soutiennent le plus dans leur premiere ferveur ceux qui y travaillent, & qui en rendent le Public toujours curieux. Tous les Journaux de l'Europe ont publié des morceaux de cet infatigable & très-riche Auteur.

Un de ses principaux Ouvrages fut l'*Histoire de la maison de Brunswick*. Il parcourut toute l'Allemagne & l'Italie pour ramasser des matériaux, inutiles même pour cette Histoire. De retour à Hanover en 1690. il rédigea les morceaux, & en forma un premier Volume qui parut en 1693. sous le titre de *Code Diplomatique du Droit des Gens*: Il fit plusieurs autres petits ouvrages sur le même sujet.

Reçu à la Societé Royale de Londres dès son premier voyage en Angleterre, il fut admis à celle de Paris

en 1699. L'année suivante il inspira au *Marquis de Brandebourg*, aujourd'hui *Roi de Prusse*, le dessein de fonder l'*Académie de Berlin*, dont ce Prince le fit le Directeur & le Président perpétuel. Cette même année il donna le *second Tome du Code Diplomatique.* En 1701. il communiqua à l'Academie des Sciences son *Arithmétique binaire*, qu'il avoit dépuis plus de deux ans envoyée au P. *Bouvet Jesuite* à Peking. En 1703. il commença son *Projet d'une langue universelle.* Ce fut le P. *Bouvet* qui lui en fit naître l'idée. Il échoua dans le projet d'une *Académie à Dresde.* En 1706. il fit un Mémoire en faveur des *prétentions du Roi de Prusse sur la Principauté de Neufchâtel.*

En 1707. parut le *premier Tome de la Collection des Historiens de Brunswick*, en 1710. le second Tome, & le troisiéme en 1711. A cette Collection devoit succéder l'*Histoire de Brunswick.* Nous n'en avons que le Plan. En 1710. les *Mélanges de Berlin* ayant paru, on

y vit M. Leibnitz ſous toutes les formes de Chymiſte, de Geometre, de Phyſicien, de Poëte, d'Etymologyſte, d'Antiquaire. Vers la fin de cette année parut la *Theodicée*, dont nous parlerons dans un ſecond Extrait.

Le *Czar Pierre I.* étant venu à *Torgavv* dans la *Saxe*, il y vit M. Leibnitz, le conſulta ſur bien des choſes, le combla d'honneurs, de titres & de penſions. En 1713. le Roi de Pruſſe étant mort & l'Academie de Berlin menacée de ſa ruine, M. Leibnitz ſe tranſporta à Vienne pour perſuader à l'Empereur d'y établir une Academie. L'Empereur l'avoit déja créé Conſeiller Aulique, & tâcha de le fixer à ſa Cour. Il lui fit une penſion; mais le projet de l'Academie manqua. En 1714. il retourna à Hanovre. Et depuis ce moment ſa ſanté baiſſant toujours, il mourut d'une goutte remontée en 1716, âgé de 70. ans 4. mois 10. jours.

M. de Neufville récapitule tous les talens de M. Leibnitz, & s'ar-

rête au principal ou au plus brillant qui fut celui de Géometre ; ce qui le jette dans l'histoire des nouveaux Calculs, & des disputes qu'ils attirerent à ce grand homme, de la part des Anglois qui avoient aussi de grands droits à ces Calculs, par le celebre *M. Nevvton.*

Dans le tems de ces disputes, ou plutôt dans le tems que *M. des Maizeaux* en publia les Pieces, les précis ou les résultats en deux Volumes, nous en donnâmes l'Extrait, que nous tâchâmes de rendre exact & impartial. Cet Extrait parut en 1721. au mois de Juin. Et nous avons eu occasion d'en parler dans divers Extraits, Dissertations, ou autres Pieces dans nos Mémoires & hors de nos Mémoires, toutes les fois qu'il a été question de l'origine des nouveaux Calculs & de la nouvelle Géometrie ; & par conséquent de l'*Archimede moderne*, *Gregoire de Saint Vincent* ; sur-tout dans la nouvelle *Préface de la Traduction de Stone*, où il ne s'agit que de cela.

M. de Neufville nous a trouvé

ſans doute tels que nous avions tâché d'être, exacts & ſans partialité, puiſqu'il nous a fait l'honneur de s'approprier les points de vûe où nous avions mis les choſes, juſqu'à copier des pages entieres ſans y rien ou preſque rien changer. Comme il a oublié de nous citer, nous allons mettre nous-mêmes en guillemets les morceaux qu'il nous a fait l'honneur de nous emprunter, dans le compte abregé que nous allons redonner, d'après lui & d'après nous-mêmes, de cette querelle.

Ce fut en 1684. que M. Leibnitz publia ſon *Calcul differentiel* dans les Actes de Leipſick. *M. Nevvton* ne publia ſon *Calcul des Fluxions*, qui eſt le même calcul, qu'en 1687. dans l'admirable Ouvrage des *Principes Mathématiques de la Philoſophie naturelle*. Dans cet Ouvrage à la ſuite de ce Calcul, cet Auteur ajoûte un *Scholie*, où il dit qu'ayant communiqué, il y avoit dix ans, à M. Leibnitz ſa Méthode, mais d'une maniere énigmatique, celui ci lui avoit communiqué la même Méthode, ſans

:ııı des l'an 1671. ou même 1666.
ndant M. Leibnitz ayant publié
'n le premier, il passa long tems
le premier & pour le seul in-
eur. En 1695. *M. Wallis* don-
:teinte à cette opinion universel-
n déclarant la primeur d'inven-
de M. Newton. En 1699. *M.*
o alla plus loin, traita M. Leib-
de second inventeur, & jetta
lques soupçons de son Plagiaris-
prétendu envers M. Newton.
Leibnitz répondit à Fatio en le
'oyant au témoignage de M.
vton & à sa possession propre, à

» étonnoit même ses inventeurs :
« & comme M. Leibnitz étoit le
» plus connu, & celui qui l'avoit
» publié le premier ; & dont on
» suivoit de point en point la Mé-
» thode presque partout, c'étoit
» sur lui que retomboient la plû-
» part des éloges qu'on s'empressoit
» de donner à cette découverte, Les
» Sçavans Journalistes de Leipsick
» n'étoient pas les moins éloquens.
» Ils ménageoient pourtant toujours
» les intérêts de M. Newton, M.
» Leibnitz leur en donnant l'exem-
» ple. Mais tout est relatif dans ce
» monde, & le mérite plus que
» toute autre chose. Il est donc dif-
» ficile de louer souvent sans com-
» parer. Les comparaisons sont des
» pas glissans ; celles qui entrent
» dans les éloges. ne connoissent
» guéres les loix de l'équité. Mal-
» heur à Cesar même s'il trouve
» sa place dans un Panégyrique
„ dont il n'est pas le premier objet. „
Ce morceau se trouve à la page 970. de Juin 1721. de nos Mémoires, & à la page 155. de M. de Neufville.

Les Journaliſtes de Leipſick en effet, “ peut-être un peu moins en „ garde contre leur propre cœur, „ ou contre leur propre penſée, „ comparerent la Méthode des Flu- „ xions avec celle des différences, & „ auſſi-tôt la guerre fut déclarée. (*pp. ſuiv.*)

Le celebre Docteur Keill releva la comparaiſon, & accuſa ouvertement M. Leibnitz de plagiat. Alors celui-ci “ ſe vit réduit à juſtifier & „ ſon eſprit & ſon cœur, ſa gloire de „ ſçavant & ſa réputation d'hon- „ nête homme. Ce fut à l'atteinte „ que recevoit celle-ci qu'il parut le „ plus ſenſible, comme il convient, „ & comme il s'en étoit toujours „ piqué. Il prit à témoin ſa can- „ deur. le Public & M. Newton „ lui-même qui ne lui avoit jamais „ conteſté l'invention. „ Et comme M. Keill auſſi-bien que M. Leibnitz & M. Newton étoient tous membres de la *Societé Royale*, ce fut à cette Societé dans la perſonne du celebre *M. Hanſloane* que M. Leibnitz adreſſa ſa plainte : démarche

dont il parut se repentir, lorsqu'il vit le mauvais tour que les choses y prirent contre lui.

La Societé Royale érigée pour cette fois-là en Tribunal par les parties, car les adorateurs, dit *Gracien*, font les Dieux, nomma des Commissaires, dont le jugement ou le rapport fut que la découverte de M. Newton paroissoit tout-à-fait anterieure à celle de M. Leibnitz, & y avoir influé d'assez près. En 1712. ce jugement fut imprimé avec le Recueil des Pieces, sous le titre de *Commercium epistolicum*, *&c. jussu Sociotatis Regiæ editum*.

En réponse à ce commerce épistolaire, il parut en Allemagne une Lettre Latine, que M. Leibnitz dit être de M. Bernoulli. " Mais ce qui „ faisoit soupçonner qu'elle n'est „ pas de cet illustre Mathématicien, „ c'est qu'elle le cite en tierce per„ sonne, en faisant de lui les éloges „ qu'il se contente apparemment „ de mériter. Il seroit après tout „ bien étonnant que M. Leibnitz „ eût cité à faux, & cité une per-

uuapies ia mort de M. Leibnitz
pour désavouer cette Lettre. Mais le feroit-il moins qu'il s'y fût donné à lui-même les mêmes éloges, qu'il mérite ? quelque parti qu'on prenne, la surprise paroît bien fondée. „

M. de Neufville conjecture que éloges de M. de Bernoulli qu'on uve dans sa propre Lettre, y ont insérés par celui qui la publia. la n'est pas net, & M. Bernoulli yant pû avouer ces éloges, n'a pû plus avouer la Lettre qui les ntient : ce qui rendra toujours ce incertain. Cependant *M. Chamlaine* en Angleterre, se porta

à M. l'*Abbé Conty*, & à d'autres, de piquoter aussi ; & d'envenimer le mal. « Non content de ses plaintes,
» & pour s'ouvrir une carriere en-
» core plus vaste à la critique, il se
» jetta sur la Mathématique d'An
» gleterre qu'il traita de commune
» sur la Métaphysique qu'il qualifi
» de bornée, mais sur-tout sur
» Physique de M. Newton. . . il c
» tique ses sentimens sur la gravi
» sur le vuide, &c. »

Comme M. Leibnitz s'étoit pl
du prétendu Jugement de la Soc
Royale, elle eut la complaisanc
donner une Déclaration qu'elle
voit prétendu ni juger, ni déc
n'étant point un vrai Tribuna
choses pouvoient en rester là
l'*Abbé Conti* « n'ayant pas j
» propos de tenir les plaintes
» Leibnitz secrettes, ce fut
» quoi bien réchauffer les
» Cette Lettre excita de
» bruits parmi les Sçavans.
» devenoit tous les jours plu
» se, & déja presque un
» d'Etat. La Cour retent

ars du Lycée. Le Roi qui
issoit personnellement, &
timoit particulierement les
lustres Rivaux, voulut être
ré de toute l'affaire par la
e de l'Abbé Conti, & lui
nda si M. Newton ne répon-
point: M. Newton ayant
discours du Roi, se pré-
désormais ouvertement à sa
: cause. „

ine Lettre adressée à l'Abbé
latée du 26. Fevrier 1716.
nitz y répliqua, & mou-
nois après. M. Newton ré-
core par des Remarques sur
lique. Et l'affaire fut finie
ans que le Problême fût ré-
n état de l'être peut-être ja-
ce n'est en mettant les deux
ns en possession à peu-près
voir soumis au Calcul, à
Descartes, de *Barrovv*, de
& de *Fermat*, des vérités
ient déja la plûpart dans la
de Gregoire de S. Vincent,
l'est démontré par la *nou-*
face qu'on a mise à la tête

de la *Traduction Françoiſe de Stone*, pour ſervir de Supplément à celle qui eſt à la tête des *Infiniment petits* de *M le Marquis de l'Hôpital*. Il eſt rare que deux perſonnes ſe rencontrent dans une premiere invention d'une certaine force. Une ſeconde invention eſt à la portée de tous ceux qui travaillent en même tems ſur la premiere, avec une force à-peu-près égale de génie & de capacité.

M. de Neufville nous fait eſpérer la *Vie de M. Nevvton*. Il n'a pû faire celle de M. Leibnitz ſans ébaucher celle de ſon illuſtre rival. La Vie de M. Newton étant moins connuë que celle de M. Leibnitz, le Public y prendra en un ſens plus d'interêt. Nous exhortons M. de Neufville à s'acquitter de ſa promeſſe. C'eſt ſa modeſtie qui lui fait traiter de *petit écrit* & de *morceau imparfait*, l'hiſtoire qu'il donne ici de M. Leibnitz. Elle laiſſe pourtant peu de choſe à déſirer. S'il la retouche, comme il dit qu'il s'en flate, nous nous flatons auſſi qu'il profitera des

guillemets que nous venons de lui indiquer, & de quelques autres de même espece, que nous avons obmis. Il paroît si exact à citer ceux de qui il n'emprunte souvent qu'une demie ligne. Nous sommes persuadés que ces morceaux s'étoient confondus naturellement avec d'autres de sa façon dans ses Recueils, & cette confusion même nous fait trop d'honneur pour que nous voulions lui en sçavoir aucun mauvais gré. Nous donnerons le mois prochain une idée de l'Ouvrage même de M. Leibnitz : à la tête duquel paroît cette histoire de sa vie.

On nous fait observer que nous n'avons dit mot de la Religion de M. Leibnitz : peut-être valoit-il mieux n'en point parler. Il étoit né Luthérien, & n'a jamais fait aucune sorte d'abjuration. Il n'alloit point au Prêche, & ses Pasteurs l'ont souvent accusé d'impieté. Craignant une fois en Italie d'être jetté à la mer, il tira de sa poche un Chapelet, auquel il feignit d'avoir beaucoup de créance & de dévotion.

Poli, humain, moderé envers tout le monde, il n'étoit point médisant: il parloit du Pape, des Evêques, des Peres, des Ecclésiastiques avec beaucoup de respect. Il vivoit avec tout le monde. Il étoit en commerce de Lettres & de Littérature avec plusieurs Jesuites, dont quelques-uns se flaterent souvent de le rendre Catholique. Il trouvoit dans toutes les pensées des hommes, dans tous les Livres, dans toutes les créances, dans toutes les Religions du bon & des excès. Dans sa Theodicée il veut tout concilier, les Sociniens avec les Luthériens, les Luthériens avec les Calvinistes, les Calvinistes avec les Catholiques, les Molinistes avec les Prédeterminans, les Prédeterminans avec les Jansenistes. Il jugeoit de tout cela par une certaine droiture de raison. Mais la raison n'atteint pas à la foi, & on peut avec toute cette raison n'être ni Catholique ni Protestant, & n'avoir en un mot aucune Religion. Aussi sur la fin de ses jours & à son retour de Vienne, où les Jésuites avoient esperé de le

ner à la vraye Religion, ce quo-
t populaire courut toute l'Alle-
gne & la court encore. *Leibnitz
ubt nitz*; c'est-à-dire, *Leibnitz ne
it rien*. M. de Neufville nous
rmettra donc, sans prononcer non-
ns que lui contre son Héros, de
lever une espece de titre dans le-
uel il le fait mourir *en grand hom-
me*, c'est son expression. Or sous ce
titre quelle mort lui attribuë-t-il ?
Nous allons copier le morceau.

» Il montra toujours beaucoup
» de grandeur d'ame & de ferme-
» té dans ces tristes momens, où
» les vertus d'emprunt disparois-
» sent, & où la plûpart des hom-
» mes se dégradent eux-mêmes. Il
» vit venir les approches de la
» mort sans surprise, sans regrets,
» sans foiblesse, sans crainte. Les
» uns disent que peu d'heures au-
» paravant, il raisonnoit de la ma-
» niere dont le fameux Furstem-
» back avoit changé la moitié d'un
» clou de fer en or, & d'autres as-
» surent qu'il lisoit l'Argenis de Bar-
» clai, ce Livre qui a trouvé, &c. »

Si c'est là mourir en grand homme ce n'est pas mourir en Saint, en homme de bien, en honnête homme, ni peut-être en homme. Il a dans cette mort beaucoup de stupidité, & même de puérilité fort opposée au grand homme, & M. de Neufville auroit dû franchement honorer ici un peu plus sa propre Religion, son esprit même & son discernement par d'autres expressions du moins par quelque espece de correctif.

ARTICLE II.

*APOLOGIE DES DAMES appuyée sur l'Histoire. Par M ***. A Paris chez Didot 1737 Vol. in-12. d'environ 300. pages*

L'Auteur de cet Ouvrage s'annonce pour une Dame qui a été engagée à le faire pour corriger les idées peu avantageuses qu'un Baron campagnard avoit des femmes. Le Baron soutenoit que les femmes n'étoient propres qu'à coudre,

filer; & à remplir les ſoins du ménage, & on lui ſoutient qu'elles ſont capables de toutes les Sciences, de remplir les plus grandes places, de commander les Armées, & de gouverner, s'il le faut, le monde entier. Voilà, comme on voit, un de ces ſujets de converſation ſur leſquels ceux qui font les agreables, aiment à s'égayer dans les compagnies. Car on dit d'un côté que l'homme n'ayant été créé que du limon de la terre, la femme comme quelque choſe de plus parfait, a été créée d'une côte de l'homme déja formé; & la Dame Auteur de cette Apologie ne manque pas de faire valoir cette raiſon; mais à cela un mauvais plaiſant répondra que ſi la femme a été faite la derniere, c'eſt comme la giroüette qui eſt la derniere piece qu'un Architecte met à ſon ouvrage. On cite en faveur des femmes les trois Graces; & on répond par les trois Furies. On allegue de part & d'autre l'Ecriture Sainte, l'Hiſtoire Profane & la fable; chacun y trouve également des armes offenſives & défenſives;

& enfin la converſation finit de maniere que chacun demeure fort content de ſoi & des jolies choſes qu'il a dites. On en envoye même quelquefois un Extrait au Mercure, pour ne pas priver le Public du fruit qu'il peut tirer d'une converſation ſi intéreſſante.

Mais peut-on effectivement retirer quelque fruit de ces ſortes de diſputes? Il nous paroît que non; par la raiſon que la queſtion n'eſt jamais propoſée ni traitée dans ſon vrai point. Par exemple, dans cet Ouvrage le Baron de Campagne avance une theſe générale, qui eſt que les femmes ne ſont propres qu'à coudre, à filer & à avoir ſoin du ménage. Or il eſt évident qu'il a tort, puiſqu'il y a eu dans tous les tems des femmes, qui par leur eſprit & leurs talens ont été capables de beaucoup plus grandes choſes. D'un autre côté la Dame qui entreprend la converſion du Baron lui fait, un longue énumeration depuis E jusqu'à nos jours, de toutes les fe mes qui ſe ſont diſtinguées

l'Hiſtoire Sainte ou Profane, & ſemble vouloir conclure de-là que les femmes en général ſont auſſi capables que les hommes d'executer tout ce qu'il y a de plus grand & de plus héroïque ; autre theſe évidemment fauſſe par la regle de Logique, qui ne permet pas de conclure du particulier au général. Car quand on compteroit depuis la création du monde deux ou trois mille femmes qui ſe ſeroient diſtinguées par quelque talent ſingulier, qu'en pourroit-on conclure pour des millions de millions dont on n'a jamais parlé ?

On peut trouver, par exemple, dans un Régiment de nouvelle Milice quelques ſoldats auſſi braves que les meilleurs Grenadiers du Regiment de Picardie ; mais ce ſeroit mal raiſonner que d'en conclure que ce Regiment de Milice vaut bien celui de Picardie. D'ailleurs, pour une centaine de femmes celebres combien n'auroit-on pas de milliers d'hommes à oppoſer ? Et pourquoi même la plûpart de ces femmes ſe ſont-elles renduës celebres ? Parce

qu'elles étoient femmes. Si ç'avoit été des hommes, on n'en auroit jamais parlé; mais on a été étonné de voir faire à des femmes des choses qui leur sont si peu ordinaires; & cet étonnement même est une preuve qu'elles ne sont pas nées pour de pareilles choses.

Si l'on pouvoit donc avoir sur ce sujet quelque dispute raisonable, il faudroit proposer la question, lequel des deux sexes doit avoir la préférence sur l'autre, ou lequel des deux est plus estimable; & la question sera bien-tôt décidée par ce Texte de l'Ecriture, qui dit que lorsque Dieu eut créé toutes choses, *il vit que tout ce qu'il avoit créé étoit fort bon* dans son genre, s'entend, dans son espece & dans les vûës de Dieu. L'homme est donc fort bon dans son espece, & la femme fort bonne dans la sienne; & au lieu de se disputer l'avantage l'un à l'autre, chacun ne doit songer qu'à faire valoir les talens qui lui sont propres pour le bien commun de la societé, sans affecter les talens pour lesquels il n'est pa

LE succès des six premiers Volumes de cette Histoire, en ifoit attendre la continuation rec impatience. Elle paroît enfin. omment sera-t-elle reçûë? Qui sçait? Peut-on compter sur les oûts du public? Il retracte souvent ı du moins il modifie ses jugemens. n Ouvrage chéri d'abord au-delà : sa valeur, finit quelquefois par re méprisé plus qu'il ne méri-; ou bien, ce qui n'est pas toujours sans fondement, comme il arve que les différentes parties d'un ut ne sont pas d'un prix égal, on ntinuë à louer hautement celles e l'on avoit premierement apouvées, & on s'en fait un titre pour nsurer les autres avec plus de rieur; par exemple, pour l'Histoire nt nous allons parler, on se plaina peut-être de la confusion qui re-e dans une si grande quantité de ts, ou peu intéressans, ou à peuès semblables; on voudroit, dira-on, que l'Ecrivain n'eût fait qu'in-

diquer les moins importans, pour s'étendre davantage ſur les grands objets; on auroit mieux aimé, au lieu de ces récits trop uniformes trouver ſeulement l'eſprit, pour ainſi dire, & le précis de chaque Regne, des caractéres juſtes des hommes célébres qui y auroient figuré, des réfléxions judicieuſes ſur les changemens que les ſituations, & les différens génies apportoient ſucceſſivement dans l'Empire; on ira juſqu à douter ſi l'Ouvrage eſt véritablement du célébre Laurent Echard; que ſçavons nous enfin? on le chicanera ſur le ſtyle; car on va bien loin avec de l'humeur, & pour quelques phraſes mal aſſorties, quelques expreſſions peu exactes, on oubliera ce que le reſte a d'eſtimable. Qu'il en coûte aujourd'ui pour écrire! Pour nous qui ſommes bien éloignés de vouloir prevenir le Public, & lui donner le ton, nous allons nous borner à rendre un compte hiſtorique des deux premiers Volumes, autant que l'étenduë de la matiere peut le comporter, & nous

inuerons les mois suivans, Quoi-
n en puisse dire, ceux sur-tout,
est le plus grand nombre, qui
ont pas à portée de lire les gros
ımes, ni de consulter les sça-
es collections, gagneront beau-
à avoir cette ébauche suivie de
toire Bizantine.
Que d'idées magnifiques dont on
la duppe? que de raisonnemens
les que l'expérience détruit? les
ns importantes qui avoient dé-
iné le grand Constantin à trans-
er le Siege de l'Empire à Bysan-
ne lui parurent peut-être telles
parce qu'elles flattoient sa vani-
ou pour parler plus juste, cette
on les fit préférer aux raisons
les balançoient. Cette révolu-
commença la décadence de

que l'on avoit eu tant de peine à contenir jusqu'alors. L'espace de sept années qui s'écoula depuis la translation du Siege Impérial jusqu'à la mort de Constantin, n'a rien de bien brillant dans l'Histoire. Il s'appliqua à embellir sa nouvelle Ville, il publia divers Edits, & fit de très-beaux Reglemens. Les Goths presque aussi-tôt soumis que révoltés, apprirent à le respecter. Si la mort ne l'eût prévenu, il auroit reprimé l'orgueil des Perses, & épargné probablement à ses Successeurs les malheurs d'une longue & sanglante guerre. Constantin, à qui la Religion eut d'immortelles obligations, fut en quelque façon pourtant son persecuteur. Entouré d'esprits artificieux qui avoient sçû gagner sa confiance, & qui en abusoient, il fut comme le protecteur de l'héréſie qu'il détestoit sincérement; attaché sincérement à la Foy de Nicée, il exila Athanase qui en étoit le plus zélé défenseur. Il reçut à la mort le saint Batême des mains d'Eusebe de Nicomédie fauteur de l'Arianisme

devenant plus dangereux, qu'il avoit un esprit de souplesse qui surprend les simples, qui se prête aux circonstances, & qui annonce toujours la paix pour faire plus cruellement la guerre. Le Prince fit aussi dépositaire de son Testament un Prêtre Arien, qu'il croyoit orthodoxe, après lui avoir fait promettre par serment de ne le remettre qu'entre les mains de son fils. Commission, ajoûte le Traducteur, funeste à la saine doctrine, par l'ascendant qu'elle donna à ce Prêtre sur l'esprit de Constance. L'Empereur fut pleuré de tout l'Empire. Les Payens même, dont il avoit renversé les Temples, célébrerent son Apotheose. Les Ecrivains du tems, ont à l'ordinaire plus consulté leurs inclinations que l'exacte raison dans le portrait qu'ils nous ont fait de Constantin. Les Chrétiens ont outré peut-être les éloges, & les Payens ont excedé dans les reproches. C'est ici le cas de répéter que les Princes doivent principalement se juger par la suite de leurs actions, & non par les décisions d'un flatteur

qui cherche à plaire, ou d'un em|
té qui contente sa haine. On
peut du moins refuser à ce Pr:
d'avoir eu les qualités les plus l
lantes, & ce bonheur si nécell
pour les faire paroître. Il aim:
guerre, & il la fit avec des su
mémorables. Il fut doux, affable
béral, magnifique. Trop de faci
à prendre de fâcheuses impressi
contre les personnes qui lui étoi
souvent le plus attachées, ternit
peu tant de vertus. Ce fut, selo
Traducteur, cette crédulité qui
porta à faire mourir son fils Crisp
Quelque éclairé qu'il fût, il
souvent trompé par des Minist
sans probité & sans vertu. Soit
resse, soit aveugle confiance, il l
abandonnoit trop aisément son :
torité; il n'eut jamais ni la force
la reprendre, ni celle de réprin
leur insatiable cupidité.

Les dispositions du grand Consta
tin, eurent après sa mort le sort
tant d'autres de cette nature. Avec
souverain pouvoir, expire trop co
munément l'obéissance qui lui ét
rend

tinuë. L'armée excitée sous main, à ce que plusieurs jugerent, par Constance, s'opiniâtra à ne reconnoître pour ses maîtres que les trois fils de l'Empereur. Jule Constance son frere fut massacré avec ses deux fils Dalmace César, & Annibalien Roi du Pont. Le même principe de Politique qui avoit dicté leur mort, fit résoudre celle de ceux qui avoient eû le plus de part à la faveur de Constantin. De tous ses neveux Gallus & Julien furent les seuls épargnés, l'un parce qu'il étoit alors dangereusement malade, & l'autre à cause de la foiblesse de son âge. Les trois Augustes s'assemblerent à Sirmich capitale de la Pannonie pour y regler l'étenduë de leurs Etats. Constance eut avec la Thrace toutes les Provinces de l'Asie dépendantes de l'Empire. On rendit à Constance ce qui avoit été démembré de l'Italie pour en former l'appanage de Dalmace. On céda l'Afrique à Constantin.

L'ambition au bout de quelque tems, vint troubler l'union de ces freres. Le jeune Constantin investi

de flateurs, marcha contre son frere Constant, mais il fut surpris prés d'Aquilée, & perdit la vie dans le combat. Telle fut la destinée, dit notre Auteur, de ce jeune Prince né comme l'on croit à Arles en 316. Il avoit été fait César en 317. & Auguste en 337. il ne regna que trois ans, & il perdit en un seul jour l'Empire, la vie, & sa réputation ; car la honte de sa défaite effaça tout l'éclat des Victoires qu'il avoit remportées sur les Goths en 332. son entreprise détruisit aussi l'opinion avantageuse que l'on avoit de sa Religion.

Constant seul maître de l'Occident, regna avec assez de gloire, & on peut voir dans notre Auteur le détail succinct des victoires qu'il remporta contre les barbares. Heureux, s'il n'avoit toûjours eû qu'à combattre ! Le repos endormit sa vertu. L'amour du plaisir écarta le goût des devoirs & amena les passions. Constant étoit leur joüet, tandis que l'orgueil & l'avarice dans la personne de ses Ministres, tyrannisoient les *Peuples.* " Magnence, Germain d'o-

» rigine, ayant pénétré la diſpoſi-
» tion des eſprits, réſolut d'uſurper
» l'Empire. C'étoit un Soldat de
» fortune, que ſon mérite avoit éle-
» vé aux emplois les plus conſidé-
» rables des armées. Il avoit l'air
» noble, la taille avantageuſe, un
» eſprit vif & agréable, une certai-
» ne éloquence guerriere qui ſe fai-
» ſoit écouter avec plaiſir; mais il
» étoit fourbe, diſſimulé, ſuperbe,
» ambitieux & naturellement cruel.„
Marcellin Intendant des Finances, fut l'ame de la conſpiration, & ce fut dans un feſtin qu'il donna pour la naiſſance de ſon fils, qu'elle écla-ta, au milieu de l'yvreſſe & de la joye qui l'accompagne. Magnence fut tout à coup proclamé Auguſte par les Convives parmi leſquels étoient pluſieurs des principaux Officiers. Les meſures étoient ſi bien priſes que la Ville d'Autun & quantité d'autres, ſe déclarerent en faveur de l'uſurpateur. L'embraſement fut bientôt général. Mais le crime n'étoit qu'imparfait, ſi le malheureux Conſtant avoit été ménagé. Au moment

que Magnence prit le titre d'Auguſte, il envoya après ce Prince qui avoit pris la fuite. Gaïſon à la tête de ceux qui avoient ordre de le pourſuivre, le joignit à Elne Ville des Pyrenées, & lui ôtat la vie.

Nepotien qui s'étoit fait reconnoître à Rome pour Empereur, ſuccomba ſous la fortune de Magnence. Mais la prudence de Conſtance triompha à ſon tour de l'armée de Pannonie qui avoit élû Vetranion. Ce Prince harangua les Soldats avec tant d'addreſſe & de confiance qu'il les ramena à l'obéïſſance; & pour ſignaler ſa clemence, il pardonna au Rival qu'ils lui avoient oppoſé. Qu'il eſt aiſé de ſe faire honneur auprès de la multitude! Conſtance n'avoit rien à apprehender d'un vieillard dont la mort ne pouvoit manquer de le délivrer bien-tôt, que la folle ambition n'avoit ſeduit que pour un moment, & qui revenu à lui-même rougiſſoit le premier de ſa foibleſſe. Toute la querelle fut donc entre Conſtance & Magnence. L'Empereur, ſoit pour amuſer l'uſurpa-

teur, soit que l'inquiétude des Perses lui fît réellement redouter les hazards d'une nouvelle guerre, n'auroit peut-être pas été éloigné d'entendre à la paix, s'il eût été sûr de traiter avec le meurtrier de son frere, & un caractére aussi feroce que celui de Magnence. Le Tyran de son côté tantôt fier, tantôt artificieux, faisoit alternativement & des menaces hautaines, & des propositions captieuses. Pendant l'hyver les deux partis firent leurs préparatifs. Le printems de 351. vit les armées en Campagne. On lit avec plaisir dans notre Auteur le détail de cette guerre, aussi remarquable par l'animosité & par la valeur des légions que celles des premiers tems de l'Empire. Enfin on en vint à une bataille générale qui se donna le 28. Septembre à la vûe de Murse, dans une plaine qu'arrose la Drave. On ne combatit jamais avec plus de fureur de part & d'autre; chacun vouloit vaincre ou mourir; Magnence fit des prodiges de valeur dans cette journée, tandis que le foible Empereur retiré dans une Eglise

voisine du champ de bataille, y attendoit le succès de l'action avec encore plus de peur probablement que de résignation. La Victoire cependant se déclara pour lui, & elle fut complete. A peine le Tyran put-il se sauver, & il ne dut sa vie qu'au bruit qu'il fit répandre de sa mort. La saison trop avancée ne permit pas à Constance de poursuivre son Rival. Si la prosperité augmente l'insolence des scelerats, l'adversité ne leur ôte pas moins le jugement. Magnence, au lieu de s'occuper tout entier à réparer ses pertes, passa l'hyver à Aquilée, & chercha dans les festins & dans les plaisirs à dissiper le chagrin de sa déroute. C'étoit préparer à son ennemi les moyens de l'accabler. Dès-qu'on put tenir la Campagne, Constance s'ouvrit le passage des Alpes. Tout plia devant lui. Rome reçut avec plaisir son légitime souverain. L'usurpateur abandonné de tout le monde, après s'être lâchement abandonné lui-même, s'enfuit à Lyon, le peu de Soldats qui l'accompagnoient, ayant resolu de

s'assurer de sa personne, & de le livrer à l'Empereur. « Il ne consulta
» plus que son désespoir. Saisi de
» rage & de fureur, il se jette sur
» tous ceux qui l'environnent, tuë
» ses amis, égorge ses parens, poig-
» narde sa propre mere, laisse pour
» mort son frere Didier, & se tuë
» lui-même, de peur de tomber vif
» entre les mains de Constance.
» Tel fut le sort de ce perfide usur-
» pateur, qui foula aux pieds les
» loix les plus sacrées, & qui le
» premier des Chrétiens, n'eut point
» horreur de tremper ses mains dans
» le sang de son légitime souverain.
» Sa tête fut portée par tout l'Em-
» pire. Il étoit âgé de 50. ans, lors
» qu'il s'ôta la vie, après avoir ré-
» gné trois ans & environ sept
» mois. »

Les bornes d'un extrait, ne nous permettent pas de nous étendre sur les évenemens du regne de Constance, ni de ses successeurs. Tous les faits étant dans cette Histoire, en abregé & entassés, pour ainsi-dire, les uns sur les autres, on sent bien qu'il est

impossible d'en donner une analyse exacte. Le plus naturel, à ce qu'il nous paroît, est d'en former l'idée dans l'esprit de nos Lecteurs, & c'est ce que nous allons faire dans la suite.

Constance n'étoit rien moins qu'un grand homme ; on ne vit dans lui presque aucun de ces traits qui caractérisent les Souverains illustres. Si quelquefois il fit paroître quelques-unes de ces qualités qui charment ou qui captivent l'admiration, le hazard & le caprice y eurent plus de part que la vraye vertu & que l'amour du bien. Cruel, il punit sans miséricorde, & ses ennemis & ceux qu'il soupçonnoit de l'être ; la multitude des coupables, ne mettoit point de bornes à ses vengeances, & il lui en coutoit aussi peu pour faire égorger des milliers de coupables, que pour ordonner le supplice d'un seul. Défiant, soupçonneux, le vrai merite lui fit toûjours ombrage ; aussi n'eût-il pour ses Ministres communément que d'infâmes Valets, qui renouvellerent l'usage de ces délations qui mettent la vertu

en peril & en deüil, tandis qu'elles couronnent le vice & la bassesse. Ingrat, il oublia les services les plus signalés. Ceux qui l'avoient le mieux servi dans ses guerres, furent pour la plûpart la victime de la reconnoissance qu'il leur devoit; conduite qui en punissant les talens reconnus, étouffoit ceux que les recompenses auroient fait éclorre pour la défense de l'Empire. Vain, & superbe, il recevoit les titres pompeux que la flatterie lui déferoit, & ne rougissoit point d'enter sur l'humilité Chrétienne tout l'orgueil du Paganisme. Il entra dans les disputes de Religion avec une vivacité qui fit en quelque façon regretter à l'Eglise la liberté dont-elle avoit joüi sous quelques Empereurs Payens. Livré à l'Arianisme, assiegé d'Evêques de cette communion, confirmé dans ses préjugés par sa femme Eusebie, il fut le fleau de la Catholicité. Les Conciles se tinrent à ses ordres, & dès qu'ils ne prononcerent pas à son gré, l'éxil, la prison, les dépositions violentes, furent le partage des courageux Pré-

lats qui obéïssoient à Dieu sans cesser de rendre à César ce qu'ils lui devoient. Ceci n'est point nouveau, pour quiconque a une légere teinture de l'Histoire Ecclesiastique. Ce caractére n'est pas peut-être absolument conforme à celui que le traducteur nous donne de Constance, est-il moins vrai ? C'est ce que nous ne croyons pas. Du moins est-il certain que les vices de cet Empereur couvrirent absolument le peu de vertus qu'il avoit ; au peu de scrupule qu'il devoit avoir, à en juger par ses actions, on lui est aussi peu redevable du bien qu'il put faire en quelques occasions, que du mal qu'il ne fit pas en d'autres. La vertu est le fruit de la réflexion & des sentimens, & n'a point sa source dans l'intérêt ou la dissimulation.

Constance eut plusieurs guerres à soutenir. Heureux dans les guerres civiles, il n'eût pas les mêmes succès dans les étrangeres. Sapor le fit honteusement trembler. Les Allemands, les Quades, les Sarmates lui donnerent un exercice serieux à plusieurs

reprises. Son peu d'experience & de valeur le mettoit hors d'état de terminer glorieusement la guerre par lui-même & sa jalousie l'empêchoit d'employer les Généraux habiles, ou les arrêtoit au milieu de leurs progrès. Les cruautés inouies de Gallus son cousin qu'il avoit associé à l'Empire & envoyé à Antioche pour y gouverner cette partie de l'Orient, forcerent Constance de le rappeller & de le faire mourir. Julien frere de Gallus, plus heureux, plus habile, profita de la disgrace de son frere. La nécessité plus que la liaison du sang, obligea l'Empereur de s'en servir. Il fut envoyé dans les Gaules avec la qualité de César ; peu s'en fallut que ses exploits, ne lui devinssent funestes ; on lui fit un crime de ses Victoires, & on jura sa mort. Pour y arriver, on mit en usage tout ce que la ruse & l'artifice ont de plus raffiné ; Julien connut le piége & l'évita. Ses troupes que l'on rappelloit en Orient, se souleverent, & le proclamerent Auguste. Il pleura, il gémit, il feignit de demeurer fidéle

à l'Empereur ; la Comédie aboutit enfin à ſe revêtir de la Pourpre. Le Philoſophe modeſte & le ſujet ſoumis diſparurent dans ce moment, pour ne laiſſer plus appercevoir qu'un Empereur qui parle en Prince outragé. La guerre ſe déclare. Julien eſt déja maître de l'Illyrie, mais la mort de Conſtance, lui aſſure une conquête plus facile. Ce Prince mourut à Mopſucréne petite Ville de la Cilicie, ſituée au pied du Mont-Taurus, dans le tems qu'il raſſembloit ſon armée & qu'il la faiſoit marcher contre Julien. Il reçut de la main d'Euzoyus Evêque Arien le Baptême qu'il avoit differé juſqu'alors de recevoir. Il déclara Julien ſon légitime ſucceſſeur. Il étoit âgé de 45. ans, & en avoit regné 38. depuis ſon élévation à la dignité de Céſar par Conſtantin. Il n'eut qu'une fille de Fauſtine ſa troiſiéme femme. Elle fut nommée Conſtantie & mariée à l'Empereur Gratien.

La nouvelle vie de Julien dont nous avons parlé il y a quelque tems dans ces mémoires, paroît nous diſ-

penser d'insister beaucoup sur les actions de ce Prince. L'Auteur lui-même ne nous apprend que ce qu'elle contient, avec la difference que la briéveté dont-il fait profession, ne lui a pas permis de donner à ce sujet l'étendüe & les graces dont-il est susceptible. Julien plus singulier que grand, fut un assemblage des qualités les plus respectables, & des vices les plus méprisables. Son caractére seroit incomprehensible, si l'on n'y vouloit pas admettre un dérangement réel & une espece de folie. Ceux qui le pratiquerent dès-l'enfance, jugerent du fonds de son ame par ses manieres extraordinaires. On conçoit qu'il a pû se prévenir contre le christianisme, & l'obscurité de nos mystéres, séduit par les artificieux raisonnemens des Philosophes avec qui le goût & les circonstances le lierent. Que ne peut point la prévention sur les esprits même les plus forts? Il n'y a point d'erreur qui n'ait trouvé des défenseurs, parmi les gens raisonnables & capables de penser; mais qu'avec l'esprit & l'érudition que l'on

ne peut refuſer à Julien, il ſe ſoit fait le défenſeur & le reſtaurateur du Polyteiſme, & de toutes les extravagances du Paganiſme, qu'il ait pouſſé la ſuperſtition juſqu'aux derniers excès ; qu'il ait cherché l'avenir dans les entrailles des Animaux ou dans le vol des oyſeaux, qu'il ait, pour plaire à ſes Dieux, égorgé tant de victimes humaines, étudié les prétendus ſecrets de la Magie, enchéri ſur les folies de la Gréce & de l'Egypte, c'eſt ce qui ne peut ſe comprendre, & ce qui vange en même-tems la religion des outrages qu'il lui fit. Le mépris de la vérité, à des ſuites bien humiliantes pour l'humanité. De tous les préjugés le plus terrible contre l'Incredulité, eſt la multitude des excès où elle conduit. Quelle doctrine que celle qui va à renverſer tous les Principes de la Morale, & qui ſoûmet l'homme en eſclave aux plus brutales paſſions ? Julien fut pour la Religion un ennemi plus dangereux que les perſecuteurs les plus ſéveres. On réſiſte à la force, on ne tient pas contre l'ignominie. Les

présents & les distinctions persuadent ceux que les mauvais traitemens, que les supplices souvent n'auroient pû ébranler. Tant de Chrétiens élevés à la Cour sous les Empereurs précedents, accoutumés à respecter la faveur & à la posseder, n'envisagerent qu'avec frayeur leur disgrace & l'oubli où elle les plongeoit. La crainte de rentrer dans l'obscurité des conditions privées, ébranla ces ames lâches; les insinuations du Prince & ses caresses adroitement mêlées de ménaces, consommerent bien-tôt leur Apostasie. Il en fut de même d'une infinité de particuliers dans tout l'Empire. Ce n'est pas que Julien n'ait ouvertement persécuté l'Eglise en quelques occasions. On peut se rappeller jusqu'où il poussa la fureur, sur-tout dans Antioche, mais ce n'étoient dans lui que des accès qui démontoient ses vrays Principes, & la perfide douceur fut toûjours sa methode favorite. Il s'engagea, comme on sçait, avec plus de courage que de prudence dans la guerre, contre les Perses, & il y périt après

y avoir fait des prodiges de valeur dans pluſieurs combats qui ſe donnerent. Le détail de ſon expédition eſt très-curieux; un dard lancé par un Cavalier Perſan, le frappa au côté & lui entra bien avant dans le foye, au moment qu'il levoit le bras pour encourager les ſiens. Il fut emporté dans ſa tente & il y mourut, après avoir exhorté à ſe conſoler, & conſolé lui-même ſes principaux Officiers qui l'environnoient. Il ne voulut point nommer ſon ſucceſſeur.
„ Je ne le déſigne point, leur dit-il;
„ l'amitié pourroit me ſeduire, &
„ je craindrois qu'un choix indiſ-
„ cret & témeraire ne privât de
„ l'Empire celui qui en eſt le plus
„ digne, ou n'expoſât à l'envie celui
„ à qui j'aurois donné la préferen-
„ ce. „ Nous ſommes néceſſairement obligés de ſupprimer des détails très-intéreſſants. Diſons ſeulement que l'Auteur n'a pas oublié de parler de la tentative que fit Julien pour rebâtir le Temple de Jeruſalem & du miracle qui la rendit inutile.

La mort de Julien, & l'abandon où l'Armée se trouvoit au milieu d'un pays ravagé & inconnu, sans vivres, sans munitions, la mirent au desespoir. Dès que le jour parut, on s'assembla pour élire un Empereur. L'ambition souffla le trouble & le désordre. Tout paroissoit annoncer, dit notre Auteur, une révolte ouverte, quand l'Armée par une espece d'inspiration, proclama Jovien Empereur; c'étoit un homme de grande qualité, de bonne mine, d'une taille majestueuse, & d'une valeur distinguée. Il n'avoit encore ni l'experience ni les titres qui sembloient devoir préceder cette élevation, mais au défaut de l'âge & des dignitez, Jovien avoit toutes les vertus qui pouvoient lui mériter l'Empire. Il avoit signalé son zele pour la Religion, du temps de Julien, en choisissant de renoncer à porter l'épée, plûtôt que de trahir sa foi. Aussi son premier soin, au moment de son élection, fut de déclarer qu'il ne pouvoit se résoudre à commander à des Payens. On vit dans cette occasion ce que peut l'au-

torité sur les hommes. La plûpart n'étoient retournez à l'Idolâtrie que dans la crainte de déplaire à Julien, ou dans l'envie de mériter ses bienfaits. Sans doute que dans ces commencemens le même motif hâta leur retour. Le temps & les réflexions aidées de la grace l'épurerent dans la suite. Il s'agissoit de sauver l'Armée. L'entreprise étoit plus difficile, depuis que les Perses étoient instruits de la mort de Julien. Il est dangereux & comme impossible de se retirer devant une Armée dont les succès à tout instant augmentent l'audace, qui connoît parfaitement son pays, & qui y trouve pour elle-même des ressources qu'elle a l'avantage de dérober à l'ennemi. On s'opiniâtra à vouloir repasser le Tygre, & il en coûta la vie à une infinité de Soldats; mais l'intrépidité que les Romains témoignérent dans cette occasion, fut leur salut. Sapor étonné d'une fermeté si héroïque, leur envoya offrir la paix. Les conditions qu'il proposoit, étoient dures & honteuses, mais pouvoit-on les refuser? Les vivres manquoient,

& les Soldats dans le Camp, étoient sur le point de s'égorger les uns les autres pour se dérober aux horreurs d'une mort lente. On accorda tout ce qui étoit demandé. L'extrême nécessité justifia la facilité de l'Empereur. Peut-être auroit il réparé, s'il eût vécu, la tache que cet évenement imprima au nom Romain, mais la mort le surprit bientôt. On le trouva expiré dans son lit le matin du 17. de Février 364, sans qu'on pût en pénétrer la véritable cause. Il n'avoit que 33. ans, & avoit regné 7. mois & 20. jours. Le zele qu'il témoignoit pour la Religion, le fit sincérement regretter des Chrétiens; les Payens eux-mêmes, ne lui ont pas contesté les qualités qui annonçoient un grand Prince.

Après la mort de Jovien, il y eut un interregne de dix jours. L'Armée étoit à Nicée. „ Chacun tourna les „ yeux, dit notre Auteur, vers Sal- „ luste Préfet de l'Orient, le plus ex- „ cellent homme de son siécle & à „ qui il ne manquoit que d'être Chré- „ tien pour être le plus digne du

„ Thrône ; mais lui même empêcha
„ son élection, s'excusant sur son
„ grand âge qui ne lui permettoit pas
„ de soûtenir le poids des affaires,
„ & comme à son refus, on vouloit
„ déferer l'Empire à son fils, il s'y
„ opposa encore, en representant que
„ ce jeune Officier n'avoit ni les con-
„ noissances ni la sagesse nécessaires
„ pour remplir dignement une place
„ si importante. „ Ce trait si noble
de désintéressement méritoit bien de
trouver ici sa place. Enfin tous les
suffrages se réunirent en faveur de Va-
lentinien fils d'un pere que son méri-
te avoit rendu illustre, & qui d'une
naissance obscure, s'étoit élevé par
degrés jusqu'aux premieres dignités
de l'Armée ; il avoit donné lui-même
en plusieurs occasions des preuves
d'une rare valeur & d'une grande ca-
pacité. Disgracié sous Constance, il
avoit été rappellé & rétabli sous Ju-
lien, mais son aversion pour le Paga-
nisme, pensa lui coûter la vie. Com-
me il accompagnoit un jour Julien
au Temple de la Fortune, il donna un
soufflet à un Prêtre qui avoit laissé

mber sur son habit quelques gouttes eau lustrale, sans être retenu par la présence de l'Empereur. Ce Prince frémissant de colere, voulut l'obliger à sacrifier, & sur son refus constant, il l'exila. Il signala les premiers momens de son regne, par la fermeté avec laquelle il répondit à l'Armée qui le pressoit de se choisir un Collégue, & ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'il s'y détermina. Il tint à cet effet un grand conseil à Nicée, où selon la coutume, dit notre Auteur, chacun se piqua de montrer beaucoup d'éloquence & peu de candeur, c'est-à-dire que tous les avis alloient à déterminer l'Empereur à faire choix de son frere, & à prouver que le bien de l'Empire le demandoit, flatterie d'autant plus dangereuse qu'elle se couvroit d'un prétexte si honorable. Le Général Dagalaife fut le seul qui osa parler avec franchise : „ eh, Seigneur, dit-il, pourquoi déliberer si long-tems? Si vous „ aimez votre famille, vous avez un „ frere, si vous aimez l'Etat, choi„ sissez le plus digne. „ Cette liberté

piqua vivement le Prince, mais il n'en eut que plus d'estime pour celui qui l'avoit eüe, & il le récompensa du Consulat peu de temps après. Est-il plus beau à un particulier d'être assez généreux pour dire à son Maître une vérité qui peut l'offenser, mais qui intéresse le bien public, ou à un Prince de l'entendre sans rougir, de l'approuver, & d'en aimer l'auteur? L'amour fraternel l'emporta pourtant sur les autres considérations, & Valens fut associé à l'Empire. Rien ne fut plus admirable que le concert avec lequel les deux freres travaillerent dans ces commencemens à procurer le bonheur des Peuples. On réforma les abus, on renouvella les Loix les plus sages, on en fit de nouvelles; l'abondance par leurs soins devint générale dans toutes les Provinces de l'Empire. Il ne falloit pas moins que cet ordre dans le Gouvernement, pour se disposer à soutenir avec succès les cruelles guerres dont on étoit menacé. Les Barbares s'ébranloient de toutes parts pour attaquer l'Empire; & l'éternel Sape-

toujours fidele à sa haine, toujours peu délicat sur la foi des Traitez, faisoit revivre ses prétentions sur l'Armenie. Cette situation des affaires, obligea les deux freres de *se partager* l'Empire, les principaux Officiers & les Armées, ensorte pourtant que la principale autorité demeura toujours à Valentinien. Il céda l'Orient à Valens, & prit pour lui l'Occident qui étoit le plus vivement attaqué par les Barbares. Tout le regne de Valentinien se passa à leur faire la guerre, & presque toujours avec des avantages signalés. Pour les contenir plus efficacement il avoit couvert de forteresses tous les bords du Rhin; il voulut encore en faire bâtir sur les bords du Danube au haut de l'Illyrie, dans le pays des Quades, afin d'y entretenir des Garnisons. On avoit déja commencé d'exécuter les ordres de l'Empereur, lorsqu'on fut arrêté par les remontrances pleines de douceur des Quades, qui demanderent qu'on leur permît de députer à la Cour pour en porter leurs plaintes.
„ Maximin Préfet des Gaules,

„ homme cruel & entreprenant, ſe
„ chargea de la commiſſion, il alla ſur
„ les lieux & reprit les travaux inter-
„ rompus, ſans s'embaraſſer des Qua-
„ des. Gabinius leur Roy ſe rendit
„ auprès de Maximin & lui fit ſentir
„ que la conſtruction d'une fortereſſe
„ dans un pays étranger, étoit une
„ infraction viſible du droit des gens.
„ Il eſt juſte, lui dit-il, de laiſſer
„ vivre en paix ceux qui ne cher-
„ chent point à troubler les autres.
„ Si la paſſion de conquérir ne nous
„ domine plus, il nous reſte encore
„ celle de demeurer les maîtres de
„ notre pays, nous abandonnons à
„ ceux qui s'en piquent, la gloire d'aſ-
„ ſujettir les Nations ; la liberté fait
„ tout notre bonheur ; en nous ren-
„ fermant dans des bornes auſſi légi-
„ times, ce n'eſt point une grace que
„ nous vous demandons ; nous recla-
„ mons les droits de la Juſtice. Le
„ perfide Maximin parut touché de
„ ces raiſons ſi ſenſées ; il pria Gabi-
„ nius de paſſer quelques jours avec
„ lui, il le traita avec amitié ; l'affai-
re fut miſe en négociation ; mais lorſ-

qu'il

vit ce Prince délivré de tout soupçon, il le poignarda lui-même, Bréon, au milieu d'un repas. Les Quades furent outrés de cette noirceur sans exemple : ils coururent de toutes parts à la vengeance. Deux Legions furent taillées en piéces. Toute la Pannonie devint la proye des Barbares. Valentinien alla en personne à cette guerre. Après avoir mis en cendres tout le pays, il fit repasser le Danube à son Armée, & vint à Bergition petit Château dans la Pannonie. Là les Quades humiliés, obtinrent de se présenter devant lui, & demeurerent quelque temps à ses pieds sans se relever, saisis de crainte & de respect. Valentinien choqué de leur pauvreté & de la grossiereté de leurs habits, regarda l'Ambassade comme une insulte, & prévenu de cette idée, il se mit dans une colere si furieuse, qu'il se rompit une veine, & tomba entre les bras d'un de ses Officiers, en vomissant beaucoup de sang. Il expira quelques heures après dans d'horribles convulsions le 17. de Novembre l'an 375, la 55ᵉ année

de son âge & la 12ᵉ de son règne. Trop de dureté le rendit peu aimable : il eut peu d'attention à soulager les Peuples, & les impôts se réglerent plus sur l'avarice des Gouverneurs que sur les besoins de l'Etat. On lui reproche encore sa violence, & de n'avoir fait la guerre qu'en furieux & dans le dessein d'exterminer ses ennemis. Il soutint mal l'idée que l'on avoit d'abord de son zèle pour la Religion, & il laissa les Idolâtres exercer paisiblement leur culte sacrilege : mais de grandes vertus compenserent ses défauts. Sa sagesse appaisa les troubles intérieurs de l'Empire, & sa valeur termina glorieusement les guerres étrangeres. Ses Edits & sa conduite irréprochable, bannirent de la Cour les vices & la débauche. Si l'on en excepte, conclut l'Auteur, quelques occasions particulieres où la vivacité l'emporta au-delà des bornes de la modération, il montra dans toute sa conduite, de l'esprit, du courage, de la politesse même & de la grandeur.

Cet éloge de Valentinien, paroît

encore plus juste, lorsqu'on le compare à son frere Valens. Le regne de ce dernier, fut plein d'évenemens mémorables, mais aucun ne tourna à sa gloire. Il put être heureux dans quelques occasions, mais il ne parut jamais qu'il méritât de l'être. La révolte de Procope, & les succès qu'il eut d'abord, penserent coûter l'Empire à Valens, & la défaite de ce Rival, ne fut point son ouvrage. Para Roy d'Armenie fut cruellement assassiné par ses ordres. La guerre des Goths lui fut fatale. Ces peuples chassez par les Huns, s'étoient retirez en grand nombre sur les terres de l'Empire. On leur avoit donné des terres en propre. Ils servoient utilement à défendre les frontieres contre ceux des autres Barbares qui vouloient les insulter. Plusieurs même s'étoient rendus célébres par leur valeur, leurs exploits & leurs talens. L'avarice infame d'un Gouverneur occasionna la plus cruelle guerre peut-être qui eût été encore allumée contre l'Empire. Rebutez des traitemens cruels qu'ils essuyoient, & des taxes énormes qu'on

leur imposoit, ils se soulevent, ils appellent à leur secours leurs compatriotes établis dans d'autres pays, ils se répandent comme un torrent, ils pillent les Provinces, & font des courses jusqu'aux portes de Constantinople. On murmure publiquement contre l'indolence de l'Empereur; il se détermine à la fin à marcher contre eux; la bataille se donne, les Romains sont totalement défaits. Aucune journée ne leur avoit été aussi funeste depuis la bataille de Cannes. Valens blessé d'une fléche est porté dans la maison d'un Paysan qui se trouve sur le chemin. Une troupe de Goths survient, & après quelques tentatives pour enfoncer les portes, y met le feu & se retire, sans sçavoir qui y étoit renfermé. Ce fut là que Valens accablé de douleur & livré au desespoir, fut brûlé vif le 9. d'Août l'an 378. la 15[e] année de son regne & la 50 de son âge. Un saint Solitaire lui avoit prédit son desastre, lorsqu'il quitta Constantinople, & Valens l'avoit fait mettre en prison, résolu de le faire mourir à son retour. Ce fait

est attesté par les Historiens les plus graves. Telle fut la fin malheureuse d'un Prince qui avoit si mal répondu à l'élévation que son frere lui avoit procurée. Poltron, foible, ennemi du travail & de l'application, avide d'argent, il n'eut aucune des qualités qui imposent sur le trône. La tolerance universelle qu'il établit, prouve qu'au fonds toutes les Religions lui étoient indifferentes. Cependant il fut l'implacable ennemi de la Foy de Nicée ; & le Protecteur le plus ardent de l'Arianisme ; l'Eglise dans ses Annales le compte parmi ses plus cruels persécuteurs.

Cet Extrait étant déja assez long, nous ne pouvons donner contre notre première intention, celui du second Volume que le mois prochain.

ARTICLE IV.

Il primo Canto dell' Iliade d'Homero, tradutto in Versi Italiani. In Londra, per Jiovanni Brindley Libraïo di sua Altezza Reale all' arme del Re in nevv BondStreet,

[illegible]

le chemin. Une troupe de Ga
vient, & après quelques
pour enfoncer les portes, y
& se retire, sans sçavoir
renfermé. Ce fut là
bié de douleu
fut brûlé vif
la 15e a

anno 1736. C'eſt-à-dire, le premier Livre de l'Iliade d'Homere, traduit en Vers Italiens, à Londres, chez Jean Brindley Libraire de Son A. R. aux Armes du Roy, dans le new Bondſtreet 1736. Vol. *in-octavo* pages 40. Epitre Dédicatoire au Prince de Galles, pages 16.

Mr le Marquis Scipione Maffei accoutumé à enrichir les Nations chez qui il voyage de quelque nouveau tribut de ſes ſçavantes veilles, après avoir donné aux François des *Inſcriptions Latines*, donne des Vers Italiens aux Anglois, & ces Vers ſont une Traduction litterale du premier Livre de l'Iliade : en voici l'hiſtoire telle qu'il l'expoſe dans ſon Epitre Dédicatoire au Prince de Galles.

Ce Prince dans une converſation obligeante pour les Poëtes Italiens, & pour M. Maffei, exigea de lui quelque nouvelle Poëſie : & ce Marquis fit imprimer ſon eſſay ſur Homere en Vers ſans repos réglé & ſans

mes. Les raisons qui l'ont engagé à ce genre de versification se réduisent à dire, que l'uniformité des cadences & des terminaisons, contraint & retrecit le génie des Modernes, au lieu que celui des Anciens libre de cet esclavage, au moyen de leur Hexamétre, soit Grec, soit Latin, est toujours supérieur par cette liberté même : Et voilà pourquoi, dit l'Auteur, les Poëmes d'Homere & de Virgile nous inspirent du dégoût pour tous ceux des autres Langues. Il ne pense pas si sévérement des Poëmes du Dante, de l'Arioste & du Tasse. Il les rapproche fort de Virgile & d'Homere, jusqu'à les égaler à eux, quant au génie & à l'enthousiasme. Il avoue seulement que souvent leur stile dégénere de la pureté de l'expression Homerique ou Virgilienne, & par conséquent qu'ils s'éloignent un peu des Anciens. A ne considerer que la versification, c'est assurement faire grace à ces trois Poëtes Italiens : & les cadets à ce prix ne doivent pas être mécontens de ce partage, quoiqu'inégal avec leurs aînés. D'autres en effet

pourroient croire que la difference qu'on a trouvée entre les uns & les autres naît encore plus du fonds des choſes, & de la ſubſtance même des Poëmes, que de la tournure des Vers. Mais comme M. Maffei ne touche point à ce premier article, nous nous abſtiendrons auſſi d'y entrer, & nous ne parlerons avec lui que du tour de la Poëſie moderne.

Sans déſapprouver la Rime auſſi généralement que le faiſoit M. de la Motte, l'Auteur la trouve peu propre aux grands Poëmes, tels que l'Epique & le Dramatique. Dans l'un le Poëte raconte, dans l'autre, il ſe cache : & la rime ſemble nuire à ces deux objets. A quoi donc ſe réduira-t-elle ? A la Poëſie Lyrique & Muſicale. Tel eſt le ſentiment de M. Maffei ; nous ne pouvons cependant nous imaginer qu'il penſe que nos Corneilles & nos Racines en valuſſent mieux ſans la force & le charme de leurs rimes ; & nous dirons le même de la cadence & des enjambemens, ſans égard à l'autorité de Ronſard, que l'Auteur cite en faveur de la

Poësie libre & dégagée des liens que les bons Poëtes lui ont donnés. Non, il n'est pas possible que notre Poësie s'écarte jamais de sa sage & heureuse séverité où Malherbe l'a fixée, ni que personne se le persuade, ou puisse le persuader aux François ; il n'en est pas ainsi de l'Italie & de l'Angleterre. Le Trissin est le premier qui crut la Langue Italienne capable d'imiter la versification des Grecs & des Latins. Shakespear depuis Chaucer en fit autant pour la Poësie Angloise, & l'on sçait que le *Paradis perdu* de Milton n'est point rimé. Ainsi la proposition de M. Maffei se borne à ceci. » Les Vers » Italiens qu'on appelle libres, *Sciolti*, peuvent imiter en tout les » Vers anciens, si l'on observe d'en » varier les enjambemens & le re- » pos. Par ce moyen l'on variera » l'harmonie, on évitera la langueur » des consonances, & l'on ne sera » plus dans la nécessité d'introduire » des paroles ou des pensées inuti- » les, comme on le fait si fréquem- » ment pour finir le Vers, en ache-

„ tant un défaut par un autre. Ajoûtez à cela que le Vers libre en Italie eſt très-ſuſceptible du concours des voyelles, des tranſpoſitions de mots, & de ces tours qui font diſparoître le Vers. C'eſt ſurtout à cette derniere qualité que M. Maffei ſemble attribuer *l'heureux ſort que ſa Merope a éprouvé*, dit-il, *en tous lieux, fort au-deſſus de ſon mérite.* Il eſt ſi épris du charme de la Poëſie libre, qu'il la croit plus difficile que la Poëſie rimée : Paradoxe pour les François, qui ceſſera de l'être pour les Italiens, ſi l'eſſai de M. Maffei réuſſit à leur goût ; car il le donne pour épreuve, & c'eſt à eux d'en juger. „ Peut-être, „ ſe diſoit-il à lui-même, notre Lan-„ gue ne connoît-elle pas encore „ toutes ſes forces : pour les lui „ faire connoître, il convient de „ voir ſi elle ſoûtiendra une pareille „ épreuve ; ſi elle pourra tout imi-„ ter, paroles, figures, graces, „ force, pureté, majeſté, varieté, „ harmonie : Si elle aura des mots „ *ſpécifiques*, pour parler comme les „ Médecins, des mots qui expri-

„ ment à la maniere des Grecs, les „ ſons & les actions. „ C'eſt pour cela que M. Maſtei en copiant Homere preſque mot pour mot à la façon de l'Iliade Angloiſe, a porté le ſcrupule & la liberté juſqu'à *Italianiſer* les expreſſions doublées de ſon Original. Cette licence a réuſſi chez les Latins & les Anglois, peu en France. L'on s'eſt dégoûté des *Chevrepieds* de Ronſard & de toute la guipure antique de ſa Muſe Grecque & Latine en François. Il faut eſperer qu'il n'en ira pas ainſi des *piedargento*, *lungivibrante*, *guanciſiorita*, *pievalente*, & beaucoup d'autres termes à qui l'Auteur veut donner droit de bourgeoiſie en Italie. En un mot il faut attendre, comme l'illuſtre & ſçavant Auteur, ce que prononceront ſur cet eſſai les Juges légitimes, c'eſt-à-dire, les Italiens.

ARTICLE V.

Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques du dix-huitiéme ſiécle, pour

servir de continuation à celle de M. du Pin. Deux Volumes in-octavo, à Paris chez Pralard, Cloître S. Julien le Pauvre, au bas de la ruë S. Jacques, à l'occasion, & chez Quillau, ruë Galande, près la Place Maubert, à l'Annonciation. 1736. in-octavo, pages 672. sans la Préface & les Tables.

COmme cette Bibliotheque n'est à proprement parler qu'un Sommaire ou une notice assez succincte de divers ouvrages publiés depuis long-tems, elle seroit en quelque sorte hors de rang dans un Journal destiné à faire connoître les Livres nouvellement imprimés. On ne doit donc pas attendre de nous un Extrait de cette Collection. D'ailleurs un simple précis ne suffiroit pas pour en manifester tout le mérite. Un examen critique & raisonné ne seroit pas de trop pour un ouvrage de cette nature. Mais à coup sûr l'Auteur veut bien nous dispenser d'un travail qui troubleroit le sien. Nous lui épar-

gnons volontiers l'embarras de recourir encore une fois au * *Laïc d'Auxerre*, & de produire une seconde replique sous ce nom déguisé ; il en coûteroit trop à sa politesse, si pour sa défense, il n'avoit à opposer que des injures triviales cent fois répétées, & cent fois méprisées. Contentons-nous d'emprunter du Livre en question, quelques traits originaux qui le caractérisent. C'est dans cette vûë que nous avons recueilli, entre mille du même goût, les propositions suivantes adoptées par l'Auteur : nous lui en demandons avec confiance l'éclaircissement, & la preuve pour l'intérêt de la vérité, & pour l'instruction de ses Lecteurs.

„ Pag. 35. On se servoit (dans „ les premiers siecles de l'Eglise) du „ témoignage du peuple, & l'on de„ mandoit son consentement pour „ l'excommunication des coupables; „ mais le jugement étoit rendu par „ les Evêques, & par les Prêtres.

„ Pag. 38. Dans les causes qui

* V. l'Article CI. des Mémoires de Novembre 1755.

„ concernoient la Foy & la Doctri-
„ ne, les Evêques, qui trouvoient
„ orthodoxe la Doctrine pour la-
„ quelle un de leurs Confreres avoit
„ été condamné, pouvoient pren-
„ dre sa défense : on assembloit un
„ Synode plus nombreux, & com-
„ posé d'Evêques de plusieurs Pro-
„ vinces, où l'on rapportoit l'af-
„ faire au jugement du Pape & de
„ son Concile, & si ces remedes
„ ne suffisoient pas, on avoit re-
„ cours au Concile géneral.

„ Pag. 45. Selon les maximes qui
„ doivent passer pour constantes par-
„ mi nous, le Pape peut être ex-
„ communié, de l'excommunica-
„ tion que l'on appelle mortelle.

„ Pag. 46. Les excommunica-
„ tions véritablement injustes ne
„ nuisent qu'à ceux qui les pronon-
„ cent, &c. Cependant l'opinion la
„ plus commune est qu'il faut crain-
„ dre une excommunication même
„ injuste, quand ce ne seroit qu'à
„ cause du mal que fait celui qui la
„ lance, &c.

„ Pag. 48. Le droit d'excommu-

„ nier eſt aujourd'huy le même qu'il
„ étoit autrefois, & appartient aux
„ mêmes perſonnes, c'eſt-à-dire, à
„ l'Egliſe & à ſes Miniſtres par qui
„ ce droit eſt exercé. Mais autrefois
„ l'impoſition de la pénitence, l'ex-
„ communication, l'abſolution des
„ péchés & de l'excommunication
„ appartenoient à la même puiſſan-
„ ce, & à la même perſonne, &c.

„ Pag. 49. L'excommunication
„ *ipſo facto*, ou *latæ ſententiæ*, ſi
„ commune aujourd'huy, & qui fait
„ qu'un homme encourre l'excom-
„ munication en commettant une
„ telle action, quoiqu'il n'en ſoit
„ ni accuſé ni convaincu, qu'il ne
„ l'ait point avouée ni reconnuë, &
„ que même perſonne ne le ſçache,
„ n'étoit point en uſage dans les
„ premiers ſiecles de l'Egliſe.

„ Pag. 50. Les Curés par leur pre-
„ miere inſtitution avoient le pou-
„ voir d'excommunier, quand l'ex-
„ communication appartenoit au
„ for de la pénitence.

„ Pag 52. Depuis que les excom-
„ munications devenues plus fré-

„ quentes dans le neuviéme siecle &
„ les suivans, ont commencé à être
„ moins craintes, on a inventé &
„ mis en usage des formules pour
„ publier, ou, comme on dit,
„ pour fulminer des excommunica-
„ tions, afin de jetter plus de ter-
„ reur dans l'esprit des peuples, &
„ on s'est servi de termes propres à
„ les effrayer.

„ Pag. 55. Le Pape ne peut ex-
„ communier les Ecclésiastiques ou
„ les Laïcs des autres Diocèses, ni
„ faire aucun acte de jurisdiction,
„ sans le consentement des ordi-
„ naires.

„ *Ibid.* L'Auteur (M. du Pin)
„ découvre en particulier de quelle
„ maniere les Papes ont voulu se
„ reserver les causes majeures, &
„ pose pour fondement de cette
„ prétention la déference de quel-
„ ques Prélats qui consultoient le
„ Souverain Pontife pour faire hon-
„ neur au S. Siege.

„ Pag. 56. Si le Pape en effet,
„ comme dit M. du Pin, avoit droit
„ immédiat sur les fideles des autres

„ Diocèſes, ou s'il étoit, comme
„ le prétendent les Ultramontains,
„ l'ordinaire des ordinaires, les
„ Evêques ne ſeroient plus Evêques:
„ ils ſeroient dégradés entierement
„ de leur autorité, &c.

Pag. 57. Tous (les Évêques)
„ ont droit de gouverner leurs Egli-
„ ſes indépendamment du Pape.
„ Pag. 58. Le Pape n'a point droit
„ de juger ni d'excommunier per-
„ ſonne à ſon Tribunal de Rome,
„ s'il n'a juriſdiction ſur lui.

„ Ibid. La qualité de Chef que
„ l'on reconnoît dans le Pape, ne
„ lui attribue point le droit de gou-
„ verner les autres Egliſes, ni d'ex-
„ communier les fideles qui ſont
„ dans d'autres Diocèſes.

„ Pag. 59. Les exemptions accor-
„ dées aux Monaſteres par les Papes
„ ſont contre le droit commun....
„ par conſéquent la demande & le
„ conſentement de l'Evêque ſont né-
„ ceſſaires, afin qu'on les accorde,
„ en ſorte que ſi l'Evêque n'y veut
„ pas conſentir, le Pape ne peut
„ point les accorder, il faut encore

„ que la puiſſance temporelle con-
„ coure avec la ſpirituelle de l'Evê-
„ que pour les autoriſer.

„ Ibid. Les diſpenſés, que le Pa-
„ pe accorde, loin de prouver ſon
„ autorité ſur toute l'Egliſe, ne
„ montre ſouvent que l'abus de ſon
„ autorité légitime, parceque ces
„ diſpenſes ont été inconnües à l'an-
„ tiquité, &c.

„ Pag. 60. La réſerve de certains
„ cas au Pape eſt inoüie dans toute
„ l'antiquité, & elle ne s'eſt intro-
„ duite que par abus dans les der-
„ niers ſiecles.

„ Pag. 93. Il y a des Théolo-
„ giens qui ont pouſſé la témerité
„ juſqu'à dire, que ſi des Chrétiens
„ étoient obligés d'aimer Dieu, leur
„ condition ſeroit plus dure que cel-
„ le des Juifs.

„ Pag. 101. Afin que l'homme ſoit
„ juſte, il faut que les dégrés d'a-
„ mour de Dieu dans ſon cœur,
„ ſoient plus forts que ceux de l'a-
„ mour de la créature; que la cha-
„ rité domine la cupidité.

„ Pag. 102. Les commandemens

Eglise conformes à ceux de
ngile, ordonnés dans tous les
, en tous lieux, & pratiqués
tous les véritables Chrétiens,
doivent servir de regles de
urs.

ag. 103. On ne fait point d'ac-
de vertu, ni de piété sans
our de Dieu, & qui ne soit
orrée à lui.

ag. 107. Cet amour de Dieu
ecessaire pour obtenir la rémis-
de ses pechés dans les Sacre-
s de Batême & de pénitence)
être un amour de charité,
equel on aime Dieu sur toutes
es. Il faut qu'il prédomine
le cœur pour être justifié.

ag. 108. La distinction de la
rition, qui est un amour de
par un motif de charité par-
, & de l'attrition, qui est une
station du péché conçüe par
rainte des peines, n'a com-
cée à être connüe parmi les
ologiens que depuis le dou-
ie siecle.

„ Pag. 116. La grace suffisante, „ qu'ils supposent donnée à tout le „ monde, ne les tire pas de ce laby- „ rinthe..... Ils ne peuvent pas „ soutenir que ce soit là la grace de „ Jesus-Christ, qui selon saint Au- „ gustin, fait faire le bien, & sans la- „ quelle on ne le peut faire. Cepen- „ dant leur intention est d'attribuer „ à cette grace la même possibilité „ pour observer les commandemens, „ qui ne convient qu'à la grace effi- „ cace.

„ Pag. 162. Il avoit (M. Huy- „ gens) profondément gravée dans „ l'esprit cette grande maxime de S. „ Augustin ; que l'Ecriture-Sainte ne „ commande autre chose que la cha- „ rité, & ne défend que la cupidité.

„ Pag. 415. Comme de la supe- „ riorité du Métropolitain sur les „ Suffragans, il ne s'ensuit pas que „ ceux-ci n'ayent pas séance dans les „ Conciles, pour y déliberer avec „ leur Archevêque sur les sujets pro- „ posés ; de même il ne s'ensuit pas „ pour les Curés, que pour être

s aux Evêques, ils n'ayent
sceance dans les Synodes, &
même délibérative sur tout
i s'y peut proposer.

;. 419. Tout ce qu'il (le
Guy Drappier) a rapporté
cet écrit, doit suffire à un
ne raisonnable, pour être
incu de l'importance & de la
ité du gouvernement en
iun, & du droit ques les Cu-
it d'y avoir part pour le bien
glise, dans l'étenduë de la
ils sont répandus comme
êques.

1. Le Pape, l'Évêque & le
qui ont le même caractere
lotal, doivent gouverner l'E-
ar les mêmes regles.

;. 613. L'homme par son
:r peché contracta une espe-
nécessité de pecher, mais
écessité toute libre, parce-
n'étoit autre chose qu'une
é ferme & opiniâtre de joüir
latures, &c.

625. On y * trouve les sé-
; les instructions Théologiques
s *sur le Symbole* par M. Nicole.

» *de la Congregation de la Doctrine*
» *Chrétienne qui possede l'Acte de*
» *son engagement du 4. Mars 1666.*)
» Mais ce qu'il demandoit lui ayant
» été refusé, sa conversion feinte
» s'éclipsa. Le Jésuite imprudent
» & désavoué sans doute par ses
» Confreres (*ils auroient bien dû*
» *l'autoriser*) voulut le faire Catho-
» lique malgré lui, & étant allé un
„ soir dans sa chambre il voulut
„ l'obliger le POIGNARD SUR LA
„ GORGE, (voye plus courte que l'ar-
„ gent demandé) de rétracter par
„ écrit son sermon d'abjuration, &
„ de promettre de sortir d'Angle-
„ terre dans quinze jours, & de
„ monter sur un Vaisseau qui de-
„ voit aller à la Rochelle. Beau-
„ château qui ne s'attendoit pas à
„ un sermon si pathétique signa la
„ rétractation qu'on lui demandoit,
„ & promit ce qu'on exigeoit de
„ lui. Mais revenu de sa frayeur il
„ se plaignit de la violence qu'on
„ lui avoit faite, en donna avis à
„ la Cour d'Angleterre. Et le Roi
„ fit publier un Edit, par lequel il

le

„ le prenoit ſous ſa protection, & „ ordonnoit qu'on informeroit con- „ tre le P. Germain & ſes compli- „ ces, s'il en avoit (peut-on dou- „ ter qu'il n'en eût ?) Tout cela „ ſe paſſoit en 1675. Beauchâteau „ plus tranquille depuis cet évene- „ ment continua de prêcher & de „ déclamer ſans raiſon contre l'E- „ gliſe Catholique. On le fit Dia- „ cre de l'Egliſe Anglicane, Maître „ ès Arts de l'Univerſité d'Oxford, „ & on lui procura quelques autres „ avantages. Il ſe mit à écrire en „ Anglois un Ouvrage contre le „ Concile de Trente (*a*) qui a été „ imprimé, & qui eſt dédié à l'E- „ vêque de Londres; & l'on croit „ qu'il mourut Miniſtre à Harwick „ après l'an 1690. Voilà *au vrai* „ l'hiſtoire de Beauchâteau. „

Puiſque la voilà *au vrai*; il n'y a pas le mot à dire. Ceux qui douteroient le moins du monde de cette

[*a*] Il y a plus d'un Ouvrage *contre le Concile de Trente* par des membres de l'Univerſité d'Oxford.

histoire, ou qui voudroient des preuves authentiques de la démarche insensée du P. Germain pour conquérir Beauchâteau à la Société, de l'argent demandé & refusé, du Poignard substitué en sa place, du bruit étonnant que cette affaire fit à la Cour d'Angleterre, de l'Edit du Roi publié en conséquence contre le P. Germain & ses complices; & le tout en 1675. peuvent aisément trouver ces preuves juridiques & constater l'histoire *au vrai*.„ Nous
„ l'avons tirée, (dit le Continuateur) des Regiſtres la Doctrine
„ Chrétienne de la Maiſon de S.
„ Charles à Paris, & de pluſieurs
„ Lettres originales manuſcrites,
„ écrites dans le tems même par
„ une *perſonne* qui réſidoit en Angleterre, & que M. l'Abbé le
„ Roy avoit prié de ſuivre & de
„ faire ſuivre cet avanturier (Beauchâteau) dans ſes démarches. „
Il faut eſpérer qu'on trouvera auſſi l'Edit du Roy d'Angleterre contre le P. Germain & ſes complices. On en a déja la datte, ſçavoir 1675.

ne s'agit plus que de sçavoir
uelle avanture le P. Germain
ois de nation, & Régent au
ge de Clermont, passa dans
issions d'Angleterre, dont les
Jésuites Anglois, Ecossois & Ir-
is sont en possession de tems
motial. On se souvient parmi
d'un Pere Germain de la Pro-
de Languedoc; mort à Que-
epuis environ huit ans. Mais
ci ne connoissoit ni l'Angleter-
Beauchâteau, & n'avoit jamais
té à Paris. Les Jésuites ne peu-
cependant désavouer un fait
é par M. L. G. & inséré dans
chives des RR. PP. de la Doc-
Chrétienne. C'est un Article
us qui manquoit aux Annales
Societé, & qu'elle sçaura met-

lui. Il avoit déja fait ſes preuves dans le Supplément de Moréri. L'Article qui concerne feu M. Huet fait foy de ſon ſçavoir faire en ce genre. Notre Auteur produit une Lettre de ce Prélat à M. l'Abbé Tallemant, au ſujet de ſa permutation de l'Evêché de Soiſſons avec celui d'Avranches. La Lettre eſt datée du 5. Octobre 1689. « Notre accord, „ dit M. Huet, fut fait à Aunay en „ préſence de M. de Segrais, & du „ P. de la Ruë Jéſuite. Il fut convenu que M. de Sillery qui avoit „ l'Evêché d'Avranches, & qui paſſa à celui de Soiſſons, me donneroit quatre mille livres de penſion ſur ſes autres Benefices. „ Avranches vaut cent quatre-vingt-cinq mille livres de rente; „ ſur quoi il y a trois mille livres „ de penſion; ôtant ces trois mille „ livres & y en ajoûtant quatre „ mille livres, ce ſont quatre-vingt-quinze mille livres qui me demeurent. „

On avoit crû juſqu'alors; 1°. Que

le revenu de l'Evêché d'Avranches ne passoit pas ving-deux mille livres de rente; 2°. Que quatre mille livres ajoûtées à cent quatre-vingt-cinq mille livres donnent cent quatre-vingt-neuf mille livres; 3°. Qu'après la soustraction de trois mille livres de pension sur la somme précédente, il restoit cent quatre-vingt-six mille livres, & non pas quatre-vingt-quinze mille livres; mais on s'étoit trompé; & M. L. G. représente une Lettre authentique qui nous aprend ce que le Public & les Calculateurs les plus exacts avoient ignoré jusqu'alors. C'est dommage que MM. les Evêques d'Avranches ne puissent faire usage d'un titre qui ajoûteroit au revenu annuel de leur Evêché plus de cent soixante mille livres de rente. Nous pourrions citer grand nombre d'Articles de la même force dont on est redevable au sçavant Auteur de la Bibliotheque, & du Supplément; mais en voilà assez pour cette fois.

ARTICLE VII.

***MEMOIRES POUR SERVIR** à l'Histoire des Insectes, Par M. de Reaumur de l'Académie Royale des Sciences. Tome II, contenant la suite de l'Histoire des Chenilles, & des Papillons, & l'Histoire des Insectes ennemis des Chenilles.*

MOnsieur de Reaumur traite dans son *huitiéme Mémoire* des Chenilles à douze jambes, qu'il appelle *Arpenteuses*. Ce sont celles qui en 1735. ont causé beaucoup de désordre dans les Légumes en plusieurs endroits du Royaume, & pour cette raison il les appelle aussi *Chenilles de Légumes.* " Les Laituës
„ Romaines ont été les premieres
„ attaquées par ces Chenilles, qui
„ ont ensuite passé aux autres espe-
„ ces de Laituës, aux Pois, aux
„ grosses Féves, aux Haricots, &
„ qui n'ont épargné presqu'aucunes
„ Plantes de nos Jardins. Mais ce

„ n'étoit pas seulement dans les Jar-
„ dins que ces Chenilles s'étoient si
„ fort muliplićes : les campagnes en
„ étoient remplies . . . . car les Lé-
„ gumes ne sont pas les seules Plan-
„ tes de leur goût. Elles s'accommo-
„ dent des feuilles d'un très-grand
„ nombre d'autres plantes & de
„ saveurs très-différentes , comme
„ de celles de la Renouée , du
„ Trefle , du Gramen , des Char-
„ dons , & sur tout des Chardons à
„ grandes feuilles , de celles de la
„ Bardanne , de la Sauge , de l'Ab-
„ sinthe. Elles aiment beaucoup le
„ Chanvre , & en Alsace elles ont
„ attaqué les Plantes de Tabac. „

M. de Reaumur décrit la maniere dont elles filent leur coque , dont elles roulent les feuilles , & dont elles se transforment en Crisalides & puis en Papillons. Ce sont des Papillons nocturnes , qui ne laissent pas de voler aussi le jour avec beaucoup d'agilité. Mais qui est-ce qui a pû causer en 1735. cette étonnante multiplication de ces Chenilles pernicieuses ? A cette question

M. de Reaumur répond, que loin de nous étonner de cette multiplication extraordinaire, c'est une beaucoup plus grande merveille qu'il n'y en ait pas autant & plus chaque année; & il le prouve par un calcul fort simple, qui est qu'il ne faut que vingt Papillons pour produire en un an huit cens mille Chenilles. Il s'agit donc moins, selon lui, d'examiner pourquoi certaines années sont si fécondes en Chenilles, que d'expliquer pourquoi il y en a ordinairement si peu. Or il en indique plusieurs causes sagement ménagées par la Providence pour la conservation des biens de la terre. Ces causes sont en général que ces Chenilles ont des ennemis qui les détruisent, & en si grand nombre, qu'il est surprenant qu'il en reste quelques-unes. D'ailleurs elles sont sujettes à des maladies qui causent parmi elles de grandes mortalités. Mais comme il y a des années qui sont saines aux Chenilles & aux Papillons, il peut arriver quelquefois que ces mêmes années soient

mal saines aux Insectes qui leur font la guerre ; & lorsque ces deux circonstances se réuniront, comme apparemment elles se sont réunies en 1735. la multiplication des Chenilles nous paroîtra toujours étonnante.

„ Quand ces chenilles se sont multipliées jusqu'à un certain point, „ on a beau leur faire la chasse : on „ ne sçauroit suffire à les détruire. „ Nous avons tâché de décrire leur „ papillon de maniere à le faire reconnoître, & il seroit à souhaiter „ que les Jardiniers le connussent „ bien. Dans les années où il en paroîtra beaucoup, surtout dans le „ mois d'Août, ils ne perdroient pas „ leur temps s'ils s'occupoient à les „ prendre. En tuant alors deux papillons ils détruiroient la semence „ de 80000. chenilles pour le mois „ de Juin de l'année suivante. Leur „ peine ne seroit pas même mal employée dans le mois de Mai, puisque chaque papillon femelle tué „ alors les délivreroit d'environ 400

„ chenilles pour le mois de Juin ſui-
„ vant. „ Pour rendre aux Jardiniers cet avis plus utile, M. de Reaumur a imaginé un petit filet en forme de ſac ou de capuchon attaché au bout d'un bâton avec lequel il ſeroit aiſé de prendre les papillons, & qu'il conſeille aux Jardiniers d'avoir parmi leurs outils.

Autre queſtion. Ces chenilles *des légumes* ſont-elles une eſpece de poiſon, & y a-t-il du danger à en manger quelqu'une dans de la ſalade ou du potage? A cela M. de Reaumur répond qu'il y a à la vérité des chenilles veluës qui nous cauſent des démangeaiſons cuiſantes par un effet de leurs poils lorſqu'ils s'attachent à notre peau, à peu près comme certaines féves d'Amérique qu'on appelle pois grattés; mais cela ne reſſemble en rien à du poiſon. Il aſſure d'ailleurs qu'on peut manier tant qu'on voudra les chenilles *des légumes* & toutes les chenilles raſes ſans craindre qu'elles cauſent la moindre élévation, la moindre rougeur, ni la moindre cuiſſon à la peau. Il eſt vrai que cela ne prou-

ve pas que les chenilles ne ſoient pas un poiſon ; mais ſur quel fondement aſſureroit-on qu'elles en ſont un ? il eſt au contraire aſſez vraiſemblable qu'elles n'en ſont pas un ; il y a peu de perſonnes à qui il ne ſoit arrivé d'en manger dans des légumes ſans le ſçavoir & ſans en être incommodés. Les oiſeaux de bien des eſpeces les trouvent très-bonnes. Elles ſont fort du goût des moineaux & des poules. Les Moutons, les Vaches, les Bœufs, les Chevaux, les Anes, &c. en mangent neceſſairement beaucoup.
„ Nous ſommes peu familiariſés avec
„ les Inſectes, & nous ſçavons qu'il
„ y a des circonſtances où quelques-
„ uns ſont capables de nous faire du
„ mal ; c'en eſt aſſez pour nous les
„ faire craindre preſque tous & en
„ tout tems. Si les groſſes chenilles
„ raſes devenoient auſſi communes
„ en ce pays que le ſont les Saute-
„ relles en quelques autres, peut-être
„ que les Payſans mangeroient en
„ France les Chenilles comme on
„ mange les Sauterelles en Afrique.
„ Que ſçait-on ſi elles ne ſeroient pas

„ regardées par la ſuite comme un
„ mets agréable & ſain ! Pluſieurs
„ eſpeces de vers ſe nourriſſent &
„ croiſſent dans l'intérieur du bois
„ de différens arbres : il y a de ces
„ vers de différente groſſeur. On en
„ trouve aſſez communément d'auſſi
„ gros que le petit doigt, & il y en
„ a de beaucoup plus gros. La plû-
„ part ont le corps ras & blanc, ils
„ ſont peſants & lourds ; ceux qui
„ ont été tirés de leurs trous peu-
„ vent à peine ſe traîner ſur leurs
„ anneaux : ils ont enfin un air fort
„ dégoûtant. Si on condamnoit quel-
„ qu'un à manger une de ces Che-
„ nilles raſes ou un de ces vers de
„ bois, il ſe détermineroit apparem-
„ ment pour la Chenille ; cependant
„ Pline nous apprend liv. 17. chap.
„ 24. que les Romains avoient mis
„ ces vers au nombre des animaux
„ qu'ils engraiſſoient avec de la fari-
„ ne, pour les ſervir ſur leurs ta-
„ bles comme des mets fort recher-
„ chés & fort délicats....... Elien
„ liv. 14. chap. 13. nous parle d'un
„ Roi des Indes qui au lieu des

„ fruits qu'on ſervoit aux Grecs au
„ deſſert, faiſoit ſervir un ver roti
„ qui naît ſur une plante..... mais
„ ſans remonter à des temps ſi éloi-
„ gnés, des vers d'une groſſeur énor-
„ me qui ſe transforment enſuite
„ dans les plus gros ſcarabés qui nous
„ ſoient connus, ces vers vivent dans
„ l'intérieur de quelques arbres de
„ nos Iſles de l'Amérique. On y
„ fait rotir ces vers, on les mange,
„ & il y a des gens qui les trouvent
„ ſucculents. Loin de déclamer avec
„ Pline contre le luxe de la table qui
„ avoit conduit les Romains à en-
„ graiſſer les vers des chênes, il me
„ paroît très à ſouhaiter qu'un pareil
„ goût pût nous venir, que nous
„ devinſſions auſſi friants de ces vers
„ que l'étoient les Romains. Les vers
„ qui ſe transforment en hannetons
„ ordinaires, ceux qui ſe transfor-
„ ment dans les ſcarabés monocéros
„ ſont blancs, gras & dodus com-
„ me ceux du chêne, & ils feroient
„ peut-être d'auſſi bons plats, &c„
Ces réfléxions ſont ſuivies de pluſieurs autres ſemblables qu'il ſeroit trop

long de rapporter ; mais avec cela M. de Reaumur ne doit se flatter que médiocrement d'introduire ce nouveau mets dans les tables, & il paroît aussi s'en détacher sans peine ; mais il conclut du moins qu'on a tort de redouter les Chenilles autant que l'on fait.

Le *neuviéme Mémoire* est employé à décrire les Chenillles *arpenteuses* à dix jambes & de quelle maniere les Chenilles sçavent se descendre & se remonter par le moyen d'un fil. Mais ce détail est trop long pour que nous puissions le suivre, & il ne contient d'ailleurs aucune singularité bien remarquable. Nous avons oublié de dire qu'on donne à ces Chenilles le nom d'*arpenteuses* à cause de leur façon de marcher ; car à chaque pas qu'elles font, elles replient leur corps en deux, formant une espece de boucle, ou d'anneau, en sorte que chaque pas est de la moitié de leur longueur, rapprochant d'abord la moitié postérieure, & avançant ensuite la moitié antérieure, ce qui ne représente pas mal un arpenteur

qui toise un terrain. Ces Chenilles ont encore une particularité qui est de se tenir dans des attitudes singulieres qui supposent en elles une force prodigieuse proportionément à leur grandeur; car on en voit telle qui n'ayant d'autre point d'appuy que ses deux crochets ou jambes de derriere, soutient tout son corps presque horisontalement pendant plusieurs minutes.

Dans le *dixiéme Mémoire* il est traité des Chenilles *aquatiques*. Il est assez vraisemblable que ce champ est vaste & fournira dans la suite beaucoup de matiere à M. de Reaumur; mais jusqu'à présent il n'a encore observé que deux especes de Chenilles aquatiques, l'une qui vient sur le potamogeton plante marécageuse, l'autre sur la lentille aquatique, qui est cette petite plante verte dont les feuilles assez semblables à une lentille, couvrent quelquefois toute la surface des eaux dormantes. La premiere espece de ces Chenilles est remarquable par l'industrie qu'elle employe à se faire un loge-

ment. Elle taille comme en plein drap avec ses dents un morceau à peu près ovale d'une feuille de potamogeton; elle porte ensuite ce morceau sur une autre feuille ou sur la feuille même; elle l'y applique, l'attache dans son contour avec des fils, & se loge entre deux. Elle se transforme dans la suite en papillon comme les chenilles terrestres, & il paroît assez singulier qu'un animal qui a été élevé dans les eaux devienne un animal volant dans les airs; mais la chose n'est pas rare parmi les Insectes aquatiques; on peut dire même qu'elle est très-commune.

L'*onzieme Mémoire* nous apprend quels sont les ennemis des Chenilles, & il doit plaire à ceux qui haissent ces Insectes; mais M. de Reaumur remarque que quelque haissables qu'ils puissent paroître, notre intérêt propre doit nous porter à souhaiter la conservation de l'espece, par la raison qu'ils servent de nourriture à des oiseaux qui nous fo beaucoup de plaisir tels que le R signol & la Fauvette. Les Char

nerets en font aussi un grand usage; & si les Chenilles ne servent pas immédiatement de nourriture à d'autres oyseaux, elles en servent du moins aux vers dont ces oyseaux se nourrissent, de sorte qu'il faut regarder une année stérile en Chenilles comme une fort mauvaise année pour beaucoup d'oyseaux. C'est ainsi que la nature, lorsqu'elle a produit des animaux nuisibles a sçû prendre de sages précautions pour en empêcher la trop grande multiplication, & que si d'un autre côté elle a aussi pourvû à la conservation de leur espece, elle nous en a dédommagé par d'utiles compensations. Pour peu qu'on réfléchisse sur les rapports que toutes les parties de l'Univers ont entre elles, & la dépendance où elles sont les unes des autres, on n'y trouvera rien de haïssable : tout au contraire paroîtra admirable, utile, nécessaire & l'ouvrage d'une sagesse infinie. Que seroit-ce si nous connoissions tous ces rapports! car ils sont infinis, & le peu que nous en connoissons, mérite à peine d'être

compté pour quelque chose. C'est aussi l'ignorance où nous sommes de l'usage qu'on peut faire des Insectes qui nous les fait haïr & mépriser. Quel Insecte a dû paroître plus dégoutant & plus inutile que le ver à soye, avant qu'on en eût connu l'utilité, & quel tort n'auroit-on pas fait à tout le genre humain, si on avoit exterminé l'espece de cet Insecte !

Le premier ennemi de la Chenille, du moins dans quelques especes, c'est la Chenille même; car elles s'entredévorent, & la plus forte s'engraisse de la substance de la plus foible. De vingt Chenilles d'une même espece que M. de Reaumur avoit mises dans un poudrier, il ne lui en resta qu'une. Elles s'étoient toutes dévorées les unes les autres, & celle-ci avoit dévoré la derniere de ses compagnes: mais la plûpart des Chenilles ne sont pas si barbares. On voit ordinairement même les especes differentes vivre pacifiquement entre elles. „ Aussi „ si ont-elles assez d'ennemis contre „ lesquels elles sont hors d'état de

„ se défendre. Plusieurs especes de
„ vers les rongent toutes vivantes.
„ Les uns se tiennent en partie sur
„ le corps de la Chenille même, ils
„ le percent & le sucent. D'autres
„ vivent dans l'intérieur de la Che-
„ nille; ils y sont si bien cachés qu'on
„ ne soupçonneroit pas quelquefois
„ qu'une Chenille qui en a le corps
„ farci en eût un seul. Elle paroît se
„ porter à merveilles: son extérieur
„ n'est en rien changé, malgré les
„ vers qui dévorent continuellement
„ ses parties intérieures.

M. de Reaumur donne sur ces vers tous les éclaircissemens nécessaires, & refute l'opinion absurde de quelques naturalistes qui voyant des vers sortir d'une Chenille, ont avancé sans assez examiner la chose, que les Chenilles enfantoient quelquefois des vers: paradoxe de Physique aussi ridicule que si on disoit qu'une chatte enfante des Souris. Pour lui il a observé avec exactitude & sans doute avec admiration comment une petite Mouche trouvant une Chenille propre à conserver ses œufs, se poste sur

ſon dos, & lui perce la peau à diverſes repriſes pour y dépoſer ſes œufs, comme les Mouches font ſur la viande. La Chenille ne laiſſe pas de ſe bien porter pendant pluſieurs jours & de ſe transformer en Criſalide ; mais il ne ſort de cette Criſalide que des vers éclos des œufs de la Mouche, & quelquefois des vers déja métamorphoſez en mouches. M. de Reaumur explique tout ce détail fort au long, & ce détail l'engage à parler de pluſieurs eſpeces de Mouches. La plus ſinguliere eſpece dont il parle eſt celle qu'il appelle *Ichneumon*, à cauſe du rapport qu'il trouve entre le caractere de ces Mouches & l'*Ichneumon* des Egyptiens. Aux choſes qui n'ont pas encore de nom établi chacun eſt maître de donner le nom qu'il veut. Mais cette dénomination nous paroît tirée un peu de loin. Un autre Auteur a appellé ces Mouches *Vibrantes*, & ce nom ſemble leur convenir mieux. Il y en a de petites & de groſſes, & chaque eſpece dans ſa proportion eſt extrêmement vive & vorace. Les plus groſſes ont une agi-

lité & une force ſurprenante. Elles ſe ſoutiennent en l'air comme immobiles par un battement d'aîles ſi vif qu'on n'apperçoit pas leurs aîles. Là elles attendent leur proye & la cherchent des yeux, & dès qu'elle eſt à portée elles fondent ſur elle comme un trait rapide, & l'emportent dans leurs ſerres. Elles enlevent les araignées même au milieu de leur toile, & vangent ainſi les autres Mouches de leur plus redoutable ennemi.

Une eſpece de vers dont parle M. de Reaumur & qui mange les Chenilles, mérite auſſi quelque attention. Ce Ver ſe file une petite coque qui a la forme d'un œuf racourci, couleur de café brun avec une bande blanchâtre tout autour. „ Mais, dit „ M. de Reaumur, leur difference „ la plus ſinguliere, & ce qui m'en„ gage à en parler, c'eſt que celles „ de ces petites coques dont j'avois „ rompu le fil de ſoye qui les ſuſ„ pendoit, & que je tenois dans des „ boëtes ou des poudriers y ſautoient „ quand il leur en prenoit envie, & il leur

„ en prenoit envie assez souvent. On
„ les déterminoit presque toujours
„ à sauter quand on les posoit sur la
„ main. La chaleur les y excitoit ap-
„ paremment. Elles faisoient tantôt
„ de grands & tantôt de petits sauts.
„ Les petits sauts ne les portoient
„ qu'à huit ou dix lignes de l'endroit
„ d'où elles étoient parties, & quel-
„ quefois elles sautoient à trois ou
„ quatre pouces, & quelquefois plus
„ loin. La hauteur de leur saut n'est
„ guere moins grand que sa longueur.
Or il paroît assez difficile d'expliquer par quel ressort un petit animal enfermé dans une coque comme dans une boëte, peut la faire sauter. Car pour qu'il fasse un effort qui éleve sa coque il faut, ce semble, qu'il ait un point d'appui; or le point d'appui doit faire en bas un effort égal à celui que l'animal fait en haut, & par conséquent la coque doit demeurer immobile. Cependant c'est un fait dont l'observation même n'est pas nouvelle; car M. Carré l'a rapporté à l'Academie des Sciences il y a déja plusieurs années, sans en donner

l'explication , autant qu'il nous en souvient ; mais M. de Reaumur explique parfaitement ce petit Phenomene après l'avoir observé de ses yeux, ce qu'il a pû faire aisément, parceque ces coques sont transparentes à un grand jour. Il a remarqué que le Ver est tellement replié dans sa coque que formant une espece d'arc, sa tête & l'extremité opposée portent sur la partie inferieure de la coque, tandis que son dos ainsi vouté touche la partie superieure. Dans cette situation le Ver ne sçauroit faire sauter sa coque ; mais il aime à changer de posture, & il y est apparemment souvent obligé par diverses circonstances. Or si le Ver par un mouvement preste & vigoureux retire ses deux extremitez qui posent sur la partie inferieure de sa coque pour les porter à la partie superieure, & que ces deux extremitez frappent cette partie superieure avant que le dos se soit replié vers l'inferieure, il est évident que la coque doit sauter ; & c'est précisément ce que fait le Ver.

Les Chenilles ont encore d'autres ennemis entr'autres les punaiſes de bois & de Jardins qui les percent & les ſuccent. Mais un des plus redoutables pour elles eſt un Ver noir qui a ſix jambes écailleuſes attachées aux trois premiers anneaux. Une ſeule Chenille ne lui ſuffit pas pour un jour, il en dévore pluſieurs dans la même journée, & il ſçait trouver leur nid & s'y placer. Auſſi lui arrive-t-il ſouvent de ſe gonfler tellement de nourriture qu'il en perd toute ſa force, & qu'il demeure à ſon tour en proye à d'autres Vers, même à ceux de ſon eſpece qui le dévorent.

Douzieme Mémoire. Il y a peu de plantes, & d'arbres qui ne nourriſſent des Chenilles dans l'interieur de leur fruit, de leur tige ou de leurs branches. La recherche en ſeroit infinie, & d'autant plus difficile qu'elle eſt moins à portée de nos obſervations. Cependant la patience & le travail viennent à bout de tout. *Labor omnia vincit improbus ;* & M. de Reaumur n'a pas laiſſé d'aſſembler déja un nombre conſidérable d'obſervations en ce

genre.

C'eſt la matiere du douzieme
ire, le dernier de ce ſecond
e, dans lequel les Lecteurs
ont diverſes obſervations cu-
, ſur les Vers qui gâtent les
& les grains. Il ſeroit à ſou-
que ces obſervations fuſſent
ent utiles; & peut-être qu'el-
deviendront par la ſuite. Quel
M. de Reaumur ne rendroit-
au Public ſi ſes obſervations ſur
rs qui rongent les fruits, & ſur
arenſons qui mangent le bled,
duiſoient à trouver le ſecret de
ruire? Mais pour de pareilles
vertes ſouvent le travail, &
ne ſuffiſent pas; il faut encore
lefois un heureux hazard que
s n'amene ſouvent qu'après bien
nées de recherches.

ARTICLE VIII.

GUSTAVI-GEORGII ZELTNERI D. P. P. & P. Historia Crypto-Socinismi Altorfinæ quondam Academiæ infesti Arcana, &c. (C'est-à-dire.) Histoire secrete du Socinianisme caché, qui infecta autrefois l'Université d'Altorf, écrite en grande partie sur des Mémoires MSS. avec le Journal de la Vie de Valentin Smalcius, tiré de l'Original de l'Auteur; & deux cens lettres de Martin Ruar, qui étoient devenues rares. Le tout accompagné de Notes & d'éclaircissemens. Par Gustave-Georges Zeltner. A Leipsic, chez G. Frid. Gleditsch. MDCCXXIX. deux vol. in-4°. pages 1244. pour l'Histoire, & 704. pour les lettres sans les Tables & la Préface.

CE Livre seroit utile, même nécessaire, à qui entreprendroit e donner une Histoire du Sociniaisme complete, détaillée, & telle nfin que nous n'en avons point en-

core : Ovrage néanmoins curieux, & même important, s'il étoit bien exécuté. Mais dans le dessein de s'aider de celui que nous annonçons, il faudroit s'armer de patience, & de courage, pour dévorer une infinité d'inutilités, de minuties, de digressions, qui embarrassent, qui partagent, & qui fatiguent l'attention. Après tout, ne vaut-il pas encore mieux essuyer quelque ennui, & qu'il en coûte un peu de peine, que de manquer absolument du secours nécessaire que nous présente un Ecrivain laborieux ? Ce ne sont seulement pas des faits recherchés avec soin, & sauvés de l'oubli, dons nous lui sommes redevables : La doctrine des Sociniens exposée par quelques-uns de leurs principaux Docteurs, avec tout l'art d'une captieuse dialectique, capable d'imposer à ceux dont la foi n'est pas bien établie ; leurs maximes séduisantes, cachées sous l'apparence d'une piété épurée, d'un culte dont la simplicité charme des cœurs rebelles au joug respectable, qui captivant la raison, l'eclaire, la régle, la fortifie ;

les tours pleins d'artifices que ces ennemis de la lumiere, sçavent donner à l'erreur & au mensonge ; leurs mœurs, leur conduite, leur opiniâtreté presque inconvertible ; leur folle présomption, l'orgueilleux mépris qu'ils font de l'autorité ; en un mot, leurs projets, leurs pratiques, leurs mysteres, leur Théologie, choses peu connues dans toute leur étendue, hors de la cabale ténébreuse qu'elles caractérisent ; voilà ce qu'il importe de dévoiler ; pour faire bien connoître une Secte justement odieuse à toutes les sociétés chrétiennes, & c'est ce qu'on voit répandu dans tout cet Ouvrage. On y trouve même des armes pour combattre ce monstre : armes à la vérité qui perdent beaucoup de leur force entre les mains de gens qui ayant ouvert à ceux qu'ils attaquent le chemin à l'indépendance, n'ont plus de moyen efficace de les ramener à la raison, & ne peuvent tout au plus les tirer d'un précipice, que pour les replonger dans un autre. Aussi le Docteur Zeltner fait-il de vains efforts pour

leur ôter le funeste avantage que leur fournit l'exemple pernicieux du schisme de Luther. Mais armes employées avec succès par ceux qui toujours mis au centre de la vérité, sagement dociles, & sages avec sobriété, suivant l'avis de l'Apôtre, ne laissent aucune ressource à leurs vaines subtilités.

L'Université d'Altorf devenue célèbre en peu de tems par la réputation des Professeurs habiles qu'on y attira, se croioit en possession de la plus pure doctrine, parce qu'elle n'étoit que Luthérienne, lorsque vers le commencement du dernier siécle, le Socinianisme vint troubler son repos, & ternir la gloire dont elle se vantoit. Il s'y insinua d'abord avec l'artifice & la souplesse du serpent; il y parut ensuite avec assez d'éclat pour exciter la vigilance des Magistrats; les chefs de la faction furent recherchés, punis, dissipés, ou obligés d'abjurer leurs erreurs, & les choses furent remises dans l'état où elles étoient depuis la prétendue Réforme de Luther. C'est ce qui

fait la matiere de l'Ouvrage dont nous rendons compte ; Ouvrage, comme nous l'avons dit, aussi peu agréable pour la forme, qu'il est utile & important pour le fond.

Le premier Tome qui contient l'Histoire, n'est divisé qu'en quatre Chapitres, qui remplissent 814. pages. Dans le premier Chapitre, M. Zeltner raconte la vie des deux principaux Auteurs de la nouvelle Secte, Jean Vogel, & Joachim Peuschel, la naissance & les progrés de cette faction, entrant dans des détails qui ne laissent rien ignorer de ce qui paroît avoir quelque rapport à son sujet. Comme il ne convenoit pas à leurs intérêts de se faire connoître, ceux de la cabale avoient entr'eux un chifre qui déguisoit les noms des personnes & des choses dont ils pouvoient avoir le plus d'occasions de parler dans leur commerce secret. C'est à expliquer & à commenter ce chifre, qu'est employé le second Chapitre. L'Auteur dévoile par-là tous leurs mysteres, & démasque ceux qui y entroient. Il fait voir leurs

liaisons avec les Arminiens, & la conformité de leurs sentimens. Mais il a soin de distinguer les vrais Sociniens, de quelques autres, ou accusés, ou soupçonnés sans assez de fondement : car il paroît avoir fort à cœur de rendre justice à tout le monde. Dans le troisiéme Chapitre, il rapporte ce que firent les Sociniens d'Altorf, pour infecter l'Allemagne, de leur pernicieuse Doctrine, en se séparant, & se répandant en différentes Universités. Ce fut ce qui découvrit leurs mauvais desseins, & le poison qu'ils avoient eu l'adresse de cacher assez bien sous le masque d'une fausse piété. Les plus opiniâtres furent convaincus par des examens juridiques, d'autres s'enfuirent, quelques-uns furent arrêtés & mis en prison, & l'on espéra enfin de purger de cette peste la ville & le territoire de Nuremberg, qui commençoient à se sentir de la contagion. En effet, Vogel & Peuschel firent publiquement leur abjuration, & furent reçûs dans la communion de l'Eglise Luthérienne; ils regagnerent parfai-

tement l'estime & la confiance de leurs concitoyens, & des Magistrats, qui leur donnerent des emplois & des dignités, dont ils jouirent jusqu'à la mort. C'est ce que nous apprenons dans le quatriéme Chapitre de ce premier volume.

La premiere partie du second Tome est un supplément. Il contient plusieurs pieces qui donnent un grand jour non-seulement à l'Histoire particuliere du Socinianisme d'Altorf, mais encore à l'Histoire générale & à la Doctrine des nouveaux Ariens. On y trouve entr'autres choses, la rétractation des deux chefs de la Secte. Vogel la fit solemnellement par un discours public qu'il prononça à Altorf le 25. de Janvier de l'année 1617. sur la Divinité de J. C. *De verâ & æternâ Jesu Christi Divinitate.* Peuschel prononça le même jour & dans le même dessein, un semblable discours sur la satisfaction de J. C. *De sanctissimâ D. N. J. Christi satisfactione* : deux points capitaux contre l'impiété Socinienne. Ces discours sont rai-

ſonnés & Théologiques, tels enfin qu'une Univerſité Luthérienne pouvoit s'en contenter, en les ſuppoſant ſinceres.

Il n'en fut pas de même du fameux Socinien Valentin Smalcius. Il entreprit de réfuter la rétractation des deux nouveaux convertis, & il le fit par une longue Diſſertation, où il examine pied à pied les argumens de ſes adverſaires, & les combat avec toutes les chicannes & les fauſſes ſubtilités dont cette Secte, plus qu'aucune autre, ſçait faire uſage pour éluder la force des preuves les plus convainquantes, & des textes les plus évidens de l'Ecriture Sainte. C'eſt un précis de la Théologie Socinienne la plus ſubtile, & la plus propre à faire illuſion à des eſprits curieux & indociles. L'Editeur n'a pas manqué d'y joindre ſes Remarques, pour en faire ſentir la foibleſſe, & détourner la contagion. Mais, pour être plus efficaces, elles devoient être d'une autre main. Il n'y a que la vérité pure & ſans altération, qui puiſſe triompher ſûrement de *l'erreur.*

On trouve encore parmi les piéces de ce recueil la *Confession de Foy* que Joachim Peuſchel envoya ſur la fin de 1615. de Jene à Nuremberg aux *Curateurs* de l'Univerſité d'Altorf, pour obéïr à l'ordre qu'il en avoit reçû. C'eſt une Réponſe à douze Articles qu'on lui avoit propoſés, & ſur leſquels on demandoit qu'il expliquât nettement ſon ſentiment. Ces Articles regardent le Symbole de Nicée, & celui qu'on appelle de S. Athanaſe ; la Trinité des perſonnes, dans l'unité d'eſſence ; la diſtinction des deux natures en J. C. dans l'unité de perſonne ; la divinité de J. C. la préexiſtence du Fils de Dieu ; la vérité de ſon humanité dans l'état de gloire où il eſt, & de ſa chair & de ſon ſang dans l'Euchariſtie ; enfin la ſatisfaction de J. C. Peuſchel, au lieu de retracter ſes erreurs ſur tous ces points, s'enveloppe & ſe jette dans de vains raiſonnemens, pour les ſauver à la faveur de ſes ſophiſmes & des authorités de quelques Théologiens Catholiques & Proteſtans, ou mal enten-

duës, ou mal appliquées. En un mot par ces artifices, il élude la réponse précise qu'on lui demandoit, & fait voir qu'il est encore aussi Socinien qu'il l'avoit jamais été. En même-tems il écrivit une longue Lettre aux Administrateurs de son Université, pour leur rendre compte de sa doctrin.e Elle est rapportée à la page 406. & suivantes, du premier volume. Dans cette Lettre par de longs circuits & des détours affectés, par des discours vagues & hors d'œuvre, par de grandes protestations du respect le plus profond, mais le plus hypocrite, Peuschel fait clairement entendre à ses Supérieurs qu'il n'a point changé de sentiment, qu'il ne reconnoît aucune authorité sur la terre, qui ait droit de régler sa foi. Il déclare qu'il reçoit toute l'Ecriture, qu'il s'en tient à la pure parole de Dieu, qu'il croit ce qui y est clairement contenu, que dans les autres choses il suspend son jugement. Il fait ensuite une profession de Foi artificieusement Socinienne. Il se plaint de la défense sévére que

les Proteſtans faiſoient de lire ou de vendre les Livres Photiniens, eux-dit-il, qui font imprimer l'Alcoran, & qui n'empêchent pas qu'on n'imprime des Livres impies, & des bouffonneries, poiſon le plus pernicieux à la vraie piété & aux bonnes mœurs. Il traite cette conduite de *nouvelle tyrannie Papale*, qu'il eſt triſte, ajoûte-t-il, de voir exercer par des gens qui ſe glorifient d'avoir ſecoüé le joug du Pape. Sur quoi Schroder bon Luthérien, très-eſtimé parmi les ſiens, & qui a mis des apoſtilles à la Lettre de Peuſchel, fait cette réflexion : « Ce n'eſt point une „ tyrannie, c'eſt une précaution pa„ternelle. „ *Non tyrannis hæc eſt, ſed paterna quædam proviſio.* Il finit en proteſtant toûjours de ſon innocence ſur-tous les chefs dont on l'accuſoit, & exhortant ſes juges à ne point ſe rendre eſclaves des paſſions de ſes accuſateurs.

Dans le même-tems Vogel envoya de Wittemberg où il s'étoit retiré, une ſemblable profeſſion de Foi aux Magiſtrats de Nuremberg, de qui dépend la Ville d'Altorf, qui n'en

est qu'à trois milles. C'est un précis de la doctrine & des fausses subtilités des Sociniens, & de la maniere dont ils expliquent les textes de l'Ecriture qui condamnent leurs erreurs. Elle est rapportée dans le Recueil, depuis la page 1071, jusqu'à la page 1112.

On lit encore dans ce supplement une Confession de Foi de même espéce de Nicolas Dümler autre Socinien de Nuremberg, qui voyant bien qu'elle ne contentoit pas, s'échapa presque aussi-tôt après qu'il l'eut présentée. En effet elle n'est pas moins impie que les deux autres, & les Sophismes de la secte y sont mis en œuvre avec autant d'artifice & de mauvaise foi. (*Voyez Tom. II. page* 1119, *jusqu'à* 1157.)

Le Journal de la vie de Valentin Smalcius, écrit par lui-même, fait une partie considérable de ce Recueil. Il commence au 12. de Mars de l'année 1572. jour de sa naissance, & finit à l'année 1622. qu'il mourut le 8. Décembre. Il rapporte dans un grand détail, mais en peu

de mots, comme il convient à un Journal, juſqu'aux moindres événemens de la vie, & les autres choſes qui ſe paſſoient de ſon tems, marquant exactement l'année, le jour, quelques-fois juſqu'à l'heure préciſe, & même l'aſpect des aſtres; car il donnoit dans l'Aſtrologie judiciaire, dont quelques Diſciples de Mélancthon étoient follement entêtés, comme leur maître. Il paroît encore qu'il ajoûtoit trop de foi aux ſonges, lui qui ne croyoit pas à l'Evangile. Mais ces foibleſſes ne ſont que trop ordinaires à ces prétendus eſprits forts. Crédule juſqu'à l'excès, ſur des choſes qui ne méritent point de créance, il conte ſérieuſement des prodiges inoüis, & qu'apparement il ne perſuadera pas. Il dit qu'en 1598. il tomba en Lithuanie de la grêle groſſe comme la tête d'un Cheval, & un morceau de glace long & large de quatre aulnes, qui ruina entiérement l'eſpérance de la moiſſon. Son Journal eſt ſemé de ſemblables merveilles, & d'obſervations ſuperſtitieuſes. Il ne laiſſe pas d'être utile pour l'Hiſtoire de ce tems-là.

Smalcius nâquit à Gotha dans la Turinge, d'un pere qui s'étoit remarié à 82. ou 84. ans. Le portrait qu'il fait de lui même ne paroît point flatté; s'il vante son esprit, il ne dissimule pas son mauvais caractere. Il raconte que lorsqu'il étoit encore enfant, Dinckel Recteur du College disoit de lui qu'il *seroit un jour un autre Luther*. Il prétendoit en faire un grand éloge, mais il n'en disoit pas encore assez; Smalcius alla bien plus loin que ce Réformateur. Etant devenu plus grand, son insolence & son libertinage le rendirent odieux à ses maîtres. Je voyois, dit-il, nos Prédicateurs mener une vie dissolue, & je les imitois. Quand ils m'en faisoient des réprimandes, je leur répondois hardiment que je ne faisois que ce qu'ils m'avoient appris. Durant ses études de Théologie, il attaquoit si vivement les opinions de ses Professeurs, qu'ils disoient entre eux qu'il deviendroit un nouvel hérétique: *coeperant de me mussitare me fore aliquem novum hæreticum*. La prédiction ne tarda pas à se véri-

fier. Il rencontra à Straſbourg André *Voidovius*, qui par ſes entretiens, & en lui faiſant voir les Dialogues de Bernardin Ochin, lui donna les premieres idées, des erreurs Photiniennes. Il en profita ſi bien, que l'année ſuivante 1592. le propre jour de Noël, il fut reçu *dans l'aſſemblée de Chriſt*, (c'eſt ainſi qu'il nomme la Secte des Sociniens) en ſe faiſant rebatiſer, ſuivant l'uſage qu'ils obſervoient en ce tems-là. Auſſitôt il alla courageuſement déclarer la nouvelle profeſſion qu'il venoit de faire, aux Miniſtres de ſon Pays : mais il fut mal reçu du Surintendant Eckart, qui l'auroit fait arrêter & mettre en priſon, s'il ne ſe fut promptement échapé. Il ſe retira en Pologne où le Socinianiſme avoit fait de plus grandes conquêtes, & ſe trouvoit le mieux établi. Il y paſſa preſque toute ſa vie dans les fonctions d'un zelé Miniſtre de l'impiété, viſitant, fortifiant les freres des diverſes Provinces, appaiſant les diſputes qui s'élevoient entre eux, faiſant de nouveaux proſélytes, enfin tout occupé des affaires de la

Secte, dont il fut un des principaux Chefs, & des plus fameux Docteurs. Il fut souvent aux prises avec le célébre Jésuite Smiglécius, le fleau des Unitaires en Pologne, pour qui les Protestans & les Sociniens mêmes, sans en excepter Smalcius son adversaire, ont eu une estime singuliere.

En rapportant la mort de Fauste Socin arrivée le 3. de Mars 1604. il exhale sa douleur dans une espece de lamentation en vers Elégiaques, plûs propre à faire rire par le bisare des sentimens & le mauvais goût de la Poësie, qu'à attendrir ceux qui ne sont pas atteints de la même folie. C'est l'effet que produisent encore les accès de tendresse & de dévotion Socinienne, répandus dans ce Journal.

La derniere partie du Receuil contient les deux cens Lettres dont il est parlé dans le titre imprimées depuis long-tems en Hollande; les cent premieres en 1677. les dernieres en 1681. Elles sont presque toutes de Martin Ruar, ou du moins adressées à ce dangereux & opiniâtre

Socinien, que ni les sollicitations de ses amis, ni les larmes de sa famille, ni ses propres disgraces ne purent arracher aux erreurs dont il s'étoit infatué. Ruar avoit beaucoup d'esprit, d'étude & de sçavoir, une éloquence douce, insinuante, séduisante, de la subtilité dans les raisonnemens, une grande modération dans la dispute, un air de simplicité & de droiture dans sa conduite qui sembloit ne respirer que l'amour de la vérité & les bonnes mœurs : talens pernicieux dans un esprit livré à la témérité de ses pensées ! Son stile est aisé, net, agréable ; il a même une sorte d'élégance de tours & de sentimens. Apôtre assidu de l'Arianisme renaissant, avec de semblables avantages, faut-il s'étonner qu'il ait fait tant de conquêtes à son parti ? Ses Lettres contiennent un grand nombre de choses curieuses pour l'histoire de son tems, & utiles pour la controverse, Cette édition est plus exacte que la premiere, qui est devenuë très-rare : l'ordre chronologique rétabli, & les remarques de l'Editeur y ajoutent un nouveau prix

ARTICLE IX.

APOLOGIE DE M. L'ABBE' Desfontaines au sujet d'un article du Journal de Trevoux. A Amsterdam chez François l'Honoré 1736. *brochure in* 12. *page.* 31.

C'EST une nouvelle feüille volante de M. l'Abbé Desfontaines, dont nous ne lui contesterons pas la proprieté ; car elle porte tous les caractéres de son Auteur. S'il y avoit dans cette *petite production* quelque chose d'interessant pour le Public, nous nous ferions un plaisir d'en donner l'extrait. Mais en verité quel gré le Public nous sçauroit-il de lui apprendre que M. l'Abbé Desfontaines n'est pas content de nous, *pag.* 3. qu'il prétend que nous lui avons obligation de l'accueil favorable dont le Public honore nos memoires, *pag.* 4. que nous sommes des ingrats, *ibid.* mais que c'est le combler d'honneur, *ibid.* qu'il est un Lion, & que nous som-

mes des ânes, *pag.* 5. qu'il eſt un agneau, & que nous ſommes des loups, *pag.* 24. qu'il eſt gouté du Public, & que ce ſont des ignorans & des Litterateurs mépriſés qui ne l'eſtiment point, *pag.* 5. tel eſt le début modeſte de ſa lettre. On voit qu'il fait tous ſes efforts pour répondre à une critique fort douce & fort meſurée que nous avons faite il y a près d'un an, d'une hiſtoire des revolutions de Pologne qui porte ſon nom; mais où aboutit ſa réponſe ? à des récriminations vagues, toutes fauſſes & deſobligeantes. Il nous accuſe de réticence, *pag.* 11. pour n'avoir pas nommé tous ſes vrais ouvrages; & il ne fait pas réflexion que ſi nous les avions connus, nous ne l'aurions pas prié de nous en donner la liſte. Il dit qu'il donneroit volontiers ſes ouvrages à quiconque auroit l'humilité de s'en charger, *pag.* 12 à la bonne heure; mais nous ne les lui demandons point. Il en veut au *voyage du Prince Fanférédin*, *pag.* 10. parcequ'il n'y eſt pas bien traité, & que nous avons loüé

ce petit Ouvrage; Eſt-ce notre faute? Le Public a été de notre avis. Il dit qu'il eſt un Artiſte, qui ſe fait ſeconder par des travailleurs ſubalternes, *pag.* 15 nous le voyons bien, & il y paroît aſſez. Il prétend avoir eu part aux deux tiers d'un grand Ouvrage en 16. volumes, *pag.* 17. ce n'eſt pas ce qu'il a fait de mieux. Il avoüe qu'il n'eſt pas opulent, & qu'il tire de ſes Libraires le meilleur parti qu'il peut, *pag.* 18. cela n'eſt-il pas juſte? Il continuë de s'attribuer l'Hiſtoire Romaine d'Echard, *pag.* 13. qu'il faſſe donc taire ſes Libraires. Il inſinue que ſa Morale eſt plus auſtere que la nôtre, *pag.* 21. nous l'en felicitons. Il fait un grand éloge de la Societé des Jeſuites, *pag.* 25. cela eſt fort honnête; mais les particuliers n'en ſont pas plus ménagés. Il ſe place ſur le ſommet du Parnaſſe, & nous relégue dans la baſſe cour du College de Louis le Grand, avec les plus célebres Ecrivains de notre Compagnie, qui avant nous ont travaillé aux 417 Journaux, dont il groſſit la nouvelle

édition de ſon Dictionnaire néologique, *pag.* 26. ſon titre d'*Obſervateur* lui donne-t-il droit d'aſſigner les rangs dans l'Empire litteraire? Il invective de plus en plus contre l'Hiſtoire Romaine des P. P. Catrou & Rouillé; mais les deux Hiſtoriens ſe tiennent honorés d'un acharnement, qui ſe fait ſentir dans la plûpart de ſes feuilles; on ne s'eſt point encore apperçu que ſa foible critique ait fait le moindre tort à cet Ouvrage. Il dit que c'eſt aux Jeſuites qu'il doit la culture de ſon eſprit & de ſon cœur *ibid.* il nous fait beaucoup plus d'honneur que nous n'en méritons. En un mot, qu'eſt-ce que toutes ces gentilleſſes font au Public. Nos Lecteurs ne ſe révolteroient-ils pas contre nous, ſi dans un ouvrage fait pour entretenir des Sçavants, nous nous amuſions à réfuter des raiſonnemens puerils & les malignes chicannes, dont cette Lettre eſt pleine? Rendons-nous plus de juſtice. M. l'Abbé Desfontaines & nous, nous ne ſommes point des perſonnages aſſez impor-

s dans le monde pour occuper le
lic de nos petits démêlés. Ne
ole-t-il pas en effet que toute la
ublique des lettres doive se met-
en mouvement, pour sçavoir au
, si M. l'Abbé Desfontaines est
iteur des révolutions de Polo-
. Helas ! L'Ouvrage est déja ou-
. M. l'Abbé Desfontaines nous
nettra donc de n'être pas tout-à-
aussi vifs que lui. Il a sans dou-
cquis par ses rares talens le droit
re sensible à la plus légere cri-
e qu'on fait de ses ouvrages,
lis qu'avec une partialité sans
nple il ménage si peu les Auteurs
n'ont pas le bonheur de lui plai-
mais pour nous, quoique tout
ublic connoisse les ménagemens
nis avec lesquels nous traitons
s les Auteurs, ceux même que
is osons quelquefois censurer,
is voulons bien renoncer au droit
nous aurions aussi d'être sensi-
du moins aux injures. C'est sur
principe que depuis plus de six
is nous n'avons pas dit le mot à

M. l'Abbé Desfontaines, quoiqu'il continuë toujours de nous agacer dans preſque toutes ſes feüilles ; & ſi nous nous ſommes crûs obligés aujourd'hui de parler de ſa nouvelle Satyre, nous l'aſſurons qu'excepté les faits purement litteraires, c'eſt la derniere fois que nous répondrons dans ce Journal à tout ce qu'il lui plaira de dire de nous, fût-ce des groſſieretés auſſi plates que celle qu'il rapporte d'après un Auteur avec lequel nous n'avons rien à démêler ; ainſi puiſque, ſelon lui, ſa morale eſt plus auſtere que la nôtre, il ſera du moins obligé d'avoüer que notre conduite eſt plus honnête.

Au reſte, nous ſouſcrivons volontiers aux éloges que M. l'Abbé Desfontaines fait, *pag.* 4. des diſſertations du P. Merlin. L'érudition de ce judicieux critique tourne au profit du chriſtianiſme & des bonnes mœurs. Ses preuves ſont ſolides, elles ſont déciſives, elles ſont neuves, & n'ont rien de ce pompeux galimathias, de cette emphaſe pédanteſque de

de ces raisons triviales, montées sur des phrases sonores & gigantesques qui étourdissent les Lecteurs sans les instruire. Le P. Merlin ne s'en tient pas aux dissertations qui enrichissent nos mémoires ; il n'est pas de ceux qui se donnent pour de grands Auteurs, quand avec une ostentation puerile, ils ont affiché leur nom dans un Journal ; il produit des volumes sur les plus importantes matieres de la Religion. Nous avons annoncé dans le mois de Décembre 1. Partie, le grand Ouvrage qu'il prépare, & qui sera mis incessamment sous presse, chez Rollin fils, Quay des Augustins à l'Image S. Athanase.

Verbum non amplius addam.

ARTICLE X.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, pour servir de suite à l'introduction à l'Histoire du Baron de Pufendorff, par M. Bruzen de la

Martiniere Géographe de Sa Majesté Catholique à Amsterdam, chez Zacharie Chatelain 1735. deux volumes in 12. Le premier volume, pages 402. sans l'Epître dédicatoire & la Préface. Le second volume pages 426.

MOnsieur de la Martiniere en publiant l'introduction à l'Histoire du Baron de Pufendorff, s'étoit engagé à en donner la suite, qui devoit renfermer l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique; l'entreprise n'étoit pas aisée : cette immense étenduë de pays, qui composent les trois plus grandes parties du monde, nous présente un nombre prodigieux de peuples & d'Etats, dont les uns ont exercé bien des plumes, & les autres ne nous sont gueres connus que de nom. L'histoire de ceux-ci, par sa stérilité, ne devoit pas causer un grand embarras à un Ecrivain du caractere de M. de la Martiniere, qui aime mieux garder le silence sur ce qu'il ne sçait pas, ou, ce qui lui paroît trop incertain

& trop confus, que d'y ſuppléer en dévinant ou en feignant. L'abondance par rapport aux autres, a dû lui donner plus de peine, par la difficulté de bien choiſir dans ce nombre infini de voyages, de rélations, & d'hiſtoires, dont la plûpart ne ſont point marqués au coin de la ſincerité & de l'exactitude, pour ne rien dire de plus.

Il eſt vrai que notre Auteur a eu pour l'exécution de ſon deſſein deux avantages conſidérables. Le premier eſt la nature même de ſon ouvrage, qui n'étant qu'un ſimple abregé, l'expoſe beaucoup moins à être trompé, par la raiſon que les Auteurs s'accordent pour l'ordinaire aſſez ſur la ſubſtance des faits principaux, que les uns ne s'aviſent pas d'altérer, & que les autres n'ont pu ignorer. Le ſecond eſt le genre d'étude, auquel il s'eſt particulierement appliqué depuis un très-grand nombre d'années, & qui l'ayant obligé de faire bien des recherches, l'a mis plus en état que perſonne de connoître les ſources, où il devoit

puiſer. En un mot, M. le Baron de Puſendorff ne pouvoit avoir un continuateur plus digne de lui, que l'Auteur du meilleur Dictionnaire géographique qui ait encore paru.

Nous ne nous arrêterons point à montrer l'utilité de cet ouvrage, elle ſe rend ſenſible, pour peu qu'on faſſe réflexion 1°. qu'on y peut acquérir une connoiſſance plus que ſuperficielle de la plûpart des pays ſitués hors de l'Europe, qu'il nous importe le plus de connoître; & une notion aſſez étenduë des mœurs, des coutumes, du caractere, de la Religion & du Gouvernement des peuples, dont on a plus d'occaſion de parler, & que cela ne coûte que la lecture de deux petits volumes, qui renferment la ſubſtance de ce qui ſe trouve répandu dans une multitude preſque infinie de livres, que très-peu de perſonnes ont le loiſir, ou ſont à portée de lire. 2°. Que ces connoiſſances ſont néceſſaires à quiconque ſe trouve obligé de vivre dans le monde, où la converſation tombe ſouvent ſur les pays étrangers.

L'Histoire ancienne qu'on fait apprendre aux jeunes gens dans les Auteurs Grecs & Latins pendant le cours de leurs études, a sans doute son utilité, indépendamment même du bon goût, qui s'acquiert par la lecture de ces Auteurs; mais celle des Monarchies & des autres Etats de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amerique ne sont-elles pas encore plus interessantes pour nous? soit à raison du commerce, que nous faisons avec tous ces peuples divers, soit par l'intérêt que nous devons prendre comme Chrétiens, aux progrès de la Religion de Jesus-Christ parmi eux; soit enfin parce que la plûpart des Princes de l'Europe ayant des Etats dans ces trois grands continens, on doit regarder ces Etats comme des Provinces de leurs Empires, dont par conséquent on n'a pas une connoissance suffisante, quand on n'a point poussé ses lectures au-delà de l'Europe, & qu'on ignore comment les Puissances Européennes ont fait ces nouvelles acquisitions, à quel titre elles les posse-

dent, & de quelle maniere elles les gouvernent. Ces réflexions sont de M. de la Martiniere, qui montre dans tout son Ouvrage un grand zele pour la Religion, & le bien public.

Le premier Volume renferme l'Histoire de dix des principaux Etats de l'Asie, qui sont le Japon, la Chine, la Tartarie, le Tonquin, le Laos, Siam, l'Isle de Java, le Pegu, le Mogol, & la Perse. L'Auteur ne dit presque rien de la Russie, ni de la Turquie, parce que les principales forces de ces deux puissans Empires étant en Europe, il en a été traité dans les précedens Volumes, il n'en parlera dans celui-ci que par occasion. Il commence par l'extrêmité Orientale de l'Asie, & son premier Chapitre est consacré au Japon; quoiqu'il cite plusieurs Historiens, qui ont écrit sur ce sujet, il paroît qu'il s'est particulierement attaché au Docteur Engelbert Kœmpfer, dans les Mémoires duquel il y a véritablement de très-bonnes choses; mais l'Auteur de la nouvelle Histoire du

Japon a fait voir que ces Mémoires ne sont par toujours des guides bien sûrs, & que le peu de faits historiques qu'on y trouve, sont presque toujours alterés; Kœmpfer ne les ayant rapporté que sur des traditions incertaines, Mr. de la Martiniere n'a pû profiter de cette derniere Histoire, qui n'est sortie de dessous la presse que depuis quelques mois.

Après le Japon suit la Chine: notre Auteur témoigne son regret de n'avoir pû attendre le grand ouvrage du P. Duhalde sur ce grand Empire; & il est certain qu'il en auroit tiré bien des lumieres. Nous sommes pourtant obligés de lui rendre cette justice, que tout ce qu'on pouvoit faire de plus exact sans ce secours, il l'a fait. Il faut sur-tout voir le portrait du célebre Empereur Cang-Hi. Il nous paroît répondre parfaitement à l'idée, que nous ont donnée de ce grand Monarque ceux qui l'ont connu de plus près.

Après ce que nous avons vû de la Tartarie il y a quelque tems en rendant compte d'un Recueil de voyages

imprime depuis peu en Hollande, nous nous sommes un peu trouvés dépaysés dans le troisiéme Chapitre, où Mr. de la Martiniere traite de cette Nation. Il est vrai qu'il n'est point de pays sur lequel les Historiens varient davantage, ce qui vient non seulement de la multitude de Gordes & de Nations Tartares, qui ont inondé l'Asie, & une partie de l'Europe, mais encore de la diversité des noms si communs parmi ces Peuples, la coutume étant d'en changer souvent, & les mêmes noms se multiplians, pour ainsi dire, autant que les Langues & les Dialectes, c'est-à-dire, presqu'à l'infini.

Mais il y a ici quelque chose de plus, ce sont des faits qui ne peuvent se concilier avec d'autres, dont il nous paroît qu'on ne peut contester la certitude. Par exemple, selon notre Auteur, Oguf Chan, fils de Mogul, conquit la Chine, le Tonquin, &c, Oguf-Chan, selon lui-même, vivoit quatre cens ans avant Gengiz-Chan, lequel nâquit [illegible]164. Or la Chine ne fut con-

quise pour la premiere fois par les Tartares Mongolels ou Occidentaux que dans le huitiéme siécle par Cublay, cinquiéme Successeur de Gengiz-Cham, & à la Cour duquel Marc-Paul de Venise vécut longtems. Les fastes de la Chine publiés par le sieur Couplet, & que notre Auteur a inserées lui-même dans le second Chapitre de son introduction, ne disent rien de cette conquête d'Oguf-Chan ; ces fastes sont d'une grande autorité.

En parlant du Royaume de Siam, Mr. de la Martiniere semble avoir ignoré quelques circonstances de la fameuse révolution, qui dans le siécle précedent fit perdre aux François de grandes espérances pour le Commerce des Indes Orientales. Nous jugeons qu'il ne les auroit pas omises, s'il eût consulté la Vie de M. Constance par le P. d'Orleans, & l'Histoire de la révolution même par le P. Theodore le Blanc, témoin oculaire de ce qu'il rapporte.

L'Article du Mogol est fort court, l'Auteur nous avertit qu'il s'est éten-

du fort peu ſur ce ſujet ; „ parce „ que l'Hiſtoire de cet Empire étant „ parfaitement bien écrite par le „ P. Catrou, & cet ouvrage étant „ entre les mains de tout le mon„ de, il eût été inutile de l'inſérer „ dans ce Recueil. „ Il n'a pourtant rien omis pour nous donner une notice aſſez exacte de cet Empire, & de tous les Etats, qui en dépendent, ou qui relevent du puiſſant Monarque de l'Indouſtan.

Il s'eſt beaucoup plus étendu ſur la Perſe, où les Khalifes ont commencé de regner dans le ſeptiéme ſiécle. Un des petits-fils de Gengiſkan la conquit ſur eux ; mais ſa famille n'y regna pas long-temps. Uſumcaſſan uſurpa cette Couronne vers le milieu du quinziéme ſiécle, & la derniere année de ce même ſiécle, Iſmael petit-fils de Sophi, de la race d'Hali, & dont la mere étoit fille d'Uſumcaſſan, conquit la Perſe, où ſa poſterité a regné juſqu'à nos jours. L'Hiſtoire de ces Princes, & la révolution arrivée par l'invaſion des Agwans, nous a paru

le morceau le plus complet de ce Volume.

Le second commence par l'histoire de l'Abissinie. M. de la Martiniere trouve quelque apparence à croire que Menilehec, dont la postérité est même aujourd'hui sur le Trône, étoit fils de Salomon & de la Reine de Saba. Il juge néanmoins qu'avant l'établissement du Christianisme dans cet Empire, on n'y connoissoit point le vrai Dieu. L'histoire d'une revolution, qui éloigna pendant quatre cens ans la Maison Royale du Trône. & la maniere dont elle y est remontée, méritent d'être lûes. L'Auteur n'a pas oublié le progrès que la Religion Catholique avoit fait dans ces derniers tems parmi les Abissins, & à la Cour même des Empereurs, dont il a continué l'histoire jusqu'à l'année 1719.

Entre autres particularités, qui regardent ces peuples, il nous apprend que, quoiqu'ils soient fort ignorans, ils aiment extrêmement les gens habiles, que leur ignorance ne vient que de leur paresse ; qu'ils ont

de l'esprit, & beaucoup de goût pour la Poësie, mais qu'ils ne l'exercent que sur des sujets de pieté : que leur poësie n'est pas d'un grand art, toute la difficulté consistant à faire terminer chaque vers par une même consonne, ce qui n'empêche pas qu'ils n'y fassent éclater la délicatesse & le brillant de leur génie. „ Aussi, „ continue-t-il, la rime forme-t-el- „ le moins chez eux la poësie, que „ la délicatesse de leurs pensées, & „ la façon de les exprimer. Ils aiment „ beaucoup les énigmes & les pro- „ verbes, parce que tout cela a bien „ de la liaison avec la poësie.

Cet article est suivi de l'Histoire de Tripoli, de Tunis, & d'Alger, & l'Auteur en demeure là pour l'Afrique faute de Mémoires ; mais il nous promet de nous instruire des autres parties de ce grand Continent, quand il en sera mieux instruit lui-même ; ainsi le Public n'y perdra rien pour attendre ; *sat citò, si sat bene.* Pour ce qui est de l'Egypte, l'Auteur en a décrit la conquête en parlant de la Turquie ; à

laquelle ce Royaume appartient présentement.

M. de la Martiniere commence l'histoire de l'Amerique par examiner si elle a été connue des anciens: il rapporte tout ce qu'on a coutume d'alleguer pour l'affirmative. Il cite les passages de Theopompe, de Platon, d'Aristote, de Diodore de Sicile, de Seneque le tragique & d'Elien, & il n'a pas beaucoup de peine à faire voir qu'ils ne prouvent rien. Il parle ensuite assez au long, & en homme qui a puisé dans les bonnes sources, de tout ce qui précéda la découverte du Nouveau Monde, si ce n'est qu'au sujet de Louis de la Cerda, que Clément VI. fit Roy des Canaries, il se trompe en disant que Ferdinand pere de ce Prince, & fils-aîné d'Alphonse le Sage Roy de Castille, fut privé de la Couronne par son frere Sanche, qui l'usurpa même sur son pere. Il y a ici trois erreurs qui ont échapé à M. de la Martiniere. 1°. Sanche ne songea point à disputer la Couronne à Ferdinand, tant que

ce Prince vêcut, mais Ferdinand étant mort avant son pere, Sanche se porta pour heritier présomptif, au préjudice de ses neveux, prétendant que la représentation n'avoit point de lieu. 2°. Alphonse le Sage appuya les prétentions de Don Sanche, qui à la vérité se révolta dans la suite contre son pere, & en fut desherité, mais qui ne monta néanmoins sur le Trône qu'après la mort d'Alphonse. 3°. Louis de la Cerda n'étoit pas fils de Ferdinand, mais son petit-fils.

En récompense rien n'est plus exact & plus curieux que ce que notre Auteur rapporte du zele, que montre le célébre Henry Infant de Portugal & Duc de Viseu, pour mettre sa Nation dans le goût des découvertes, & de tout ce qui se passa depuis les premieres Navigations des Portugais jusqu'à ce que Christophle Colomb se présenta pour découvrir un nouveau monde. Il réfute parfaitement bien tout ce que les ennemis & les jaloux de ce grand homme inventerent après coup pour obscurcir

sa gloire, & il s'attache sur tout à le venger d'Americ Vespuce, qui par un tissu de mensonges fit croire pendant quelque temps qu'il avoit reconnu le premier le continent de l'Amerique, à laquelle il obtint par cette supercherie de donner son nom.

En cela & dans tout tout ce qui concerne les differens voyages de Colomb, les chagrins qu'on lui donna à la Cour d'Espagne, & les injustices qu'on lui fit, M. de la Martiniere est parfaitement d'accord avec l'Auteur de l'Histoire de S. Domingue, dont il déclare dans sa Préface qu'il a fait un grand usage. Mais cet Auteur a dû être un peu surpris de ce qu'il ajoute qu'il auroit souhaité, „ qu'au lieu de publier les Mémoires „ de son Ami, il s'en fût tenu à son „ premier plan, & qu'il eût com„ muniqué toutes les recherches qu'il „ avoit faites lui-même sur l'Histoire „ de la Découverte de l'Amerique. „ Le P. de Charlevoix n'a publié ces Mémoires de personne. Son unique objet, lorsqu'il écrivit l'Histoire de S. Domingue, étoit celui que pré-

ſentoit ſon titre : la Découverte du nouveau monde, & tous les Voyages de Chriſtophle Colomb, entroient naturellement dans ſon ſujet. Il s'eſt aidé pour cela des Mémoires qu'un de ſes amis lui avoit envoyez, mais il lui en a fallu chercher beaucoup d'autres, comme il l'a marqué dans ſa Préface.

Il eſt vrai que peu de temps après l'impreſſion de ſon livre, il a formé le deſſein de donner au public, ou du moins de commencer un corps d'Hiſtoires du nouveau monde, dont le projet a été inſeré dans nos Mémoires, (*a*) & c'eſt en conſéquence de ce projet qu'il vient de publier une Hiſtoire & une Deſcription générale du Japon. Si c'eſt là le plan dont parle M. de la Martiniere, bien loin de retrancher rien de l'Hiſtoire de S. Domingue, il y faudroit ajouter beaucoup de choſes: ce qu'il y a ici de ſingulier, c'eſt qu'en même temps que M. de la Martiniere trouvoit que ſelon le premier plan du P. de Charlevoix, tout ce qui dans ſon Hiſtoire

[*a*] Janvier 1735. Article XI.

de S. Domingue ne regardoit pas les Découvertes, étoit superflu, un autre Ecrivain de Hollande, * s'étoit persuadé que tout ce qui traite des Découvertes, & même tout le premier volume, qui conduit l'Histoire de saint Domingue jusqu'à la décadence de la Colonie Espagnole dans cette Isle, étoit inutile: c'est-à-dire, selon ce Critique, que pour faire une bonne histoire de l'Isle de S. Domingue, il ne falloit parler ni de sa découverte, ni des établissemens qu'y ont eu les Espagnols, ni des guerres qu'ils ont eües à soûtenir contre les Naturels du Pays, ni des broüilleries qui sont survenuës entr'eux, ni de leurs expéditions au dehors, ni de la fameuse révolte des Insulaires, qui leur a fait perdre la moitié de l'Isle, ni enfin de la prise & de l'incendie de la Capitale par les Anglois.

Pour revenir à l'Ouvrage de M. de la Martiniere, les découvertes de Christophle Colomb sont suivies de celles d'Ojeda de Nicuersa, de Batlidas, de François Fernandez de Cor-

* Journal litteraire 1733. Article XI.

douë, & de Grijalva. Ce dernier ayant découvert la nouvelle Eſpagne, le célébre Fernand Cortez fut chargé d'en faire la conquête. L'Abregé que notre Auteur fait de cette grande expédition & des autres entrepriſes de Cortez, eſt un précis fort bien fait de l'Hiſtoire d'Antonio de Solis, & de ce qu'on en trouve dans Herrera.

M. de la Martiniere reprend enſuite l'Hiſtoire des découvertes des autres Provinces, qui confinent au Mexique, & de toute cette étenduë de Pays, qui n'eſt bornée que par l'Iſthme de Panama. Il nous apprend toutes les avantures du fameux Vaſco Nugnés de Balboa, qui découvrit la mer du Sud, les cruautez & les injuſtices de Dom Pero Arias d'Avila dans les Provinces du Darien & de Nicaragua, la mort funeſte de Balboa, que ce Gouverneur fit périr par la main d'un Bourreau ; mais il n'eſt pas vrai, comme il eſt marqué en marge, que l'Evêché de ſainte Marie, l'Antique du Darien, dont le Siége a depuis été transferé à Panama, ſoit le premier Evêché de l'Amerique. Il y

en avoit déja deux dans l'Isle Espagnole, & un dans celle de Porto-Ric, & personne n'ignore que l'Evêché de San Domingo, Capitale de la premiere, comme le plus ancien du nouveau monde, a été depuis érigé en Archevêché, avec le droit de Primatie sur toute l'Amerique Espagnole.

Nous n'avons rien à remarquer sur l'article du Pérou, qui finit à la mort du jeune Almagro, & à l'arrivée de Vaca de Castro en qualité de Gouverneur général en 1542. Celui du Bresil est encore plus court, quoiqu'il soit poussé jusqu'à l'entiere expulsion des Hollandois, qui en avoient conquis la meilleure partie sur les Portugais; mais dans ce peu de pages l'Auteur a ramassé tout ce qu'il y a d'essentiel, sans oublier l'expedition malheureuse du Chevalier de Villegagnon. Il commence cet article par nous avertir que s'il n'a point eu d'égard aux relations d'Americ Vespuce, c'est qu'elles portent des caracteres de fausseté si évidens, que le plus grand honneur, qu'on puisse faire à Vespuce, c'est de dire qu'elles ne sont pas de lui.

M. de la Martiniere ſe trompe néanmoins en attribuant la premiere découverte du Bréſil à Dom Pero Alvares Cabral; car il eſt certain que deux mois avant le naufrage, qui jetta cet Amiral Portugais ſur les côtes du Bréſil, Vincent Yanez Pinçon, qui avoit accompagné Chriſtophle Colomb à ſon premier voyage, découvrit le Cap, qui porte aujourd'hui le nom de Saint Auguſtin, & que Pinçon nomma *le Cap de Conſolation*, qu'il reconnut en ſuite la Baye de Maragnaon, & qu'il prit poſſeſſion de tous ces lieux pour la Couronne de Caſtille. La découverte du Chili & celle de la riviere des Amazones ne ſont preſque qu'indiquées dans cet article. Il y a cependant de fort bons Mémoires ſur l'une & ſur l'autre, dont notre Auteur auroit pû faire un très bon uſage. Nous dirons la même choſe du Tucuman, de Rio de la Plata, de la Province de Rio de la Plata, du Paraguay, des derniers établiſſemens des Eſpagnols dans l'interieur du Pérou, & dans la Province de Los Charcas.

Les deux derniers chapitres, qui ſont le neuf & le dix, contiennent dans un ordre méthodique & avec les précisions & l'exactitude, qui ſont propres à M. de la Martiniere, les découvertes & les établiſſemens des François, Anglois, Hollandois, Suedois, & Danois dans les Iſles & dans le continent Septentrional de l'Amérique ; nous trouvons néanmoins qu'il tranche un peut court ſur l'Hiſtoire de la nouvelle France, & qu'il n'a pas toujours ſuivi les meilleurs Mémoires ſur la découverte du Miciſſipi & de la Louiſiane, non plus que ſur les découvertes & les établiſſemens des Anglois dans le Nord du Canada, & ſpecialement dans la Baye d'Hudſon. Mais il y a tout lieu d'eſperer que l'Amerique aura ſon Supplément, auſſi bien que l'Afrique, & même l'Aſie, où les Moluques, les Iſles Marianes, les Philippines &c. méritent bien d'avoir leur place dans cette introduction à l'hiſtoire de cette premiere partie du monde.

ARTICLE XI.

EXPLICATION DES EFFETS d'une Pendule extraordinaire recemment inventée.

CEtte Pendule marque les ſecondes. Elle ſonne les quarts, elle eſt à Equation ; c'eſt-à-dire qu'elle marque l'heure vraye & l'heure moyenne par deux Eguilles des minutes qui ſont au centre du Cadran des heures. Celle qui montre l'heure vraye eſt de cuivre doré avec une eſpece de rayon pour la diſtinguer. Elle ſuit le Soleil dans toutes ſes variations minutes pour minutes & fait ſonner l'heure vraye.

Celle qui montre l'heure moyenne eſt d'acier ; celle la ſuit le mouvement reglé de la Pendule, & s'accorde avec celle des Secondes & de l'heure.

Au deſſous du Cadran des heures eſt un demi cercle où ſont marquez les jours des mois par une Eguille qui retrograde le dernier jour de chaque

mois à minuit & se remet au premier d'elle même.

Dans la partie intérieure de ce demi cercle des jours des mois, est un cours de Lune qui marque ses Phases & son âge, & qui ne differe que de deux secondes, du cours Astronomique par chaque mois Sinodique.

La rouë annuelle fait son tour en 365. jours, cinq heurs 48. minutes cinquante-huit secondes $\frac{38}{49}$ de secondes ; ce qui ne differe qu'en très peu de chose de l'année Solaire, qui a quelquefois 365 jours, cinq heures, 45. 46. jusqu'à 50. 51. minutes & quelques secondes plus ou moins. Ainsi la rouë annuelle fait à peu près son tour, dans le milieu des differentes longueurs des années Solaires, ce qui doit faire juger qu'il faudroit un tems considérable pour s'appercevoir de la difference des mouvemens de la Pendule & du cours du Soleil.

Cette route fait varier l'éguille du tems vrai par le moyen d'une courbe singuliere.

Marque l'heure du lever & du

coucher du ſoleil, le dégré du ſigne dans lequel il eſt,

Marque les jours & les mois de l'année,

Marque les quatres années communes d'où procede l'année biſſextile qui fait que l'éguille des jours des mois marque tous les quatre ans un mois de Février de 29. jours.

Il y a indépendemment de cela une ſourdine pour qu'elle ne ſonne qu'à volonté ſans que cela interrompe en aucune façon le cours de la pendüle.

Tous ces effets ſe font ſans charger le roüage du mouvement, qui n'agit que ſur les éguilles de l'heure comme dans une Pendule ſimple; c'eſt le roüage de la ſonnerie qui eſt le mobile de tous ces effets, & qui les produit toutes les fois qu'elle ſonne, c'eſt-à-dire de quart-d'heure en quart-d'heure.

Ce qu'il y a de ſingulier & d'avantageux dans l'ouvrage, c'eſt que la mécanique en eſt ſimple; que le moindre Ouvrier en la démontant, en connoîtra ſur le champ tous les reſſorts,

au lieu que quelques Pendules faites à peu près dans ce goût, sont si composées, qu'il n'y a souvent que l'Auteur qui puisse y toucher. Article très-important pour la durée & la solidité d'une Pendule de quelque espece qu'elle soit.

Celle-ci a été inventée par le sieur Bastien Horlogeur, chez qui elle se trouve, à l'Abbaye saint Germain des Prez à Paris.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

*Lettre d'un Seigneur de la Cour à Monsieur le Marquis de ***.*

JE suis charmé, Monsieur, d'apprendre que la lecture des Journaux vous ait fait changer de sentiment sur le Livre intitulé : *Le Militaire en solitude.* Un esprit comme le vôtre qui ne trouve rien de beau

que ce qui tend à perfectionner le cœur, ne pouvoit pas rester longtems dans ses préventions contre un Ouvrage, où l'Auteur ne cherche qu'à rendre la vertu aimable, & qu'à crayonner aux jeunes gens la grande science des sentimens. Cet Officier élevé dans le sein de la guerre ne se pique point d'érudition, ni d'avoir pris pour modelle les Dialogues ingénieux de Lucien; mais le bon sens & la simple nature lui ont fait rencontrer le style familier de Platon, dont l'esprit se promene sur toutes sortes de matieres utiles, sans se mettre à la torture pour courir après le joli, le brillant, & le badin. Notre Militaire en solitude animé d'un amour sincere pour la vérité & pour la vertu, ne perd point de vûë son objet; il s'oublie sans cesse, néglige tous les intérêts de son amour propre, & ne cherche point à briller, par ces pensées fines, ces saillies vives, ces peintures vivantes, & ce sel attique qui font l'admiration de l'esprit, pendant que le cœur reste vuide de sentimens, rempli de passions, & égaré

dans tous ses goûts. Il sçavoit qu'il n'est donné qu'à un seul homme dans un siécle de pouvoir, quand il veut, imiter tour à tour ou le style philosophique de Platon, ou le badinage leger de Lucien, & décrire avec la même facilité l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, & la *Theorie des Mondes*. Il sentoit quoiqu'Etranger, que la plûpart des singes qui ont voulu copier après ce grand Original, ont confondu le *fin* avec le *précieux*, le *délicat* avec le *fade*, le *sublime* avec le *guindé*, & le *naïf* avec le *bas*. Notre Philosophe Militaire avouë qu'il n'avoit pas l'espece de génie qu'il faut pour imiter les *Luciens*, & les *Fontenelles*; mais il a réuni sans le chercher, & même sans le sçavoir, le naturel de *Platon*, avec la morale de *Fenelon*.

Il y a, dit-on, trop de moralités dans ses Dialogues, mais qu'y annonce-t-on que de la Morale? On avoit promis, ajoûtent quelques-uns, des Entretiens Militaires; mais ne devoit-on pas attendre avant que de prononcer, qu'on eût vû la suite de

l'Ouvrage. Le style est trop diffus, & plein de redites, continuent quelques autres ; mais ils ne font pas réfléxion, qu'il s'agit ici des conversations familieres, où l'Auteur n'a d'autre but que d'instruire les jeunes gens d'un naturel heureux & docile, à qui l'on peut rappeller souvent les mêmes principes sans les dégoûter. Si ceux-là sont contens, l'Auteur se croit assez récompensé de son travail.

Au reste, Monsieur, vous n'êtes pas le seul qui se soit laissé surprendre aux insinuations de ceux qui ont pris à tâche de décrier ce Livre. On voit aujourd'hui une cabale acharnée de Critiques sauvages, qui font un crime aux Etrangers d'écrire votre Langue. Je n'entrerai pas ici dans le détail de leurs motifs ; la philanthropie me le défend. Il suffit de remarquer que ces Critiques entendent fort mal les interêts de leur patrie. Rien n'est plus glorieux à votre Nation que de voir des Etrangers occupés à faire sentir aux autres Peuples que votre Langue est

également délicate, nerveuse, & philosophique; qu'elle peut exprimer avec clarté, force & précision les pensées mâles des Anglois, les sentimens héroïques des Espagnoles, & les délicatesses tendres des Italiens, & par-là montrer à tous les Européans que la France est le climat des beaux génies, aussi-bien que la patrie du genre humain.

ITALIE.

DE VENISE.

Tratténimenti Fisici di Aristo e di Eudosso, ossia Fisica Nuova, &c. C'est-à-dire, Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, ou Physique nouvelle en Dialogues, qui renferme précisément ce qui s'est découvert de plus curieux & de plus utile dans la Nature, enrichis de beaucoup de Figures. Par le P. Regnault de la Compagnie de Jesus, traduit du François en Italien. Chez Sebastien Coletti Libraire, 4. vol. in-8. 1736.

Storia Romana d'alla fondatione di Roma, &c. C'est-à-dire, Histoire Romaine, par les PP. Catrou & Rouillé de la Compagnie de Jesus, traduite du François en Italien, par François Zanino Marsecco, & se vend chez Joseph Corona, ruë des Merciers. Quinziéme Volume in-4. 1736.

DE ROME.

Joann. Sicandæ Lexicon polemicum, & Bibliotheca polemica, in-fol. 2. vol... Ejusdem Compendium, Historiæ Universalis. 1735.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

The Mechanica Pratice of Physick, &c. C'est-à-dire, la Pratique Méchanique de la Médécine. Par T. Morgan, Docteur en Médecine, vol. in-8. chez T. Woodward. L'Auteur examine & rejette dans cet Ouvrage la Méthode des Spécifiques,

& l'hyppothese de Belliman sur la Sécretion animale, & sur le mouvement des Muscles.

On débite ici une Brochure, qui a pour titre: *The Athanasian creed a preservative against Heresies*, &c. C'est-à-dire: Le Symbole de Saint Athanase. Préservatif contre les Héresies; en Réponse à un petit Ecrit, qui fut publié il y a quelque tems sur la nécessité de retoucher la Lithurgie Anglicane, & d'en retrancher ce Symbole. L'Auteur de la Brochure a pour but de faire voir qu'il est raisonnable & nécessaire de le conserver dans la Liturgie Anglicane.

A vindication of the conduct of James Duke of Ormond, &c. C'est-à-dire, Apologie de la conduite de Jacques Duc d'Ormond, pendant sa longue & fidele Administration en qualité de Vice-Roy d'Irlande. L'Apologiste représente dans cet Ouvrage le véritable état de ce Royaume avant l'année 1640, les principaux évenemens qui ont changé la forme du Gouvernement dans ce

païs. Par Edouard Comte de Clarendon, Auteur de l'Histoire des Guerres civiles.

PAYS-BAS.

De Roterdam.

Jean-Daniel Beman & Luchtmans ont mis en vente *Julius Cæsar*, cum Notis variorum cura & Studio F. Oudendorpii, 2. vol. in-4°.

De la Haye.

Oeuvres d'Architecture de Vincent Scamozzi contenuës dans son idée de l'Architecture universelle, avec des planches originales. On a enrichi ce Recüeil de plusieurs nouveaux Desseins des plus beaux édifices de Rome, dont l'Auteur fait mention dans son Ouvrage chez Pierre de Honde 1736. *vol. in fol.*

Jacobi Voorda, *&c.* c'est-à-dire, Explications & corrections du Droit Romain par Jacques Voorda Jurisconsulte & Professeur à Utrecht, avec

un Discours pour les Décretales des Papes. A Utrecht chez Jean Broedelet, 1735. Et se vend à la Haye chez Jean Vanduren, vol. in 8°. Pour juger du caractére de l'Auteur & de l'Ouvrage, il suffit de lire le discours même, qui n'est d'un bout à l'autre qu'une ironie indécente contre la puissance spiritüelle & temporelle des Papes.

DE LEYDE.

Jean Luzac a imprimé & débite : *Liber Jobi cnm nova versione, ad Hebraum fontem, & commentario perpetuo, in quo veterum & recentiorum Interpretum cogitata pracipua expenduntur, genuinus sensus ad priscum Lingua genium indigitatur, atque ex filo & nexu universo. Argumenti nodus intricatissimus evolvitur. Curavit & edidit Albertus* Schultens. 2 vol. in 4°. 1736.

D'UTRECHT.

E. Neaulme Libraire, débite un

Ouvrage qui a pour titre, *Navigation faite en Barbarie*, par François Brooks, contenant diverses choses curieuses & ses Avantures pendant dix années d'esclavage en ce pays, traduit de l'Anglois, vol. in 8°.

Le même Libraire a imprimé *Regles des cinq ordres d'Architecture* de Vignole, avec les augmentations de M. A. Buonaroti, &c. vol. in 8°.

Il débite aussi nouvelle Grammaire pour apprendre l'Anglois, par M. G. Pell natif de Londres; le Vocabulaire Anglois, Flamand, François & Latin, où l'on montre la conformité des trois dernieres Langues avec la premiere; par le même.

D'AMSTERDAM.

Jean F. Bernard distribuë actuellement le 6e volume des *Cérémonies Religieuses* dessinées par feu Bernard Picart le Romain, &c. jusqu'à la publication du 7e volume. Il en vendra des volumes séparés pour rendre les corps complets; mais après ce temps-là il ne s'y engage à aucun prix; il

distribuë aussi le 2. volume des *Superstitions*, pour servir de supplément aux Cérémonies.

FRANCE.

DE PARIS.

On distribuë chez Montalan Quai des Augustins & autres Libraires, un nouveau Tome des *Actes, Mémoires & négociations* de Rousset, lequel a paru en Hollande il y a quelques mois. C'est le dixiéme Tome in-12. d'un Recuëil qui doit servir de suite aux Mémoires de Lamberti qui composent 12. vol. in-4°. Ce Recuëil est utile, parce qu'il remferme beaucoup de pieces qu'on ne trouve pas ailleurs. Quant aux Réfléxions que le Compilateur s'est avisé de faire de tems en tems dans les narrations qui servent de passage d'une piece à une autre, ces Réfléxions ne sont ni plus justes, ni plus impartiales que les raisonnemens dont-il a composé ses *intérêts présents des puissances de l'Europe.*

Principes généraux & raisonnés de la Grammaire Françoise, avec des Observations sur l'Ortographe, les accents, la ponctuation, la prononciation, & un abrégé des régles de la versification Françoise dédiés à Monseigneur le Duc de Chartres, par M. Restaut Avocat au Parlement troisiéme édition corrigée & augmentée. Chez le Gras Grande Salle du Palais, Prault pere, Quai de Gêvres, Lotin, ruë S. Jacques, & de Saint ruë Saint Jean de Beauvais *in*-12.

Discours Evangéliques sur différentes vérités de la Religion, par le P. L. R. P. S. D. tome 2. Chez de Billy Quai des Augustins, le Clerc Grande Salle du Palais, Gissey rue de la Bouclerie, & Clousier rue S. Jacques *in*-12. 1. Discours *Sur le soin de mener nos freres dans le chemin du Ciel.* Division 1°. *Les motifs qui peuvent résoudre à travailler au salut des ames*, 2°. *Les moyens dont on peut se servir pour cela.* 2. Discours. *Sur les fruits de l'Incarnation du Verbe, & les devoirs qu'el-*

le nous prescrit: Division. 1°. *Combien est avantageuse pour nous l'Incarnation du Verbe*, 2°. *Comment on doit se conduire pour lui marquer notre reconnoissance.* 3. Discours. *Sur les motifs qui nous engagent d'aimer Dieu.* Division. 1°. *Aimés le parce que c'est une loi si absolüe; qu'on ne peut, y manquer sans devenir rebelle;* 2°. *Aimés le parce qu'il y a tant de prérogatives dans l'accomplissement de cette loi que n'y pas être fidele, c'est vouloir se rendre malheureux.* 4. Discours. *Sur le bon usage des graces par le bon exemple qu'en donne Marie.* Division. 1°. *Quoi que Marie ait reçû la grace sans la pouvoir perdre à la différence des hommes, elle a cependant tout employé pour la conserver, & nous apprendre par là que nous qui sommes fragiles devons nous tenir sur nos gardes.* 2°. Quoi que Marie ait réçû la plenitude des graces à la différence des Anges elle ne laisse pas de travailler à l'augmenter toujours pour nous animer nous mêmes à l'augmentation de celles que nous recevons. 5. Discours.

Sur la piété nourrie par la science dans la personne de S. Thomas d'Aquin. Division. 1°. *S. Thomas a travaillé pour lui-même en se rendant éxact à observer la Loy de Dieu.* 2°. *S. Thomas a travaillé pour les autres, en s'occupant à expliquer cette même Loy.* 6. Discours. *Sur le triste sort du Pécheur au jour du dernier jugement.* Division. Le Pécheur à la vüe d'un Dieu sage à qui n'est rien inconnu, & à la vüe d'un Dieu puissant à qui tout est possible sera rempli de confusion & d'épouvante. 1°. *Il n'osera lever les yeux tant il sera honteux,* 2°. *Il séchera sur ses pieds tant il sera saisi de frayeur.*

Memoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres, avec un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages par le R. P. Nicéron Barnabite Tom. 35. chez Briasson ruë S. Jacques à la Science.

Le sixiéme volume des *cérémonies Religieuses*, en grand & petit papier *in fol.* avec les figures de Picart chez Montalant Quay des Au-

gustins. Le même Libraire fournit tous les exemplaires de cet Ouvrage, ou ensemble, ou séparés.

Histoire Universelle sacrée & profane depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours par le R. P. D. Augustin Calmet, Abbé de Senones, &c. imprimée à Strasbourg, & se trouve chez Etienne Ganeau ruë S. Jacques, & Montalant Quay des Augustins, 1. & 2. vol. in 4°. 1736. le troisiéme Tome est sous presse. L'ouvrage entier comprendra 6. volumes.

Traité de la Coupe des pierres & des bois pour la constructions des voutes & autres parties des bâtimens civils & militaires par M. Frezier, vol. in 4. 1736. chez Montalant Quay des Augustins.

Panégyriques des Saints, par M. l'Abbé Seguy, Prédicateur du Roy, Abbé de Genlis, Chanoine de Meaux, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, chez Prault pere Quay de Gêvres au Paradis 1736. deux Volumes *in-douze*.

Mémoires de M. le Marquis de Fieux, par M. le Chevalier de Mouhy, premiere, seconde, troisiéme, & quatriéme ou derniere partie chez Gregoire-Antoine Dupuis, grande Salle du Palais au S. Esprit 1736.

Traité des Principes de la Foy Chretienne, trois Volumes *in-douze*, chez Guillaume Cavelier, au Lys d'or. Loüis Guerin, à S. Thomas d'Aquin; & Barthelemi Alix, au Griffon, ruë S. Jacques 1736.

Dissertation sur l'Ancienneté de l'Université d'Angers, & sur l'Epoque de son établissement, Brochure *in-quarto* pages 42. imprimée à Angers. & se vend chez Marc d'Expilly, ruë S. Jacques dans la vieille Poste.

M. Beaumont, Graveur Ordinaire de la Ville, ruë S. Jacques à S. Paul, distribue un Almanach nouveau des plus curieux, dédié à Mr. Herault, Lieutenant Géneral de Police. L'intelligence en est très-facile; il suffit de connoître les Lettres Dominicales pour trouver les jours &

dattes des mois, les premiers jours de chaque année, les Fêtes Mobiles, les Quatre-Tems. les nouvelles Lunes, le Nombre d'Or, l'Epacte, les Fêtes journalieres, le Lever & Coucher du Soleil à une minute prês. Il comprend les années depuis 1700. jusqu'à 1799. inclusivement. Il est imprimé en Taille-douce sur le Papier dit Grand-Soleil.

Histoires de piété & de morale par M. l'Abbé de Choisy, chez P. G. le Mercier ruë S. Jacques au Livre d'or in-12. deux vol. 1735.

Principes généraux & raisonnés de la Grammaire Françoise avec des observations sur l'ortographe, les accents, la ponctuation & la prononciation, & un abregé des Regles de la versification françoise dédiés à M. le Duc de Chartres par M. Restaut Avocat au Parlement, cinquiéme édition corrigée & augmentée. Chez le Gras, Grand'Salle du Palais, Prault pere Quai de Gêvres, Lottin, ruë S. Jacques & de Saint ruë S. Jean de Beauvais 1736. *vol. in*-12.

Conversations sur plusieurs sujets de Morale propres à former les jeunes Filles à la pieté, ouvrage utile à toutes les personnes chargées de leur éducation, par M. Collot Docteur de Sorbonne chez Louis-Etienne Ganeau fils rue S. Jacques, à S. Louis vol. in-12.

Réflexions morales sur le Livre de Tobie nouvelle édition chez Lottin & Ganneau fils, rue S. Jacques.

Lettres de M. du Guet sur divers sujets de Morale & de Pieté 7. & 8. volumes *in*-12. 1736.

Mesnier & Nully Libraires Grande Salle du Palais, débitent *Recueil de Jurisprudence* du pays de Droit Ecrit & coutumier par ordre alphabétique, par M. Guy de Roussead de la Colombe, Avocat au Parlement 1736. vol. in-4o.

De Lyon.

Du Plain & les freres de Ville ont réimprimé le *Traité de l'Abus* par Févret; on le trouve à Paris chez L.

Et. Ganeau fils, & chez Matthei. 2. vol. in-fol.

Outre que cette nouvelle Edition est beaucoup plus correcte que les précédentes; un Avocat célebre au Parlement de Paris, l'a enrichie de notes sçavantes au sujet des Ordonnances, Déclarations, Edits du Roi, Réglemens & Arrêts qui ont force de loi dans la Jurisprudence Ecclésiastique. Ces notes qui tiennent lieu de supplément sont placées avec les anciennes selon l'ordre des matieres. Celles qui se trouvent à la fin du second volume en forme d'addition avoient été remises aux Libraires dans le cours de l'impression après avoir été revûës & examinées par les plus sçavans Jurisconsultes.

Les freres Deville debitent *le Corps du Droit Canonique* composé en Latin par M. Jean Pierre Gibert Docteur en Théologie & Canoniste. 3. vol. in fol.

Méditations sur les vérités Chrétiennes & Ecclésiastiques tirées des

Epîtres & des Evangiles qui se disent à la Messe, &c. 5. vol. in 12.

Le Dictionnaire Latin-François; & le Dictionnaire François-Latin de Danet, 2. vol. in 4°.

Les Ouvrages posthumes composés en Latin par D. Jean Puga Y Feijoo premier Professeur de Droit à Salamanque, recueillis par Grégoire Mayans Professeur de Droit à Valence, 2. vol. in fol. annoncés sous ce titre : *Don Joannis Puga & Feijoo. J. C. & primarii Antecessoris Salmanticensis, Regii Neapolitani Senatus Præsidis, Tractatus Academici sive opera omnia posthuma nunc primum collecta & edita.*

De Dijon.

Joseph Sirot a mis sous presse un *Supplément au Glossaire du Roman de la Rose* contenant des Notes critiques, historiques & grammaticales, une Dissertation sur les Auteurs de ce Roman, l'Analyse de ce Poëme, un Dis-

cours ſur l'utilité des Gloſſaires ; les Variantes reſtituées ſur un Manuſcrit de M. le Préſident Bouhier de Savigny & une Table des Auteurs cités dans cet Ouvrage : volume in 12. de la même forme que l'édition de 1736. du Roman de la Roſe, qui ſe vend chez la veuve Piſſot Quay des Auguſtins.

On trouve chez le même Libraire, *Traité des Eaux Minérales de Bourbonne les Bains*, qui comprend une Explication méthodique de leurs uſages, avec une deſcription des Bains & des ſources minérales de Bourbonne, de leur ſituation & de leur antiquité : par M. Baudry Médecin des Hôpitaux du Roy, & Intendant des Eaux Minérales de Bourbonne. Vol. in 8°. 1736.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Janvier 1737.

ART. I. ESsai de Theodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, & l'origine du mal, Par M. Leibnitz, &c. nouvelle Edition, P. 5.

ART. II. Apologie des Dames, appuyée sur l'Histoire, &c. 36.

ART. III. Histoire Romaine, depuis la Translation de l'Empire par Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, traduite de l'Anglois. 42.

ART. IV. Il primo canto dell'Iliade, &c. ou le premier Livre de l'Iliade, traduit en Vers Italiens, &c. 77

ART. V. Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques du 18. siécle, pour servir de continuation à celle de M. Dupin, 2. Volumes, &c. 83

ART. VI. Corrections & Additions pour l'Histoire de la Vie de Beauchâteau, &c. 94.

ART. VII. Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, &c. 102.

ART. VIII. Gustavi-Georgii Zeltneri D. P. P. & P. Historia Crypto-Socinismi Altorfinæ quondam Academiæ infesti Arcani, &c. 122.

ART. IX. Apologie de M. l'Abbé Del-

fontaines, au sujet d'un Article du Journal de Trevoux. 139.
Art. X. Introduction à l'Histoire de l'Asie, l'Afrique, & de l'Amérique, pour servir de suite à l'Introduction à l'Histoire du Baron de Pufendorff, &c. 145.
Art. XI. Explication des effets d'une Pendule extraordinaire, récemment inventée. 166.
Art. XII. Nouv. Litteraires. 183.

Errata pour le mois de Decembre 1736.
II. Partie.

Page 2819. ligne 21. προ-ειλημμένον, *lisez* προειλημμένον.
Ibid. lig. 22. ὀτι, *lisez* ὅτι.
Ibid. lig. 25. ἀν τιμη, *lisez* ἄν τι μὴ,
P. 2821. ligne 13. ἔκομεν, *lisez* ἔχομεν.
Ibid. lig. 14. φύσιν, *lisez* φησὶν.
P. 2822. lig. 13. ἔχης, *lisez* ἔχῃς.
Ibid. lig. 14. ἴδης, *lisez* ἴδῃς,
Ibid. lig. 15. τοίνον, *lisez* τοίνυν.
Ibid. lig. 16. φ:'λον, *lisez* φίλον.
Ibid. ligne 22. τοίνον, *lisez* τοίνυν.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Fevrier 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trevoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.*

Fevrier 1737.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois, en blanc, & brochés 16 f.

Années.

1701.	9.	vol.	1720.	5.	v.
1702.	12.	v.	1721.	12.	v.
1703.	12.	v.	1722.	12.	v.
1704.	13.	v.	1723.	12.	v.
1705.	12.	v.	1724.	12.	v.
1706.	12.	v.	1725.	12.	v.
1707.	12.	v.	1726.	13.	v.
1708.	12.	v.	1727.	12.	v.
1709.	12.	v.	1728.	12.	v.
1710.	12.	v.	1729.	12.	v.
1711.	12.	v.	1730.	12.	v.
1712.	12.	v.	1731.	12.	v.
1713.	12.	v.	1732.	12.	v.
1714.	12.	v.	1733.	12.	v.
1715.	12.	v.	1734.	12.	v.
1716.	12.	v.	1735.	14.	v.
1717.	12.	v.	1736.	15.	v.
1718.	12.	v.	1737.	2.	v.
1719.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts

Fevrier 1737.

ARTICLE XIII.

ESSAIS DE THEODICE'E, sur la bonté de Dieu, la liberté de l'Homme, & l'origine du mal, par M. Leibnitz. Nouvelle Edition, &c. 2. *Tomes* in-12. *Amsterdam. Changuyon.*

L'Extrait d'un Ouvrage si vanté, & peut-être si peu connu, n'ayant paru ni dans nos Memoires, ni dans la plûpart des Jour-

naux que nous connoiſſons, nous l'entreprenons plus par devoir qu'avec confiance; malgré le ſoin extrême & le loiſir réfléchi que nous y avons apporté pour prendre l'eſprit & pénétrer le ſens profond de l'Auteur, qui, nonobſtant la clarté de ſon ſtile, & une certaine aiſance naïve de diſcours & de raiſonnement, ne laiſſe pas d'être enveloppé de tout ce que la Théologie & la Métaphyſique ont de plus inacceſſible, & peut-être auſſi d'un peu d'adreſſe & de ſçavoir faire pour échapper, par mille ſentiers entrecoupés, à la trop grande curioſité d'un Lecteur attentif.

La Théodicée n'eſt pas ſeulement le grand & comme l'unique ouvrage de M. Leibnitz: conſidérée en elle-même, c'eſt abſolument un grand ouvrage, un ouvrage au moins de conſéquence, & qui mérite par toutes ſortes d'égards & cette curioſité & cette attention. Les principales queſtions de la Théologie, naturelle & ſurnaturelle, y ſont traitées avec autant de plénitude que

de ſagacité. Elles y ſont aſſorties de toutes leurs queſtions incidentes, hiſtoriques, métaphyſiques, phyſiques, morales & autres. M. Leibnitz avoit tout lû, ſçavoit tout, embraſſoit tout. Son érudition n'a pourtant rien de trop vaſte, rien d'indigeſte, rien de gêné, rien d'affecté. Le goût philoſophique, l'eſprit géométrique, l'art du ſyſtême ont rédigé les matieres en les plaçant à propos. L'Auteur eſt plein, ſon érudition coule de ſource. Les Auteurs, leurs penſées, leurs paroles ſe diſtribuent, s'enchaînent, s'éclairent mutuellement. Il les oppoſe, il les confronte, il les interprete, il en fait tout ce qu'il veut en Maître, en grand Maître, en Docteur de la Loy, preſqu'en Légiſlateur.

Sa principale attention, eſt à les concilier, & à tout concilier; Luther avec le Pape, & *Queſnel* & le *grand Arnaud* avec *la plus celebre des Compagnies;* ce ſont ſes termes. Projet digne de l'élevation de ſon génie, digne même de la droiture ou *de la bonté* naturelle de ſon cœur,

Le but au reste de l'Ouvrage, est la réfutation de Bayle. Le croira-t-on qu'avec ce bon esprit de conciliation universelle, Bayle fut l'unique excepté, avec qui cet habile & gracieux négociateur eût refusé de se concilier ? C'est un Problême, sur lequel l'Europe sçavante & chrétienne s'est partagée pour & contre la Theodicée & son ingenieux Auteur.

Né Protestant, & n'ayant de sa vie fait aucune espece d'abjuration juridique, les Protestans se sont crus autorisés à le juger avec assez de rigueur. Ils regardoient comme une infraction à leur possession, toutes ces conciliations, qui sembloient le leur dérober, en le raprochant des Catholiques. Ils firent retentir toute l'Allemagne du *Leibnitz Glaubt nitz*. Ils déciderent que tout son Livre n'étoit qu'un jeu de bel esprit, une montre d'éloquence, un vain étalage d'érudition. Les sçavans MM. *Pfaff* & *le Clerc* nommément, taxerent l'Auteur de mauvaise foy & d'une secrette intelligence avec son

prétendu Adversaire. Mis en défiance par les complimens & les politesses dont il comble Bayle, ils crurent que celui-ci, autre espece de conciliateur négatif, pouvoit fort bien s'accommoder des conciliations positives où l'on veut l'amener avec tant d'insinuation. Effectivement il semble qu'on pourroit caractériser respectivement ces deux celebres Auteurs, en disant que tout étant vrai pour l'un, & tout étant faux pour l'autre, ils peuvent se donner la main aux deux extrémités qui les divisent tout haut, pour les mieux réunir tout bas.

Les Catholiques, dont la Religion est pourtant la plus intolérante, voulurent bien tenir compte à M. Leibnitz de ses raprochemens, de sa bonne volonté, de sa politesse envers eux. M. Leibnitz étoit une conquête, conquête utile, honorable même. Plus d'un Catholique de nom la crut réservée à son éloquence autant qu'à son zéle. L'espoir de l'emporter, faisoit fermer les yeux sur le vrai fonds de la discus-

nion : on l'écartoit de peur d'éloigner M. Leibnitz du vrai, en l'y ramenant avec trop de ſcrupule. Les plus zélés étoient ſurtout charmés de voir un homme égal en bel eſprit & en érudition, mais fort ſupérieur à Bayle par la Philoſophie, par la Géométrie, par la force du raiſonnement, entrer en lice avec cet Empirique moderne, ce redoutable fleau du raiſonnement & de tout ſyſtême de vérité. La Théodicée eſt donc un Problême, & juſqu'ici bien des Catholiques doutent tout au plus de ſon exacte catholicité. Il en coûteroit trop à la plûpart pour porter plus loin leur diſcuſſion & leur jugement.

Réſolus d'aller un peu plus loin nous-mêmes pour leur en épargner la peine, & ne voulant cependant rien outrer, nous reconnoîtrons de l'excès & de la paſſion dans le jugement de MM. Pfaff & Leclerc ; & que, ſi la réfutation de Bayle eſt inſuffiſante, elle paroît au moins de bonne foy. Nous ne confondrons point la bonne volonté de M. Leib-

nitz pour tout accorder, avec la volonté déterminée de tout sapper dont son adversaire a été légitimement suspect à tous les partis. La Théodicée n'est point un Livre qu'on puisse dire orthodoxe; nous avons crû y découvrir au contraire bien des erreurs que nous allons exposer. Mais elle n'est pas non plus pleine de ce venin sceptique qui infecte tous les Ecrits de M. Bayle. Les erreurs de M. Leibnitz nous paroissent partir de l'esprit, d'un esprit trop philosophe, trop raisonneur, qui veut soumettre trop toutes choses à la lumiere de sa raison; d'un esprit trop accoutumé à faire des systêmes, & qui s'évapore avec la même facilité dans les matieres de la foy que dans celles de la nature & de la Physique. Les doutes affectés de M. Bayle semblent partir du cœur, d'un cœur malin & critique qui aime à tendre des pieges, à semer des difficultés, à entraver les consciences, à embaraser les esprits. L'un est trompé, l'autre veut tromper, & fait profession ouverte du

métier de trompeur. M. Leibnitz a toujours soutenu le caractere d'un honnête homme, d'un galand homme. Après cette protestation, on nous permettra de ne plus connoître d'autre ménagement.

L'art de ses conciliations a d'abord attiré toute notre attention. Voici en deux mots ce que nous avons pû en reconnoître. Dans tous les partis, dans la catholicité même, il y a toujours par la seule diversité des esprits, une diversité de pensées & d'opinions, qui regne sinon dans le fonds du dogme, du moins dans la maniere de le concevoir & de l'expliquer, & qui donne à la foy même, malgré son indivisibilité intrinseque, une espece de latitude qui a ses milieux & ses extrémités. Les extrémités se touchent, c'est par les extrémités qu'on unit les heterogenes. C'est donc par-là que M. Leibnitz entreprit de tout concilier. Tout naturel que paroît cet artifice après coup, il faloit un grand génie pour s'en aviser. Le succès passeroit le grand homme. *Dans*

un noble projet, on tombe noblement.

Ce seroit être, par exemple, un fort mal habile négociateur, que d'entreprendre d'accorder tout d'un coup la grace necessitante de *Calvin* avec la grace suffisante de *Molina*. Notre Auteur ne tente point d'allier ainsi les contradictoires. Mais la grace efficace est enseignée dans l'Eglise, & c'est par-là qu'il entame la negociation. A la Prémotion Physique il fait ensuite succéder la Prémotion Morale, & de-là jusqu'à la grace suffisante, on ne trouve qu'une barriere, que les deux Ecoles veulent bien s'ouvrir réciproquement, pour se réunir dans le sein de l'Eglise la plus Catholique. De même sur l'Eucharistie, en alliant la présence spirituelle de Calvin avec l'impanation concomitante de Luther, on voit bien qu'il voudroit accorder l'impanation qui n'exclut pas la présence réelle, avec la présence réelle qui exclut toute impanation. N'étoit-ce pas dans le même esprit & avec tout aussi peu de succès, que M. Leib-

nitz avoit entrepris, comme nous l'avons dit ailleurs, de réunir tous les Princes de l'Europe sous l'autorité de l'Empereur pour le temporel, & sous celle du Pape pour le spirituel ?

Telle étoit la maniere generale de l'Auteur. Il la fondoit sur une maxime qu'on trouve bien énoncée dans sa Préface, & qui est belle & vraye même en général : qu'il y a du vrai dans tout ce que des hommes sages & éclairés affirment ; & que le faux ne se trouve guéres que dans ce qu'ils nient, & dans les exclusions secrettes ou publiques qu'ils donnent les uns aux pensées des autres. M. Bayle au contraire, ce qui prouve absolument un esprit mal fait & un cœur malin, ne cherchoit à donner du poids & de la couleur qu'aux négatives réciproques des divers partis, pour détruire toutes sortes d'affirmations & de vérités. Ces deux hommes rares, uniques même, chacun dans leur espece, étoient vis-à-vis l'un de l'autre comme ces Médecins qui consultent chez Mo-

liere, & dont à toutes choſes, l'un dit *tant mieux*, & l'autre *tant pis.* On devine bien que le tant mieux eſt de M. Leibnitz. Réellement c'eſt ſon mot, & ſa ſolution à toutes les difficultés. En termes de l'art, il l'appelle *la raiſon du meilleur* ou plus ſavamment encore, & Théologiquement autant que Géométriquement, le ſyſtême de *l'Optimum*, ou *l'Optimiſme.*

A M. Bayle & à tous ceux qui critiquent la Providence ſur les déſordres Phyſiques & moraux qui défigurent un peu le ſyſtême de l'humanité, plus encore que celui de la nature ou de l'univers, le nouveau Conciliateur plein d'humanité, répondoit qu'il n'y avoit pas de mal, ni de quoi critiquer; que tout étoit bien ou pour le bien au moins, & pour un plus grand bien: qu'après tout *ſic volvere parcas*; que Dieu avoit fait de ſon mieux, que non-ſeulement il n'avoit pû ni ſçû faire mieux, qu'il n'avoit pû ni ſçû faire autrement, n'y ayant pas d'apparence que ſa bonté toûjours portée au

mieux, ni sa sagesse parfaitement instruite de ce mieux, lui eussent permis de choisir le moins bien, le moins bon en concurrence du meilleur. Car le systême va là, & M. Leibnitz l'y méne ouvertement.

Il n'est ni le seul ni le premier Auteur de cette pensée. Des Théologiens réputés Catholiques, parcequ'ils croyoient & qu'ils vouloient l'être de bonne foi, ont été optimistes. Le Pere Malebranche est un des plus célébres. Notre Auteur n'a sans doute pris ce parti, que comme une de ces extrémités, par lesquelles il se flatoit de concilier toutes les autres sortes d'extremités Philosophiques & Théologiques. Ne taxons point les personnes, & n'attribuons point à leur cœur ce qui n'étoit souvent qu'un préjugé de leur esprit. On ne prévoit pas toûjours toutes les conséquences, de tout ce qu'on pense avec le plus de réfléxion.

L'Optimisme, celui du moins de M. Leibnitz, n'est qu'un Matérialisme déguisé, un Spinosisme spiri-

tuel dont toute la Théorie de cet Auteur est par vint autres endroits plusque suspecte. Son *harmonie préétablie* en rendant la marche de nos esprits, invariablement parallele à celle de nos corps & de tous les corps de l'univers, assujetit les operations des uns & des autres aux mêmes loix de Méchanisme aveugle & purement corporel. Son *inéxtinguibilité des animaux* donne aux ames, aux corps & à toutes les substances une coéternité divine plutôt qu'une immortalité créée. Ses *Monades* moitié matiere, moitié esprit, sont toutes Stratoniciennes & Spinosistes par consequent. La regularité & l'unité systématique de courbure, par laquelle l'Auteur exprimoit la marche & toute la conduite de chaque homme, & sans doute de tous les hommes & de tous les êtres, sans en excepter peut être Dieu même, étoit une idée géometrique des plus brillantes, mais une branche de l'harmonie préétablie, & un Spinosisme tout pur.

L'Optimisme en particulier, té-

gle Dieu comme un Automate. En l'aſſujétiſſant à la Loi du meilleur, il ne lui laiſſe ni la liberté du choix ni aucune eſpece de liberté. *L'Optimum*, le meilleur en tout genre, eſt unique & indiviſible. Quelle contradiction que dans le ſyſtême du meilleur, tout ne fût pas le meilleur, que tout ne fût pas même bon; & qu'il y eût du poſitivement mauvais, & du très-mauvais? Il paroît que le meilleur proſcrit toute diverſité, toute pluralité d'individus, d'éſpeces, de genres, d'êtres; le meilleur devant exclure le moins bon; & tous les meilleurs devant être égaux, ſemblables & *identiques*.

Dieu ſeul eſt un *optimum*. Auſſi eſt-il ſimple, indiviſible, unique. Nous voulons bien convenir que tous ſes ouvrages doivent être, non-ſeulement meilleurs que ceux des hommes, & de tout Etre créé, mais abſolument bons & forts bons, *bona, valde bona* comme l'Ecriture nous apprend qu'ils étoient en effet au ſortir de ſes mains. Mais d'éxiger qu'ils ſoient néceſſairement les meil-

leurs qu'il puiſſe faire lui-même, c'eſt vouloir, ſi l'on y prend garde, qu'ils lui ſoient égaux : c'eſt lui ôter tout pouvoir *ad extrà* comme diſent les Théologiens, & le reduire *ad intrà* au dedans de lui-même, aux ſeules operations par leſquelles le Fils procede du Pere, & le Saint Eſprit procede du Pere & du Fils.

M. Leibnitz dans ſes diſputes avec M. Newton défendu par M. *Clarcke*, ſe trouva obligé de défendre ſon ſyſtême de *l'Optimum*. M. Clarcke défendoit la liberté avec zéle & avec intelligence. Il accuſoit ſon adverſaire de l'ôter à Dieu. Il le preſſa ſur ce qu'il n'y auroit de poſſible que le ſeul monde actuellement exiſtant. M. Leibnitz ne ſe tira d'affaires que par une diſtinction qu'il inſinuë aſſez dans ſa Théodicée : diſtinction ingenieuſe & ſubtile, mais qui laiſſe la difficulté. A ne regarder, dit-il, que la puiſſance de Dieu, pluſieurs mondes, une infinité de mondes ſont poſſibles : Dieu les voit, Dieu les connoît; ſon idée en fait la poſſibilité abſoluë, en conſtituant leur eſſence.

Mais sa volonté n'en peut constater l'existence, sa sagesse s'y oppose en faveur du monde reconnu le meilleur.

Une pareille réponse annonce quelqu'un qui est à la veille d'être réduit à l'absurde, s'il ne l'est déja. C'est là *contradiction* que les Géometres traitent de *réduction à l'absurde*. Non-seulement la réponse en question est contradictoire en elle même, mais elle met en une contradiction manifeste les attributs divins. Comment la sagesse de Dieu peut-elle borner sa puissance, & l'empêcher de produire ce qui est possible en soi & par rapport à lui? Qu'est-ce qu'une chose qui est possible dans son Essence, & impossible dans son existence? N'est-ce pas toûjours rélativement à l'existence que les choses, sont dites & censées possibles? Quelle contradiction qu'une chose toûjours possible, ne puisse jamais exister? Car Dieu toûjours sage, s'oppose ici à Dieu toûjours puissant.

Et comment & où Dieu voit-il *cette* infinité de mondes inférieurs

à celui ci, que sa sagesse ne lui permet pas de tirer du néant? Les voit-il en eux-mêmes? Non, car ils n'éxisteroient jamais? Il les voit donc en lui-même; Ils existent donc en lui idealement, intelligiblement. Quoi! Il y auroit de l'indecence qu'ils existassent hors de lui matériellement, physiquement! & il n'y a aucune indécence qu'ils existent en lui mentalement, répresentativement! C'est pourtant son idée qui constituë la décence ou l'indécence essentielle & absoluë de toutes choses. Le *Quippe vetor fatis* du Jupiter de Virgile, auroit bien lieu ici, si Dieu pouvant faire quelque chose par sa puissance absoluë, en étoit invinciblement empêché par sa sagesse. Et puis toutes ces distinctions d'attributs en Dieu ne sont permises qu'œconomiquement parlant, & pour parler en effet. Ce que Dieu peut par sa puissance, il le peut absolument; sa puissance est indivisiblement sage. Sa sagesse même, si l'on y prend garde, n'est selon notre maniere de la concevoir, que son intelligence. Si donc l'intelligen-

ce divine constituë sa puissance & les possibilités des choses ; un monde inférieur à celui ci est selon la sagesse de Dieu, puisqu'il est renfermé, selon notre Auteur même, dans son intelligence.

Après cela comment un homme d'esprit, comment un Chrétien qui a toutes les vuës au moins, toutes les lumieres que peut donner le Christianisme, & la Théologie même la plus métaphysique, la plus raisonnée, a t'il pû penser qu'un monde où il y a du mal & du péché, soit le meilleur monde que Dieu puisse faire ? Le péché seul est un si grand mal, que toute la perfection d'un monde infiniment supérieur à celui ci, ne pourroit encore le balancer, & qu'il n'a falu rien moins que l'avenement & la mort du Fils même de Dieu, pour rendre, par une espece de création d'un ordre surnaturel, ce monde digne de son Créateur : Nous sommes Chrétiens, & nous jugeons presque de toutes choses en Payens. La Physique surtout qui dès le premier pas devroit

nous ramener à l'Auteur de la nature qu'elle contemple, est de toutes les ſciences celle qui nous en éloigne le plus. M. Leibnitz ſçavoit la Théologie, la Morale, la Métaphyſique &c. A bien prendre les choſes M. Leibnitz n'étoit que Phyſicien & Géometre.

Nous parlons de la Phyſique moderne : Elle eſt trop Géometrique, trop mécanique, trop ſpinoſiſte, trop incompatible avec la liberté ſoit divine ſoit humaine. On y veut trop rendre raiſon de tout. On ne rend point raiſon de la liberté. Le grand Principe cependant de M. Leibnitz eſt que rien ne doit exiſter de la part de Dieu même, & de la part de ſa volonté la plus libre *ſans une raiſon ſuffiſante*, raiſon encore dont-il veut être juge. C'eſt pourtant là que le *ſit pro ratione voluntas* a lieu, de droit. Mais tous ces Philoſophes ne veulent point y entendre ; & ne pouvant atteindre à la cauſe la plus immediate & purement corporelle de preſqu'aucun Phénomene, ils veulent rendre raiſon métaphyſique des opérations les

plus ſublimes de la divinité; & au défaut des véritables raiſons qu'ils ignorent de fait & de droit, ils vont juſqu'à lui en preſcrire, & à lui *preſcrire*, en propres termes, *des loix* de leur façon.

Nous l'avons dit ſouvent, & nous ne nous laſſerons pas de le répéter, en faveur de ceux au moins qui ne ſont pas ſi entêtés de cette maniere moderne de philoſopher. Elle eſt ſuſpecte à tout homme tant ſoit peu religieux, par deux endroits qui ſont des faits bien poſitifs. 1°. Selon Deſcartes même la Philoſophie, c'eſt-à-dire ſa Philoſophie & la Théologie ſont incompatibles ; & ce qui eſt vrai dans l'une peut-être faux dans l'autre. Defions nous d'une Philoſophie dont l'Auteur fait ſans façon de pareils aveux, & s'embaraſſe ſi peu de concilier ſa raiſon avec ſa foi. 2°. Selon Spinoſa qui n'étoit pas grand Géometre, mais qui ne laiſſoit pas d'avoir un peu l'eſprit Géometrique & conſéquent, ſon ſyſtême n'eſt que celui de Deſcartes pouſſé de bonne *foy juſqu*'à ſes conſéquences natu-

relles

relles & immediates. Tout Cartesien qui raisonnera, ira là sûrement; c'est-à-dire jusqu'à l'éternité & à l'infinité de la matiere, d'où tout le reste découle Mathématiquement. Cela soit dit en passant.

Une mauvaïse Physique rend, à coup sûr, les gens mauvais Théologiens. Ils voyent que Dieu ayant tiré le bien du mal par un second ordre de Providence, la plûpart de nos biens, de nos plaisirs, de nos joyes naissent du sein de la misere, de la douleur, de la tristesse; & ils s'imaginent que ce qui est, doit être, & qu'absolument il faut avoir du mal, pour avoir du bien. On en a vû, on en voit qui ne conçoivent pas comment dans le Ciel même le bonheur ne sera pas fade & insipide, sans aucune ombre qui rehausse le Tableau; sans aucune dissonance, qui réveille l'harmonie; sans aucune maladie, qui rende la santé précieuse, sans aucun nuage, qui prépare la sérenité d'un jour perpetuel.

M. Leibnitz au moins ne conçoit pas que Dieu ait pû nous faire

entrer dans son Paradis par une autre voye que par celle des souffrances; comme si aujourd'hui même bien des enfans n'y entroient pas tout de suite après le Baptême, sans avoir rien, ou comme rien soufert? Il ne conçoit pas que nous puissions avoir des Roses sans Epines; comme si une infinité d'autres Fleurs tout aussi belles, tout aussi suaves ausquelles il auroit pû se borner, ne nous disoient pas qu'absolument Dieu pouvoit nous combler de toutes sortes de biens sans aucun mélange de maux? Croira t'on que le mal soit de sa nature plus compétent que le bien, pour produire le bien? De soi le bien produit le bien, le mal produit le mal. Ce n'est pas de soi, mais par un effet de la bonté de Dieu que le mal produit ici souvent le bien, comme c'est par l'effet de notre malice que le bien produit souvent le mal. Quand on dit que le péché d'Adam a causé l'Incarnation & la Redemption de J. C. ce n'est qu'une façon de parler. C'est à l'occasion de ce péché, que la seu-

le misericordé divine a porté le Fils de Dieu à s'incarner & à nous racheter. M. Leibnitz, comme on le verra, abuse tout à fait des expréssions d'une certaine piété plus affective que Théologique & Dogmatique.

Il paroîtra surprenant à ceux qui ne suivent ni de l'esprit, ni souvent de l'œil, le progrès des systêmes du bel esprit, de nous voir, pour justifier la Providence, nous attacher en quelque sorte à exagérer les imperfections qui regnent dans l'Univers, & à lui assurer la liberté du choix de cet Univers: Jusqu'ici la grande Critique des esprits forts rouloit sur ces imperfections. Bayle au reste n'en sçavoit pas davantage. Ceci merite une attention particuliere: C'est une clef encore de la Théodicée. M. Leibnitz, avec un genie véritablement inventif, a ouvert une carriere toute nouvelle, & introduit une nouvelle mode de Philosophie bel esprit. Peut-être Malebranche l'avoit-il prevenu, sans aucun mauvais dessein. Quoiqu'il en soit, la plû-

part des beaux eſprits ont ſuivi cette veine, & la ſuivent aujourd'hui.

Ce n'eſt plus la mode de critiquer la Providence. Ces Critiques ſont trop uſées & trop ouvertement impies & libertines. Le grand air eſt d'applaudir à la Providence, & de dire à toutes choſes *tant mieux*, comme ce Directeur de Deſpreaux, *à chaque gros péché qui diſoit toûjours, bon.* Il faut l'avouer; des eſprits atrabilaires, & *ſublimes miſantropes*, des eſprits même malins avoient outré les choſes & beaucoup exagéré le mal, ſans aſſez parler du remede ſurabondant que Dieu y avoit apporté avec un excès de liberalité au deſſus de toute expréſſion, puiſqu'en nous donnant ſon Fils, il nous avoit tout donné. Tout étoit infecté, tout étoit corrompu, tout étoit perdu ſelon Bayle & ſelon P... Mais ſelon eux tout n'étoit pas réparé, tout n'étoit pas réprouvé, tout n'étoit pas racheté. Tous les hommes par un ſeul homme avoient été précipités dans la voye de perdition: mais tous par un ſeul homme qui étoit

pourtant homme Dieu, n'étoient pas rentrés dans la voye du ſalut, ſelon ces Docteurs Laïques & contre la parole expréſſe du Docteur des Gentils.

Voilà ce qui donna lieu, dans le ſiecle paſſé, ou au commencement de celui ci, à la ſecte des beaux eſprits dont nous parlons. Ils ne critiquent point la Providence, mais ils ne l'anéantiſſent que mieux, en faiſant ſemblant de lui applaudir. Tout eſt bien, tout eſt mieux, tout eſt très-bien. Le mal n'eſt pas un mal, puiſqu'il eſt la cauſe neceſſaire du bien, neceſſaire à Dieu même, qui non-ſeulement ſçait, tirer le bien du mal, mais ne le ſçait, ou ne le peut tirer que de là; non-ſeulement encore malgré ſa ſageſſe, mais préciſément à cauſe même de ſa ſageſſe. M. Leibnitz homme modéré, homme intelligent & précautioné, n'a gliſſé tout cela que par la voye du raiſonnement, de la perſuaſion, de l'inſinuation. Les eſprits outrés de notre ſiécle qui n'en manquent pas, ont éventé la mine & bruſqué le raiſonnement. Un P... en Angleterre, un V... en Fran-

ce, comme s'ils avoient une mis-
sion speciale pour cela, & avec une
espece d'enthousiasme, ne cessent de
nous prêcher en Prose & en Vers,
qu'il n'y a pas de mal, que la nature
est bien, que le systême regnant est
celui de la belle nature, qu'elle est
telle qu'elle a dû être, qu'elle
ne pouvoit être autrement, que
l'homme a commencé par là, que
l'état d'innocence n'est qu'une chi-
mere &c.

La Religion, quoiqu'on en dise,
a droit d'influer par tout, de regner
par tout, de donner le ton à tout.
Jugeons de sa force & de son em-
pire. Elle a droit de se mêler jusques
dans les transports des Poëtes les
plus licentieux. Il est vrai qu'ils ont
droit aussi à leur tour de la défigu-
rer, & de la travestir: nous parlons
d'un droit de licence & de frénesie
poëtique. Il faut que l'intérêt soit
grand, ou la passion bien forte pour
un Poete, qui va jusqu'à decrier l'â-
ge d'or, & à lui préferer l'âge de
fer, par ses vers qui ne sentent point
trop cependant l'enthousiasme. *Re*

grettera qui vent le bon vieux tems, & l'âge d'or & le siécle d'Astrée ... Oh le bon tems que le siécle de fer. L'enthousiasme est sans doute ici dans les sentimens. Chez les Poëtes ordinaires, les Virgiles, les Horaces &c, il est dans les pensées.

De pareils Docteurs, dit-on, ne sont pas à craindre : comme si en fait de morale licentieuse tout n'étoit pas à craindre, & que le cœur ne fût pas toûjours la dupe des erreurs que l'esprit rejette avec le plus de mépris. Mais ce n'est pas précisément pour réfuter des vers que nous en parlons; c'est pour faire sentir la conséquence du systême de la Théodicée, pour en indiquer les progrès, & pour précautioner les esprits contre cet air de pure raison, de piété même apparente qu'il y a à applaudir à la Providence pour le mal comme pour le bien; ce qui ne va pourtant qu'à la charger également des deux, & à nous presuader même que ce que nous appellons mal, le mal moral au moins, n'est rien moins que cela; puisqu'il est

necessaire dans sa cause, & la source du plus grand bien dans son effet ; sans parler des conséquences afreuses qu'en tirent les prétendus beaux esprits dont nous venons de parler.

Le corps de la Théodicée est précedé d'une longue Préface, qui merite bien autant d'attention que l'ouvrage, & qui en est la clef. N'est-ce point le pur Deïsme que l'Auteur y établit, mais toûjours avec mesure, précaution & conciliation ? C'est-à-dire, sans trop d'exclusion formelle, & avec des especes de pierres d'attente pour la Religion Chrétienne & Catholique, qui du reste n'est guéres constatée dans l'ouvrage même que par des discussions Théologiques & Métahysiques, qui pourroient bien n'aboutir à rien? Rien de fixe, rien de précis, rien de Dogmatique, rien de Théologique, rien de religieux, non-seulement dans la pratique, mais même dans la Théorie ? Car M. Leibnitz va toûjours, il enchaîne les questions, il discute tout, il concilie tout, mais il ne conclut rien, il ne définit rien,

& vous laiſſe là, la tête épuiſée de ſes ſubtilités, au milieu d'un tas de ſyſtêmes qui s'entredetruiſent d'eux mêmes, au moment qu'on les croyoit tous tenir dans un filet. C'eſt la Statuë fantaſtique de Nabuchodonoſor, où l'or, l'argent, le cuivre, le fer & la terre forment un alliagē diſparat, que la plus petite pierre va faire rentrer, au moindre choc, dans leur confuſion & dans leur deſordre naturel.

Dès-l'entrée de ſa Préface, M. Leibnitz parle piété, dévotion, amour de Dieu, *édification* du Prochain: mais piété ſolide, qu'on ne s'y trompe pas, dévotion intérieure, amour de Dieu naturel, édification de l'eſprit. Quelqu'un a dit que les beaux eſprits n'avoient point de cœur. Cela eſt il vrai? Il s'agit du cœur, *affection*, & peut-être auſſi du cœur, *courage*. L'Auteur en veut aux formalités extérieures, aux formulaires de créances. Mais il leur en veut en homme pourtant qui les tolére, non-ſeulement dans l'Egliſe en général, mais juſques dans les Sociétés

particulieres des Religieux, dont il est fort éloigné de décrier les reg es & les pratiques les plus extérieures & les plus détaillées, convenant qu'elles peuvent être *une Haie*, un Rempart au corps même de la Place, à la solide piété, à la vraye Religion. Cette maniere de dire d'abord tout ce qu'on veut, de revenir ensuite sur ses pas par des conciliations, des clauses, des correctifs, berce en quelque sorte un Lecteur distrait, & l'endort agréablement sur le poison qu'on lui a d'abord fait avaler, & qu'il auroit peut être rejetté sans cette espece de confortatif. Cela s'appelle écrire pour tout le monde, & pour *l'édification* publique.

Notre Auteur se déclare nettement pour l'immortalité de l'ame, & pour une vie heureuse à la suite de celle-ci. Il convient que les Juifs en étoient instruits par tradition ; que J. C. en établit tout à fait la Doctrine, qu'il *fit passer la Religion naturelle en Loi, & lui donna l'autorité d'un Dogme public*. Voici le correctif. *Je n'entre point ici dans les autres*

Points de la Doctrine Chrétienne. Mais n'eſt-ce pas ici le correctif du correctif? *L'on voit que J. C. achevant ce que Moïſe avoit commencé, a voulu que la Divinité fût l'objet non-ſeulement de notre crainte & de notre vénération, mais encore de notre amour & de notre tendreſſe.*

Tout de ſuite il fait un magnifique Eloge de l'amour de Dieu, n'y faiſant pourtant entrer que des motifs naturels, & bornant tout le devoir de cet amour, non comme S. Jean, à accomplir les preceptes poſitifs, mais formellement ou plûtôt vaguement *à obéir à la raiſon*; & faiſant conſiſter toute la gloire de Dieu que chacun doit procurer, *à diriger toutes ſes intentions au bien commun.* & à faire *l'humble exercice d'une humeur bienfaiſante.* C'eſt prêcher, ce ſemble, une Religion fort douce; auſſi les moyens en ſont-ils auſſi naturels que la fin. *Le bon naturel, l'éducation avantageuſe, la frequentation des perſonnes pieuſes & vertueuſes, peuvent beaucoup contribuer à mettre les ames dans cette ſituation*

heureuse. Laissons faire ces Législateurs humains d'une Religion divine. Le doigt du Legislateur est toûjours imprimé sur ses Loix.

La vraye Religion toute sublime, toute surnaturelle, toute mysterieuse, toute divine en un mot & digne de Dieu dans son objet, est par la grace de Dieu toute simple, toute facile, toute humaine en quelque sorte, c'est-à-dire toute faite pour des hommes & pour toutes sortes d'hommes dans sa pratique. Le Catéchisme, petit Livre de dix ou douze pages, renferme toute sa Théorie & toute la pratique. C'est *l'Abc* des enfans; ils la savent croire & pratiquer avant que de sçavoir la lire. Voilà le doigt de Dieu, & la Demonstration sensible d'une Religion Catholique, c'est-à-dire universelle.

La Religion de M. Leibnitz, celle enfin qu'il expose ici, est d'abord infiniment facile, humaine & naturelle dans son objet; & c'est là la premiere empreinte du doigt de l'homme. La seconde merite de l'attention. M. Leibnitz étoit un habile

homme, & il ne pouvoit manquer de s'en souvenir, & de mettre autant de raisonnement dans la pratique de sa Religion qu'il avoit mis de pure raison dans sa premiere exposition : & voilà tout l'ordre renversé, comme on auroit dû le prévoir. Car la raison a beau être un flambeau commun : dans le vrai chacun a sa raison, ses raisons, & sa maniere de raisonner. Or dés-qu'il s'agit de raisons & de raisonnement, ce n'est plus une Religion, c'est une dispute, ce sont des questions Métaphysiques à perte de vuë.

Après nous avoir donné le naturel, l'éducation & les bonnes compagnies comme de grandes ressources pour la piété & la vertu; l'Auteur ajoûte. *Mais ce qui les y attache le plus, ce sont les bons Principes.* Et un peu plus bas : *Il faut joindre la lumiere à l'ardeur . . . On ne sçauroit aimer Dieu sans en connoître les perfections.* Saint Augustin pour l'amour de Dieu le plus surnaturel, & le plus réciproque, ne demandoit qu'un simple acte de la volonté, *amicus Dei fieri si volo*,

ecce jam fio. Et la Religion Chrétienne a cela de propre, qu'elle consiste ou dépend plus de *l'ardeur*, de la bonne volonté, que de la *lumiere*, de la *connoissance*, & des *principes*. C'est par là qu'elle est à la portée de tous les hommes, parceque sans être à la portée d'aucun esprit, elle est à la portée de tous les cœurs. Peu de gens ont assez d'esprit pour raisonner ; en fait de Religion même personne n'a assez d'intelligence pour comprendre. Un Villageois, une bonne femme, un enfant en ont assez pour croire, & du reste tous ont un cœur pour vouloir *croire*, pour *aimer*, & pour *esperer* : en quoi consiste tout le Christianisme. *Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hac &c.*

M. Leibnitz plus accoutumé sans doute à penser, à raisonner, à philosopher qu'à sentir, dit qu'il s'est passé bien des siécles, (il parle depuis J. C.) où l'on n'a point connu les perfections de la Divinité, & où par consequent, selon son expression *la source même de la pieté* & de l'a-

mour divin *a été infecté*. Le mal venoit, à son avis, de ce qu'*on s'étoit formé des notions embarassées touchant la liberté*, *la nécessité*, *le destin*, l'origine du bien, la Prédestination, la grace, &c. Voilà donc le plus simple fidele, s'il veut être fidele à la raison, à l'amour naturel de Dieu, aux plus simples loix de la societé, condamné à avoir des notions débarassées de ces grandes Questions, sur lesquelles les plus fameux génies n'ont encore pû & ne pourront sans doute jamais se concilier, malgré toutes les conciliations que leur présente notre Auteur; le voilà condamné pour être simplement raisonnable, à être un Théologien profond, & un très-subtil Métaphysicien.

Après la Préface, suit un Discours Préliminaire fort long, sur *la conformité de la foy avec la raison*. M. Leibnitz est surtout orthodoxe dans les titres, dans les annonces, dans les dispositifs. C'est-là qu'il place toujours les propositions, les expressions catholiques & édifiantes

qu'il modifie ensuite à son gré, à l'aide de mille discussions où bien des lecteurs peuvent en perdre la trace & jusqu'au souvenir. Ce Discours paroît ce qu'il y a ici de plus sain.

Les combats de la raison & de la foy, sont le triomphe de M. Bayle, & notre Auteur qui sçait bien raprocher les extrêmes, triomphe avec assez de facilité de ce triomphateur. Bayle n'est qu'un Sophiste qui a sçû embrouiller toutes les questions & les rendre problématiques, mais qui n'a sçu rien débrouiller, rien prouver, rien définir.

Notre Auteur définit assez bien l'objet de la foy, *la vérité que Dieu a revelée d'une maniere extraordinaire*: & la Raison, *l'enchaînement des vérités où l'esprit humain peu atteindre naturellement, sans être aidé des lumieres de la foy*. Il distingue deux sortes de vérités naturelles, *les vérités éternelles qui sont absolument nécessaires d'une vérité Logique, Métaphysique ou Géométrique*, & les vérités qu'on peut appeller *positives*,

contingentes ou *expérimentales*, qui n'ont qu'une *necessité physique, conséquente, hypothétique.*

Ces vérités *à priori* sont libres ; & notre Auteur convient de la possibilité des miracles, qu'il explique pourtant à-peu-près à la façon de *Malebranche. Au lieu*, ajoûte-t-il, *que les vérités eternelles, comme celles de la Géométrie, sont tout-à-fait indispensables, & la foy n'y sçauroit être contraire.* Là-dessus l'Auteur remarque que dans une Réponse posthume à *M. le Clerc*, M. Bayle ayant déclaré qu'il n'avoit jamais prétendu, qu'il y eût des *Démonstrations* contre les vérités de la foy; toutes les raisons qu'il avoit opposées à ces vérités, sont comme non avenuës; puisqu'elles ne sont pas des Démonstrations, mais de simples *apparences.* Car *on convient*, dit M. Leibnitz, *que nos mysteres sont contre les apparences.* Cela est extrêmemeut bien remarqué.

M. Bayle n'avoit pas laissé quelquefois, dans la chaleur de son humeur critique, de donner à ses ar-

gumens un air, un ton de démonstration. Nous avons il y a deux ans donné l'Extrait d'un Livre, dont l'Auteur avance sans preuves, qu'il y a des *Démonstrations* contre les mysteres. Nous relevâmes alors ce terme, aussi faux que fanfaron. Nous defiâmes cet Auteur, & nous défions encore tous les esprits forts, de produire une seule démonstration géométrique, métaphysique, morale ou physique contre aucun de nos mysteres. C'est-là qu'ils échouëront toujours, & nous dirons toujours avec assurance & de concert avec M. Leibnitz, que nos mysteres fort supérieurs à la raison, ne sçauroient être convaincus d'être contraires à la raison. M. Bayle l'a bien entrepris: nous en verrons dans un moment le succès.

M. Leibnitz entre avec une érudition merveilleuse dans l'histoire des combats que la Philosophie & la Théologie, la Raison & la Foi se sont livrés dans tous les tems, & des especes de tréves ou de paix qui ont aussi en divers tems terminé ces

combats. Dans la primitive Eglise, il remarque que les Chrétiens les plus habiles s'accommodoient volontiers des pensées & des expressions des Platoniciens pour expliquer un peu nos mysteres, & les mettre par-là comme à l'abri des Philosophes du tems, qui étoient la plûpart Platoniciens : qu'ensuite Aristote eut son tour, " lorsque la Théo-
» logie commença à devenir un
» peu plus systématique : que S.
» Augustin, Boëce & Cassiodore
» dans l'Occident, & S. Jean de
» Damas dans l'Orient ont contri-
» bué le plus à réduire la Théolo-
» gie en forme de science, sans
» parler de Bede, Alcuin, & Saint
» Anselme, jusqu'à ce qu'enfin les
» Scholastiques survinrent, & que
» le loisir des Cloîtres donnant
» carriere aux spéculations, aidées
» par la Philosophie d'Aristote tra-
» duite de l'Arabe, on acheva de
» faire un composé de Théologie
» & de Philosophie, dans lequel la
» plûpart des Questions venoient
» *du soin* qu'on prenoit de con-

» cilier la Foy avec la Raiſon. »
Ce morceau eſt d'un homme qui voit loin, parce qu'il voit de fort haut.

L'Auteur toujours modéré, toujours négociateur, traite aſſez doucement cet accord de la Theologie avec la Philoſophie Scholaſtique. Il trouve même, ſelon l'expreſſion de Grotius, *de l'or caché ſous les ordures du Latin barbare des Moines*. Il auroit pû ſupprimer ces termes de mépris qui ne prouvent que de la fierté dans ceux qui en uſent. Le Latin barbare des Moines étoit le ſeul Latin de ces ſiécles d'ignorance. Toute la ſcience de l'univers, étoit dans les Cloîtres, qui ſeuls nous en ont tranſmis le précieux dépôt. Le ſtile ſcholaſtique, n'eſt qu'un ſtile méthodique, didactique, géométrique. Ces réfléxions étoient dignes de M. Leibnitz. Et la Somme de S. Thomas pouvoit ici mériter ſes éloges. Voici un trait qui eſt bien de lui. Il auroit ſouhaité, dit-il, à ce ſujet, qu'*un autre Petau ou Thomaſſin euſſent fait à l'égard des Scholaſtiques*,

ce que ces deux sçavans hommes ont fait à l'égard des Peres.

Il revient ou vient tout de bon à la question favorite de Bayle, sçavoir si une vérité & une vérité de foy peut avoir contr'elle des objections véritablement insolubles. Ce seroient des Démonstrations, dit il, n'y ayant que cela d'insoluble, il entend *insoluble de droit* apparemment, Bayle n'osoit qualifier ses difficultés, de Démonstrations; mais il les qualifioit volontiers d'*insolubles* & d'*invincibles*. Encore une fois c'est un sophiste qui abuse des termes, & ne cherche qu'à embarasser. Un de ses grands sophismes, est de dire, pour calmer les ames timorées & leur glisser plus sûrement son venin, que le grand triomphe de la foy sur la raison consiste à la captiver malgré ses évidences & ses démonstrations. Défions nous de ce faux triomphe. Toute évidence, toute démonstration a droit de triompher. La foy ne triomphe que des apparences, & elle aime encore mieux s'accorder avec la raison qu'en

jours le même refrein d'un Pyrrhonisme universel.

Son adversaire le suit dans tous les retours de ce labyrinthe : voici le résultat de toutes leurs discussions. Bayle suppose, & dit même assez positivement qu'on ne peut connoître une chose sans la comprendre, comme si on ne pouvoit la connoître par un côté sans la connoître par tous les côtés, en connoître l'existence sans en connoître l'essence ? Il y a une équivoque dans l'objection en question. Parce qu'un mystere est au-dessus de la raison, on s'imagine que l'objection qui est contre ce mystere, est aussi au-dessus de la raison. Mais cela même nous donne la pleine résolution de cette objection.

Etant contre le mystere, elle est donc au niveau de la raison. Si elle est au niveau, elle n'est donc pas au-dessus de la raison. Si elle n'est pas au-dessus de la raison, la raison peut en connoître, en juger, en décider, en trouver le vrai ou le *faux*. M. Bayle auroit peut-être trai-

té cette réponse de démonstration: d'aûtant mieux qu'il est tout-à-fait certain que c'est enfin la Raison seule qui s'éleve contre les mysteres, & que la Raison peut *à fortiori* comme on dit, s'élever contre la Raison, lui répondre & en triompher. Nous réservons la suite de cet Ouvrage pour un autre Extrait.

ARTICLE XIV.

TRAITE' DE L'OBE'ISSANCE des Chrétiens aux Puissances Temporelles, où l'on montre par l'Ecriture Sainte, & par l'Histoire de l'Eglise, en quoi les Chrétiens doivent obéir à leurs Souverains. En quoi ils doivent refuser de leur obéir. Et quelle conduite ils doivent tenir dans leur refus. A Utrecht chez Henry Corneille le Fevre. MDCCXXXV. in-12. *Pages* 256.

MOnsieur Brueys, Auteur fort connu d'un assez grand nombre d'Ouvrages, d'espéces fort dif-

férentes, de Controverse, d'Histoires, & de Pieces de Theatre, fit imprimer ce Traité en 1709. à l'occasion des Assemblées séditieuses des Calvinistes du Languedoc, ainsi qu'il le témoigne lui-même. On le reproduit aujourd'hui, en supprimant le nom de l'Auteur, & déguisant le lieu de l'impression. Comme il y a près de trente ans que ce Livre a paru, nous nous contenterons d'en donner une idée générale en fort peu de mots, à l'occasion de cette Edition, ou nouvelle, ou nouvellement remise au jour. D'abord l'Auteur propose les principes reconnus de tout le monde, sur l'obéissance que les Sujets doivent aux Puissances Souveraines. L'autorité de Dieu étant supérieure à toute autorité créée, il est évident qu'on doit lui obéir par préférence, & que ce devoir l'emporte sur toute autre obligation. Ainsi dans la concurrence & l'opposition, il n'y a pas à balancer entre la Loy de Dieu, & les Ordonnances des hommes. Et pour appliquer ces principes géné-

taux, M. Brueys soutient qu'en ce qui regarde le fond de la Religion & le salut des ames, on doit obéir à Dieu, même contre la volonté des Souverains. Il n'en est pas de même de l'exercice public de la Religion, ni des Assemblées nombreuses, ou convoquées à ce dessein. Comme Dieu n'a point ordonné cet exercice, ni ces assemblées, on doit observer les Loix des Souverains qui les défendent. Quant aux Assemblées particulieres, non convoquées, mais formées naturellement par la liaison du sang, & qui n'intéressent en aucune maniere le service de l'Etat; les Princes ne s'y opposant point, elles ne peuvent passer pour illégitimes.

Enfin lorsque les peuples se trouvent dans le cas de désobéïr aux Püissances, pour conserver leur Religion & faire leur salut, ils sont obligés de souffrir patiemment, sans plaintes, sans murmures, à plus forte raison, sans cabale, & sans révolte, tous les maux que peut leur attirer le refus d'obéir. Sur chacun

de ces points, M. Brueys, après avoir établi le droit, prouve par induction, que dans tous les siécles la pratique des Chrétiens a toujours été conforme à ces maximes. L'Auteur du dernier supplément de Moréri dit que l'Abbé Brueys donna ce Traité à la *sollicitation de M. de Barillon Intendant de Languedoc.* Il a voulu dire apparemment, à la sollicitation de M. de Bâville, qui étoit alors Intendant de cette Province, & qui l'a été encore long-tems après.

ARTICLE XV.

*ESSAI SUR LA CRITIQUE, par M. Pope, Ouvrage traduit de l'Anglois en François, par M. de S***.*

Nor in the Critic let the man be lost.

Et que le Critique n'anéantisse point l'homme. Pope.

A Paris chez Alix, ruë S. Jacques, au Griffon 1736. avec Permission, in-12. Pages 81. sans la Préface.

CE n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a vû deux Auteurs exercer leur génie & leurs talens ſur le même ſujet, arriver au même but par des routes différentes, & mériter, chacun à leur maniere, les applaudiſſemens du Public. M. l'Abbé du Reſnel publia il y a quelques années une Traduction en Vers de cet Eſſai ſur la Critique, & M. de S. * * * nous préſente aujourd'hui le même Ouvrage traduit en Proſe de ſa façon. M. de S. nous donna, il n'y a pas un an, la Traduction de l'Eſſai ſur l'Homme, auſſi en Proſe, & M. l'Abbé du Reſnel nous en prépare une du même Ouvrage, en Vers, que le ſuccès ſi mérité de la premiere fait attendre avec impatience. Une comparaiſon nous paroît rendre aſſez naturellement ce que l'on peut penſer du double travail de ces Meſſieurs. Un Etranger arrive à Paris. Il eſt d'une figure & d'une taille qui préviennent, mais il n'eſt pas encore fait à nos manieres; il n'a pas la façon que nous aimons de ſe mettre

& de se présenter ; il ne plaît pas généralement. Les honnêtes gens, supérieurs à ces observations frivoles, sont les seuls dans ces commencemens à pénétrer ce qu'il a de bon, & à lui rendre justice. Au contraire, si au bout de quelque tems il sçait s'approprier ce qui est du bel usage dans le monde poli ; s'il réussit à connoître & à employer toutes ces graces qui font le commerce aimable ; s'il s'exprime à propos, heureusement, en termes choisis, on va jusqu'à une espece d'extase en sa faveur, on se l'arrache, & peu s'en faut qu'on ne lui donne la préférence sur ce que nous avons de plus parfait. Tel peut-on assurer que sera le sort de M. Pope parmi nous. Présenté par M. de S. il est encore Anglois, les beautés sous lesquelles il se montre, ne lui ôtent point cet air étranger qui indispose ; il n'y a guéres que les esprits solides qui n'en soient pas d'abord effarouchés. Introduit par M. l'Abbé du Resnel, on le jugera François, il en aura la vivacité, les saillies,

la douceur ; on le goûtera plus universellement. Quoi qu'il en soit, ces deux Messieurs sont rivaux sans jalousie. M. de S. a principalement sacrifié à l'exactitude, & a prétendu nous donner M. Pope tel qu'il est en lui-même. M. du Resnel conduit par le goût de la Poësie , & contraint par la Rime, a plus donné à l'imitation qu'à la fidélité scrupuleuse. C'est M. Pope, par rapport à nous, assujetti à nos maniéres. Tous les deux ont réussi dans le dessein qu'ils s'étoient proposés , & nous devons les en remercier. Venons à la Traduction que nous annonçons.

La Préface commence par une pensée de Milord Roscommon. Ce Seigneur bel esprit dans son Essai sur les Traductions en Vers , veut que l'on étudie son penchant , son propre goût, son cœur, & que l'on choisisse un Auteur avec la même précaution qu'un ami. C'est, selon lui, le seul moyen de le traduire avec succès, M. de S. a observé cette regle. Moins touché du brillant de M. Pope que charmé de la sagesse

de ſon eſprit, de la vérité de ſon cœur, de la beauté de ſes ſentimens, il n'a pû refuſer ſon admiration & ſon amour à des qualités ſi précieuſes. Il l'a étudié comme ſon modele, il l'a appris par cœur, s'il eſt permis de le dire, & il a fini par ſouhaiter que nous le connuſſions, autant qu'il le connoît lui même. Il l'a donc traduit. Son inclination eſt très-bien placée, & ne ſera point démentie parmi nous, au moins généralement. Quelques-uns d'humeur un peu difficile, diront bien, mais ce n'eſt pas Deſpreaux, mais nous mettons dans les Ouvrages de cet eſpece plus de douceur, plus d'agrément, de liaiſon, de clarté, & ſur cela lui feront un accueil aſſez mince; mais le grand nombre au-deſſus des préjugés qu'entretient l'amour déplacé, les recevra avec les diſtinctions que la Nation ſe pique d'avoir pour les Etrangers de mérite, & pour les vrais talens. Après quelques réfléxions ſur le caractere de la Poëſie Angloiſe, & ſur les libertés qu'elle autoriſe, M. de

S. explique le plan auquel il s'eſt ſur-tout attaché. Outre les deux Traductions en Vers que nous avons de l'Eſſai ſur la Critique, dont l'une eſt de M. Robbeton, qui étoit Conſeiller & Secretaire privé du feu Roy d'Angleterre, & l'autre de M. l'Abbé du Reſnel, il y en a eu une troiſiéme du celebre Comte Hamilton, mais elle n'a jamais été imprimée, & on en croit le manuſcrit perdu. « Ces différens Auteurs ont » tâché, dit M. de S. de rendre » les graces de la Poëſie, je n'en » veux qu'au ſens.... ſi cette Tra- » duction a quelque mérite, ce ſe- » ra celui d'être plus exacte, plus » conciſe & nerveuſe. » Les autres auront fait connoître le travail exquis de l'*étoffe*. M. de S. ſe borne à en faire connoître la ſubſtance. C'eſt de là qu'il faut partir pour juger ſainement de l'Ouvrage de notre Auteur.

Cet Eſſai, dit M. de S. peut ſe diviſer en trois Parties. C'eſt-à-dire, qu'il ne l'eſt point proprement dans l'Original, & dèſlors, ſans bleſſer le

respect dû à l'illustre Anglois, on conçoit que c'est un défaut dans son Ouvrage ; des Réfléxions, quelque justes qu'elles soient, & quelque soin que l'on prenne d'en tempérer la secheresse par les comparaisons dont on les embellit, lassent pourtant lorsqu'elles se multiplient à l'infini. On perd de vûë le terme où l'on veut vous conduire ; l'inquiétude prend, & l'ennui vous gagne malgré vous. C'est un chemin immense qui n'est point distingué par lieuës, & où après avoir bien marché vous ne trouvés point d'azile pour vous reposer & réparer vos forces. Parcourons donc ces trois Parties telles que M. de S. les a distinguées.

Selon M. Pope, il est plus dangereux de juger mal que de mal écrire. Celui qui écrit mal, ne fatigue que votre patience. Le mauvais Critique égare votre jugement. Peut-être nous trompons-nous ; mais cette pensée ne nous paroît pas infiniment juste. Il est difficile qu'une mauvaise Critique égare le juge-

ment de quelqu'un, dont un mauvais livre aura fatigué la patience ; & celui d'un autre côté dont une décision frivole peut égarer le jugement, aura probablement le triste don de s'amuser d'un mauvais Livre. Ainsi les choses seront égales des deux côtés. Ne pourroit-on pas ajoûter avec plus de fondement que l'exemple de celui qui écrit mal, est moins contagieux ? Les sots qui applaudissent à un mauvais Ouvrage, en restent là pour l'ordinaire, & ne sont point tentés de devenir Auteurs; ou si quelques-uns en ont la manie, c'est le très-petit nombre. La facilité au contraire qu'il y a à retenir une Critique libre, en rend le poison d'un usage presque universel. L'orgueil & la malignité se chargent du débit. Il faut une sorte d'esprit, même pour écrire un mauvais Livre ; il ne faut que de la témerité, & de la méchanceté pour publier de fausses décisions.

Les goûts sont presque aussi differents que les visages. « Il en est de nos » jugemens ainsi que de nos mon-

» tres; aucune ne va parfaitement
» d'accord avec celle des autres. »
Ainsi qu'on fait souvent des vers
sans avoir le vrai genie de la Poësie,
on est critique sans les qualités que
cet employ demande: l'un & l'autre
metier supposent des talents que
l'art peut bien perfectionner, mais
que la nature seule donne.

Ce n'est pas que nous n'ayons tous, plus ou moins quelque semence du vrai goût & d'un sens droit; mais ce n'est communément qu'une esquisse superficielle, qu'une ébauche imparfaite. On néglige de remplir les vuides qui se trouvent entre ces premiers traits, ou on les défigure par un coloris grossier. Plusieurs causes avec cela, concourent à éteindre dans la plûpart des hommes ces précieuses étincelles. Une mauvaise éducation leur substituë des idées fausses & mal digerées; quelques premiers succès enyvrent; on prend pour des recompenses meritées, ce qui n'est qu'un encouragement à mieux faire; on se croit audessus des regles; on est mauvais Auteur, & aussi mauvais

Critique. D'abord on s'annonce pour bel esprit, on devient ensuite Poëte, puis Critique; on finit par être reconnu *pour être un sot dans toutes les formes.* « Notre Isle, dit M. Pope, » fourmille de ces diminutifs d'es» prits, à demis sçavants, ainsi que » les bords du Nil fourmillent d'in» sectes à demi formés; *des je ne » sçai quoi* non achevés d'une gé» nération si équivoque, qu'on ne » sçait comment les appeller. »

Quiconque aspire au beau nom de Critique, doit consulter ses forces, étudier son génie, & connoître jusqu'où s'étend sa portée. « La » nature a prescrit des limites con» venables à toutes choses; elle a » sagement restraint *l'esprit présom» ptueux de l'homme superbe*... L'art » est étendu, & les bornes de l'esprit » sont resserrées; & non-seulement » l'esprit est borné à un seul art; » mais il l'est souvent à quelques » parties de cet art. »

La premiere loi est celle de suivre la nature ... C'est de ce fonds « » que l'art doit pourvoir à ses justes

» besoins, travaillant sans se faire » voir, & *présidant sans ostentation* „ Elle seule bien consultée, peut nous conduire au vrai, & mettre le concert qui convient entre les puissances de notre ame... « Car l'esprit & „ le jugement se querellent sans cesse, quoi que destinés à s'aider re„ ciproquement, ainsi que l'homme „ & la femme. „ L'art lui-même, comme on sçait, n'est que la nature fonduë en preceptes. Les Anciens inspirés du Ciel écrivirent. Leurs exemples firent les regles. Pourquoi la Critique, orgueilleuse suivante, ose t'elle exercer un empire injuste contre la maîtresse même qui l'a formée. Un Religieux respect pour les Anciens, est nécessaire à celui qui veut prononcer sur les ouvrages d'esprit. C'est la jurisprudence des Arrêts, c'est le Code des Ordonnances, pour quelqu'un qui veut décider les procès. M. Pope ne peut retenir son indignation contre ceux qui osent les mépriser ou s'écarter de la route qu'ils ont tracée. On ne brille que de leurs propres lumieres.

& on tourne contre eux avec ingratitude les armes qu'ils nous ont fournies. Il faut donc lire leurs Ouvrages, les mediter, se les rendre familier, y puiser comme dans l'unique source du beau. On voit que c'est le *nocturnâ versate manu &c.* d'Horace; l'imitation pourtant ne doit pas être servile. Il est des licences qu'on peut prendre. « Pegase, » peut, pour prendre un chemin » plus court, s'écarter de la route » battüe; un genie peut quelquefois » violer la regle avec gloire & suc» cès, & s'elever *à des fautes* que » les vrayes Critiques n'osent corri» ger; s'éloigner des limites vul» gaires avec un beau désordre, & » *saisir* une grace au delà de la por» tée de l'art, qui *en s'affranchissant* » *du jugement* gagne le cœur, & d'un » seul coup remplit toutes ses fins. » mais alors il faut de la discretion *jusque dans la folie.* Ces beautés libres, paroissent souvent des fautes aux esprits superficiels. « Des figures con» siderées à part ou regardées de » trop près, paroissent informes &

„ monstrueuses ; mais si elles sont „ proportionnées, à leur place & à „ leur jour, elle se trouvent par une „ certaine distance *reconciliées* avec „ la regularité & les graces.

Cette premiere partie finit par un éloge des Anciens, & un entousiasme très brillant en leur honneur. Ils sont nos modeles ; devenons leurs maîtres, s'il se peut, en profitant de leurs beautés, & en évitant leurs défauts.

Dans la seconde partie M. Pope parcourt les causes de la corruption du Jugement ; la premiere sans contredit, est la vanité. Qui ne connoît l'empire qu'elle exerce sur les têtes foibles ? " C'est un vice, dit notre „ Auteur ; qui adhere constamment „ *à un sot*. Ce que la nature lui a „ refusé en merite, est abondam- „ ment supplée par le renfort d'une „ vanité secourable ; car il en est de „ l'ame ainsi que du corps, où les „ vuides qui se trouvent dans le „ sang & dans les esprits sont gonflés „ par un air venteux. „ Un demi sçavoir n'est guéres moins dangereux;

à la Fontaine d'Helicon, on s'enyvre en ne buvant que peu " Là de
" petits coups envoyent des fumées
" au cerveau, & l'on n'y devient
" sobre qu'en buvant à grands
" traits.

Un Critique équitable, doit lire un Ouvrage dans le même esprit qu'un Auteur l'a composé; c'est une puérilité de s'attacher à des fautes legeres, lorsque l'ame est emuë par des beautés ravissantes ... Un honnête homme " ne se dérobe point
" pour le plaisir stupide d'une ma-
" lignité mordante, au plaisir géné-
" reux d'être charmé par un trait
" vif & touchant .... En fait d'es-
" prit ainsi que dans la nature, ce
" n'est point la regularité de chaque
" partie détachée qui touche le cœur.
" Une levre, un œil ne constitue
" point ce qu'on appelle une beauté;
" mais c'est la force reünie & le ré-
" sultat complet du tout. " Une comparaison noble prise du fameux dôme de S. Pierre, donne un nouveau jour à la pensée de M. Pope.

Il y en a qui prevenus pour leurs

idées particulieres, y ramenent tout ce qu'ils lisent; on diroit que l'univers entier est destiné à les servir. Il y en a qui n'aiment que les pointes, les faux brillants, les plates subtilités, tout le reste est insipide pour eux. Abus étrange qui dégrade la belle simplicité de la nature. " Il peut y „ avoir dans un Ouvrage plus d'es„ prit qu'il ne faut, pour sa bonté & „ sa perfection, ainsi qu'il y a des „ corps qui périssent par une sura„ bondance de sang & de chaleur. Il „ y en a, continuë M. Pope, dont „ tous les soins n'ont pour objet que „ la perfection du style, & qui n'es„ timent un Ouvrage que comme les „ femmes estiment les hommes, par „ le mérite d'être bien habillés. „ Après quelques regles fort sages à ce sujet. " la véritable éloquence, „ ajoûte M. Pope, est semblable au „ Soleil, qui, sans changer les ob„ jets, les éclaire & les embellit; il „ les dore, pour ainsi dire, mais il „ ne les altere point. L'expression est „ l'habillement de la pensée, qui n'est „ décent qu'autant qu'il est assorti.

„ Une pensée basse exprimée avec „ des mots pompeux , ressemble à „ un Paysan revêtu de Pourpre & „ d'Hermine. „

La cadence, l'harmonie dans un Poëme, est l'objet principal de l'attention des Critiques. Tous n'ont pas les mêmes idées sur cette matiere intéressante. Voici la maxime sensée de M. Pope. “ Le son doit paroî„ tre l'écho du sens qu'il exprime. „ On voit que par-là le Poëte Anglois veut simplement que l'on rende les chôses, chacune dans leur caractére ; & c'est ce qu'il explique par plusieurs comparaisons ingenieuses. Il y a long - tems que nous sçavons tous cela, nous autres François. Despreaux & tant d'autres excellents maîtres, nous l'ont appris d'après les anciens ; pourquoi M. Pope n'auroit-il pas en Angleterre le même droit, qu'ils eurent parmi nous.

Il y a des Critiques trop faciles. Ce sont des affamés qui dévorent plûtôt qu'ils ne mangent & à qui rien aussi ne profite. Il y en a que tout révolte. C'est un estomac mau-

vais qui ne peut rien digerer. D'autres ne donnent qu'à la prévention, esclaves des anciens, où à genoux devant les modernes. Le vrai sage est de tous les pays. Le bon partout où il le trouve, lui appartient en propre, & il s'en met en possession. On en rencontre qui incapables de penser par eux-mêmes, ne font que répéter ce qu'ils ont entendu, sans examen, sans choix, sans précaution; confréres miserables de ces vils Crieurs dans les ventes publiques. Auprès des uns, le titre seul d'un Ouvrage décide de son merite; auprès de quelques autres le nom de l'Auteur fait éloquemment son éloge. Nous voyons qu'en Angleterre comme en France, les richesses & la naissance, sont un chemin très-sûr pour arriver à la gloire de bel esprit. Un Mylord fait-il un Madrigal? Vingt Critiques parasites, s'écrieront que c'est l'Ouvrage de Phébus même. " au bruit de son
„ nom sacré toutes les fautes s'eclip-
„ sent, & chaque stance applaudie,
„ *accouche* de quelque pensée.

Ceux-ci veulent par tout du singulier. Il y a de la honte à penser comme la multitude, quelque raison, qu'elle puisse avoir. Ceux-là conduits par le caprice, & dominés par l'humeur " traitent les Muses, „ dit M. Pope, ainsi que l'on trai„ te une maîtresse, idolâtrée dans un „ moment favorable ; maltraitée „ dans l'autre. „ Un recueil de leurs décisions, seroit un amas grotesque des contradictions les plus absurdes.

Mais la Critique n'est jamais plus méprisable, que lorsqu'elle est le fruit de l'orgueil, de la basse envie, de l'injuste ressentiment : tout ce morceau de M. Pope, merite d'être lû. C'est le cas de ceux qui sont préposés au maintien de la sûreté publique, & qui sont d'intelligence avec ceux qui la violent.

Qu'il en coûte, selon M. Pope, pour être bel esprit & pour en exercer la profession ! La gloire qui la suit quelquefois, est un dédomagement bien leger des dégoûts cruels qu'il faut dévorer, & des revers qui

l'accompagnent. Cela est vrai sans doute ; mais l'est-il moins que tous ces chagrins ont plus leur source dans l'emploi trop libre ou peu honnête que l'on fait de ses talents, que dans le metier même ? Les beaux esprits sont comme les grands Seigneurs. Ceux-ci se ruinent au milieu de l'abondance & passent leur vie dans l'indigence ; ceux-là au milieu de leurs lumieres, sont dans l'aveuglement, yvres de leurs pensées, comme les autres de leurs biens ; les passions les transportent également. Leur raison troublée, les conduit au précipice par des sentiers couverts de fleurs. La sagesse n'est pour eux qu'une brillante chimére ; le cœur contredit eternellement l'esprit. Leurs écarts & leurs mœurs communément, vengent le bon sens & l'honnête médiocrité de leurs orgueilleux mépris.

M. Pope recommande sur tout à ceux qui font le metier de Critique, de joindre à un discernement exquis les qualités du cœur, la probité & la droiture. « Que le Critique n'a-

„ néantisse point l'homme ; qu'au „ bon sens, qu'à un sens éminent, „ on joigne un bon cœur, un cœur „ généreux ; errer est humain, il est „ divin de pardonner. „ La clarté du précepte, dispense du commentaire.

Où il est permis à un Critique d'être severe, & d'emprunter, s'il le peut, le ton mordant de Juvenal, c'est dans les occasions où l'obscénité & l'irréligion triomphent. " Ce „ qui est sale & obscene, quoi que „ l'art & l'esprit conspirent pour „ émouvoir l'ame, ne devroit point „ trouver d'indulgence. „ M. Pope pouvoit ajoûter. Ce qui est contraire aux principes de la Réligion, en attaquant le Ciel, ébranle en même-tems les fondemens de la société, & lui fait un tort plus réel, plus funeste, que les crimes proscrits par les loix avec le plus de rigueur. L'illustre Anglois rappelle avec douleur les regnes de Charles II. & de Guillaume III. Sous l'un les Courtisanes gouvernoient le Royaume, & les hommes d'Etat, écrivoient des Farces. Sous

l'autre, la Grande Bretagne : " fut
„ inondée des opinions corrompues
„ du hardi Socin. Des Prêtres sans
„ foi réformerent la nation & ensei-
„ gnerent des manieres plus agréa-
„ bles de se sauver. „ Il conclut. "
„ Voilà, Critiques, les monstres
„ qu'il faut combattre, frappés, ton-
„ nés, épuisés votre rage. „

La troisiéme Partie décrit la conduite morale d'un Critique. Vérité, candeur, modestie, véracité & politesse. Voilà les qualités que M. Pope demande principalement : il faut aussi une vraye liberté qui tienne le milieu entre la fade complaisance, & l'injurieuse licence. La sage Critique peut offenser un sot, mais elle n'irritera jamais un homme habile. "
„ Ceux qui méritent d'être loüés, sont
„ ceux qui souffrent le plus volon-
„ tiers d'être repris, „ La prudence ne permet pas pourtant de censurer ou des sots de condition qui ont droit, dit M. Pope, de prendre des dégrés sans aucun sçavoir, ou des barbouilleurs de profession. " Hardis, sans
„ remords comme sans pudeur, ils
„ vieillissent

„ vieilliſſent impenitents, & rimail-
„ lent ſans fin des ſons vuides, *pur*
„ *Cliquetis de ſyllabes.* „

Le Poëte Anglois, pour reünir ſous un même point de vûë tout ce qu'il a dit, fait le caractére d'un Critique *impertinent* & lui oppoſe celui d'un bon Critique. On entend bien que c'eſt aux Critiques de Londres que ceci s'addreſſe : voici quelques traits du premier ... " Repreſentés
„ vous un ſot lettré qui a beaucoup
„ lû, & avec beaucoup d'ignorance,
„ dont la tête eſt remplie d'un fa-
„ tras ſçavant, qui *s'édifie* par ſon
„ diſcours, & qui paroît s'écouter
„ avec complaiſance. Il lit tous les
„ Livres, & tout ce qu'il lit, il l'at-
„ taque depuis les Fables de *Dryden*
„ juſqu'aux Contes de *Durfey* ...
„ Il n'y a point d'endroit ſacré où
„ l'on ſoit à l'abri d'un tel fat, & l'on
„ n'eſt pas plus en ſûreté dans l'Egliſe
„ que dans le Parvis .... Ce babil-
„ lard écervelé *vous lâche des bor-*
„ *dées entieres*; rien ne le choque,
„ rien ne le détourne; c'eſt un flot
„ *à qui* rien ne reſiſte & qui créve

„ avec bruit. „ ... Pour concevoir plus efficacement tout le mépris que ce caractére merite, oppofons lui avec M. Pope le fuivant ... " Le „ vrai Critique donne un avis fans „ autre attrait que le plaifir d'inftrui- „ re, & fans s'enorgueillir de fon „ fçavoir. Il eft integre, également „ inacceffible à la faveur ou à l'en- „ vie; il n'eft point fortement pré- „ venu, ou n'a point aveuglément „ raifon; il unit à la fcience la po- „ liteffe, & à la politeffe la fincerité; „ hardi avec modeftie, & févere avec „ humanité : il n'eft aveugle ni fur „ les fautes d'un ami, ni fur le me- „ rite d'un ennemi ; relevant avec „ liberté les fautes de l'un, & rendant „ avec plaifir juftice au merite de „ l'autre : d'un goût exact fans être „ borné, qui connoît également les „ Livres & les hommes, d'un com- „ merce libre & généreux, dont „ l'ame eft exempte de fierté, & qui „ aime à loüer, lorfque la raifon l'au- „ torife à le faire. „ De ce portrait que M. Pope nous trace, on peut *conclure* que le caractére de Criti-

que, eſt en quelque façon auſſi reſpectable que celui de juge? il n'y a de différence que dans les objets; les devoirs ſont les mêmes. La gloire par conſequent égale, ſi on les remplit, & le dès-honneur auſſi, ſi malheureuſement on les viole.

Tels étoient autrefois les Critiques, à ce que prétend M. Pope. Il remonte juſqu'à Rome, juſqu'à l'ancienne Grece. Il nous nomme Ariſtote, Horace, Denis d'Halicarnaſſe, Petrone, Quintilien, Longin, & il fait, quoi que rapidement, le caractére de ces illuſtres Auteurs. Les Lettres & l'Empire eurent le même ſort. La Barbarie amena la ſuperſtition, la tyrannie; le ſçavoir fut étouffé... " Les Moines acheverent „ ce que les Goths avoient commen- „ cé... Ceci tient plus de l'enthouſiaſme de la Poeſie que de l'exactitude de l'Hiſtoire. Les Moines partagerent ſans doute les malheurs des ſiécles barbares où ils vécurent; ils ne furent ni exempts des opinions vulgaires, ni pourvus de ces graces qui charment dans les Auteurs an-

ciens; mais nous leur avons l'obligation de nous les avoir transmis ; sans leurs veilles, ces précieuses richesses étoient à jamais perdues pour nous. Combien d'ailleurs y a t'il eû parmi eux de grands hommes? Au milieu de ce cahos de leurs productions, que d'étincelles qui ravissent ! respectons leurs efforts, & plaignons leurs malheurs. " Enfin Erasme parut, con„ tinüe M. Pope, Erasme si grand & „ si calomnié, la gloire & le malheur „ de son état ! il arrêta le torrent im„ petueux de cet âge barbare, & il „ chassa de la scene ces Vandales „ Cloîtrés. „ Nous sommes bien éloignés de contester à M. Pope le sçavoir éminent, les graces, & le bel esprit d'Erasme, mais nous pourrions l'arrêter sur l'article de sa Catholicité.

Les muses & la foule des beaux Arts, brillerent en Italie sous Leon X. " Raphaël peignit, Vida écrivit. „ Bien-tôt elles s'avancerent vers le Nord & passerent les Alpes. Nous sommes extremement flattés des éloges que M. Pope donne à la lit-

térature Françoise : pour l'Angleterre sa patrie, il souhaiteroit que le respect pour les Anciens y fût un peu plus généralement établi. " Défen-
„ seurs hardis & féroces des liber-
„ tés de l'esprit, s'écrie-t-il, com-
„ me autrefois, nous défions nous
„ encore aujourd'hui des Romains?„
Il se souvient avec plaisir de ceux de ses compatriotes qui ont osé prendre en main la juste cause des Anciens. Tel étoit l'illustre Buckingham, tel le celebre Roscommon, tel enfin Walsh l'ami & le juge des Muses. C'est par l'éloge touchant de ce dernier son ami & son premier maître, que M. Pope finit son Ouvrage. Une Note nous apprend que Walsh mourut un an avant la publication de cet Essay, dont l'Auteur n'avoit, lorsqu'il parut, que dix-neuf ans.

M. de S. nous avoit averti dans sa Préface, qu'il avoit un peu *brusqué* la langue, par l'envie extrême d'être exact & fidele. Effectivement nous trouvons dans sa traduction

bien des constructions forcées, & plusieurs expressions que nous n'employerions pas. On doit lui pardonner un défaut dont il convient, & qu'il n'a négligé d'éviter que pour ce qu'il a crû un plus grand bien. Il a fait d'ailleurs ses preuves, & montré qu'il n'ignoroit ni notre langue, ni ses délicatesses. Ce travail, dont nous venons de rendre compte, est le fruit du loisir & des délassemens de M. de S. Ne seroit-il pas heureux que les occupations les plus sérieuses de tant d'autres, fussent aussi solides & utiles que les amusemens de notre Auteur.

ARTICLE XVI.

LETTRES DU R. P. DOM Toussaints du Plessis Benedictin.... au sujet d'une Dissertation sur le Soissonnois, avec les Réponses aux mêmes Lettres, par M. le Bœuf, Chanoine d'Auxerre. A Paris chez J. B. Delespine. 1736. Brochure in-12. Pages 160.

MOnsieur le Bœuf sçavant Ecclésiastique, Chanoine d'Auxerre, a prétendu dans une Dissertation qu'il a faite sur le Païs Soissonnois, que le *Noviodunum Suessionum* de César étoit non pas Noyon en Vermandois, comme on l'a crû mal-à-propos avant Samson, & comme le P. Calmet l'a dit encore dans son Histoire de Lorraine, ni Soissons même, comme l'a crû Samson, mais *Noyan* village situé sur une montagne à une demie lieuë de Soissons. Le R. P. du Plessis sçavant Benedictin, a attaqué ce sentiment dans une Lettre imprimée dans le Mercure de France; & il y soutient que *Noviodunum Suessionum* est *Soissons*. M. le Bœuf a répondu à cette premiere attaque. Le P. du Plessis a réparti par deux autres Lettres. M le Bœuf a répliqué à tout, & le P. du Plessis ayant enfin quitté le champ de bataille, M. le Bœuf qui en est demeuré le maître, a voulu encore s'y signaler par un dernier Ecrit adressé à un Avocat de ses amis. C'est ainsi

que Céfar qui fit autrefois du Soiff-
nois le theatre d'une guerre fangl-
te, en fait aujourd'hui celui d'u
guerre littéraire. Il faut mettre n
Lecteurs en état de prendre part
s'ils le jugent à propos, pour l'u
ou l'autre des Combattans.

Les raifons fur lefquelles le P. d
Pleffis fe fonde pour contefter à M
le Bœuf que *Noviodunum Sueffionu*
foit Noyan, font 1°. Que Samfo
croit que c'eft Soiffons. 2°. Qu'on e
depuis Samfon en poffeffion de
croire, & qu'il faut des raifons po
changer une opinion reçûë. Or
demande des raifons à M. le Bœu
mais de la façon dont il s'y prenc
il fera difficile de le fatisfaire ; c
il déclare qu'il récufe l'autorité d
Geographes; (pourquoi donc adme
il celle de Samfon) qu'il compte po
rien les citations qu'on peut lui fai
d'un grand nombre de noms de Vi
les terminées en *dunum*, lefquell
font fituées fur des montagnes co
me Noyan, au lieu que Soiffons
dans une vallée, parce que, dit-i
une Ville peut être fituée fur u

montagne & tirer son nom d'ailleurs ; enfin qu'il est bien vrai que *Dun* en langue Teutonique signifie *montagne*, mais qu'en langue Celtique qui est le Breton Armorique d'aujourd'hui, il signifie *profond* ; & que c'est du Celtique que Soissons a dû tirer son nom?

A cela M. le Bœuf répond, qu'il n'a pas prétendu combattre le sentiment de Samson, mais qu'il n'a fait que perfectionner sa découverte. Samson, dit-il, a corrigé fort à propos l'erreur de ceux qui prenoient le *Noviodunum Suessionum* pour Noyon en Vermandois, & a bien fait de transporter ce nom à Soissons ; mais il devoit aller encore un peu plus loin. Un pas de plus auroit achevé sa découverte, & lui auroit fait appercevoir que c'est Noyan situé sur une montagne à une demie lieuë de Soissons, & non pas la ville même de Soissons que César a appellé *Noviodunum Suessionum*. En vain le P. du Plessis attaque la signification de *dunum*. M. le Bœuf lui soutient que ce mot en Gaulois signi-

fioit *montagne*, & tous les Bas-Bretons du monde ne lui feroient pas changer d'avis. Il a effectivement pour lui Scaliger, Casaubon, Turnebe, M. Du Cange, & beaucoup d'autres Sçavans. Il a l'Auteur anonyme du Traité *des Fleuves*, imprimé avec les Oeuvres de Plutarque, qui nous apprend que *Lugdunum* signifioit la Montagne du Corbeau. Si le P. du Plessis pour prouver que *Dun* en langue Celtique ou Bas-Breton signifie *profond*, cite le *Dun* petite riviere du Païs de Caux, & la Dordogne *Dourdun*, qui en Bas-Breton veut dire *Eau profonde*, M. le Bœuf répond que le *Dun* est un nom nouveau substitué depuis le dixiéme siécle à celui de *Tala* ou *Tal*, selon le témoignage d'Orderic Vital Moine de S. Evroul, & que la Dordogne ne peut pas signifier *Eau profonde*, puisqu'Ausone l'appelle *Duranus*, Gregoire de Tours *Doronomia*, Isidore (Pacensis) *Dordonia*, le Moine d'Angoulême *Dornonia*, & les Annales de Metz *Dorninia*.

Mais comme M. le Bœuf ne s'est

pas rendu aux raisons du P. du Plessis, celui-ci n'a garde de céder à celles de M. le Bœuf. La contestation s'échauffe, on chicanne, on subtilise, les citations se multiplient, on prodigue l'érudition, la Dissertation grossit à vûë d'œil, les incidens surviennent, & à force de dits & de contredits, la question, comme il arrive presque toujours, s'obscurcit de plus en plus. Comme ce détail ne seroit peut-être pas du goût de la plûpart de nos Lecteurs, nous le leur épargnerons. Nous nous garderons bien aussi de prononcer sur ce différend.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Mais comme il est permis à tout le monde de dire son sentiment, nous avouërons que celui de M. le Bœuf sur la signification de *Dunum*, nous paroît le mieux appuyé de preuves & de raisonnemens. C'est d'ailleurs le sentiment assez universel de tous *les Sçavans* anciens & modernes,

& l'autre ne peut guéres être ad[...]té que par des Auteurs trop pa[...]nés pour le Bas-Breton. Car si [...] Auteurs se bornoient à dire que [...] Bas-Breton d'aujourd'hui est l'a[...]cien Celte, autant qu'une langu[...] vivante peut être la même aprè[...] plus de deux mille ans, leur sentiment paroîtroit assez vraisemblable; mais prétendre en conséquence trouver dans le Bas-Breton d'aujourd'hui la racine de tous les anciens mots qui nous restent, c'est une these insoutenable, & en voici la raison. La langue Celtique a pû, si l'on veut, a dû même conserver toute sa pureté dans le fond de l'Armorique où elle n'a été exposée à aucune variation, parce que les Armoricains environnés de la Mer n'avoient tout au plus qu'un commerce passager avec les Nations étrangeres; mais il n'en est pas de même de la plûpart des Provinces des Gaules; parce qu'étant voisines des Teutons, des Germains, des Francs, des Alains, il n'est pas possible que dans une longue suite d'années elles n'ayent em-

prunté beaucoup de mots de ces différens Peuples. C'est ce que nous voyons arriver tous les jours dans les langues vivantes d'aujourd'hui. Il est même assez vraisemblable que ce mélange de mots étrangers a dû devenir à la longue assez considérable pour faire long-tems avant César une différence sensible entre le Celtique de l'Armorique, & celui qu'on parloit à l'autre extrémité des Gaules. Cela supposé, pour sçavoir d'où il faut tirer la racine d'un ancien nom Gaulois; il faudroit sçavoir la date & l'époque de ce nom. S'il monte au-delà du tems où le Celtique a pû souffrir de l'altération, il faut en chercher l'origine dans le Bas-Breton qui est le Celtique pur; mais si ce nom est postérieur à l'altération, il est évident qu'il peut être emprunté d'une langue étrangére. Or, qui est-ce qui nous apprendra premierement la date de tous ces vieux noms, & secondement dans quel tems le Celtique a commencé à souffrir une altération sensible? Voilà une ample ma-

tiere de recherches pour les Sça-vans.

ARTICLE XVII.

LETTRES EDIFIANTES & curieuses, écrites des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, XXIIe. Recueil. A Paris chez Nicolas le Clerc, Libraire Juré de l'Université, ruë de la Boucle-rie, près le Pont S. Michel, à S. Lambert, ci-devant ruë S. Jacques; & ruë S, Jacques chez P. G. le Mercier, au Livre d'Or. 1736. vol. in-12. Pages 480. sans l'Epître Préliminaire & la Table.

LA Chine, plus connuë aujourd'hui que jamais, depuis la belle Collection du P. J. B. Duhalde, devient de jour en jour un objet plus intéressant pour ceux qui sont sensibles au progrès de la Religion, des Sciences & des Arts. Il paroît par les neuf Lettres qui composent ce

Recueil, que la Religion toujours persécutée dans un païs où elle a été si florissante, se fortifie de plus en plus malgré les attentions des persécuteurs, par les soins pénibles & les sages précautions des Missionnaires cachés. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le détail édifiant de leurs travaux, & de la constance chrétienne qui anime les fideles de la Chine. Nous dirons seulement que Dieu semble avoir beni la persévérance des uns & des autres, par un raïon d'espérance qu'il leur donne de voir le Christianisme rétabli sous le nouveau regne dans les mêmes droits dont il a joui si heureusement sous les auspices de l'Empereur *Cang-hi*, ayeul de l'Empereur regnant.

Afin de nous borner à ce qu'il y a de curieux pour les Sciences & les Arts dans ces Lettres, nous ne ferons qu'en recueillir divers traits ; après avoir indiqué en général ce qu'elles contiennent. La premiere est du P. du Halde. Il l'adresse aux Jésuites de France suivant son usage.

& il y parle fort au long de l'Empereur qui vient de mourir, de son application au gouvernement de ses Etats, de ses préventions contre la Religion Chrétienne, des travaux des Missionnaires, entr'autres de la mort du P. Cantova cruellement massacré par les Barbares des nouvelles Isles nommées *Carolines*. Les Lettres des Peres Mailla, Parennin, & le Couteulx, roulent toutes sur les persécutions dont nous avons parlé. Nous ne dirons rien de celle du P. de Goville, parce qu'elle est inserée toute entiere dans nos Mémoires, aussi-bien que la suite, où il confond les calomnies atroces & mal tissuës d'un Anonyme. Il nous reste à faire usage des Lettres du P. Contancin sur l'Empereur, du P. Fauque sur la Guyane, du P. Chomé sur le Paraguay, du P. d'Entrecolles sur différens secrets de la Chine.

Le feu Empereur successeur de *Cang-hi* étoit constamment un de ces hommes rares que la Providence destine au Sceptre pour le bon-

heur des Nations. Juste, sage, vigilant, laborieux, il ne lui manquoit que d'être plus favorable à la Religion Chrétienne: ce qui n'a pas empêché les Missionnaires de rendre justice à ses éminentes qualités. Il étoit si appliqué aux affaires, qu'il ne les perdoit point de vûë, lors même qu'il alloit prendre l'air dans ses maisons de plaisance. Il regla que les Tribunaux se tiendroient à l'ordinaire, que ses Audiences seroient ouvertes tous les jours, & qu'il n'y auroit d'interruption que par égard à la santé de ses Officiers & de ses Ministres. Dans un commencement de disette il ordonna qu'on lui dît librement ses fautes, dans la crainte que sa négligence ne fût la cause du malheur dont ses Etats étoient menacés. « Depuis mon élevation, disoit-il, je » me suis uniquement appliqué à » faire en sorte que dans tout l'Empire il n'y eût pas un homme qui » ne fût content. Depuis le matin » jusqu'au soir j'épuise les forces de » mon esprit, je ne prends pas un

» moment de repos, je penſe con-
» tinuellement avec inquiétude au
» ſoulagement de mon Peuple,&c.„ Malgré ce témoignage qu'il ne ſe rendoit qu'après le public, il ſe croyoit coupable dès qu'il apprenoit qu'il y avoit des malheureux. Afin d'en diminuer le nombre, il fit de très-beaux Reglemens pour la culture des terres abandonnées; & ces Reglemens furent exactement ſuivis. Il y réuſſit par de legeres récompenſes, & par des punitions peu ſeveres en apparence. Mais il ſçut donner du prix & du poids aux unes & aux autres à titre d'honneur & d'émulation. Rien n'eſt ſi beau que les ordres qu'il donna pour l'examen des Gouverneurs & des Officiers ſubalternes, pour le ſoulagement des Pauvres, & pour l'entretien du commerce & de l'abondance dans les parties les plus reculées du centre de ſon immenſe Royaume. Nous exhortons à en lire le détail.

Nous avons dit ailleurs avec quel ſuccès & quelles bénédictions du

Ciel le P. Lombard a commencé & fort avancé les peuplades qui sont dans la Guyane: & nous apprenons du P. Fauque l'esperance fondée qu'on a d'aller toujours en avant pour venir à bout de civiliser & de gagner à la Religion une infinité de nations Indiennes, que l'exemple de leurs semblables porte à jouir des mêmes avantages, en se soumettant à un travail utile dont elles sentent déja le prix. " En nous avançant » ainsi peu à peu au large (dit ce » Pere) nous pourrons embrasser » toute la Guyane Françoise, c'est-» à-dire, le Continent qui est de-» puis les Amazones jusqu'à *Ma-» roni*. Peut-être même que la dé-„ couverte de toutes ces terres de-„ viendra très-avantageuse à la Co-„ lonie. „

Le Pere Chomé nous instruit de quelques particularités du celebre *Paraguai*. La difficulté d'y voyager en traversant des déserts, ne fût-ce que d'une Ville à l'autre, par exemple, de *Buenos-Ayres* à *Santafé* ou à *las-Corrientes*, mérite d'être plus

connuë qu'elle ne l'eſt communément. Les Tigres & les autres bêtes féroces qui infeſtent ces contrées, auſſi bien que les Serpens & les Inſectes ſont encore moins redoutables pour un voyageur, que des Barbares ſans nombre qui les ſurpaſſent en férocité. Malgré les eſcortes il faut être toujours ſur ſes gardes pour s'en garantir. Les plus humains qui rodent autour des Villes, & qui ſe diſent amis des Eſpagnols, ſont de francs voleurs de grand chemin.
„ Ils ne vous tuent pas ſi vous leur
„ donnés ſur le champ ce qu'ils de-
„ mandent. Mais pour peu que
„ vous héſitiés, c'eſt fait de votre
„ vie. Ils ſont nuds & armés de lan-
„ ces & de fléches. Quand ils vous
„ parlent, ils ſe mettent en des poſ-
„ tures, & font des contorſions de
„ viſage auſſi affreuſes que ridicu-
„ les. Ils pretendent montrer par-
„ là qu'ils ne craignent rien, &
„ qu'ils ſont gens de réſolution. „
Mais les plus terribles ſont les *Guaycaris*, qui ont plus d'une fois penſé ſurprendre la ville de *Santafé*. Ils

ſont cruels & ſans quartier ; adroits à tendre des embûches & à lancer un dard d'une extraordinaire longueur. Quand leur coup eſt manqué, ils fuyent avec une vîteſſe extrême, particuliérement quand on les pourſuit avec des armes à feu, qu'ils redoutent ſur toutes choſes. Auſſi eſt-il très-difficile au plus habile tireur de les atteindre. Ils changent de ſituation à cheval d'un moment à l'autre, au point de courir tantôt couchés, tantôt ſur le côté, ou même ſous le ventre du cheval auquel ils s'attachent en gouvernant la bride avec l'orteil du pied. Si on les ſuit de près, ils quittent le cheval, ſautent dans les rivieres où ils nagent comme des poiſſons, ou bien ils ſe gliſſent dans l'épaiſſeur des broſſailles comme des Sangliers.

La nation des Indiens *Guaranis* eſt diviſée en trente Peuplades toutes Chrétiennes. On y compte cent trente-huit mille ames. Leur ferveur eſt connuë, & nous en avons parlé ailleurs. Mais nous en rappellons le ſouvenir pour parler d'une

nouvelle Mission commencée chez des Barbares, issus & séparés des *Guaranis*. Lorsque ceux-ci se réunirent sous les auspices des premiers Missionnaires du Paraguai, il se trouva parmi eux un nombre considérable d'Infideles, qui craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils ne vouloient pas imiter la conduite & la sainteté, prirent le parti de se retirer au-delà du Fleuve Paraguai, & de fixer leur demeure fort avant dans les terres au-milieu des montagnes. Ils s'y multiplierent sous le nom de *Chiriguanes*, jusqu'à occuper une vaste étenduë de païs, en exterminant les Nations qui y étoient avant eux. Il y a quelques années qu'il y avoit deux ou trois peuplades de Chrétiens parmi eux. On avoit eu bien de la peine à les former, vû l'antipathie de ces Sauvages pour les *Guaranis*, & pour la Religion. Ils comploterent de se défaire des Missionnaires, & ils massacrerent trois Peres Dominicains, dont la mort fut vengée par les Espagnols. Les Sauvages demanderent

la paix, & des Missionnaires Jésuites. C'est sur leurs instances réitérées qu'on y a envoyé le P. Chomé. En attendant le succés de son zéle, il assûre que " si ces Indiens de-
" viennent dociles aux vérités de
" l'Evangile, leur conversion ou-
" vrira la porte d'un vaste païs nom-
" mé *Chaco*: c'est-là le centre de la
" grande Province du Paraguai, &
" en même tems l'azile & comme le
" boulevard de l'infidélité. Ce Païs
" est environné en partie vers le
" Nord par les *Chiriguanes*. Il a
" au Sud *las Corrientes*; *Salta* à
" l'Occident; & à l'Orient le grand
" Fleuve *Paraguai*. "

Nous nous pressons d'arriver à la derniere Lettre où il est question de secrets Chinois. Le P. d'Entrecolles en donne plusieurs qu'il a tirés des Livres du Païs. Mais il avouë qu'il n'a eu ni le loisir, ni la commodité d'en faire des épreuves pour en certifier la vérité. Il faut encore tout dire. On ne sçauroit guéres les mettre en œuvre en Europe sans avoir les ingrediens de la Chine;

de sorte qu'il est à souhaiter que les amateurs de la Physique expérimentale soient informés par des faits, ou sur les lieux mêmes, ou dans les païs où l'on peut trouver ces ingrédiens, de la possibilité de ces secrets, qui n'est pas assez justifiée par l'autorité simple des Livres. Aussi le P. d'Entrecolles fait-il des difficultés très-sensées sur quelques-uns ; par exemple, sur celui des Perles qu'on pourroit nommer ***naturelles par art.*** Il s'agit de prendre des Huitres, & de faire glisser dans leur bouche une ébauche de Perles, c'est-à-dire, une composition très-recherchée ; puis de les nourrir durant cent jours d'une autre composition qui ne l'est guéres moins. Il assûre toutefois qu'il y a des gens à la Chine occupés de ce soin, du moins quant à la nourriture des Huitres, où il entre de la semence de Perles. Le secret de rendre aux vrayes Perles leur premier éclat paroît plus vraisemblable. On se sert du lait de femme, de l'herbe *Y mout sao* réduite en cendres & en lessive, de farine de froment, & même

même d'une décoction d'excrément d'Oye ou de Canard, si les Perles ont été ternies par quelque matiere onctueuse. Il y a d'autres lessives suivant les différentes causes de leur dépérissement.

Les Chinois rejoignent les débris des Porcelaines par le moyen d'une colle faite de la racine de *Peki*, délayée avec du blanc d'œuf frais. Le blanc de Céruse fait ici le même effet. Pour peindre sur la Porcelaine déja cuite, prenez (dit l'Auteur) cinq dragmes de Sel ammoniac, deux de Vitriol Romain, ou d'Allemagne, ou d'Angleterre, trois de Vitriol de Chypre, & cinq de Chaux, Pilez le tout, broyez-le finement, délayez-le dans une lessive forte & épaisse faite de cendres. Voilà apparemment le fonds pour les couleurs qu'on veut appliquer. Cette mixtion produit le même effet sur le Bambou & sur les Cannes d'Europe. Il est certain que l'on peint la Porcelaine cuite. Est-ce par ce secret, ou par quelqu'autre? Celui-ci coûteroit peu à essayer. Il en est de même de

la maniere dont on rajeunit, pour ainsi dire, les Cannes entrelassées des siéges. On les parfume de soufre pulvérisé & consumé par un feu lent. La vapeur des Vers à Soye desséchés affermit les ongles, & les rend plus propres à pincer le Luth. La seule Eau de Chaux suffit pour renouveller des peintures vieillies. Il faut plus de façons pour les Estampes, & la drogue Chinoise nous manque en Europe. C'est dommage que celles qu'on indique ici pour donner aux Vases de Cuivre toutes sortes de couleurs nous manquent de même, du moins en partie. Voici pourtant un secret très-simple pour colorer une Cassolette en beau verd. Prenez trois dragmes de Sel Ammoniac, six dragmes de Vitriol de Chypre, & une dragme de verd-de-gris. Le tout étant pilé & passé séparément par le tamis le plus serré, délayez-le dans une petite écuelle à demi-pleine d'eau. Trempez-y du coton, & frottez-en votre Vase d'une main legere; & de peur que le cuivre ne soit rongé par cette mixtion,

plongez-le dans l'eau. Puis tenez l'ouverture du Vase exposée à un petit feu. Revenez plusieurs fois à cette pratique jusqu'à ce que vous apperceviez le succès de l'opération.

Il y a des secrets pour la composition des Parfums, & pour donner à la vapeur une figure agréable. Il y en a pour former des feux, qui semblent approcher des Lampes sépulcrales & du feu gregeois : l'on enseigne à faire des Lampes, qui éclairent l'espace d'un mois, des bougies, qui ne se consument que d'un pouce durant toute une nuit, des boules grosses comme des pois, qui durent allumées pendant neuf ou dix heures au plus grand vent ; d'autres enfin, qui flottent sur l'eau sans s'éteindre, jusqu'à ce qu'elles soient consumées. Mais ces compositions sont difficiles à expliquer, & plus encore à mettre en pratique.

„ Le secret que je vais rapporter
„ (dit le P. d'Entrecolles) a plus
„ de quoi surprendre. L'épreuve
„ n'en est pas difficile, & sans avoir
„ égard aux avantages qu'on en pour-

[illegible] manière dont on rajeu
[illegible], les Cannes e
[illegible]. On les parfum
[illegible] & comme p
[illegible]. La vapeur des Vers a
[illegible] affermit les ongle
[illegible] plus propres à pince
[illegible] Eau de Chaux
[illegible] peintures v
[illegible] plus de façons pour l
pes, & la [illegible] Chine
manque en Europe. C'est
que celles qu'on indique
donner aux Vases de Cuiv
toutes de couleurs nous man
même, du moins en parti
portant un secret très-simp
colorer une Cassolette en be
Prenez trois dragmes de Sel

plongez-le dans l'eau. Puis tenez l'ouverture du Vase exposée à un petit feu. Revenez plusieurs fois à cette pratique jusqu'à ce que vous apperceviez le succès de l'opération.

*Il y a des secrets pour la composition des Parfums, & pour donner à la vapeur une figure agréable. Il y en a pour former des feux, qui semblent approcher des Lampes sépulcrales & du feu gregeois : l'on enseigne à faire des Lampes, qui éclairent l'espace d'un mois, des bougies, qui ne se consument que d'un pouce durant toute une nuit, des boules grosses comme des pois, qui durent allumées pendant neuf ou dix heures [illegible] plus gr[illegible] vent ; d'autres enfin, [illegible] flott[illegible]u sans s'éteindre, [illegible]soient consumées. [illegible]ions sont difficiles [illegible] plus encore à met-

[illegible] porter [illegible]a plus [illegible] preuve [illegible]ns avoir [illegible] en pour-

„ roit retirer, la seule curiosité peut
„ porter à en faire l'expérience. Il y
„ a un moyen, suivant l'Auteur
„ Chinois, de se procurer du Mer-
„ cure en le tirant du Pourpier sau-
„ vage. Pour cela il n'y a qu'à pren-
„ dre de petites feuilles de Pour-
„ pier, les briser dans un mortier
„ avec un pilon de bois d'Acacia,
„ & les exposer au Soleil levant du-
„ rant trois jours ou environ. Lors-
„ qu'elles seront séches, faites-les
„ brûler, sans pourtant en détruire
„ la nature & les vertus. Enfermez
„ cette masse dans un Vase de terre
„ vernissé. Ayez soin de le bien
„ boucher & de l'enfouir assez avant
„ dans la terre, où vous le laisserez
„ quarante-neuf jours, après quoi
„ retirez le vase, & vous y trouve-
„ rez le Vif-argent bien formé. „
Ce fait est vérifié par un lettré Médecin & Droguiste. On tire du Mercure des Plantes à la Chine: & il y a apparence qu'il vaut mieux que celui des Mines, puisqu'étant exalté dans les plantes en parties très-sub[tiles], il se débarasse des impuretés

naturelles au Mercure ordinaire, qu'on purifie en le passant par le chamois. C'est la réfléxion du Pere d'Entrecolles, & elle est très-juste, aussi bien que ce qu'il ajoûte du double avantage, qui résulteroit du succès de cette expérience, soit par la quantité de Mercure que l'on procureroit, soit par la connoissance plus intime du Pourpier, dont on détermineroit avec plus de certitude les différens usages, & l'application judicieuse, qu'on en pourroit faire sur les personnes, & sur les métaux. Il seroit à souhaiter, par exemple, que le Plomb fondu & cuit dans le suc de la Fumeterre se changeât en bel Etain, comme l'avance l'Auteur Chinois. Mais aucun Chinois n'a confirmé la vérité de ce secret au P. d'Entrecolles, non-plus que l'art de donner à l'Etain la fermeté du fer & l'éclat de l'argent, ou la couleur de l'or, le tout par le moyen de la limaille d'acier, de l'arsenic, du sel, de la couperose & de l'alun.

Nous ne dirons rien de la maniere

de vivifier l'aiguille d'une Bouſſole, ſans avoir recours à la pierre d'aimant. Ce ſecret eſt trop compoſé. Nous paſſerons auſſi ſous ſilence la chimere de la pierre philoſophale, qui a été en vogue à la Chine longtems avant qu'on en eût les premieres notions en Europe. C'eſt aſſez pour nous de mettre les curieux en goût de lire ces ſecrets dans le Livre même, & d'éprouver ceux qu'ils jugeront ſuſceptibles d'une expérience facile & judicieuſe.

Nous avons oublié un trait de la Lettre du P. le Couteulx, ſur une Riviere aſſez extraordinaire de la Chine. Vers le gros Bourg de *Chepai* elle eſt conſidérablement diminuée, quoique ſon lit ne ſoit jamais à ſec. A huit ou neuf lieuës au-deſſous elle reprend ſa premiere grandeur. Un naufrage & des bouillonemens ont fait enfin deviner la cauſe de cette inégalité ſinguliere. C'eſt que cette Riviere coule ſous elle-même." On „ en connoît, dit le P. le Couteulx, „ qui ſe perdent entierement, ou en „ partie dans la terre, & vont ſor-

„ tir ailleurs. Mais je ne crois pas
„ qu'on ait guéres entendu parler
„ de Riviere, dont une partie se per-
„ de sous son propre lit pour aller
„ s'y rendre à quelques lieuës de
„ là.

ARTICLE XVIII.

LES VIES DES HOMMES Illustres, omises par Plutarque. Tome IX. contenant Annibal, *par M. Dacier;* Enée, Tullus Hostilius, Aristomene, Tarquin l'Ancien. *L.* Junius Brutus, Gelon, Cyrus, Jason, *traduites de l'Anglois de Thomas Rowe, par M. l'Abbé Bellenger. Volume* in-4°. *Pages* 672. *A Paris chez Rollin fils, Quay des Augustins, à S. Athanase.* 1734.

IL est si difficile de trouver un Auteur, qui ait pour écrire l'Histoire des grands hommes, toutes les qualitez, qu'on admire encore dans Plutarque après plus de quinze cent ans, qu'il est naturel de regretter

qu'une aussi excellente plume n'ait pas achevé son Ouvrage, ou qu'on en ait perdu une bonne partie. Quel trésor pour l'Histoire Ancienne, qu'un tel Recueil, s'il étoit venu tout entier jusqu'à nous ! Il nous tiendroit lieu de ce que l'injure des tems, & les siécles d'ignorance nous ont fait perdre des Ecrits des autres Maîtres de l'Art, puisqu'il n'est aucun fait historique, pour peu qu'il soit intéressant, qui ne tienne à l'Histoire de quelqu'un de ces hommes célébres, que Plutarque semble avoir eu dessein de nous faire connoître.

Nous convenons que cette maniere d'instruire le public des grands évenemens, en lui présentant ceux, qui en ont été les principaux Auteurs, a de grandes difficultés pour l'Historien, & des inconveniens inévitables pour l'Histoire : qu'il faut sçavoir varier les faits en bien des manieres différentes, & les peindre de couleurs toujours nouvelles, sans en altérer la vérité, ce qui n'est pas un talent ordinaire, & que malgré

e variété, il eſt preſque impoſ-
: d'épargner aux Lecteurs tout le
oût des redites; mais ce défaut
: rencontre-t-il pas auſſi dans les
:oires générales & particulieres
Empires, qui ont eu des intérêts
mmuns, lorſque la paſſion, ou la
vention de l'Ecrivain ne déguiſe
les faits de façon à les rendre
:onnoiſſables?
'ailleurs, n'eſt-il pas certain qu'en
nt toujours les yeux des Lecteurs
un même perſonnage, on les
: en état de le ſuivre, pour ainſi
:, pas à-pas, & qu'il n'eſt aucune
ſes démarches, dont ils ne puiſ-
: tirer quelque leçon, ou qui
joûte un trait à ſon caractere? Au
ı qu'il en échappe néceſſairement
.ucoup dans une Hiſtoire liée, où
détail des actions du Héros feroit
guir la narration, & défigureroit
Tableau. Enfin ſi l'Hiſtoire ſuivie
.ne Monarchie, ou d'une Répu-
que a quelque choſe de plus amu-
ıt, & ſi l'on veut, de plus curieux,
le des Hommes Illuſtres ſem-
: devoir être plus inſtructive; &

N v

il n'est point d'état, qui avec son Thucidide, ou son Tite-Live, n'ait encore besoin, pour atteindre au but, que se propose l'Histoire, d'avoir encore son Plutarque.

Il est donc assez étonnant que plusieurs modernes ayant couru avec beaucoup de gloire la même carriere que ceux-là, celui-ci ne trouve presque point d'imitateurs. Mais ne doit-on pas être encore plus surpris que parmi ce peu, que nous avons de Biographes modernes, plusieurs, au lieu de s'appliquer à nous faire connoître les grands hommes des derniers siécles, préferent de consacrer leurs veilles en faveur de ceux de l'Antiquité? Comme si l'Europe, depuis l'établissement des Monarchies, qui la partagent présentement, n'avoit pas de modeles aussi parfaits, que ceux des premiers âges, & que ces modeles, par la raison même qu'ils sont plus voisins de nos tems, n'eussent pas avec nous une plus grande conformité de mœurs, & par conséquent ne fussent point plus propres à nous piquer d'émulation, & plus aisés à imiter.

Les Anglois, par exemple, n'auroient-ils pas dû être plus charmés que M. Rowe eût employé ses grands talens pour ce genre d'Histoire à écrire les vies des Hommes Illustres de sa Nation, que de le voir suppléer ce qui manque à l'Ouvrage de Plutarque? Mais peut-être que cet Auteur n'avoit voulu préluder sur les Anciens, que pour leur opposer ensuite ce grand nombre de Héros, qui ont porté si loin la gloire de l'Angleterre. Que ne pouvoit-on pas se promettre d'un Ecrivain, qui à l'âge de vingt-huit ans joignoit à tant de goût & de capacité, tant d'ardeur pour le travail.

M. l'Abbé Bellenger son Traducteur nous avertit néanmoins qu'il a été obligé de corriger quelques fautes, qui avoient échappé au docte Anglois, pour avoir lû mal dans les Originaux, & les exemples, qu'il en cite dans sa Préface, justifient sa critique. Il fait la même chose en faveur de M. Rowe contre le nouveau Traducteur de Pausanias, qui dans plus d'un endroit lui paroît

avoir mal pris la penſée de ſon Auteur. Il rend d'ailleurs toute la juſtice qui eſt duë à M. l'Abbé G. Il n'a voulu, dit-il, qu'éloigner le ſoupçon qu'il avoit lui-même erré après M. Rowe, & il s'eſt borné à relever les fautes, qui ont rapport à la vie d'Ariſtomene.

Parmi les Vies écrites par Plutarque, & qui ne ſont point venuës juſqu'à nous, étoient celles d'Epaminondas, & de Scipion l'Afriquain; jamais parallele ne fut plus juſte, Rome & la Grece n'ayant peut-être jamais produit deux hommes entre leſquels il y eût plus d'égalité de mérite, ni plus de conformité de mœurs & de vertus. On les avoit ſuppléées dans l'édition d'Amyot de 1645. & on y avoit ajoûté celle d'Annibal, le tout traduit par l'Ecluſe, du Latin de Donat Acciaoli, mais avec un parallele beaucoup moins juſte d'Annibal & de Scipion. M. Dacier compoſa une nouvelle Vie du Général Carthaginois pour mettre à la ſuite de ſon Plutarque François, & on l'a imprimée à la

tête de ce Volume, qu'elle ne depare point.

Cet Auteur commence par observer que Tite-Live a souvent suivi de mauvais Mémoires en parlant d'Annibal, comme quand il dit que ce conquérant ne passa en Espagne qu'à l'âge de vingt-deux ans. Polybe, qui assûre qu'il y alla treize ans plutôt, & immédiatement après que son Pere Amilcar lui eut fait jurer sur l'Autel que toute sa vie il seroit l'ennemi des Romains, lui paroît avec raison mieux instruit; d'autant plus qu'Annibal a dit lui-même qu'il étoit sorti de Carthage à neuf ans, & avant que d'avoir pû être instruit des loix & des usages de son païs.

Il observe ensuite que la marche de ce Héros en Italie, a paru si surprenante aux Historiens, qui avant Polybe ont entrepris de la décrire, que pour la rendre croyable ils ont eu recours aux miracles, & que malgré la censure de l'Historien Grec, Tite-Live n'a pas laissé de donner place dans son Histoire

à ces prétendus prodiges. Il prétend qu'Annibal, un des plus sages, & des plus prudens Capitaines, qui ait jamais commandé des armées, n'étoit pas assez insensé pour s'engager dans une entreprise, dont le dénouement auroit dépendu d'une machine, comme dans une Tragédie. « Il sçavoit, dit-il, que les Gau-
„ lois avoient plus d'une fois passé
„ ces Monts avec des armées nom-
„ breuses, il s'étoit informé des
„ chemins qu'ils avoient tenus, &
„ qu'il devoit tenir, & il avoit pour-
„ vû à tout ce que la prudence hu-
„ maine exigeoit pour assûrer le suc-
„ cès d'un si grand dessein. „

Après des réflexions si sages, on ne s'attendroit pas sans doute à retrouver dans l'Ouvrage de M. Dacier tout ce que la crédulité des anciens Historiens de Rome leur a fait rapporter de miraculeux au sujet de l'expédition de la guerre d'Annibal en Italie, comme si de pareils récits devoient moins défigurer son Ouvrage, que ceux de ces infideles superstitieux. Nous avons aussi un

peu de peine à concevoir que le Général Carthaginois, avant que de passer les Alpes, ait été bien informé de la route, qu'avoient suivie les Gaulois dans ce passage, vû les difficultés immenses, qu'il y rencontra, & le nombre de soldats, qu'il y perdit, ce que rien ne nous porte à croire qui soit arrivé à ces innombrables armées de Gaulois, qui conquirent les plus belles Provinces de l'Italie.

Mais une chose, que nous ne pouvons passer à M. Dacier, c'est qu'à force de se rendre familier le langage des Grecs & des Romains, il semble oublier quelquefois que leur Religion ne s'accorde pas avec la science. En effet, sied-il bien à un Chrétien de s'exprimer ainsi sur la grandeur d'ame, que firent paroître les habitans de Rome aux approches d'Annibal. « Quel Peuple que le » Peuple Romain! Les Dieux pou» voient-ils refuser leur secours à » des hommes, qui joignoient à un » si grand courage une confiance » si entiere dans leur protection?

Cet enthousiasme l'a sans
empêché de se souvenir q
Dieux des Romains n'étoient
des Dieux. Il auroit peut-être
fait de remarquer que cette
deur d'ame & cette religion d
mains se soûtint fort mal, pui
près avoir méprisé Annibal, lo
étoit à leur porte, ils eurent
cheté de le craindre tout
qu'il étoit à Carthage, & fug
la Cour du Roi de Bithynie.

Notre Historien au reste ne
pas moins de justice à Annibal, q
Romains, comme lorsqu'ap
défaite du premier, ce
Capitaine ayant été poussé fo
désordre dans le païs des Brutti
remarque que les deux Consi
Rome n'oserent pendant tout
campagne l'y attaquer. " Aussi, a
„ t-il, ne sçauroit-on dire si Ar
„ n'étoit pas plus admirable dan
„ versité, que dans la prospérit
„ faisant la guerre dans un pa
„ nemi, & avec une armée
„ posée d'un ramas de toutes le
„ tions, qui n'avoient ni les m

„ loix, ni les mêmes coûtumes, ni
„ le même langage, ni les mêmes
„ ſacrifices, ni preſque les mêmes
„ Dieux; de les avoir contenus pen-
„ dant tant d'années, & de les avoir
„ tenus ſi obéïſſans, & ſi bien unis,
„ que jamais il ne ſe ſoit élevé le
„ moindre mouvement entr'elles, ni
„ la moindre révolte contre leur
„ Général, ſur-tout après tant de
„ pertes, & lorſque les convois, &
„ l'argent pour leur ſolde man-
„ quoient abſolument, c'eſt un ſu-
„ jet digne de l'admiration de tout
„ le monde. „ M. Dacier ſemble pourtant encore oublier ici d'aſſez frequentes déſertions, qui affoiblirent beaucoup l'armée Carthaginoiſe, & qu'il a lui-même rapportées.

La premiere des Vies, que M. Rowe nous a laiſſées, & que M. l'Abbé Bellenger a traduites en François, eſt celle d'Enée. On jugera du ſtyle du Traducteur, déja connu par une Traduction de Denys d'Halicarnaſſe, ſur les endroits que nous en citerons. L'Auteur Anglois ne paroît pas chercher à prévenir ſes

Lecteurs sur le sujet de ce premier Ouvrage, quant à la certitude des faits, car il avouë que la premiere Partie en est extrêmement stérile; qu'on y voit partout un trop grand mêlange de fables, à travers lesquelles il n'est pas possible de reconnoitre la vérité, & que la seconde n'est ni beaucoup plus connuë, ni plus certaine. " Les Historiens Romains, " dit-il, ont fait de plus exactes re-" cherches sur les dernieres actions " de ce Héros..... nous trouvons " même dans leurs Ecrits plusieurs " faits racontés avec plus d'exacti-" tude & de clarté, qu'on n'au-" roit dû l'attendre du siécle, où " vivoit Enée; mais... dans la plû-" part de ces faits on ne voit ordi-" nairement que la premiere lueur " de la fidelité de l'Histoire. "

M. Rowe ne nous conduit donc sur les pas d'Enée, pour ainsi dire, qu'à tâtons; mais il sçait donner à ses conjectures une vraisemblance, qui satisfait presqu'autant que la vérité même. " La réputa-" tion d'Enée, dit-il, fut si gran-

„ de, que, selon la coûtume de ces
„ tems-là, il falloit en quelque sor-
„ te qu'on le regardât comme un
„ homme extraordinaire, & des-
„ cendu de quelque divinité. Tout
„ le monde sçait que Vénus fut la
„ Déesse, que les Auteurs des Fa-
„ bles lui choisirent pour mere :
„ peut-être la beauté de sa mere
„ réelle donna-t-elle occasion à ce
„ choix. „

L'Auteur, après avoir dit qu'Hector fut le seul entre les Troyens, à qui on pût comparer Enée; que si le premier avoit quelque avantage sur le second du côté de la valeur, celui-ci l'emportoit du côté de la prudence; qu'on avoit accoutumé d'appeller Hector le bras, & Enée l'ame de Troye, & que les Grecs déclarerent en plusieurs occasions que la prudence d'Enée étoit un plus grand obstacle à leurs desseins, que le courage d'Hector; ajoûte, " Ho-
„ mere étant le plus ancien Auteur,
„ qui ait parlé d'Enée; c'est de lui
„ seul, que nous pouvons appren-
„ dre quelque chose de son caracte-

„ re, & de ce qu'il fit pendant le
„ siége de Troye, il ne paroît pas
„ que ce Poëte ait eu aucun interêt
„ de flatter sa mémoire; ainsi le por-
„ trait, qu'il nous en a fait dans son
„ Iliade, est sans doute fondé sur
„ la vérité. „

Il en rapporte ensuite les princi-
paux traits, & il finit par cette ré-
fléxion fort juste: " quand il le
„ fait venir aux mains avec Achille
„ & Diomede, les deux plus grands
„ Héros de la Grece, quoiqu'il se
„ croye obligé de donner l'honneur
„ de la victoire à ses compatriotes;
„ il ne nous représente pas Enée,
„ comme prenant honteusement la
„ fuite, mais il fait venir des Dieux
„ à son secours, & par ce moyen
„ il rend justice en même-tems &
„ à la valeur des Grecs, & à la
„ pieté du Troyen, qui lui atti-
„ roit la protection non-seulement
„ des Dieux, qui favorisoient la
„ cause des Troyens, mais encore
„ de ceux qui étoient ennemis de
„ sa patrie. „ M. Rowe, comme
on le voit, n'avoit pas été persuadé

par l'Ouvrage du P. Hardouin ſur Homere, qu'Enée étoit le véritable Héros de l'Iliade, & que ce Poëme avoit été fait pour flatter les Rois de la Troade deſcendans de ce Prince.

Si l'on en croit Pauſanias & Denys d'Halicarnaſſe, Enée, après la priſe de la baſſe ville de Troye, s'enferma dans la Citadelle de Pergame, & la défendit long tems avec beaucoup de valeur. Prêt à y être forcé, il s'alla cantonner ſur le Mont Ida, & y tint après la ruine entiere de Troye aſſez long tems, pour obliger les Grecs à lui accorder une capitulation honorable. Alors il envoya ſon fils Aſcagne dans un canton de la Phrygie, nommé *Daſcylitis*, où eſt le Lac Aſcanien, & où ce jeune Prince s'établit. Au bout de quelques années, Aſcagne retourna à Troye, y raſſembla pluſieurs Troyens, qui avoient échappé à la fureur des Grecs, & y fonda un Royaume, qu'il laiſſa à ſa poſtérité, mais beaucoup plus étendu, qu'il n'avoit été dans ſon commencement.

Enée de ſon côté s'embarqua avec

ſes autres enfans, ſon pere, les images des Dieux, & ſurtout le fameux *Palladium*, ſi on en croit pluſieurs Médailles anciennes, & alla chercher un établiſſement, où il pût être plus heureux, qu'il n'avoit été dans ſa patrie. D'autres Auteurs attribuënt ſa délivrance uniquement à ſa pieté. C'eſt, ſelon M. Rowe, un fait conſtant dans l'Hiſtoire, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ſes plus riches tréſors, on vit Enée porter ſon Pere, & les images des Dieux; que les Grecs ſurpris d'une pieté, dont on avoit ſi peu d'exemples, ſe firent un ſcrupule de le troubler dans ſa retraite, & que par reſpect pour lui ils épargnerent même ceux, qui le ſuivoient.

Notre Hiſtorien réfute enſuite ceux qui ont avancé qu'Enée ne dut ſon ſalut qu'à une trahiſon, s'étant joint aux Antenorides pour livrer la ville de Troye aux Grecs. Il ſoûtient que l'autorité de ceux, qui rapportent ce conte, n'eſt pas aſſez grande pour nous obliger d'y ajoûter foy,

d'autant plus que la plûpart des Historiens, qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à propos de les suivre, & de noircir la réputation d'un Prince, qui dans tout le reste de ses actions connuës ne fit jamais rien, qui pût donner quelque vrai-semblance à un crime si énorme. " Il paroît que „ cette fable n'a point d'autre fon- „ dement que la haîne, que Paris, „ & ceux de sa faction avoient con- „ tre lui. „

La maniere, dont M. Rowe tâche de concilier les divers sentimens sur le lieu, où Enée a fini ses jours, ne marque, ni moins de pénétration, ni moins de justesse d'esprit. „ La Thrace, dit-il, la Macédoine, „ l'Arcadie, la Phrygie même dis- „ putent à l'Italie l'honneur d'a- „ voir fixé ce Héros. Dans chacun „ de ces païs, & dans plusieurs au- „ tres, non-seulement on a des preu- „ ves qu'il y a vécu, mais on mon- „ tre des tombeaux, *qui font voir* „ *qu'il y est mort*, & quelques-unes „ de ces Provinces ont un Auteur

„ ou deux, qui appuyent leur pré-
„ tention. Il n'est pas difficile de
„ rendre raison de ces différentes
„ traditions, & de les accorder en-
„ semble : Enée laissa un de ses fils
„ en Phrygie, il maria quelques-
„ unes de ses filles en Arcadie, il
„ passa par la Thrace, il y bâtit
„ une Ville, qu'il appella de son
„ nom, & fit un assez long séjour
„ dans plusieurs autres païs : la plû-
„ part de ces Provinces conserve-
„ rent des monumens de son arri-
„ vée ; il y en eut même plusieurs,
„ qui après sa mort lui érigerent
„ des tombeaux, marques de res-
„ pect & de vénération, qui étoient
„ fort en usage dans ce tems-là,
„ &c. „

L'Auteur examine ici le fameux Passage d'Homere, sur lequel se sont fondés ceux, qui ont soûtenu qu'Enée étoit mort en Phrygie, & il prouve fort bien qu'ils n'en peuvent tirer qu'un très-foible argument. Le séjour de ce Prince en Sicile, & tout ce qui se passa depuis qu'il

qu'il se fut arrêté dans le Latium jusqu'à sa mort : la maniere, dont il mourut, & son apotheose ; le sort de sa double postérité, dont la premiere par *Euryleon*, fils de Creuse, qui prit le nom d'Ascagne, & fut le pere d'Iule, ne finit que dans Jules Cesar ; & la seconde par *Enée Sylvius* fils de Lavinie, ne dura que jusqu'à Romulus, qui en descendoit par sa mere : tout cela est fort intéressant, & se trouve conforme à ce qu'en ont écrit les Historiens les plus suivis.

La Vie de Tullus Hostilius troisiéme Roi de Rome, n'est ni moins bien écrite, ni moins remplie d'une érudition épurée par la plus saine critique. M. Rowe estime que les Historiens, qui ont assûré que ce Prince, avant que d'être élevé sur le Trône, s'étoit signalé dans la guerre, par une ignorance pardonnable dans l'obscurité des premiers siécles de Rome, l'ont vraisemblablement confondu avec *Tullus*, ou *Hostus Hostilius* son ayeul. Sa raison

eſt que pendant le long regne de Numa les Romains n'eurent point de guerre à ſoûtenir. Si ce n'eſt que Tullus ne ſoit allé donner des preuves de ſon courage dans les guerres, que d'autres Peuples d'Italie avoient euës enſemble.

Ce qui donna occaſion au fameux combat des Horaces & des Curiaces, n'eſt nulle part ailleurs mieux développé, que dans cette Vie de Tullus. L'Auteur n'a voulu rien perdre des longs diſcours que Tite-Live fait tenir au Roi de Rome & au Dictateur d'Albe à ce ſujet, mais dans la Deſcription du combat même, il s'eſt plus attaché à Denys d'Halicarnaſſe. Il finit l'hiſtoire de Tullus par un très-beau caractere de ce Prince, à qui il reproche néanmoins de n'avoir pas eu beaucoup de Religion, & il remarque que ce défaut lui fit perdre preſque entierement l'affection de ſes ſujets dans les dernieres années de ſa vie.

La ſuite pour le mois prochain.

ARTICLE XIX.

NOUVELLE TRADUCTION de l'Abregé historique de Justin, avec deux Cartes Géographiques des Païs dont parle cet Auteur. Ensemble un petit Dictionnaire de ces mêmes Païs suivant l'ancienne & moderne Géographie, dédiée à S. E. Monseigneur le Cardinal de Fleury, Grand Aumônier de la Reine, & Ministre d'Etat. Par M. l'Abbé Favier, Prédicateur du Roy, & Prieur de Sainte Vaubourg, deux Tomes in-12. A Paris chez P. G. le Mercier, Imprimeur-Libraire ordinaire de la Ville, ruë S. Jacques, au Livre d'or. 1737. Vol. I. Pages 406. Vol. II. pages 381. non compris le Dictionnaire de 83. pages.

VOici la quatriéme Traduction de Justin en François. Elle est lus récente, & par ce titre seul roit à présumer qu'elle l'empor-ir les autres, si ce n'est que le

nouveau Traducteur avoue de bonne-foi qu'il ignoroit que d'autres se fussent avisés de traduire Justin. » Je crus même, dit-il, qu'il étoit » assez inutile de m'en informer, » parce que, comme notre langue » est sujette à varier, suivant le » sort de toutes les langues vivan» tes, au bout d'un nombre d'an» nées un peu considérable, un » Traducteur nouveau peut se flat» ter de trouver un accès favora» ble auprès du Public. Ainsi j'en» trepris avec courage ce qu'à la » vérité je sentois bien que tout » autre auroit pû executer avec plus » d'agrément : & je l'entrepris d'au» tant plus volontiers, que je ne » destinois à cette occupation que » des momens qui ne prenoient » rien sur ce qui devoit m'occuper » plus sérieusement. »

Quoique la principale occupation de M. l'Abbé Favier ait été celle d'Orateur Chrétien, il est vrai, comme il le dit, qu'il a toujours aimé les Belles lettres, & qu'il a éprouvé la vérité du mot de Ciceron. *Hæc*

studia juventutem alunt, senectutem oblectant. C'èst ce goût si utile aux particuliers & au public qui nous a procuré cette Traduction ; fruit de plusieurs momens de loisir durant six années, & d'un heureux hazard qui fit tomber Justin sous la main de M. Favier. Il ne l'avoit point relu depuis les premiers tems d'étude, où l'on n'est guéres en état de sentir la beauté des Auteurs anciens : mais il y remarqua d'abord tout ce que les Sçavans y ont observé soit pour le fonds, soit pour le style.

Il a raison de dire que Justin est moins connu que son Abregé historique. Que sçait-on de son Origine, de sa patrie de son véritable nom, du tems où il vivoit ! peu de chose ; encore n'est-ce que par conjecture. Sur la foi d'un manuscrit Ancien, où l'Empereur Antonin Pie est cité dans la Préface, l'on a jugé que l'Auteur lui avoit dédié son Ouvrage. C'est le sentiment reçû, mais non sans opposition. Par la même raison on le croit Romain, ou du moins né dans un païs de la

dépendance de Rome. C'est à tort qu'on l'a voulu confondre avec S. Justin Martyr, qui vivoit aussi du tems d'Antonin. Ce qu'il y a de bien assuré, c'est que Justin est l'abbreviateur de Trogue Pompée. Celui-ci étoit un homme de condition, qui vivoit du tems d'Auguste, & qui avoit écrit une Histoire générale en quarante-quatre livres. Justin a suivi la même division & le même plan dans son Extrait. Le regret d'avoir perdu l'Ouvrage de Trogue Pompée, a été la cause du peu de gré qu'on sçait à l'Abbréviateur de son travail. On l'a même taxé d'avoir supprimé l'original, ou d'avoir donné lieu à sa perte par un Abregé. M. Favier le justifie sur ces deux articles. Il n'a pas de peine pour le premier, puisqu'il n'y a ni preuve ni vraisemblance. A l'égard du second la chose est moins aisée. Car quelque obligation que nous ayons à l'Abbreviateur de nous avoir conservé quantité de faits intéressans depuis Ninus jusqu'à Auguste, on ne sçauroit s'empêcher de regretter

l'original même, qui, ſelon les apparences, ſe ſeroit conſervé, ſi l'on n'avoit trop compté ſur l'Abregé. C'étoit l'inconvénient des Extraits avant l'invention de l'Imprimerie. Nous en ſommes heureuſement à couvert aujourd'hui, & tous les Abregés du monde n'empêcheront jamais la poſtérité de jouir du précieux dépôt des excellens Livres que l'Imprimerie a éternisés à force de les multiplier. Nous y avons gagné les Dictionnaires & les Journaux, que les Anciens connoiſſoient peu, ſorte de composé d'abregés, dirons-nous utiles ou pernicieux? Nous décidons le problême. Ils ne ſont pernicieux que pour ceux qui en abuſent; encore le ſont-ils peu, puiſqu'ils ſervent du moins à frayer la voye (autrefois trop épineuſe) de la ſcience: en quoi ils procurent un avantage infini à quiconque ſçait en uſer en recourant aux ſources qui ne peuvent plus ſe perdre déſormais. Avantage ſi grand que tous les Juſtins futurs ne feront jamais oublier les Trogues Pompées de nos beaux ſiécles.

Nous citerons un Passage du commencement de la nouvelle Traduction, pour donner une esquisse de la maniere du Traducteur.

„ *Chapitre I. du premier Livre.*
„ Dans les premiers âges du mon-
„ de les peuples étoient gouver-
„ nés par des Rois. Ceux que l'on
„ élevoit sur le Trône n'y parve-
„ noient point par l'intrigue : on
„ choisissoit parmi les gens de bien,
„ ceux qui s'étoient rendus les plus
„ recommandables par leur sagesse.
„ Nulles Loix ausquelles les Peu-
„ ples fussent assujettis : la volonté
„ du Prince en tenoit lieu. Plus at-
„ tentif à se conserver qu'à s'accroî-
„ tre, chaque Souverain se renfer-
„ moit dans les bornes de ses Etats.

„ Ninus Roi d'Assyrie, fut le
„ premier, qui par une ambition,
„ jusqu'alors sans exemple, donna
„ atteinte à cet ancien usage, qui
„ avoit été transmis chez toutes les
„ Nations, des ancêtres à leurs ne-
„ veux. Ce fut lui, qui le premier
„ osa déclarer la guerre à ses voi-
„ sins: & comme les hommes étoient

„ alors fort peu instruits dans l'art
„ de se défendre, il n'eut pas de
„ peine à pousser ses conquêtes jus-
„ qu'aux frontieres de la Lybie,
„ &c. „

Ce morceau est court : mais il suffit, ce semble, pour faire connoître la beauté du style dans le Traducteur, & le goût même de l'original à qui ne le connoîtroit pas. Nous exhortons à le lire tel qu'on nous le présente aujourd'hui. La fidélité y paroît observée jusqu'à la précision & la justesse, sans préjudice de la clarté. " Les phra-
„ ses *Françoises* sont aussi courtes
„ que les *Latines*. Il en est peu du
„ moins qui soient plus longues. „
Si on ne les a pas renduës mot pour mot, on a imité Ciceron. L'on a donné au Lecteur les expressions non *par compte*, mais *au poids :* maniere unique de bien traduire.

Il y a deux Cartes dans ce Livre, point de Notes critiques, mais simplement des Explications nécessaires pour l'intelligence du Texte. La lecture en deviendra plus aisée,

& peut-être plus utile, soit pour les jeunes Etudians, soit pour les personnes qui ignorent le Latin, & qui aiment l'antiquité.

ARTICLE XX.

T. LIVII PATAVINI Historiarum ab urbe conditâ Libri, qui supersunt XXXV. cum Supplementis Librorum à J. Freinshemio concinnatis. Recensuit, & Notis illustravit J. B. L. Crevier, Rhetoricæ Professor, &c. C'est-à-dire : *Les XXXV. Livres de l'Histoire de Tite-Live, & les Supplémens de Freinshemius, avec les corrections & les Notes de J. B. L. Crevier, Professeur de Rhétorique au College de Beauvais. A Paris aux frais de Gabriel-François Quillau, & Jean Desaint.* MDCCXXXV. in-4. *deux volumes. Pages* 828. *y compris les Traités Préliminaires.*

MOnsieur Crevier dans cette édition de Tite-Live, s'est proposé de donner le Texte le plus

correct qu'il lui seroit possible ; d'éclaircir par des Notes les obscurités qui se trouvent dans le tout, dans l'expression, dans le style ; d'expliquer par des Remarques ce qui regarde l'Histoire, les Loix, les Usages, la Jurisprudence, les Poids, les Mesures, les Monnoyes ; la Géographie & la Chronologie. Pour la correction du Texte, le sçavant Professeur, en s'attachant principalement à l'Edition de Gronovius, comme à la meilleure qui ait paru jusqu'ici, n'a pas négligé les autres secours, qui pouvoient contribuer à la perfection de son Ouvrage. Il a soigneusement consulté les manuscrits, les plus anciennes, & les bonnes éditions, n'introduisant rien dans le Texte qui ne fût fondé sur l'autorité des uns ou des autres. Il avouë modestement qu'il ne se croit pas d'un assez grand poids dans la Litterature, pour imiter la hardiesse (peu goûtée) de deux Ecrivains modernes, l'un Anglois, l'autre François, à changer à leur gré le Texte d'Horace. On sçait assez ceux que

désigne ici M. Crevier, & l'on ne peut que le loüer d'avoir rejetté dans les Notes les changemens qu'il a cru devoir faire, contre la foy des Manuscrits & des Imprimés.

Les remarques sont courtes, claires & précises. Celles qui regardent l'Histoire exigeant quelquefois plus d'étenduë, surtout dans les commencemens de la République, que Tite-Live a traités superficiellement, & dans les endroits où il s'écarte des autres Historiens, & de la vérité, M. Crevier a mieux aimé renvoyer aux sources, à Plutarque, à Denys d'Halicarnasse, que de noyer le Texte dans une érudition incommode & déplacée. Les Poids, les Mesures, les Monnoyes demandoient une explication détaillée, & soûtenuë de preuves : il en a donné un Traité particulier, qu'il a mis à la tête du premier Volume ; & dans les Notes il se contente de les réduire à notre estimation & à nos usages. Par une semblable raison il en a exclus tout ce qui regarde la Géographie, & l'a rejetté

à la fin de l'Ouvrage : c'est-à-dire, qu'il donnera au dernier Tome, une Table Géographique, où sera expliqué tout ce qui s'en trouve dans Tite-Live. Pour la Chronologie, science épineuse, & sujette à bien des difficultés, il s'est contenté de marquer au haut des pages les années de Rome, & les années avant Jesus-Christ.

Tel est le plan qu'il s'est proposé ; tel il l'a executé dans ces deux premiers Volumes. On ne peut marquer plus de reconnoissance qu'il en témoigne pour tous ceux qui l'ont aidé dans ce travail. M. Rollin en particulier, si sa modestie n'en souffre point trop, doit être content des louanges qu'il donne & à sa personne & à ses Ouvrages. On pourroit prendre pour une courte Oraison funebre le long éloge qu'il fait de feu M. Heuzet, homme apparemment fort estimé dans l'Université. Mais sa reconnoissance ne l'aveugle pas sur les défauts de ceux qui l'ont précédé dans cette carriere. Il n'y a pas jusqu'à Tite-Live lui-même, qui

n'éprouve sa censure. Une judicieuse Critique est utile à ceux qui sont ou trop prévenus, ou peu en état de juger par eux-mêmes du mérite des Auteurs. Au reste, le célébre Historien Romain, auquel M. Crevier rend toute la justice qui lui est dûë, ne perdra rien de sa réputation, à être connu, non sans défauts, puisqu'il en a de véritables, mais tel qu'il est en effet, & avec ces défauts là mêmes, admirable par mille endroits, & le premier des Historiens de la République Romaine.

M. Crevier nons dit peu de choses de la personne de Tite-Live, parce qu'effectivement on en sçait fort peu. Il passe légérement sur l'Histoire de la découverte successive, lente, & par malheur, encore imparfaite de ses Livres, sur leur nombre & leur division. il s'étend beaucoup plus sur l'examen de ses Ouvrages, tels que nous les avons. Le premier reproche qu'on fait à Tite-Live, regarde ces Harangues travaillées avec tant de soin, surtout ces Harangues directes, qui blessent,

dit-on, la vraiſemblance. Il y a long-tems que Pompeïus Trogus, au rapport de Juſtin, avoit fait cette Critique, adoptée par de célébres Ecrivains. Le docte Profeſſeur prend ici le parti de ſon Auteur : il étoit naturel qu'il ſe déclarât pour des Diſcours où l'éloquence brille avec tant d'éclat : & l'on ne peut nier que ce défaut, ſi ç'en eſt un, ne ſoit une des grandes beautés de l'Auteur. Pour la *Patavinité* qu'Aſinius Pollion trouvoit dans le ſtyle de Tite-Live, M. Crevier reconnoît fort ſenſément que nous ne ſommes point à portée d'en juger, & que nous ſerions heureux, avec cette imperfection, d'approcher de la beauté & de l'élégante diction de ſon Hiſtorien. On loüe la généreuſe liberté, ennemie de la flaterie, avec laquelle il a écrit, au péril même de ſa fortune, dans un tems où Auguſte, maître de l'Empire, ſe voyoit continuellement encenſé par tout ce qu'il y avoit d'Ecrivains à Rome. Mais on l'accuſe d'avoir ſacrifié l'amour de la vérité, qui dans un Hiſtorien doit

l'emporter sur tout autre sentiment; à l'amour aveugle de sa patrie, & à la gloire chimérique de Rome; tantôt en l'exaltant, dès ses commencemens foibles & obscurs, où lorsqu'elle ne possedoit pas encore l'Italie entiere, comme si elle eût déja été la maîtresse du monde; tantôt en supprimant, en dissimulant, en altérant ce qui n'auroit pas fait honneur aux Romains. On l'accuse de négligence en écrivant. L'Empereur Caligula est peut-être le premier qui lui ait fait ce reproche, dont Périzonius a vérifié la justesse. On ajoûte qu'il omet des faits importans, ou qu'il n'en dit qu'un mot, comme en passant. On prétend, (& cette accusation feroit plus de tort à sa gloire) on prétend qu'il n'entend pas toujours les Auteurs qu'il copie, en particulier Polybe, auquel il doit une partie considérable de son Histoire, sans qu'il l'ait presque jamais nommé, si ce n'est quand il en emprunte peu de chose, ou que les Auteurs sont partagés. Toutes ces accusations sont prouvées par des exem-

ples, qu'il sera bon de lire dans le nouveau Commentateur, afin d'être en garde contre la surprise. A cela près, M. Crevier fait sentir tout le mérite de son Auteur, les beautés & l'utilité de l'Historien fameux auquel il a consacré une partie de ses veilles.

Entre ceux qui ont travaillé sur Tite-Live, il distingue les deux Gronovius pere & fils, M. Doujat, M. le Clerc, & M. Hearn. Ce dernier n'a guéres fait qu'ajoûter un grand nombre de variantes à l'édition de Gronovius, qu'il a d'ailleurs suivie pour les corrections. On y trouve peu de Notes pour l'intelligence du Texte. L'infatigable M. le Clerc, pour être le dernier qui s'est appliqué à ce travail, n'en est pas plus exact. Il paroît même qu'il n'a pas entendu quelques endroits de son Auteur; comme lorsque Caton, parlant en faveur de la Loi Oppienne contre les femmes, dit au second Chapitre du L. XXXIV. *Date frænos impotenti naturæ, & indomito animali, & sperate ipsas modum licentiæ fac-*

turas. Ce qui signifie évidemment: *Lâchez la bride, &c. & esperez après cela qu'elles mettent des bornes à leur licence.* M. le Clerc veut qu'on explique ainsi ce Passage: *Donnez un frein*, &c. & qu'on lise ensuite: *Nec sperate*, &c. Et lorsqu'il explique ainsi cette abbreviation numérale: *Argenti P. M.* cccxxx. *Pecunia millia* cccxxx. Au lieu de lire: *Argenti pondo mille trecenta triginta.*

L'Edition de Doujat à l'usage de M. le Dauphin, paroît à notre Critique une des plus complettes; mais elle n'est pas exempte de fautes. Ce n'est qu'à regret, après bien des précautions & des excuses, qu'il se détermine à les rélever. Mais les fautes, par l'impression devenant publiques, & contagieuses pour plusieurs, la répréhension peut aussi être publique, pourvû qu'on y observe les regles de la modération, & de la politesse. Avec ces ménagemens, on ne peut raisonnablement s'en offenser; & celui sur qui tombe la Critique, quand il est en

état d'en profiter, doit sçavoir gré du moyen qu'on lui fournit de se corriger, & de se perfectionner. M. Crevier trouve donc que Doujat ne sçait pas trop bien la langue dans laquelle il écrit, qu'il n'y a point assez de pureté ni d'élégance dans son style; & qu'enfin il parle très-souvent François en Latin : ce qui choque, dit-il, ceux qui ont puisé le goût de la belle latinité, dans les sources pures de l'Antiquité, & fait soupçonner l'Auteur ou d'ignorance, ou du moins de négligence. Mais comment ne pas le puiser ce goût, dans le commerce intime & assidu, qu'on a nécessairement avec un Auteur tel que Tite-Live, qu'on entreprend de commenter, & avec ceux qu'on est obligé de lire, ou d'avoir lûs, pour exécuter un pareil dessein? N'est-ce pas là sécher de soif au bord d'une belle fontaine; ou comme Tantale, au milieu des eaux? Ce qui confirme la conjecture de M. Crevier, c'est que Doujat paroît peu instruit des Antiquités Romaines, & de tout ce qu'il falloit sçavoir, pour réussir

dans son dessein. Le nouvel Interprete de Tite-Live rend donc un service important, en donnant cette Edition, dans laquelle les Libraires n'ont d'ailleurs rien omis de ce qui étoit nécessaire, pour la rendre belle & commode.

J. Frederic Gronovius, au gré de M. Crevier, surpasse tous ceux qui ont travaillé sur Tite-Live, au moins dans la correction du Texte : car pour les Notes, elles ne suffiroient pas, à qui n'auroit qu'une connoissance superficielle de l'Antiquité ; soit qu'il ait crû inutile de répeter ce que d'autres avoient dit avant lui; soit, ajoûte notre Auteur, qu'il ait jugé indigne de lui de s'abaisser à ce détail. Jacques Gronovius son fils, par le secours de quelques manuscrits, que son pere n'avoit pas consultés, a enrichi les Scholies de celui ci. Il a même ajoûté à la fin du second Tome quelques Dissertations utiles, principalement sur la Géographie, que Frédéric avoit négligée. Mais dans l'un & dans l'autre, & surtout dans Jacques Grono-

vius, la délicatesse de l'élégant Professeur est blessée par la rudesse & la dureté d'un style hérissé, & tout tissu de mots affectés, recherchés, inusités, surannés, tirés des arts les moins connus; c'est le partage du pere: & plus encore des figures outrées, des métaphores bisarres, du Grec latinisé, dont le fils fait ses délices, & l'ornement de son discours.

Les gens de la profession & du mérite de M. Crevier, souffrent avec peine cette dépravation du style & du goût de la bonne Latinité. Son zele est d'autant plus louable, qu'il est impartial, puisqu'il n'épargne pas même, dans M. Doujat, un compatriote qu'il estime, un Professeur autrefois célébre dans l'Université, à laquelle M. Crevier fait honneur par ses talens. La connoissance des bons Auteurs, l'usage qu'il a de leur langue, outre l'interêt public, semble autoriser sa censûre. Si quelqu'un donc de ces Puristes difficiles à satisfaire, s'avisoit d'intenter procès à certaines expressions suspectes de nouveauté, qu'il auroit

lûës dans son Ouvrage, comme, par exemple, *seorsim*, pour *seorsum*, parce qu'il n'a trouvé le premier dans aucun bon Auteur : *Epistola nuncupatoria*; cet adjectif *nuncupatorius*, étant sans exemple chez les Anciens : *Divus*, pour signifier un Saint, mot attaqué par bien des Critiques habiles, & vivement attaqué par plusieurs; mot qu'un sçavant Cardinal, dans la révision qu'il a faite de ses propres Ouvrages, s'est reproché, comme très-impropre, & qui ne signifie en effet, chez les Latins, qu'un Dieu, un homme mis au nombre des Dieux; mot enfin inconnu aux premiers Ecrivains de l'Eglise, même à ceux qui parlent le mieux Latin; inconnu, dis-je, dans le sens que lui donnent les Modernes, & que condamnent les Critiques, si l'on en excepte Scioppius, toujours déterminé à contredire. Si ce Grammairien incommode pousse plus loin sa critique, s'il condamne *variantes Lectiones*, des variantes; *crepundia Orationis*, les ornemens, l'élégance du discours; cette façon schola-

stique de s'exprimer, *τὸ se, τὰ ego ipse, τὰ dare frenos ; servire claritati,* servir, contribuer à éclaircir quelque chose, ou, simplement, éclaircir. S'il conteste *fictitius*, dans le sens favori de l'Ecole ; car les Scholastiques fond grand usage de ce mot, pour dire une chose fausse, supposée, chimérique, en l'opposant au vrai, au réel ; au lieu qu'en Latin, si ce mot est Latin, car il y a des Sçavans qui en doutent, il signifie seulement, factice, artificiel, ouvrage de l'Art, opposé aux productions de la nature, mais néanmoins vrai & réel, & toujours dans le sens physique. C'est ainsi que Pline a dit, *fictitium*, ou selon quelques-uns, *factitium vinum ; factitium*, ou *fictitium oleum ; factitia*, ou *fictitia gemma.* S'il étend sa Critique au mot *suppostitius*, pour dire, supposé, faussement attribué, en parlant d'un Livre. S'il y ajoûtoit encore *sub disciplinâ*, (comme dans cette phrase, *cujus sub disciplina studia mea adoleverant*) qui ne se trouve point dans les Auteurs, au moins dans

ceux qui peuvent servir de regle; quoiqu'ils ayent souvent exprimé la même chose, & Cicéron, plus souvent qu'aucun autre. S'il formoit quelque doute sur *aliquammulti*, *aliquammulta*, mot fort équivoque, très-aisé à remplacer, & contesté dans le seul endroit de Cicéron, où l'on prétend le trouver. Enfin, s'il vouloit discuter avec la même rigueur d'autres phrases, & d'autres locutions qui pourroient l'embarrasser, il seroit aisé de lui répondre, que l'habileté du sçavant Professeur doit le rassûrer, & calmer ses scrupules.

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on lira Tite-Live dans l'Edition de M. Crevier avec un nouveau plaisir, & qu'on y trouvera tout ce qui peut servir à l'intelligence de l'Histoire, & de l'Historien Romain. Ajoûtons, qu'il a fait à proportion pour les Supplémens de Freinshémius, ce qu'il a fait pour le principal Auteur, afin de donner un Ouvrage complet.

ARTICLE

ARTICLE XXI.

*REFLEXIONS CRITIQUES sur l'Elégie. Par M. M***. A Dijon chez A. J. B. Augé, &c.* MDCCXXXIV. in-12. *Pages* 190.

EN 1731. M. le Blanc ayant fait imprimer ses Elégies, avec un Discours sur ce genre de Poësie, l'Auteur de ces *Réfléxions*, y a trouvé, dit-il, *un systême si éloigné de ce qu'on a pensé de mieux jusques ici sur l'élégie*, qu'il a crû qu'il lui *seroit permis de faire quelques Observations sur ce qu'a écrit* M. le Blanc, *& de marquer les endroits où il lui a paru qu'il s'étoit trompé.* Rien n'est plus permis en effet que la Critique en pareille matiere. Celle de M. Michaut est un peu forte. Mais on apprécie les termes sur la nature du sujet de la dispute. Ainsi, quand il traite son Adversaire de *Novateur*, quand il lui attribuë des *erreurs*, celui-ci ne se sera pas offensé

de ces expressions, qui signifient seulement que ses idées sur l'Elégie ont paru à ce Critique, nouvelles & insolites. L'examen qu'il en a fait, l'a engagé à donner un Traité complet de cette espece de Poëme, qui, comme il le dit, tient le premier rang après le Poëme Héroïque, soit Epique, soit Dramatique.

Le premier de ces deux Ecrivains semble les avoir confondus : il prête à l'Elégie les grandes passions, les fureurs de la Tragédie. Celui-ci a entrepris de la rappeller à sa premiere simplicité. " La Tragédie, „ dit il, n'a pour objet que le mer„ veilleux, souvent susceptible d'er„ reur & d'illusion. L'Elégie au con„ traire travaille toujours d'après la „ vérité ; elle écrit l'Histoire des „ cœurs, peint les passions les plus „ intéressantes, dévoile la nature, & „ en découvre les plus secrets mou„ vemens. „ C'est sur ce plan qu'il donne, & qu'il explique les régles de l'Elégie, tirées des meilleurs Auteurs, qui ont écrit sur la Poëtique.

L'Elégie doit sa naissance aux plaintes & à la douleur,

La plaintive Elégie en longs habits de deüil
Sçait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil,

dit M. Despreaux. Tel fut son premier emploi: elle étendit ensuite ses droits sur d'autres sujets, & même sur des sujets entiérement opposés:

Post etiam inclusa est voti sententia compos. (*Horat. de Art.*)

Mais, pour conserver le caractere primitif de cette sorte de Poëme, les véritables Elégies, dit notre Auteur, sont celles qui expriment les regrets d'une personne affligée, & non pas celles qui présentent des images sanglantes, des combats & des triomphes. Mais quelque sujet qu'elle traite, l'Elégie doit toujours se ressentir de son origine, elle doit être simple, naïve, sans enflure, sans affectation ni d'esprit, ni de senti-

mens. *L'aménité, les agrémens tours galans, les expressions fin tout ce que nous appellons graces,* *y regner sur tout.* M. Michaut permet même un peu de négligence & de désordre, & défend l'assujettir trop scrupuleusement l'art, & à la méthode de la composition.

Il demande si l'Elégie peut être Héroïque ou Dramatique. Question déja décidée par les principes qu'il vient d'établir, mais qui lui donne lieu d'expliquer par de nouvelles Réfléxions la nature & les qualités de l'Elégie. Il étoit inutile après cela d'examiner, *si les fureurs tragiques peuvent convenir à l'Elégie*, M. le Blanc se l'est imaginé. *Une passion tendre*, dit-il, *pourra plaire, mais une vive peinture des violences de l'amour, les excès, les emportemens, la fureur même toucheront, frapperont davantage.* Mais ces violences, ces fureurs conviennent-elles à l'Elégie? C'est précisément cette idée singuliere que combat le nouvel Ecrivain, avec tous les meilleurs Auteurs.

Quelles personnes doit-on faire parler dans l'Elégie ? Est-il plus à propos de faire parler les femmes que les hommes ? Deux autres problêmes Poëtiques qu'il se propose. Il résout le premier, en décidant, qu'il n'y a que les malheureux qui puissent remplir les personnages élégiaques. Mais il y veut du choix. L'Athée, le débauché, dignes objets d'horreur & de haine ; *une femme désespérée, dont les discours impies & sacrileges*, reprochent aux Dieux ses malheurs ; une femme telle que l'Ismene de l'Auteur qu'il réfute, en sont sagement exclus. Il le reprend encore, & avec raison, d'y avoir introduit des personnes consacrées à Dieu, ausquelles il donne les passions les plus violentes, & les plus honteuses, *sans observer ni régles, ni bienseances*. Sur la seconde question, continuant la même Critique, il conclut, que les femmes sont moins propres que les hommes aux rôles de l'Elégie, surtout celles qu'a fait paroître son prédécesseur, furieuses, emportées, libertines, &

qui prenant le ton tragique, sorte du caractere essentiel à l'Elégie, q ne souffre rien que de doux, de ter dre, de naturel.

M. Michaut, après quelques ré-fléxions sur l'Elégie Grecque, dont il est difficile de bien juger, parce qu'il ne nous reste guéres que celles de Callimaque ; passe à l'Elégie Latine, & ensuite à l'Elégie Françoise, qu'il examine depuis sa naissance, jusqu'au tems présent, selon ses divers états & ses progrès. L'Elégie Grecque lui paroît *avoir quelquefois péché par trop de tristesse, & l'Elégie Latine par un enjouëment trop libre.* En rapportant les jugemens qu'on a faits des Poëtes élégiaques de l'ancienne Rome, & de leurs Ouvrages, chose cent fois répétée, & connuë de tout le monde, il approuve celui du P. Rapin, qui donne a Tibulle l'élégance & la politesse, à Properce, la noblesse & l'élevation, mais qui préfére Ovide à l'un & à l'autre ; parce qu'il est plus naturel, plus touchant, & plus passionné, & qu'il a mieux exprimé le caractere

de l'Elégie. Pour lui, voici son sentiment. *Je souhaiterois*, dit-il, *écrire avec autant de délicatesse & d'esprit qu'Ovide, je me ferois gloire d'avoir le sublime de Properce ; mais je voudrois faire des Elégies comme Tibulle* |Ce souhait, plus aisé à faire qu'à accomplir, donne réellement l'avantage à Tibulle ; & c'est un jugement assez commun.

L'Auteur remonte jusqu'à nos anciens Poëtes Provençaux, pour trouver l'origine de l'Elégie Françoise. Mais leur Poësie, ajoûte-t-il, ne fut qu'un jargon ridicule, qui ne me paroît mériter aucune attention. Il ne témoigne pas beaucoup plus d'estime pour ceux qui les suivirent, jusqu'au commencement du dix-septiéme siécle. Seulement il fait grace à Desportes & à Bertault, dont les Elégies lui paroissent plus régulieres, les sujets mieux choisis, & mieux maniés. Les Poëtes du dernier siécle, & de celui-ci, sont trop connus, pour qu'on s'arrête à en faire le caractere. Aussi le Chapitre *De l'Elégie Françoise*, telle qu'elle

est aujourd'hui parmi nous, est-il des plus courts, & les réfléxic qu'il contient, n'ont rien de partic lier, ni de remarquable.

Les défauts qu'on reproche à notre Elégie, & même en général, à la Poësie Françoise, sont le mêlange du Tragique & du Comique, de l'Héroïque & de Badin; le Burlesque dans des sujets sérieux, comme on le voit dans certaines Parodies, l'Elégie sur le ton de la Tragédie; en un mot toute cette bigarrure de Poëmes, que notre Auteur appelle *Hermafrodites*. La bassesse, ou la petitesse des sujets qu'il bannit absolument de l'Elégie, les écarts de l'imagination, les traits éclatans, les *pointes*, les *bons mots*; *& même ce qui flatte trop agréablement l'oreille, comme le refrain, ne doivent point*, selon lui, *y être employés.* Mais comment sera reçûë la Regle, qu'il établit au même endroit? *On ne sçauroit être trop exact à s'assujettir au goût de son Pais, quand même il seroit dépravé. .... Je ne sçai pas même encore s'il ne seroit*

point condamnable, de suivre avec trop d'ardeur le bon sens au préjudice de la mode : surtout, après qu'il a dit dans ce Chapitre, que les défauts, qui ont défiguré l'Elégie Françoise, ne viennent que de *la négligence des Poëtes, qui ont suivi le torrent du mauvais usage*, & du *mauvais goût*, qui *corrompit presque tous leurs Ouvrages.*

A quoi donc fixer notre Elégie, & quels sujets lui permettra-t-on de traiter ? Il semble, dit M. Michaut, que la douleur & le plaisir lui soient devenus propres indifféremment. Le champ est vaste, & la source ne tarira jamais. Il n'exclut que les excès, & veut qu'il y regne toujours une certaine *médiocrité* de sentimens, de tours, d'expressions ; de la passion, sans libertinage, de la délicatesse, du naturel, mais rien qui blesse, ni dans les termes, ni dans les choses, la modestie dont notre langue se fait honneur, beaucoup plus qne nos mœurs. Au reste, tous ces préceptes sont appuyés d'exemples des bons & des mauvais Poëtes, les uns & les

autres servant presque également à former le bon goût.

Parmi tous les objets, qui conviennent à l'Elégie, peut-on douter que les objets sacrés ne méritent une place, & même la premiere place? « Ce n'est point par sa natu-
» re qu'elle y est opposée : elle
» peut exprimer avec autant de sen-
» timent le repentir d'un pécheur,
» que les regrets d'un amant: c'est
la dépravation de nos Poëtes, qui
» l'a réduite à la tendresse, & au
» langage de l'amour prophane. La
» sainteté n'est pas ennemie de la
» délicatesse & des graces élégia-
» ques. Ceux qui prononcent hardi-
» ment, dit M. Godeau, qu'il n'y
» a point de sujets agreables dans
» l'Ecriture, parlent d'un païs dont
» ils n'entendent pas la langue.
» Qu'y a-t-il de plus touchant, par
« exemple, que les larmes de Da-
» vid sur la mort de Saül & de Jo-
» nathas? L'Iphigénie de M. Raci-
» ne, fit croire à un Bel Esprit du
» siécle passé, qu'on pouvoit re-
» trancher de notre Theatre l'a-

„ mour profane, & faire des Tragé-
„ dies très-tendres, & très belles,
„ sans cette passion. Ne reviendra-
„ t-on jamais, s'écrie un autre Au-
„ teur, de l'entêtement déplorable
„ où l'on est, que pour réussir en
„ vers tendres, il faut emprunter
„ les sentimens & les paroles d'une
„ vénus, d'un Cupidon, d'un Ado-
„ nis? „ Ce n'est-là qu'une partie des Réfléxions de M. Michaut sur ce sujet. Mais mieux que toutes les Réfléxions, les succès de tant d'excellens Poëtes, qui ont signalé leurs talens sur des sujets de Religion & de piété, montrent combien ces divins objets ont d'avantage sur ceux, qui n'empruntent leurs graces que de la corruption du cœur. Notre Auteur fait une longue énumération de ceux, qui se sont distingués sur de pareils sujets, soit en Latin, soit en François. Il finit par l'examen de cette question, *si l'on peut faire des Elégies en prose?* Et il soutient, que si le systême de M. de la Motte pouvoit avoir lieu, ce seroit en faveur du Poëme élégiaque. Il est de

„ ceux, dit-il, où la nature doit
„ agir principalement, & que l'art
„ ne sçauroit manquer de gâter. Ra-
„ menons donc, continuë-t-il, l'E-
„ légie au langage ordinaire, & si
„ cette diversion menace d'insipi-
„ dité, contrebalançons ce défaut,
„ par les beautés d'une Prose bien
„ harmonieuse. „

ARTICLE XXII.

LE PARTERRE GEOGRAPHIQUE & Historique, ou Nouvelle Méthode d'enseigner la Géographie & l'Histoire, dépouillée de la contrainte des Méthodes ordinaires, & réduite en forme d'amusement simple & facile, dédiée à Monseigneur le Dauphin. A Paris, chez Nyon fils, au bout du Quay des Augustins, près le Pont Saint Michel, à l'Occasion. 1737. in-8°. *Pages* 87.

NOus sommes dans le siécle des Méthodes : c'est au succès & à l'événement à décider de leur

utilité. L'Auteur de celle-ci assû-
„ re, qu'il a des exemples de jeu-
„ nes enfans de sept à huit ans,
„ qui ont fait des progrès étonnans
„ & rapides, étant conduits par cet-
„ te nouvelle Méthode. Que plu-
„ sieurs personnes, connuës par leur
„ mérite & leur sçavoir, consultées
„ avant que de la mettre au jour,
„ ont pensé qu'elle ne pouvoit être
„ que très-avantageuse. „ D'ailleurs, l'Approbateur reconnoît qu'elle lui *a paru fort ingénieuse, & d'une execution facile*; deux points, & surtout le second, essentiels en pareille matiere. *Ce n'est* cependant, *à proprement parler, que l'Annonce de notre nouvelle Méthode*, dit M. de B**. à la page 30. Elle consiste, pour la Géographie, à marquer dans la maison que chacun occupe, par des objets sensibles & distincts, la situation des Royaumes, la position des Villes, & tous les autres détails de la Géographie; ensorte que chacun de ces objets représente un Royaume, une Province, une Ville, &c. La chose s'executera d'une

maniere plus nette & plus dégagée, dans un terrain uni & découvert, tel que celui d'un Jardin. Aussi l'Auteur a-t-il pris pour exemple le Jardin des Thuilleries, dont il donne le Plan. Il y joint une Carte d'Europe; & appliquant ensuite cette Carte au Plan des Thuilleries; le Plan en rouge, la Carte en noir, on remarque d'un coup d'œil à quelle partie du Jardin se rapporte tel Royaume, telle Province, telle Ville, telle Mer, Lac, Montagnes, Rivieres, &c. Ces idées & ces positions s'impriment naturellement & sans effort dans l'imagination des Enfans.

A l'égard de l'Histoire, M. de B**. a imaginé « un nombre fixe de „ Pyramides, qui par la différence „ de leurs figures, & la variété de „ leurs couleurs, représenteront „ sans confusion, & les hommes „ illustres, & les principaux faits „ de l'Histoire, qu'il sera très-fa- „ cile de retracer tous les jours à „ l'esprit. „

Des trois Parties qui composent

cet Essay, ou cette *Annonce*; la premiére contient la Description des Plans, la maniere de les construire, & celle des Pyramides, leurs attributs, & leurs usages, avec les Arbres historiques. La seconde fait l'application des Plans, des Pyramides, & des Arbres à la Geographie & à l'Histoire. La troisiéme donne la maniere de conduire & de ménager l'esprit des enfans & des jeunes gens dans cette étude familiere & amusante: car l'Auteur a prétendu la réduire à un amusement, & à une espece de jeu, à la portée de ceux à qui cette Méthode est destinée; & il nous avertit que l'expérience a sécondé la justesse de ses vûës. Il faut l'en croire sur sa parole.

ARTICLE XXIII.

DISSERTATION SUR LA prétenduë Lettre de S. Chrysostome à Césarius, où l'on réfute ce que M. Bayle en a dit dans son Dictionnaire Historique & Critique. Par le Pere Merlin Jésuite.

A l'Article d'Emeric Bigot Note C. l'Auteur du Dictionnaire semble vouloir simplement rapporter la pensée des Journalistes d'Hollande au sujet de cette Lettre. Mais on voit qu'il adopte leur sentiment, quand on lit dans la Table des Matieres de son Livre, au mot *Chrysostome* cette décision absoluë: *Sa Lettre à Césarius formellement contraire à la Transsubstantiation.* Notre Critique fait ici trois fautes considérables ; l'une d'omission, & les deux autres de commission. 1°. Il envie à ses Lecteurs l'histoire de cette Lettre, quoiqu'elle soit tout-à-fait digne de leur curiosité. 2°. Il prononce hardiment que cette Lettre est de S. Chrysostome, & il n'en est pas bien sûr. 3°. Il juge par ouir dire, & sans connoissance de cause, que cette Lettre est formellement contraire à la Transsubstantiation. Je vais traiter en peu de mots ces trois points. J'exposerai l'Histoire, je rechercherai l'Auteur, je développerai le sens de la

Lettre par rapport à l'Euchariſtie.

PREMIERE PARTIE.

Hiſtoire de la prétenduë Lettre de Saint Chryſoſtome à Céſarius.

On eſt peut-être ſurpris d'entendre parler de l'hiſtoire d'une Lettre. Mais celle-ci a eu ſes avantures, & preſque Romaneſques; l'Italie, l'Angleterre, la France, la Hollande, en ont été le theatre. Elle eſt devenuë fameuſe, non par ſon mérite & ſon importance, mais par les diverſes révolutions de ſa fortune. Ce fut en l'année 1548. qu'elle parut, & qu'on la cita pour la premiere fois depuis un grand nombre de ſiécles. Pierre Martyr, un des principaux Sacramentaires de la Secte de Zuingle, avoit été attiré en Angleterre l'année précédente 1547. par le Tuteur du jeune Roy Edoüard, & dans une diſpute publique qu'il eut avec Gardiner Evêque de Vincheſtre, ſur la Préſence réelle, & ſur la Tranſſubſtantiation, il ſurprit fort

le monde, en citant un passage de cette Lettre, qui avoit été inconnuë jusqu'alors à tous les Sçavans. Il se vanta de l'avoir copiée toute entiere sur un ancien manuscrit Latin, & il déclara avoir déposé sa copie dans la Bibliotheque de l'Archevêque de Cantorbery, qui étoit en ce tems-là Thomas Cranmer. Il ne dit point dans quelle Bibliotheque il avoit trouvé ce manuscrit, ni même, comme le fait entendre M. Bigot *, en quelle Ville ; mais on jugea que c'étoit à Florence, parce qu'il étoit Florentin. On pouvoit aussi aisément juger que c'étoit à Padouë, à Boulogne, à Naples, à Lucques. Cet Apostat de l'Ordre des Chanoines Reguliers, après avoir fait sa Profession à Fiesoli, avoit successivement demeuré en tous ces lieux, & il y avoit été dans une grande considération pour son mérite, & les postes les plus distingués de sa Congregation qu'il avoit rem-

* Emer. Bigot. in Præf. Epist. ad Cæsar.

Ainsi, comme dans la suite on ercha ce manuscrit, surtout à ence, on doit croire plutôt ceux assûrent, que Pierre Martyr dit ressément, qu'il avoit vû ce ma-crit à Florence.

Gardiner ne dut pas être fort em-assé de répondre à une difficulté, n'avoit rien de singulier & d'im-vû que le nom de S. Chrysos-ie. En effet, ce sont quelques ressions semblables à celles de odoret, qui n'ont jamais causé grand embarras aux Controver-s habiles. On sçait au moins cer-ement qu'en 1552. Gardiner * nia point que la Lettre en ques-ı ne fût l'ouvrage d'un ancien teur, ni même d'un Patriarche Constantinople appellé Jean. Il tendit donc en premier lieu, que Patriarche n'étoit pas Saint Jean ryfostome, mais ou Jean de Cap-oce, qui occupa le siége de Con-itinople, sous l'Empereur Anas-

Petr. Mart. in Defens. de Euch. adv. diner. p. 1. Obj. 201. p. 368.

tase, ou Jean le Jeusneur, qui fu élevé à la même place sous l'Empereur Tibere. Un Auteur Calviniste a imprimé que Gardiner attribua cette Lettre à S. Jean l'Aumônier Patriarche de Costantinople. Est-ce Gardiner ou cet Auteur *, qui d'un Patriarche d'Alexandrie a fait un Patriarche de Constantinople? La bévûë est sans doute sur le compte du dernier, qui n'a pas eu la premiere pensée de la reprocher à l'Evêque de Vinchestre. Gardiner fi voir en second lieu, que le Passag objecté ne favorisoit en aucune façon, ni les Sacramentaires, ni les Lutheriens, & devoit être nécessairement expliqué dans un sens conforme à la Transsubstantiation, dont il étoit par lui-même tout-à-fait susceptible.

Cependant Pierre Martyr n'o rendre publique cette Lettre, & n permit jamais qu'on en multipli les copies, si-non du seul Passag

* Author. Expostal. ad Joan. Hamj demium.

ncernoit l'Eucharistie. Ce qui
tourna, selon M. Bigot, est
ntité de fautes considérables,
igurent le Manuscrit Floren-
qu'il paroissoit impossible de
r, jusqu'à ce qu'on eût trou-
manuscrit Grec, ou un autre
crit Latin de la même Lettre.
n ne peut nier que cette con-
'eût toutes les apparences d'un
e d'iniquité, & que sans ju-
t téméraire on l'en pouvoit
nner. En 1553. Pierre Mar-
appréhension de la Reine
, qui avoit succedé à Edoüart,
brusquement l'Angleterre,
à sa copie unique entre les
de Cranmer. Elle périt avec
heureux, dont la Bibliothe-
t pillée & dissipée, quand
ecuta à mort en 1556.
ır réparer cette perte jugée
iable par les Disciples de Pier-
tyr, trois d'entre eux, sçavoir
eux Médecin * Conrad Ges-
ommé le Pline d'Allemagne,

* Perron, Liv. 2. de l'Eucharistie.

tase, ou Jean le Jeusneur, qui fut élevé à la même place sous l'Empereur Tibere. Un Auteur Calviniste a imprimé que Gardiner attribua cette Lettre à S. Jean l'Aumônier Patriarche de Constantinople. Est-ce Gardiner ou cet Auteur *, qui d'un Patriarche d'Alexandrie a fait un Patriarche de Constantinople? La bévûë est sans doute sur le compte du dernier, qui n'a pas eu la premiere pensée de la reprocher à l'Evêque de Vinchestre. Gardiner fit voir en second lieu, que le Passage objecté ne favorisoit en aucune façon, ni les Sacramentaires, ni les Lutheriens, & devoit être nécessairement expliqué dans un sens conforme à la Transsubstantiation, dont il étoit par lui-même tout-à-fait susceptible.

Cependant Pierre Martyr n'osa rendre publique cette Lettre, & ne permit jamais qu'on en multipliât les copies, si-non du seul Passage

* Author. Expostal. ad Joan. Hampdemium.

me de son Ouvrage intitulé *Varia sacra*. Mais comme ce Manuscrit est representé dans cette édition avec toutes ses fautes, & si broüillé en plusieurs endroits, qu'on n'y entend rien, on ne le trouva gueres plus avancé qu'auparavant. Il fallut en venir à tenter la surprise d'un exemplaire de M. Bigot, & on y réussit à souhait, car la partie de sa Préface, qui concerne la Lettre à Césarius fut aussi enlevée. Jacques Basnage fit paroître l'un & l'autre en 1687. Cette derniere édition servit au Pere Hardoüin pour donner la sienne en 1689. avec une sçavante Dissertation, qu'il a intitulé *de Sacramento Altaris*. Voilà les avantures de cette fameuse Lettre qui est en soi d'une consideration très-médiocre, mais de grands interêts donnent du prix à tout ce qui les sert, & même à tout ce qui a la seule apparence de pouvoir les servir. Il est quéstion maintenant d'examiner si cette Lettre est veritablement de S. Chrysostome.

La suite pour le mois prochain

été enfin déterrée à Florence dans la Bibliotheque des RR. PP. Dominicains du Couvent de saint Marc.

Cette piéce avoit échappé aux Gesners & aux Simlers ; il n'en fut pas de même, quand M. Emeric Bigot de Roüen, l'un des plus sçavans & des plus honnêtes hommes de son siécle, entreprit de la découvrir dans un Voyage qu'il fit en Italie. Il rechercha à son retour des témoignages qui assûrassent la vérité de ce monument, & qui rendissent son autenticité incontestable. Quand il en fut satisfait, il fit imprimer en 1680 la lettre à Césarius avec quelque autres pieces, à la fin de la vie de S. Chrysostome composée par Palladius, dont il avoit trouvé le texte Grec dans la Bibliotheque du Grand Duc. Mais les avantures de la Lettre ne sont pas encore finies. Il arriva que l'impression étant achevée, Messieurs Grandin & Faure Docteurs de Sorbonne conseillerent à M. Bigot de supprimer la Lettre à Cæsarius, & il se rendit à leurs raisons. Par malheur elle avoit été an-

noncée à tout le monde sçavant, & elle étoit attenduë avec un empressément incroyable. Ainsi plusieurs Catholiques même furent fâchés de cette suppression.

* Pour les Calvinistes, ils jetterent les hauts cris, comme il paroît par la plainte d'un Anonime (qu'on a crû d'abord être M. Justel, & ensuite M. Allix) imprimée à Londres en 1682. & par les Journaux de Hollande, qui durant plusieurs années ne manquerent pas une seule occasion de parler de la Lettre à Césarius & de M. Bigot. L'Auteur du Dictionnaire critique & Historique rapporte de quelle maniere ils le firent en dernier lieu. *Le dessein de M. Bigot avoit été de joindre à la Vie de S. Chrysostome l'Epître à Césarius, qu'il avoit déterrée dans une Bibliotheque de Florence. Mais elle parut si formelle contre la Transubstantiation, que ses Examinateurs le contraignirent de la supprimer.* Les Journalistes & M. Bayle ont tort de supposer à ces Messieurs une telle

* Expostul. ad Joan. Hampdenium.

quer : sa Réplique a paru à Vérone. Enfin le Théologien défenseur du Pere Segneri vient de donner à Milan une contre-Réplique ; & telle est jusqu'ici la suite de cette dispute.

D'UTRECHT.

Nicolas le Fevre a imprimé ici *Traité du Formulaire, où l'on examine à fond l'affaire du Jansénisme, quant au fait & quant au droit.* Quatre volumes *in*-12. 1736.

L'Auteur de ce Traité s'est proposé d'examiner la Question du Formulaire en elle-même, & de ne rien dire qui n'ait un rapport direct ou aux erreurs que l'Eglise a condamnées dans les cinq Propositions, ou à l'attribution de ces erreurs au Livre de Jansenius, ou à la nécessité de reconnoître que cette attribution est juste. Ce sont ses paroles, & c'est ainsi qu'il explique lui-même son dessein.

DE GENEVE.

Lettre à M. N. N. sur la De-

claration ſolemnelle que la Commiſſion Royale de Berlin a publiée de l'innocence du ſyſtême de Philoſophie de M. Wolf, Profeſſeur à Marbourg. *Cette Lettre eſt datée du* 10. *Decembre* 1736. *& ſignée* Koethen. Brochure *in*-4. Pages 7.

FRANCE.

DE PARIS.

Lettre Philoſophique, pour raſſurer l'Univers contre les bruits populaires d'un dérangement dans le cours du Soleil; au ſujet du vent furieux & de la chaleur extraordinaire qu'il fit le Samedy 20. *Octobre* * *dernier* 1736. *A Paris chez Prault pere, Quay de Gêvres, au Paradis.* 1736. Brochure *in*-12. *Pages* 31.

Cette Lettre eſt d'un Phyſicien très connu dans le monde. Il y établit ſur les principes les plus certains, la régularité des mouvemens céleſtes, & explique les cauſes particulieres des dérangemens, ou plutôt de la varieté qu'on obſerve dans les ſaiſons, & des changemens qui ar

rivent en divers tems dans la tempé-
rature des mêmes Climats. Ceux qui ont entrepris d'en rendre compte, ou ne sont point entrés dans le fond de la Question, ou ont paru le faire, en combattant par des conjectures, des principes prouvés & reconnus.

*Lettre de M**. à Madame la Princesse de ***. au sujet des Essais Historiques & Critiques sur le Goût. A Paris chez Prault pere, à l'entrée du Quay de Gêvres, au Paradis.* 1736. in-12. *Pages 26.*

L'Auteur attaque principalement les idées d'un Sçavant sur l'origine des Fables, & de l'Idolâtrie ; idées suivies, & poussées plus loin dans le Livre des *Essais*. La Lettre contient encore des réfléxions importantes sur d'autres points, qui méritent attention.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise, le Jeudy 10. *Janvier* 1737. *à la reception de M. de Foncemagne. A Paris de l'Imprimerie de Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roi & de l'Académie Françoise*, in-4. Le Discours de M. de Fonce-

magne, & la Réponse de M. l'Abbé de Rothelin, sont véritablement dignes & de la réputation de leurs Auteurs, & de la célebre Compagnie dont ils sont membres.

Traité de la véritable Religion, contre les Athées, les Déistes, les Payens, les Juifs, les Mahométans. & toutes les fausses Religions. Cinq volumes *in*-12. A Paris chez Hippolyte Louis Guerin, ruë S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin. 1737.

Les Livres de cette espece deviennent de jour en jour plus nécessaires; & s'ils sont bien faits, on ne peut trop les multiplier & les répandre.

Entretiens de M. le Commandeur de ***. au sujet des affaires présentes, par rapport à la Religion. 1737. Volume *in*-12.

C'est la suite & le supplément des *Entretiens de la Comtesse & de la Prieure*, qui ont été lûs avec beaucoup de satisfaction & de fruit. Ceux-ci ne sont pas moins estimés des personnes raisonnables & judicieuses. On y trouve, entre autres choses les faits de S. Cyprien, d'Hono-

rius, du Concile de Rimini, des trois Chapitres, non-seulement défendus contre l'abus qu'en font les Novateurs depuis quelques siécles, mais expliqués d'une maniere qui les met à la portée du commun des fideles. On y fait voir que certains Livres lûs sans précaution, parce qu'on ne connoît pas le danger, contiennent en effet des erreurs condamnées. On réimprime actuellement les premiers *Entretiens*, dont l'édition est épuisée.

Thiboust a imprimé depuis quelque tems un Poëme Latin sur la Montre. Il a pour titre : *Gnomon Manualis*. On le suppose composé par cinq ou six Ecoliers de Seconde. Bien des Maîtres seroient embarrassés à traiter de la même maniere un pareil sujet.

Le Sujet du Prix que l'Académie des Inscriptions & des Belles-Lettres distribuëra à Pâques de l'année 1738, est : *Quelles étoient les Loix de l'Isle de Crete ; si Lycurgue en fit usage dans celles qu'il donna à Lacédemone, & quel rapport il y a entre*

ces Loix. Les Piéces affranchies, doivent être remises entre les mains de M. de Boze, Secretaire de l'Académie, avant le premier de Décembre 1737.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Fevrier 1737.

ART. XIII. Essai de Theodicée, &c. Par M. Leibnitz T. 2. P. 197.
ART. XIV. Traité de l'Obéïssance des Chrétiens aux Puissances Temporelles, &c. 241.
ART. XV. Essai sur la Critique, par M. Pope : Traduit de l'Anglois en François, par M. de S***, &c. 244.
ART. XVI. Lettres du R. P. Dom Toussaints du Plessis, Benedictin, au sujet d'une Dissertation sur le Soissonnois, avec les Réponses aux mêmes Lettres, par M. le Bœuf, Chanoine d'Auxerre. 270.
ART. XVII. Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, XXII. Recueil. 278.
ART. XVIII. Les Vies des Hommes Illustres, omises par Plutarque, Tome IX contenant Annibal, par M. Dacier; Enée, &c. traduites par M. l'Abbé Bellenger. 295.
ART. XIX. Nouvelle Traduction de Justin. Par M. l'Abbé Favier. 315.
ART. XX. T. Livii Patavini Historiarum

Libri XXXV. &c. Notis illustravit J. B. L. Crevier, &c. 322.
Art XXI. Réfléxions Critiques sur l'Elégie, par M. M***. 337.
Art. XXII. Le Parterre Géographique, dédié à Monseigneur le Dauphin. 348.
Art. XXIII Dissertation sur la prétenduë Lettre de S. Chrysostome à Césarius. 351.
Art. XXIV. Nouvelles Littéraires. 364.

Errata pour le mois de Janvier 1737.

Page 122. ligne. 22. *lisez*: utile, & même.
P 123. lig 2. *effacez*: même.
Ibid. l 15. *lisez*: ce ne sont pas seulement.
P. 124 l. 13. de dévoiler; pour, &c. *lisez* de dévoiler, pour, &c.
Ibid l. 16. Chrétiennes, & c'est, &c. *lisez* Chrétiennes: & c'est, &c.
P. 132. l. 12. Schroder, *lisez* Schroeder.
P. 133. l. 25. & 26. naissances, *lisez*: naissance.
P. 138 l. 25. controverse, cette édition, *lisez*: controverse. Cette édition.
P. 153. l. 3. le huitiéme siécle, *lisez*: le treiziéme siécle.
P. 155. l. 7. est même, *lisez*: est encore.
P. 158. l. 18. montre, *lisez*: montra.
P. 159. l. 25. ces Mémoires, *lisez*: les Mémoires.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

OBSERVATIO

De l'Imprimerie de C. Rousset.

M. S.	
32. 17.	Tycho medius, ad Eraſtot nem, & medium ſinum Æ ſtuum.
33. 30.	Eratoſthenes totus.
34. 5.	Ad ſinum tertium Æſtuum.
36. 31.	Ad mare Vaporum.
37. 19.	Ad Timocharim.
39. 17.	Ad Archimedem.
39. 52.	Ad Platonem.
40. 42.	Plato medius, & Archimede

Libri XXXV. &c. Notis illustravit J. B. L. Crevier, &c. 322.
Art XXI. Réfléxions Critiques sur l'Elégie, par M. M***. 337.
Art. XXII. Le Parterre Géographique, dédié à Monseigneur le Dauphin. 348.
Art. XXIII Dissertation sur la prétenduë Lettre de S. Chrysostome à Césarius. 351.
Art. XXIV. Nouvelles Littéraires. 364.

Errata pour le mois de Janvier 1737.

Page 122. ligne. 22. *lisez*: utile, & même.
P 123. lig 2. *effacez*: méme.
Ibid. l 15. *lisez*: ce ne sont pas seulement.
P. 124 l. 13. de dévoiler; pour, &c. *lisez* de dévoiler, pour, &c.
Ibid l. 16. Chrétiennes, & c'est, &c. *lisez* Chrétiennes: & c'est, &c.
P. 132. l. 12. Schroder, *lisez* Schroeder.
P. 133. l. 25. & 26. naissances, *lisez*: naissance.
P. 138 l. 25. controverse, cette édition, *lisez*: controverse. Cette édition.
P. 153. l. 3. le huitiéme siécle, *lisez*: le treiziéme siécle.
P. 155. l. 7. est même, *lisez*: est encore.
P. 158. l. 18. montre, *lisez*: montra.
P. 159. l. 25. ces Mémoires, *lisez*: les Mémoires.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

OBSERVATIO

De l'Imprimerie de C. Rosuster.

M. S.	
32. 17.	Tycho medius , ad Erastot nem,& medium sinum Æ stuum.
33. 30.	Eratosthenes totus.
34. 5.	Ad sinum tertium Æstuum.
36. 31.	Ad mare Vaporum.
37. 19.	Ad Timocharim.
39. 17.	Ad Archimedem.
39. 52.	Ad Platonem.
40. 42.	Plato medius, & Archimede

Eudoxus, Manilius.

Eudoxus, Menelaus.

Eratosthenes, Timocharis.

-ineman.
istarchus.

, Selenius.
charis.
Copernic.

1 11

. 1. 13. *superius cum Platone*

-atur Taruntius.

EMOIRES

POUR

'HISTOIRE

S SCIENCES

ET

ES BEAUX ARTS.

Mars 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le ***PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.***

Mars 1737.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1720.	5.	v.
1702.	12.	v.	1721.	12.	v.
1703.	12.	v.	1722.	12.	v.
1704.	13.	v.	1723.	12.	v.
1705.	12.	v.	1724.	12.	v.
1706.	12.	v.	1725.	12.	v.
1707.	12.	v.	1726.	13.	v.
1708.	12.	v.	1727.	12.	v.
1709.	12.	v.	1728.	12.	v.
1710.	12.	v.	1729.	12.	v.
1711.	12.	v.	1730.	12.	v.
1712.	12.	v.	1731.	12.	v.
1713.	12.	v.	1732.	12.	v.
1714.	12.	v.	1733.	12.	v.
1715.	12.	v.	1734.	12.	v.
1716.	12.	v.	1735.	14.	v.
1717.	12.	v.	1736.	15.	v.
1718.	12.	v.	1737.	3.	v.
1719.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts

Mars 1737.

ARTICLE XXV.

LES VIES DES HOMMES Illuſtres , &c. Voyez l'Article XVIII. du mois de Fevrier, page 195.

Voyez l'Article XVIII. du mois de Fevrier, page 195.

MONSIEUR Rowe commence l'Hiſtoire d'*Ariſtomene* * le Meſſènien par une réfléxion très-judicieuſe, ſur ce qu'on a ſouvent fait beaucoup de tort aux

* Vie d'Ariſtomene.

Hommes Illuſtres de l'antiquité, en les repréſentant plus grands qu'ils n'étoient, d'où il eſt arrivé, dit-il, qu'on a refuſé toute créance à la vérité même, & que ſur la moindre difficulté qu'il y avoit à diſcerner le vrai du faux, on a plutôt pris le parti de douter de tout, que de ſe donner la peine néceſſaire pour porter un jugement plus exact. « Nous „ ſuppoſons, continuë notre Auteur, „ comme une choſe reconnuë de „ tout le monde, que les grands „ hommes, dont nous ne nous ſen„ tons point portés à imiter les ver„ tus, étoient beaucoup moins émi„ nens, qu'ils l'étoient réellement, „ & pour flatter cette injuſte diſ„ poſition, nous ſommes ravis que „ leurs exploits fabuleux, qui ſont „ en effet inimitables, nous ayent „ donné un prétexte de révoquer „ en doute ces glorieuſes actions, „ que nous pourrions imiter, & „ qui devroient nous ſervir d'exem„ ples. „

Ariſtomene, voiſin des ſiécles fabuleux, & le ſeul Meſſenien, dont

la réputation soit universellement établie, couroit risque de perdre beaucoup dans l'esprit de pareils lecteurs, & parce que les premiers Historiens, qui ont écrit ses grands exploits, pouvoient être soupçonnés d'avoir encore un peu le goût des fictions historiques; & parce qu'étant ses compatriotes, & n'ayant point d'autre Héros, à qui ils pussent partager leurs éloges, on seroit porté à croire, qu'ils ont succombé à la tentation de réunir dans lui seul toutes les qualités, qui concourent à former un homme accompli de tout point.

L'Historien Anglois ne disconvient pas qu'il n'y ait du fabuleux mêlé dans l'Histoire du Héros de Messene, mais il prétend qu'il faudroit être extrêmement enclin au septicisme, pour ne pas croire que dans ce qu'on en rapporte, il y a autant de vrai, qu'il en faut, pour nous convaincre qu'il fut en effet un grand homme. Un autre principe, qui n'est pas moins certain, & qui peut être appliqué à tous les

Héros des premiers siécles, surtout à ceux, dont la Fable a fait des demi-Dieux; c'est que le fabuleux, dont on a voulu orner leur Histoire, suppose toujours un mérite, & des actions d'un ordre supérieur.

Mais ce qui fait plus en faveur d'Aristomene, c'est que les Messeniens, qui ont parlé de lui, se donnent d'abord un grand air de sincérité, en rejettant la fable, qui lui donnoit pour pere un demi-Dieu, ou un génie, & ne l'appellent jamais que l'*illustre fils de Nicomede & de Nicotelée*. Or, l'un & l'autre, quoique de la race d'Hercule, avoient mené jusqu'à la mort une vie privée. « Les Messeniens, remarque M Rowe, faisoient par-„ là un grand éloge de leur Patrie. „ Aristomene avoit fait de ces gran-„ des actions, pour lesquelles d'au-„ tres Héros avoient été regardés „ généralement, comme étant de „ la race des Dieux, le regarder „ comme mortel, c'étoit faire l'é-„ loge de sa patrie, sans lui faire „ deshonneur à lui-même.

Ce grand homme étoit né dans le tems que son païs gémissoit sous le joug des Lacedémoniens ; à peine fut-il en âge d'en sentir le poids, qu'il travailla à le secouer, & il trouva ses compatriotes très-disposés à le seconder. La guerre commença, & il faut avoüer que de la maniere, dont elle est ici racontée d'après de très-bons Auteurs, elle ne fut qu'une suite d'avantures bien singulieres. M. Rowe ne croit pourtant pas qu'il soit bien prouvé qu'Aristomene fût un de ces deux Messeniens, qui s'étant montrés aux Lacédémoniens dans le tems qu'ils célébroient la Fête des Dioscures dans un équipage, qui les fit prendre pour les Dioscures mêmes, c'est-à-dire, Castor & Pollux, furent reçûs en cette qualité, & se jetterent ensuite sur les assistans, en tuerent & en blesserent un très-grand nombre. Mais il estime très-probable qu'il avoit encouragé ces deux jeunes gens à exécuter ce dessein également impie & téméraire. Or si l'on juge Aristomene assez scelerat, pour être en

quelque façon l'auteur d'une action si condamnable, surquoi fondé peut-on démentir les Auteurs, qui ont écrit qu'il avoit eu part à l'execution ?

Il y a bien du merveilleux dans les actions, qu'on attribuë à ce Héros dans tout le cours de cette guerre, mais il paroît difficile de ne pas voir que ce merveilleux même est né, pour ainsi dire, de la vérité. M. Rowe releve fort bien à ce sujet Plutarque, lequel regarde comme un conte inventé par les Messeniens que leur Héros, pendant le cours d'une guerre, qui a durée près de vingt ans, ait tué de sa main trois cent Spartiates : mais il épargne encore moins Clement d'Alexandrie, l'Historien Eusebe, & d'autres Apologistes de la Religion Chrétienne, qui ont avancé qu'Aristomene sacrifia trois cens Lacédémoniens, & entr'autres le Roi Theopompe, mort avant qu'Aristomene fut né.

On ne trouvera pas sans doute mauvais que nous le relevions lui-même sur la maniere, dont il ra-

conte la mort d'Aristocrate Roi d'Arcadie, lapidé par ses sujets, & surtout sur l'éloge, qu'il fait de ces parricides, comme d'un " peuple
„ généreux, qui.... n'obéissoit point
„ en esclave, qui ignoroit toute au-
„ tre puissance, que celle, qui étoit
„ dirigée, & limitée par la Loi. „
La mort d'Aristomene, le portrait que notre Auteur fait de ce grand homme, la fondation de Messine en Sicile, par des Messeniens, qui avoient à leur tête *Gorgus* fils de notre Héros, le retour de plusieurs dans le Peloponese, où Epaminondas leur bâtit une Ville, qui fut appellée Messene, ce que ces derniers devinrent dans la suite: tous ces faits sont écrits avec beaucoup de précision, & d'une maniere très-intéressante.

M. Rowe ne balance pas à rejetter comme apocryphe, * la maniere odieuse, dont la plûpart des Historiens ont écrit, que Tarquin l'Ancien se fit élire Roi de Rome,

* Vie de Tarquin l'Ancien.

& il se fonde principalement sur ce que Denys d'Halycarnasse n'en a fait aucune mention. Il développe fort bien l'origine de ce Prince, auparavant appellée *Lucumon*. L'ingratitude de Tarquinie sa patrie, l'ingratitude de ces concitoyens, & plusque tout cela l'ambition de Tanaquil son épouse, qui le forcerent de se réfugier à Rome, dans l'espérance d'y faire une grande fortune: les présages, qui, à son arrivée dans cette Ville, semblerent lui annoncer sa grandeur future, ce qu'il fit de son côté pour remplir sa destinée: enfin son élection, annoncent un regne glorieux, & un Prince digne de tenir son rang parmi les plus grands hommes de l'Antiquité.

Tarquin justifia sur le Trône l'idée qu'on avoit de lui, il y fit regner les vertus politiques, il y parut Conquérant. Il fit fleurir les Loix, il en établit même de nouvelles, qui furent trouvées fort sages; il agrandit son Etat, il orna la Capitale, il y fit des ouvrages, qui étoient en-

core admirés dans le tems de sa plus grande splendeur, & notre Auteur remarque, après Tite-Live, qu'on auroit crû que Tarquin prévoyoit dès-lors que cette Ville devoit être la maîtresse du monde. On sçait que ce fut lui, qui forma le dessein de bâtir le fameux Temple de Jupiter Capitolin, mais il n'eut que le tems d'en faire la place, & les autres préparatifs. Personne n'ignore aussi les intrigues qu'employa la Reine Tanaquil pour assûrer la Couronne à Servius Tullius son gendre, qui succeda en effet à Tarquin au préjudice des fils d'Ancus Marcius son prédécesseur, lesquels firent inutilement tous leurs efforts pour monter sur le Trône de leur pere.

M. Rowe toujours zelé partisan de ceux, qui ont détrôné leur Souverain *, sous le prétexte spécieux d'affranchir leur patrie de la servitude, & de secouer le joug des Tyrans, se plaint de ce que l'Histoire ne leur rend pas toute la justice, qui

* Vie de Brutus.

leur est dûë, & ne nous a conservé qu'un petit nombre de leurs actions. Il blâme à la vérité, & taxe d'une partialité inexcusable ceux, qui, lorsqu'il s'agit de ces généreux défenseurs de la patrie, persuadés ce semble que l'histoire n'a point d'expressions assez énergiques, pour les louer avec dignité, sont violemment tentés de faire leur panégyrique, au lieu d'écrire leur vie; exagerent leurs vertus, diminuent leurs vices, ne croyent pas même qu'ils en ayent jamais eu aucun. « Mais d'un autre „ côté, ajoûte-t-il, je ne doute „ point que ceux, qui aiment la „ liberté ne souhaitent, du moins „ autant que moi, qu'un caractere „ aussi aimable & aussi estimable, „ que celui d'un libérateur de la „ patrie, soit autant exempt de ta- „ ches, qu'il le peut être. „

Ces réfléxions nous conduisent à voir dans Brutus un de ces hommes en qui on ne trouve que de legers défauts, & en effet, selon l'Historien Anglois, « si on en excepte sa der- „ niere action, dans laquelle il s'ex-

„ posa trop témérairement, toute
„ sa vie est le plus parfait modele
„ qu'un bon Citoyen, un Magistrat,
„ un zélé défenseur de la patrie,
„ puissent se proposer à imiter. „
L'Histoire de Brutus est trop connuë, pour que nous nous y arrêtions, nous dirons seulement que ce premier Consul de Rome ne laissa point de postérité; le même zéle, qui lui avoit fait chasser son Souverain du Trône, l'ayant porté à punir du dernier supplice ses deux fils, qui vouloient l'y rétablir. Ainsi c'étoit sans fondement que la famille des Junius, de laquelle descendoit l'Assassin de César, ou, selon M. Rowe, le second restaurateur de Rome, prétendoit venir du premier; outre que cette famille étoit Plebeienne.

Il n'est point de Peuple qui ait paru plus jaloux de sa liberté, * ni qui ait moins sçû la conserver, que les Siciliens. Jamais personne n'a regné sur eux, qui n'ait été usurpa-

* Vie de Gelon.

teur ; cependant il eſt bon d'obſerver que le titre de Tyran n'eſt point devenu odieux par le défaut de légitimité dans ceux, qui l'ont porté, mais par la maniere, dont pluſieurs ont exercé la ſouveraine puiſſance, & par l'abus, qu'ils ont fait de leur pouvoir. Quant aux Siciliens, ſi lorſque ne pouvant ſecouer un joug trop peſant, ils ſe ſont contentés de gémir en le portant, on peut les accuſer de ſtupidité, comme fait notre Auteur, il faut du moins convenir que c'eſt s'exprimer d'une maniere bien peu meſurée, que de dire, « que s'ils furent gouvernés par » quelques Tyrans d'un grand mé» rite, & à qui ils avoient d'aſſez » grandes obligations, pour leur » faire oublier *preſque ſans crime* » la perte de leur liberté, &c. » Nous ne voyons point quel peut être le crime d'un peuple, qui charmé de trouver un Pere dans ſon Souverain, croit pouvoir légitimer par une ſoûmiſſion volontaire une autorité uſurpée, dont on fait un ſi bon uſage, & ſemble oublier la perte d'une li-

berté, qu'il n'a plus aucun ſujet de regretter.

C'eſt ce qu'éprouverent les Syracuſains ſous la domination de Gelon. Notre Auteur convient, que „ jamais Tyran, après s'être emparé de la ſouveraine puiſſance par „ des moyens illégitimes, ne ſçut „ mieux réparer ſa faute, puiſqu'il „ mérita qu'un peuple, qui étoit né „ libre, l'affermît ſur le Trône & „ le choiſît pour ſon Roi. „ Ce fut de *Gela* ſa patrie, que ce Prince ſe fit le Tyran, & il le fit d'une maniere infiniment odieuſe. Il avoit pris les armes en faveur des fils d'Hippocrate, ſon prédéceſſeur; la facilité qu'il trouva à réduire cette Ville, lui fit concevoir le deſſein de prendre pour ſoi le fruit de ſa victoire, & il l'executa. De ce premier degré d'élevation, il monta bien-tôt, & ſans crime, à un ſecond. Il marchoit à Syracuſe, pour y rétablir quelques-uns des principaux habitans, qui en avoient été bannis par la faction du petit Peuple, & des Eſclaves, mais lorſqu'il ſe préparoit à en faire

le siége, les citoyens sortirent au devant de lui, & le reconnurent pour leur Maître.

Alors il ceda sa premiere Principauté à son frere *Hieron*, mais ce ne fut qu'après en avoir transporté plus de la moitié des Habitans à Syracuse, dont il travailla avec une application extraordinaire à augmenter la puissance. Il eut bien-tôt une occasion d'accroître encore le nombre de ses Habitans, aux dépens de la Ville de *Megare*, Colonie venuë de l'Attique, & notre Auteur le justifie sur la maniere dont Herodote a parlé de cette expedition, en faisant remarquer qu'elle n'est point du tout dans le caractere de Gelon, contre lequel l'HistorienGrec paroît trop prévenu, pour en être crû sur sa parole. Après que Gelon eut prodigieusement augmenté la puissance de Syracuse, il songea à réformer les mœurs des Syracusains, & il rendit ce peuple auss estimable par sa conduite sage & mc derée, par son industrie, & par sc application au travail, qu'il avc été décrié par les vices contraire

La troisiéme année de ſon Regne, il remporta aux jeux olympiques le Prix de la Courſe du Chariot, & ſa Statuë, ouvrage de *Glaucias*, auſſi-bien que ſon Chariot, ſe voyoit encore à Olympie pluſieurs ſiécles après, avec cette inſcription: *Preſent de Gelon fils de Dinomenes, de la Ville de Gela.* Sur quoi M. Rowe réfute fort bien Pauſanias, qui plûtôt que de convenir que ce Preſent fût donné par le Tyran de Syracuſe, aime mieux ſuppoſer un autre Gelon du même ſiécle, & du même Païs, & cela parce que ce Tyran ſe ſeroit appellé Syracuſain, du nom de ſa Principauté, ce qui eſt contre l'uſage des anciens, leſquels ſe ſont toujours intitulés du nom de leur Patrie, plûtôt que de celui, où ils regnoient.

Il retombe enſuite ſur Herodote à l'occaſion du ſecours, que les Grecs envoyerent demander à Gelon contre les Perſes: après lui avoir refuſé celui, qu'il leur avoit demandé contre les Carthaginois. Cet endroit eſt fort bien touché, mais nous ſommes obligés d'y renvoyer les Lecteurs,

aussi-bien qu'à ce qui se passa d
guerre, que Gelon soûtint ave
de gloire contre Amilcar po
interêts de Theron son beau-pe
Tyran d'Agrigente. Elle fut
née par la célebre journée d'*H*
où cent cinquante mille Car
nois périrent avec leur Génér

Les Historiens de Sicile p
dent que cette grande action f
le même jour que la Bataill
Thermopyles fut donnée; Her
a écrit que ce fut le jour du
bat de Salamine. M. Rowe p
plus pour le sentiment de
miers, par la raison qu'Herc
dit-il, s'embarrassoit peu de
exactement la verité, & par
Gelon paroît avoir plus lon
ignoré le succès des Grecs à S
ne, qu'on ne peut suppose
l'eût ignoré, si cette Bataille
donnée le même jour, qu'i
vaincu les Carthaginois à H
La maniere, dont Gelon us
Victoire, l'épouvante, qu'el
dans Carthage, la modérati
laquelle le Vainqueur accorda

:mis, qui la lui demande-
armes aux yeux. Tous ces
:ressans par eux-mêmes, le
nt encore plus sous la plu-
M. Rowe.
ce qui met le comble à la
: Gelon : & ce qui répare
s en quelque façon ce que
pation avoit eu d'irregulier,
après avoir gouverné Syra-
Pere & en grand Roi, il
bien rendre compte de sa
e à ses Sujets, se livrer sans
ntre leurs mains, & soûmet-
ır jugement sa Couronne &
ême, s'ils le jugeoient digne
ort ou de la déposition. « Ce
: & genereux artifice, dit
Auteur, eut tout le succès,
le Tyran en pouvoit atten-
Le peuple revenu de son éton-
:nt, fit une acclamation gé-
e, il l'appella son bien-fai-
, son Sauveur, son Libera-
, son Roi ; il le conjura de
r tous ses ennemis comme il
'oit à propos, liberté, dont
en effet. Pour conserver la

» memoire de cette action, les Sy-
» racusains lui érigerent une Statuë
» dans le Temple de Junon, où il
» étoit representé avec cette robe
» flotante, qu'il portoit lorsqu'il
» parut au milieu de ses Troupes
» assemblées.

* Il n'y a rien de mieux pensé, que ce que dit M. Rowe sur la difficulté de donner une bonne Histoire du grand Cyrus; jamais, selon lui, le Pyrronisme en fait d'histoire n'eut un prétexte plus plausible. Ce fameux Conquerant, dont les Livres saints nous donnent en peu de mots une si haute idée, n'est guere connuë pour le détail de ses actions, que par trois Historiens, presque également recusables, dit notre Auteur, en plusieurs choses essentielles. Si on l'en croit, Hérodote, qu'on a appellé le pere de l'Histoire, ne l'est pas moins des Romans & des Fables. « Dans tous les siecles on
» l'a accusé avec justice d'avoir em-
» ployé les ornemens du plus beau

* Vie de Cyrus.

» ſtyle, & de la plus agréable ma-
» niere d'écrire, à embellir & à or-
» ner la fauſſeté. « Xenophon ſem-
ble avoir eu moins en vûë d'écrire
une Hiſtoire veritable de Cyrus, que
de donner, dans le portrait qu'il en
a fait, un parfait modele pour tous
es Princes des ſiecles ſuivans. Cteſias
paroît n'avoir ſuivi dans ſes écrits
'autre guide, que le merveilleux.
uſſi eſt-il très-peu ſuivi dans ſon
iſtoire de Perſe.

Dans cet embarras, voici le parti,
e prend notre Auteur: il aban-
ne preſqu'entierement Cteſias,
cherche la verité entre Herodo-
Xenophon. Quand ces deux
oriens « s'accordent enſemble
un fait, comme il leur arrive
ivent, il n'y a aucune raiſon
douter de ce qu'ils rappor-
. Quand ils ne s'accordent
ſi c'eſt ſur des choſes indiffe-
es, & qui ne tendent en au-
maniere à faire l'éloge de Cy-
raiſon veut qu'on ſuive plû-
enophon qu'Herodote, par-
'on eſt ſûr qu'il a été plus à

„ portée de s'instruire de l'Histoire „ de Perse, & que ce qu'il en dit „ approche moins du fabuleux. C'est „ de ce même Auteur, qu'il faut „ prendre l'ordre des guerres de Cy- „ rus, qui paroît évidemment ne- „ gligé dans Herodote . . . . quoi- „ qu'il ne paroisse guere possible de „ distinguer avec certitude dans les „ écrits de Xenophon tout ce qu'il a „ ajoûté pour embellir le portrait de „ son Héros; il n'est pas difficile néan- „ moins de le distinguer avec quel- „ que probabilité, & si une Vie écri- „ te de cette façon n'est pas absolu- „ ment vraie dans tous ses points, „ elle est au moins la plus vrai-sem- „ blable, qu'on puisse attendre, lors- „ qu'il s'agit d'un Héros, qui vivoit „ dans un siecle si éloigné. "

Il faut convenir qu'il n'étoit pas possible de s'y prendre mieux, pour faire connoitre Cyrus, autant qu'il peut être connu, & l'ouvrage de M. Rowe est écrit d'une maniere à persuader, non seulement qu'il est sincere, mais encore qu'on ne peut trouver un meilleur guide dans toutes ces

obscurités. Le vrai y est établi de maniere à lever tous les doutes, & le vraisemblable y est si naturellement amené, si bien lié avec les faits certains, qu'on ne peut se défendre de juger qu'il y a au moins de l'apparence que les choses sont arrivées, comme il le dit; & qu'on est même tenté de dire qu'elles ne peuvent être arrivées autrement. Nous voudrions pourtant que l'Auteur eût donné un peu plus d'étenduë à ce qui concerne le rétablissement des Juifs & de leur Temple, & qu'il eût profité davantage des circonstances, que l'Ecriture nous fournit touchant la prise de Babylone; il ne se seroit pas trompé, comme il a fait, en disant que les Juifs avoient été conquis par le dernier Roi des Assyriens.

L'expedition de Cyrus contre les Scythes ne paroît pas douteuse à M. Rowe, la plûpart des Historiens en ont parlé, & conviennent qu'elle ne lui fut pas aussi glorieuse à la fin, que ses autres entreprises; mais il rejetta absolument la funeste catastrophe, par laquelle Herodote termine l'Histoire

l'Histoire d'*Aristippe*, ou plûtôt, un Recüeil de ses bons mots, & des opinions des Philosophes Cyrenaïques, dont il fut le pere, & de quelques-unes des sectes qui sont sorties de celle-ci : le tout traduit du Grec de Diogene par M. le Febvre. Il prétend que cette espece de Vie ayant été inserée dans l'édition in-douze de Plutarque par M. Dacier, on fut très-satisfait de l'y trouver. A la bonne heure ; les goûts sont bien variés. Le Traducteur convient que plusieurs des sentimens d'Aristippe, & de ceux qui l'ont suivi, ou qui ont fait semblant de le suivre, sont si bizarres & si étranges, qu'il seroit *presque* à souhaitter qu'on n'en eût jamais parlé, & nous faisons le même souhait sans limitation. Nous jugeons même que la Noblesse & l'élevation, qu'il trouve dans quelques autres, ne justifie pas un Sçavant ; qui employe ses talens & ses veilles à publier des choses, qui ne sont bonnes qu'à ensevelir dans un oubli éternel.

ARTICLE XXVI.

REFLEXIONS SUR LE LIVRE de M. Pope, intitulé : Essai sur l'Homme.

LETTRE I.

MONSIEUR.

J'ai l'honneur de vous renvoyer l'Essai Métaphysique de M. Pope sur l'Homme. Je fais plus ; car je prens la liberté de vous dire ce que je pense de cet Ouvrage. J'y ai trouvé comme vous de grandes beautés, des pensées fortes, des images riantes, & un enthousiasme vraiment poétique. Mais quand après avoir admiré les talens & le génie du Poëte, j'ai voulu approfondir la doctrine du Métaphysicien, touchant la Foi & la Morale naturelle, j'ai trouvé toute autre chose que ce que j'avois d'abord esperé. Néanmoins pour ne point précipiter mon jugement par *prévention*, j'ai tâché d'ex-

cuſer certaines Propoſitions, en
gnant des Hypotheſes, dans leſq
les elles puſſent paroître ſoûtenal
Je me ſuis dit à moi-même, ce
dit le Traducteur, qu'il ne faut
s'attendre de trouver dans un Pc
& encore moins dans un Poëte
glois un Théologien exact. J'ai l
relû divers endroits du Livre, c
chacun pris ſéparément, m'a
paru ſuſpect. Je les ai rapproch
comparés, & je n'ai pû m'empê
d'entrer en défiance que tous avo
entr'eux une liaiſon naturelle,
comme néceſſaire : qu'ils faiſo
un ſyſtême lié & ſuivi, & tendo
tous à un même but, dont la c
noiſſance eſt comme la clef de
l'Ouvrage.

Le Traducteur prétend que M.
pe n'a d'autre deſſein que d'inſtr
l'homme conſideré en général, d
devoirs naturels. Je crains fort
Monſieur de S*** n'ait pris un
ſein apparent, & frauduleuſen
prétexté pour le deſſein véritabl
ſon Auteur. Mais quelle qu'eût
l'intention de M. Pope, le pla

,n Livre, & le systême de Religion ,naturelle qui y est établi, exclusivement à tout autre systême, ne conduisent point au dessein qui lui est attribué par son Traducteur. Au contraire ils presentent malheureusement à l'esprit d'un Lecteur attentif le dessein le plus pernicieux & le plus impie.

Selon ce dessein, le Docteur prétendu de l'homme chercheroit bien plûtôt, à faire disparoître & évanoüir les devoirs du Chrétien, qu'à établir ceux de l'homme: c'est un Maître habile, insinuant, subtil, qui cherche à plaire à l'esprit, & à flatter l'amour de l'indépendance, beaucoup plus qu'à éclairer la raison, & à instruire l'homme de ses véritables devoirs. C'est un guide infidele qui paroît n'avoir entrepris de conduire que pour mieux réüssir à égarer; s'il vous promène long-temps par des routes agréables, & des chemins semés de fleurs, c'est pour vous abandonner dans un pas glissant & dangereux. Vous le cherchez, & l disparoît, en vous faisant accroire

malignement que vous êtes déja arrivé au terme, quoique vous ne soyez pas encore à la moitié du chemin.

Parlons sans figure, si M. Pope, en exposant les principes généraux de la Religion naturelle, n'eût eu en vûë que de préparer l'homme au Christianisme ; les Sçavans de toutes les communions ne pourroient qu'applaudir à son zele, & lui sçavoir gré de son travail. Mais en lui supposant, comme a fait son Traducteur, cette droiture d'intention, ces mêmes Sçavans doivent être étrangement scandalisés du peu de précaution qu'il a pris pour l'execution de ce dessein.

Quand le célébre M. Descartes bâtir son Systême du Monde, par l'ingenieuse hypothese de ses tourbillons ; pour écarter tout soupçon injurieux à sa foi, il commença par déclarer qu'il croyoit indubitablement, que le Monde avoit été créé de la maniere que le rapporte l'Ecriture sainte ; & que tout ce qu'il alloit supposer, ne devoit être pris, que

comme une fiction de son esprit, par laquelle il chercheroit dans un Monde hypothetique & imaginaire, à découvrir les causes de tout ce qui se presente à nos yeux dans le Monde réel.

Il s'en faut bien que le Poëte Anglois, ait imité en cela la prudente discretion du Philosophe François. Bien loin d'avertir qu'il fait profession de croire toutes les verités du Christianisme, & que s'il traite particulierement des devoirs que prescrit la loi de la nature, ce n'est pas qu'il veüille restraindre, & borner à la seule pratique de ces devoirs naturels, toutes les obligations de l'homme, depuis l'établissement de la loi de grace. Bien loin, dis-je, que M. Pope use d'une précaution si nécessaire, pour mettre à couvert sa foi, éviter le scandale, & ôter à son Lecteur tout soupçon d'un dessein frauduleux, il fait tout le contraire.

Il soûtient comme These ce qui n'est soûtenable au plus que comme Hypothese. Il prescrit à l'homme d'à-présent des devoirs tels qu'il les eût

pû prescrire au premier homme, au cas que celui-ci n'eût jamais été élevé par la grace sanctifiante, à un état surnaturel, & qu'il n'y eût jamais eu de peché originel.

Par-là M. Pope réalise, ainsi que font tous les Déistes, ce qu'on appelle état de pure nature. Et au lieu que les Catholiques ne regardent cet état que comme purement possible, M. Pope le regarde comme existant, & en fait le systême du Créateur, par rapport à l'homme, tel qu'il naît à présent. De-là plus de révélation, ni d'évangile, qui nous oblige aujourd'hui de pratiquer une Religion differente de ce que M. Pope appelle la Religion naturelle.

Voilà comment la doctrine de M. Pope, qui ne devroit tendre qu'à préparer l'esprit & le cœur de l'homme à la Religion Chrétienne, aboutit uniquement à former des Déistes, & à donner à cette secte impie de nouveaux Proselytes. C'est ce qui va paroître clairement par la maniere dont notre Auteur s'y prend, pour donner vogue à son systême de la Religion naturelle.

La Religion naturelle comprend deux choses, la foi, & la Morale. C'est à ces deux Articles que je me borne, pour faire voir combien le Livre de M. Pope est pernicieux tant à la foi, qu'à la Morale chrétienne.

M. Pope réduit sur le premier Article tous les devoirs de l'homme par rapport à Dieu, à une créance vague, générale & toute Philosophique, qui n'a pour fondement, & pour objet, que ce que la raison fait appercevoir, & comprendre à chaque particulier, touchant l'existence, la nature, & les attributs de l'Etre souverain.

Du reste cette foi, que le Poëte appelle naturelle, n'a rien de commun avec la foi chrétienne. Celle-ci est toute divine, & celle-là toute humaine. Celle-ci n'a pour objet que ce qui est marqué au sceau de l'autorité divine. Celle-là, que ce qui est marqué au coin de la raison. Celle-ci croit en Dieu Auteur de la grace; & celle-là ne croit point de grace, * distinguée du bienfait de la

* Voyez pag. 30.

création de notre nature. La premiere se feroit un crime de ne pas croire les mysteres les plus incomprehensibles, si-tôt qu'on a vû qu'ils ont été révelés. La seconde, malgré les preuves les plus convaincantes de la révelation, ne croit pas qu'il y ait rien de révelé de tout ce qui paroît incomprehensible. La premiere engage indispensablement à des actes surnaturels, & positivement ordonnés : la seconde à des hommages naturels, & tout arbitraires, l'égard de l'Etre souverain. La foi chretienne, du moins au sens des Catholiques, s'assujettit à une seule maniere de croire, & déteste toutes les autres, comme contraires à la doctrine de Jesus-Christ. Et la foi naturelle, au sens du Docteur de l'homme,* regarde comme indifferentes à la Religion *les differentes manieres de croire*. Enfin la foi chrétienne captive l'entendement, & l'assujettit au joug de l'obéïssance à Jesus-Christ, & à son Eglise, & la foi naturelle, ** selon M. Pope, re-

* Pag. 74.
** Pag. 103.

garde comme indigne d'un homme de bien, de ſuivre *une route particuliere*, & de ſe rendre *eſclave d'aucune ſecte.*

Tout culte public, tout ſacrifice, & tout miniſtere chrétien lui paroît inutile, ou même ſuperſtitieux. Pour tout Temple, elle ſe contenteroit *d'une Forêt retentiſſante, où tous les Etres à qui Dieu a donné les organnes de la voix, chantaſſent les loüanges de ce Pere commun**. Il faut avoüer que cette foi naturelle doit être au goût des Deiſtes modernes, & qu'en particulier l'Auteur du *Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde*, ne pourroit guéres méconnoître ſes principes dans ceux de notre Poëte.

Mais il s'en faut bien que les Chrétiens de toutes les communions ayent le même ſujet d'applaudir à cet Auteur. Non qu'il déclare ouvertement la guerre à aucune Religion en particulier, au contraire, ſa diſcretion les ménage toutes également Catholiques & Proteſtans, tous ſont

* Ep. 3. pag. 6.

l'objet de son zele, tous ont part à ses éloges. Sa charité embrasse tous les partis, quoique divisés entre eux, comme s'il se proposoit de les réünir tous dans l'unité d'une même foi. Il évite avec soin de heurter de front les sentimens particuliers qui sont la matiere de leurs contestations. Il ne fait un crime à personne, des doctrines contradictoirement opposées, qui se soûtiennent parmi les Chrétiens. Enfin il fait paroître une neutralité si exacte, si éloignée de partialité, d'interêt & de prévention, que tous, ce semble, devroient lui abandonner avec confiance leurs interêts. En un mot, tous ont raison selon lui, & tous ont néanmoins tort. Tous ont raison, en ce qu'ils conviennent dans ce point, que M. Pope fait regarder comme le seul capital, & essentiel de la foi; sçavoir de croire en Dieu; tous ont tort, en ce qu'ils disputent comme des fous, sur des matieres incomprehensibles à l'esprit humain, & qu'ils se font mutuellement la guerre sur *les differentes manieres de croire.* Choses, que selon cet Auteur,

on pourroit *laisser* comme indifferentes à la foi.

Voilà le tour que prend cet habile négociateur, pour faire une paix générale, & réunir tous les esprits dans la même créance. *Laissons* (dit-il, pag. 74.) *les faux zelés disputer sur les differentes manieres de croire.* Il déclame avec le même zele (page 30) contre *les subtils scolastiques*, qui *du tranchant le plus téméraire séparent adroitement la grace de la vertu; prétendus beaux esprits, qui comme des fous, se font la guerre sur un mot, qu'aussi souvent, que généralement ils n'entendent pas, ou entendent de la même maniere, pour le fond. L'homme de bien*, dit-il ailleurs, (page 103) *n'est esclave d'aucune secte. Il ne prend point une route particuliere. Il s'éleve par l'inspection de la nature au Dieu de la nature. Il n'abandonne jamais cette chaine qui lie le grand systême, qui joint le ciel & la terre, le mortel & le divin.*

Il ne faut qu'un peu d'attention, pour voir où tendent ces Propositions scandaleuses. Car enfin, quel est cet homme que M. Pope pré-

tend instruire de ses devoirs naturels ? Est-ce un homme d'une autre espece que nous, & qui ne doive avoir aucun rapport à la foi Chrétienne; ou est-ce un homme obligé comme nous de se soumettre à cette foi ? Si c'est un homme purement possible, & de l'invention du Poëte, c'étoit bien la peine de faire un Livre, pour l'instruction d'un homme qui ne le lira certainement jamais, & de lui parler, comme fait l'Auteur, des disputes qui divisent aujourd'hui le monde Chrétien. Mais si c'est un homme obligé comme nous de croire à l'Evangile, avec quelle prudence, & en quelle conscience peut on lui prêcher une foi qui exclut la fai chrétienne, & qui doit lui faire regarder de même œil le Christianisme & l'Idolâtrie ?

Si ce disciple du Docteur de l'homme, s'en tient aux belles & édifiantes leçons que lui donne M. Pope quelle sera sa foi ? Il ne sera ni Athée, ni Idolâtre, j'en conviens. Mais à cela près, pourra-t-il devenir Chrétien ? O non. Car ce seroit suivre une *route particuliere*, & s'écarter de la route générale de la foi *naturelle*, qui

n'a pour objet que le Dieu de la nature. Ainsi le Dieu de la grace, & de la vertu surnaturelle doit toujours être pour lui un Dieu étranger. Le saint Mystere de la Trinité sera regardé comme une de ces *differentes manieres de croire* en Dieu, que la nature n'apprend point, & que par consequent il croira devoir abandonner aux faux zelés, comme une matiere qui n'est digne que de leurs disputes.

Voila à quoi aboutit la foi naturelle, cette foi que M. Pope exalte avec tant d'emphase; cette foi qu'il nous propose comme la seule digne d'un *homme de bien.* Mais ne nous y trompons pas, les prétendus gens de bien qui n'auroient d'autre foi que celle-là, ne seroient rien moins que des ennemis publics, dans la societé des Chrétiens, puisqu'ils se feroient un jeu d'en violer les liens les plus sacrés; je veux dire les sermens les plus solemnels qu'ayent les Chrétiens pour se donner des assûrances réciproques de fidelité dans leurs Traités. Quel scrupule se feroient nos

prétendus gens de bien, de jurer à faux, quand l'autorité du Magistrat leur feroit prêter serment sur les saints Evangiles, eux qui ne reconnoîtroient ni la Divinité, ni peut-être la vérité de ces Evangiles! Ceci est une chose qui interesse non seulement la Religion, mais encore le gouvernement de l'état.

Veut-on que malgré tout cela M. Pope n'ait eu qu'une intention droite, & qu'il n'ait nullement fait attention, ni aux Commentaires qui se présentent si naturellement à faire, ni aux conclusions qui suivent nécessairement des leçons qu'il donne à l'homme? Hé bien j'y consens. Et en effet, comment se persuader que le noir projet de renverser la foi chrétienne, puisse entrer dans l'ame d'un Sçavant, qui fait, dit-on, profession de la foi Catholique. Mais s'il l'avoit conçû, ce noir projet, qu'auroit-il fait de pire que ce qu'il fait, avec toute la bonne intention que je lui suppose?

Mettons à la place de M. Pope quelqu'un, si vous le voulez, tout

lifferent de lui, qui ait tout le mé-
ite de celui dont M. Pope nous fait
e portrait (page 72) que ce soit
*n esprit consacré à l'étude, une ame
énéreuse, un ami des Dieux, ou un
mi de l'homme; un Poëte, un bon
Citoyen, qui s'éleve pour rétablir la
oi & la morale que la nature a pre-
nierement donnée.* C'est-à-dire, pour
xprimer la chose par son vrai nom,
qui, comme un autre Tindal* leve
'étendart du Déisme & de l'incré-
lulité, qui comme un Poëte impie
Lucrece.) puisse dire : *& arctis Rel-
igionum animos nodis exolvere pergo.*
Un homme de ce caractere seroit-il
ssez mal-habile, pour attaquer ou-
ertement la Révelation ? Non sans
loute. Il se décrieroit tout d'un
coup, & à pure perte, dès sa pre-
niere démarche. On se révolte gé-
éralement contre les Ouvrages où
'impieté paroît à découvert, & il
'arrive gueres qu'on s'y laisse trom-
per. Que pourroit-il donc faire de

* Auteur du Christianisme aussi ancien
que le monde.

plus favorable à son dessein pernicieux, qu'il voudroit cacher, que de bâtir, en Philosophe, un systême général de Religion, où la Révélation n'entreroit pour rien, & où elle seroit regardée comme non avenuë. En habile Général, il feroit beaucoup de fausses attaques, pour faire prendre le change, & pour empêcher qu'on ne s'apperçût de la véritable. Là il feroit semblant de n'en vouloir qu'à Platon *, & ici qu'aux Métaphysiciens de l'Ecole. Par tout il rejetteroit avec mépris les sentimens des sages de l'Antiquité, dès-là qu'ils se trouveroient conformes à ce qu'enseigne la Révelation. Tantôt il s'efforcerot de faire paroître la foi chrétienne en contradiction avec la raison ; comme si l'on ne pouvoit embrasser l'une, sans renoncer absolument à l'autre. Tantôt il avanceroit adroitement les principes, dont il voudroit inspirer à chacun de tirer les consequences. Il dissiperoit ** la

* Voyez pag. 27.
** Pag. 30.

e des peines de l'Enfer, dont
ıgile menace les pecheurs. Il
oit la raiſon, & l'amour pro-
: l'homme fier & orgueilleux;
propoſant une Religion qui ne
}eroit à croire que ce qu'il con-
it, & qui lui permettroit de
pour faux ce qu'il ne conce-
pas. Cette *ame généreuſe*, cet
e l'homme, ne manqueroit pas
ınchir l'homme de toute obli-
ı gênante, ıen lui preſcrivant
toute Religion d'aimer Dieu &
ochain. A l'égard des devoirs
uliers qu'exige cet amour, &
ont déterminés & commandés
ı Loi chrétienne; il les aban-
:roit charitablement à la diſcre-
l'un chacun.
ı ne peut nier que ce ne ſoit là
:ême impie d'un Déiſte incré-
à la Révelation, & ennemi
vangile de Jeſus-Chriſt. Mais
ıême de Religion, tout impie
eſt, n'eſt-ce pas le même, tant
le fond, que pour la maniere

ag. 68.

dont il est proposé, que celui que propose aujourd'hui M. Pope, sous le nom de la Révelation, & par conséquent à l'homme obligé de se soûmettre à la foi chrétienne?

Je laisse à part l'intention personnelle de M. Pope, que je suppose avoir été bonne, & toute differente de celle du Déiste de l'hypothese précedente. Je m'attache uniquement au sens que presente le Livre même, & je reviens aux Propositions citées ci-dessus. Quels sont *ces faux zelés*, qui disputent sur les differentes manieres de croire, & aux disputes desquels M. Pope ne veut pas qu'on prenne part. Il est bien évident que *les differentes manieres de croire*, en tant qu'elles sont opposées à cette foi naturelle, que veut établir l'Auteur, sont les differens dogmes de la foi chrétienne. qui font la matiere des Controverses entre les differentes Communions qui partagent le Christianisme. Ainsi *les faux zelés*, selon la pensée du Poëte, ne sont autres que les Chrétiens, qui regardant la raison comme un guide in-

suffisant, pour conduire l'homme en matiere de Religion : & convaincus d'ailleurs, par des preuves que la raison la plus éclairée ne peut récuser, que Dieu a daigné parler aux hommes, tant par les Prophetes, que par son propre Fils, s'abandonnent à la direction de la Révelation, qu'ils disent être contenuë dans les Livres saints.

Ces subtils Scholastiques, qui, du tranchant le plus téméraire, séparent adroitement la grace de la vertu, ce seront tous les Theologiens des differentes communions chrétiennes, qui distinguent les vertus civiles, ou purement morales, que l'homme pourroit acquérir, & pratiquer par ses propres forces, en faisant un bon usage de sa raison, d'avec les vertus surnaturelles & chrétiennes, qui sont nécessaires à l'homme dans l'état présent, pour arriver à la fin, & à la beatitude qui lui sont proposées.

Ces Theologiens en effet n'ont garde de confondre ces deux especes de vertus, ni les forces propres de la nature, avec celles qui ne peuvent

venir que de la grace surnaturelle du Rédempteur. Voilà ce qui paroît ici à M. Pope une vaine subtilité; parce qu'en effet une nature, telle que M. Pope veut que soit la nature humaine, c'est-à-dire, qui ne seroit point corrompuë par le peché, n'auroit pas besoin d'être guérie & fortifiée par la grace d'un Sauveur.

Ce que M. Pope traite de folie dans ces mêmes Theologiens; c'est l'ardeur avec laquelle ils disputent entr'eux du véritable sens des paroles de l'Ecriture sainte. En effet l'obscurité de l'Ecriture sainte, jointe à celle des mysteres incomprehensibles qu'elle nous propose, la rendent assez souvent susceptible de differens sens, entre lesquels chaque communion en choisit un, auquel elle s'attache, & qu'elle défend, comme un article particulier de sa foi.

Si ces Theologiens n'étoient pas plus persuadés de la vérité & de la divinité des Saintes Ecritures, que le sont les défenseurs de la Religion naturelle, ou que comme eux ils jugeassent indifferentes *les differentes*

manieres de croire, qui font le sujet de leurs contestations ; ils auroient en effet grand tort de disputer, comme ils font, mais tous regardent, ou doivent du moins regarder comme essentiels à la vraie foi, & au salut, les articles sur lesquels ils disputent. Tous conviennent que les Mysteres sont proposés pour être crus indispensablement, & non pour être compris : & que l'impossibilité de les comprendre, ne seroit pas aux yeux de l'Etre souverain, qui a daigné nous les reveler, une excuse de ne les avoir pas crus.

Pour ce qui est des déffenseurs modernes de la foi naturelle; ils ne prennent pas plus de part aux disputes qui divisent les Chrétiens, touchant le vrai sens de l'Ecriture Sainte, que les Chrétiens en prennent aux disputes des Musulmans, touchant le vrai sens de l'Alcoran. Ce n'est pas que quelques-uns d'eux ne regardent l'Ecriture Sainte, quant aux préceptes moraux qu'elle contient, comme une seconde publication de la Loi naturelle. Mais, tous conviennent à n'en

être homme de bien, c'est-à-dire vertueux autant qu'il faut pour être sauvé, sans entrer dans aucune société Chrétienne ? N'est ce pas dire en un mot qu'il vaut mieux se contenter d'être Déïste, que de faire profession d'être Chrétien.

Que le livre de M. Pope tombe entre les mains d'un esprit qui ait du penchant à la nouveauté, & au libertinage en matiere de créance, avec quelle joye secrete, & quelle avidité, ne saisira-t il pas cette doctrine : que *l'homme de bien ne se rend esclave d'aucune secte*, qu'il ne prend point une *route particuliere*, *qu'il s'éleve par l'inspection de la nature au Dieu de la nature* ? Ce Lecteur soutenu par l'authorité de *l'ami de l'homme*, resistera-t-il au penchant qu'il a, pour devenir de ces prétendus gens de bien qui portent l'incredulité jusqu'à méconnoître entierement l'auteur de la grace, & qui ne sont ennemis de la vraie religion, que parce qu'elle se déclare ennemie de leurs passions, & de leurs désordres. Esprits fiers de la pétenduë superiorité de leur rai-

ſon, qui dédaignent de penſer comme le reſte des hommes, qui vivent parmi les Chrétiens, ſans jamais donner aucune marque de Chriſtianiſme ſi ce n'eſt lorſque par un Tolérantiſme lâche & honteux, ils feignent d'être ce qu'ils ne ſont pas, & qu'ils adorent en public, ce qu'ils déteſtent dans le cœur, ſe rendant par là eſclaves de toutes les ſectes, ſans être attachez de cœur & d'eſprit a aucune religion.

Juſqu'ici j'ai tâché de développer le ſyſtême de M. Pope, touchant la religion naturelle, en le conſiderant par rapport à la foi. Il me reſte encore à le conſiderer par rapport à la Morale. C'eſt ce que je me propoſe de faire dans une ſeconde Lettre, que j'aurai l'honneur de vous écrire à ce ſujet; à moins qu'après avoir lû cette premiere, vous ne vous trouviez aſſez détrompé de l'idée qu'on a voulu vous donner du livre de M. Pope, pour me tenir quite de la ſeconde. J'ai l'honneur d'être avec un très profond reſpect.

MONSIEUR &c.

ARTICLE XXVII.

HISTOIRE DE L'EGLISE Gallicane &c. par le P. Jacques Longueval de la C. de J. Tome VIII. Depuis l'an 1086. *jusqu'à l'an* 1137. *A Paris chez François Montalant, Quai des Augustins; Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roi; Hippolite-Louis Guerin, ruë S. Jacques, Rollin fils, Quai des Augustins.* 1734. in-4°. *Pages* 644.

CE dernier volume du P. Longueval, autant pour le moins qu'aucun des précédens, a de quoi contenter la curiosité des Lecteurs, & édifier leur pieté, par tout ce qui peut intéresser dans une Histoire, & une Histoire de l'Eglise. La multitude, la varieté, la grandeur des évenemens, tout instruit un Lecteur attentif, que la raison éclaire, & que guide la Religion. Des schismes, des hérésies, des scandales; (il faut qu'il y en ait, le Seigneur l'a prédit,

mais il y a préparé le remède ;) des Pasteurs également pieux, sçavans, zelés, défenseurs intrépides de la vérité du Dogme, de la pureté de la Morale, des droits de l'Eglise ; des Maîtres habiles, des Docteurs célébres ; des Evêques comparables aux premiers Prédicateurs de l'Evangile ; de grands crimes, de grands désordres, & des vertus plus éclatantes encore, plus singulieres au moins, & plus rares ; des pecheurs fameux, d'illustres Pénitens, le triomphe de la grace, l'admiration de tous les siecles, la condamnation & le reproche éternel de la lâcheté & du libertinage ; les exemples les plus édifiants dans tous les Etats, & jusque sur le Trône ; la vie réguliere & canoniale dans un nouveau lustre : l'Ordre Monastique dans son plus grand éclat, la saine Doctrine défenduë dans une multitude de Conciles, & par de sçavans Ecrivains ; la sainte tradition perpétuée, & confirmée dans les monuments du demi siecle qui fait la matiere de ce Volume. Tel est en peu de mots le précis de cet Ouvra-

ge, où l'Auteur paroît s'être perfectioné, en avançant dans la carriere.

Les recherches y sont curieuses, le choix communément judicieux, l'exactitude portée jusqu'à remarquer dans des Ecrivains célebres les fautes, même légeres, qui leur ont échappé ; la narration simple, coulante, bien digérée, les faits bien arrangés, le style aisé, naturel ; les réfléxions sensée, mais peut-être encore trop communes, trop faciles, pour qu'il fut nécessaire de les suggérer aux Lecteurs, qui n'aiment pas qu'on se défie si fort de leur jugement, & de leur attention en lisant, & qui croyent pouvoir penser tout seuls, sans un pareil secours.

Entrons dans quelque détail. Didier Abbé du Mont-Cassin, l'un de ceux que Grégoire VII. avoit désignés en mourant, pour lui succéder, fut élevé sur la Chaire de S. Pierre, malgré les oppositions & la jalousie de Hugues Archevêque de Lyon & du Cardinal Richard, Abbé de S. Victor de Marseille. Après des dé-

lais longs & ſincéres, il reprit à Capoüe les ornemens Pontificaux le Dimanche des Rameaux 21. de Mars 1087. Il les avoit quittés quatre jours après ſon élection faite à Rome le 24. de Mai, jour de la Pentecôte de l'année précédente, & s'étoit retiré au Mont-Caſſin, perſiſtant conſtamment dans ſon refus. Au mois d'Août 1087. il tint un Concile à Capoüe où il excommunia l'Archevêque Hugues, & le Cardinal Richard. Ce fut le ſeul fruit que recueillirent de leurs intrigues ces deux ambitieux Prélats. Didier avoit pris le nom de Victor III. Il mourut au Mont-Caſſin le 16. de Septembre de la même année.

Otton Evêque d'Oſtie fut élû à ſa place. Il étoit François, natif de Châtillon ſur Marne, & avoit été Chanoine de Reims, & Moine à Cluni. Il prit le nom d'Urbain II.

La mort de Guillaume le Conquérant, arrivée le 9. de Septembre 1087. dans ſa ſoixantiéme année, eſt un de ces événemens frappans que nous avons annoncés. Ce Prince, qui

étoit fort gros, étant au lit pour quelque incommodité, le Roi Philippe I. dit en raillant, que le Duc de Normandie étoit long-tems en couches. Cette plaisanterie, qui divertit les Courtisans, couta cher au Roi & à ses Sujets. Guillaume l'ayant apprise, dit en jurant: *par la Résurrection, & par la splendeur de Dieu*, (c'étoit son jurement ordinaire lorsqu'il étoit en colere:) *quand je releverai, j'irai offrir au Roi de France cent mille chandelles.* Il tint parole. Car étant entré sur les terres de Philippe, il ravagea les moissons & les vignobles, faisant mettre le feu par tout. La Ville de Mante fut réduite en cendres, & en particulier, l'Eglise de Notre-Dame. Deux Reclus, & une femme Recluse, furent brûlés dans leurs Cellules. Guillaume jouissoit avec plaisir de ce funeste spectacle, & animoit ses gens à entretenir le feu. C'étoit là que la justice divine l'attendoit. Il se sentit frappé, se fit porter à Roüen, où ses Médecins Gillebert Evêque de Lisieux, & Gontart Abbé de Jumiéges, lui annoncerent

qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Alors il entra dans de grands sentimens de pénitence. Il se confessa, reçût le S. Viatique, fit son Testament, par lequel il légua ses trésors aux Eglises, & aux Monasteres. Il fit donner une grosse somme au Clergé de Mante pour rebâtir les Eglises; il accorda la liberté à tous les prisonniers, même à son frere Odon Evêque de Bayeux, qu'il avoit juré de ne jamais délivrer.

De si saintes dispositions ne pouvoient le calmer. Il fit une confession publique des péchés de sa vie passée, surtout depuis la conquête d'Angleterre. *Dès l'enfance*, disoit-il, *j'ai été nourri dans la guerre, j'ai versé beaucoup de sang; il m'est impossible de faire le dénombrement de tous les péchés dont je me vois obligé d'aller rendre compte à Dieu.* Sa derniere expédition surtout lui causoit de terribles alarmes. Puis s'adressant aux Prélats qui l'environnoient; *Je vous conjure instamment*, ajoûta-t'il, *de prier Dieu qu'il m'accorde le pardon de tant de péchés. J'ordonne qu'on di-*

stribuë mes trésors aux pauvres & aux Eglises, pour réparer mes injustices & mes violences. Ensuite, pour animer sa confiance, *n'oubliés pas*, dit-il aux Evêques & aux Abbés, *avec quelle tendresse je vous ai aimés, & avec quel zéle j'ai pris votre défense. Je n'ai jamais violé les droits de l'Eglise notre mere: j'ai toujours déteste la simonie, j'ai donné le gouvernement des Eglises & des Monasteres à ceux que j'ai cru les plus dignes.* Il comptoit les fondations qu'il avoit ou faites, ou approuvées, ou procurées, & les biens dont il avoit enrichi les Eglises.

A peine Guillaume eut-il les yeux fermées, que tous les Seigneurs qui étoient à la Cour, disparurent, & les Officiers du Palais ne songerent qu'à piller. Son corps demeura presque nud, sans que personne s'empréssât de lui rendre les derniers devoirs. Enfin il fut conduit à Caën. Mais comme on alloit l'enterrer, un Bourgeois de la Ville nommé Ascelin s'y opposa, disant que le terrein lui appartenoit. Pour lever l'opposition, il falut donner à cet homme

soixante sols, & lui promettre autant de terre que le Duc de Normandie en avoit usurpé sur son pere. La fosse se trouva trop petite, le cercueil enfoncé par force, se rompit, le cadavre creva, & remplit l'Eglise d'une infection insuportable. Tel fut le sort de ce Conquérant, qui ne trouva pas après sa mort assez de terre pour y être inhumé !

Le Roi Philippe qui avoit si longtems scandalisé la France & l'Eglise par son mariage adultere avec Bertrade fille de Simon Comte de Montfort, & troisiéme femme de Foulques Rechin, Comte d'Anjou, qui l'avoit épousée du vivant des deux premieres, ne donna pas des marques moins éclatantes de repentir sur la fin de ses jours. *Il vouloit même*, dit le P. Longueval, *embrasser l'état Monastique*, pour expier ses péchés. Il est vrai qu'il paroît par une Lettre de Hugues de Clugni, que Philippe avoit demandé à ce Saint Abbé, s'il y avoit quelque exemple d'un Roi qui se fût fait Moine. Hugues, qui lui allégue celui de S. Gontram Roi

de France, se trompe, comme le P. Longueval l'a fait voir ailleurs. Hugues Archidiacre d'Huntington n'a pas été mieux informé, lorsqu'il a écrit qu'effectivement Philippe se fit Moine : *Ad finem monachatus est.*

Ce Roi mourut à Melun le 28. Juillet 1108. dans la cinquante septiéme anné de son âge, & la 48. de son regne. Son corps fut porté en grande pompe à S. Benoît sur Loire, où il avoit choisi sa sépulture, se croyant indigne d'être enterré à S. Denys avec ses prédécesseurs. Bertrade, l'objet de sa passion criminelle, se convertit aussi ; & touchée de la vie édifiante des Religieuses de Fontevraud, elle bâtit le Monastere de Hautebruiere, dans une terre de ce nom, qui étoit de sa dot. Elle y prit l'habit, & son exemple y attira un grand nombre de filles de qualité. On y voit encore dans le Chœur, le Tombeau de cette Reine.

Les deux Empereurs Henri IV. & Henri V. firent à l'Eglise des maux encore plus grands que les scandales dont nous venons de parler. Leur

opiniâtreté dans le Schisme au sujet des investitures, la persécution qu'ils exercerent contre le Saint Siége & les Catholiques, & toutes les suites de cette affaire ne sont rapportées dans cette Histoire, qu'autant qu'elles intéressent l'Eglise Gallicane, & que la liaison des faits le demande: elles ne laissent pas d'y occuper une assez grande place.

Au milieu de tant de désordres, la France avoit alors dans tous les états de l'Ordre Ecclesiastique, (& peut-être n'en eut-elle jamais davantage,) une multitude d'hommes illustres, qui l'édifierent par d'éminentes vertus, qui l'éclairerent par leur science, & qui s'opposerent avec zéle à la contagion des erreurs & des vices.

Entre les Evêques de ce tems, distingués par leur piété, on compte le Bienheureux Odon, ou Odard, Evêque de Cambrai, le B. Hildebert, d'abord Evêque du Mans, puis Archevêque de Tours, le B. Jean Evêque de Téroüane, S. Godefroi Evêque d'Amiens, S. Bertrand de Comminges, S. Hugues Evêque de

Grenoble &c. Mais aucun ne se rendit plus illustre que le sçavant Yves de Chartres, l'une des plus grandes lumieres de son siécle. Il étoit Abbé des Chanoines de S. Quentin de Beauvais, lorsqu'en 1090. il fut élû par le Clergé & le peuple de Chartres, à la place de Godefroi, cité pour plusieurs crimes à Rome, où il se déposa lui-même. On ne pouvoit faire un choix plus convenable pour réparer le scandale qu'avoit causé son prédécesseur. Yves par son érudition, par sa piété, par son zéle, donna un nouveau lustre à l'Eglise de France. La fermeté qu'il témoigna en toute occasion à maintenir la discipline, & l'observation de la Loi de Dieu, son courage à résister aux puissances, éclaterent sur-tout dans l'affaire du mariage du Roi Philippe avec Bertrade. Les caresses, les menaces, la perte de ses biens & de sa liberté, rien ne fut capable d'ébranler sa constance. Les Lettres qu'il écrivit sur ce sujet aux Evêques, au Pape, au Roi même, sont des modeles de la vigueur Episcopale,

& sa conduite, un exemple souvent nécessaire, & rarement imité. Saint Anselme de Cantorbery, & S. Norbert de Magdebourg n'appartiennent pas à l'Eglise de France par leur Episcopat. Mais ils lui firent tant d'honneur, l'un par sa doctrine, l'autre par son zéle, tous deux par les fruits de sainteté qu'ils y produisirent, qu'ils méritoient bien de tenir un rang distingué dans cette Histoire.

On peut encore compter parmi ces grands hommes. « Le célébre Lan-
„ franc mort l'an 1089. après avoir
„ été successivement la gloire de l'I-
„ talie, de la France & de l'Angleter-
„ re. Il fit servir son érudition à la dé-
„ fense de la Religion, & son autorité
„ au maintien de la discipline. Ses
„ principaux Ouvrages sont un com-
„ mentaire sur les Epîtres de S. Paul,
„ un Traité de l'Eucharistie, contre
„ Bérenger, un Recueil de Lettres,
„ des Status Monastiques, un Traité
„ sur le secret de la Confession. „

Anselme étant encore Abbé du Bec, fut sollicité par Hugues Comte

de Chester de passer en Angleterre. Le S. Abbé s'en défendit long-tems; il avoit un préssentiment de ce qui devoit lui arriver; mais enfin il se rendit. Guillaume le Roux, fils du Conquérant, voulant profiter des revenus des Evêchés vacans, laissoit le siége de Cantorbery depuis quatre ans sans le remplir. Anselme étant arrivé, les Evêques & les Seigneurs qui se trouvoient à la Cour, pour la Fête de Noël, prierent le Roi de permettre qu'on fit des prieres pour obtenir un Archevêque de Cantorbery. Guillaume y consentit avec peine; il craignoit qu'elles ne fussent trop efficaces. Anselme fut chargé de les composer. Le Saint travailloit pour lui, contre son intention. Un Courtisan disant au Roi qu'Anselme ne désiroit rien sur la terre, qu'il n'aimoit que Dieu. *Quoi* répondit le Roi en riant, *il ne voudroit pas même l'Archevêché de Cantorbery*: Le Courtisan répondit qu'il le croyoit ainsi, *Et moi*, repliqua le Roi, *je suis persuadé qu'il y courroit avec empressement*. " Mais par le S. Voult de

Luques, (c'étoit sa maniere de jurer,) *per Sanctum Vultum de Luca*, ni lui, ni aucun autre ne l'obtiendra, & il n'y aura point d'autre Archevêque que moi. „

Le *S. Voult de Luques*, dit le P. Longueval, est un Crucifix révéré en cette Ville, qu'on croit avoir été fait par Nicodême. Il fut apporté en Italie, au commencement du VIII. siécle, & il a opéré un grand nombre de Miracles. Le Christ y est tout habillé, comme on le voit en plusieurs anciens Crucifix, que le Peuple, par cette raison, nomme S. Godelu, ou *Vaudelu*, par corruption, pour *Saint Voult de Luques*.

A peine le Roi eut-il proferé ce serment, qu'il tomba malade. Quand on le vit frappé de la crainte des jugemens de Dieu, on lui suggéra de donner des Pasteurs aux Eglises vacantes, & surtout à celle de Cantorbery, pour laquelle on lui proposa Anselme. Le Roi y consentit. Mais il fallut faire violence au Saint, pour l'obliger à accepter cette dignité. « Sçavez-vous, dit-il, aux Evê-

» ques & aux Seigneurs, ce que vo
» venez de faire? Vous attelez à u
» même charruë un taureau indom
» pté, & une vieille brebis. L
» taureau déchirera la brebis, qu
» pouvoit être utile en donnant de
» la laine, du lait & des agneaux.
» La charruë est l'Angleterre gou-
» vernée par le Roi, & par l'Ar-
» chevêque de Cantorbery. Le Roi
» a la férocité d'un jeune Taureau:
» pourquoi lui associez-vous une
» vieielle Brebis comme moi? »
La conduite du Roy à l'égard du nouvel Archevêque, son impiété & ses violences justifierent la parabole. Anselme fut élû le premier Dimanche de Carême 6. de Mars de l'année 1093, & ordonné le 4. de Décembre de la même année.

Norbert nâquit à Santen dans le Duché de Cleves, d'une famille distinguée par sa Noblesse. Destiné à l'état Eclesiastique, il vécut d'abord d'une maniere peu conforme à la sainteté de cette vocation, premierement, à la Cour de Frederic Archeveque de Cologne, & ensuite à

: de l'Empereur Henry, ne cher-
nt qu'à plaire au monde, magni-
ie dans ses habits & dans son
n, aspirant aux premieres digni-
de l'Eglise. Sa conversion fut as-
semblable à celle de saint Paul.
jour qu'il étoit monté à cheval,
ut surpris d'un grand orage au
ieu de la campagne. La foudre
nt tombée près de lui, renversa
cheval & le Cavalier. Norbert
une heure sans sentiment & sans
uvement : mais étant revenu à
, il s'écria comme Saul : *Seigneur,*
voulez vous que je fasse? Il re-
irna chez lui, quitta les habits de
'e qu'il portoit, se revêtit d'un
le cilice, & se retira au Monaste-
de Sigébert, où il commença la
: pénitente qu'il pratiqua le reste
ses jours. Les travaux Apostoli-
es ausquels il se livra, eurent des
ccès d'autant plus éclatans, que
sainteté du Prédicateur accrédi-
t les vérités qu'il annonçoit. Bar-
elmi Evêque de Laon, auquel le
pe Callixte II. l'avoit recomman-
, lui donna dans son Diocése un

lieu nommé *Premontré*. Le Saint y assembla quelques Disciples, & y établit l'Ordre Religieux qui en porte le nom. Il leur donna l'habit blanc qui étoit celui des Chanoines, & choisit la Regle de S. Augustin, dont ils firent profession le jour de Noël 1120, au nombre de 40. Clercs, & plusieurs Laïques, avec promesse de stabilité. Cet Institut s'étendit si rapidement, que trente ans après sa naissance, il y avoit au Chapitre général de Prémontré, près de cent Abbés de l'Ordre. L'Evêque de Laon en fonda seul jusqu'à cinq Monasteres dans son Diocése. Le saint Instituteur mourut à Magdebourg le 6. de Juin de l'année 1134. la 54ᵉ. de son âge.

L'Histoire de ce tems-là est féconde en semblables établissemens, la divine Providence préparant ces saints aziles à l'innocence & à la pénitence, contre la corruption du siécle, qui n'avoit pas encore éteint l'esprit de Religion, malgré les hérésies, les schismes, les désordres dont il fut infecté. Vers la fin de

l'onziéme siécle, une peste qu'on nomma *le Feu sacré* désola plusieurs de nos Provinces, & y fit périr beaucoup de monde. Dieu qui vouloit glorifier le grand S. Antoine, dont les Reliques avoient été apportées en France près d'un siécle auparavant, & placées proche de Vienne dans un lieu nommé la Motte, & depuis, *S. Antoine de Viennois*, voulut que les malades ne trouvassent point de remede plus efficace au mal qui les dévoroit, que dans l'intercession du saint Abbé. Ce fut ce qui donna commencement à l'Ordre de S. Antoine. Deux Segneurs de la Province, Gaston & Gironde son fils, se consacrerent eux & leurs biens au service des personnes frappées de cette contagion. Ils s'associérent quelques compagnons, & mirent sur leurs habits la figure d'une potence, ou d'une bequille, pour marquer que par état ils étoient l'appui & le soutien des infirmes.

Le reste pour le mois prochain.

ARTICLE XXVIII.

ESSAIS DE THEODICE'E SUR la bonté de Dieu, &c. Par M. Leibnitz. Voyez l'Article XIII. de Fevrier.

APrès la Préface & le Discours sur la Conformité de la Foy avec la Raison, qui sont des Préliminaires essentiels, & relatifs à ce qui doit suivre, M. Leibnitz entre dans le corps de l'Ouvrage divisé en trois Parties, dont la premiere est encore un dispositif, & comme l'établissement des Principes, d'où l'Auteur fait dépendre la résolution des difficultés de Bayle, qui sont son principal objet. Il réduit d'abord ces difficultés & leurs questions préparatoires à deux classes. Les unes regardent la liberté de l'homme, les autres l'origine du mal. Voici le précis de l'exposition qu'il en fait.

» La Liberté est combattuë, *dit-*
» *il*, par la détermination ou par
» la certitude quelle qu'elle soit:
» & cependant le Dogme commun
» de

» de nos Philosophes porte, que la
» vérité des futurs contingens est
» déterminée. La prescience de
» Dieu, *ajoûte-t-il*, rend aussi tout
» l'avenir certain & déterminé :
» mais sa Providence & sa Préordi-
» nation sur laquelle la Prescience
» même paroît fondée, fait bien
» plus „... Le concours seul sem-
ble rendre Dieu garand de tout le mal que la créature peut commettre ou éprouver. Il paroît indécent que Dieu concoure *indifféremment* au bien & au mal. “ Outre
» qu'il y a des Cartésiens moder-
» nes, qui prétendent que Dieu est
» le seul auteur dont les Créatures
» ne sont que les organes purement
» passifs, & M. Bayle n'appuye pas
» peu là-dessus.

Quand Dieu même ne concourroit pas au mal, il est toujours vrai qu'il le permet. Et *quoiqu'on dise dans le systême le plus mitigé, que Dieu a voulu sauver tous les hommes*, & que dans les autres systêmes on convienne que le Fils de Dieu s'est fait homme, & est mort pour

l'expiation du péché, " il demeure
" toujours vrai que la Foy est un
" don de Dieu, que nous sommes
" morts à toutes les bonnes œu-
" vres, qu'il faut qu'une grace pré-
" venante excite notre volonté, &
" que Dieu nous donne le vouloir
" & le faire. Et soit que cela se fasse
" par une grace efficace par elle-mê-
" me, soit qu'il n'y ait qu'une gra-
" ce suffisante, devenuë efficace par
" les circonstances internes & exter-
" nes; il faut toujours revenir à
" dire, que Dieu est la derniere
" raison du salut, de la grace, de
" la foy & de l'élection en Jesus-
" Christ. "

A ces difficultés générales, M. Leibnitz oppose son systême général du *meilleur*, qu'il explique ici & établit de son mieux. Il avertit dès l'entrée que son grand but est d'*éloigner les hommes des fausses idées, qui leur représentent Dieu comme un Prince absolu, usant d'un pouvoir despotique, peu propre & peu digne d'être aimé.* Mais à cet avertissement, nous nous croyons obligés d'en op-

poser un autre : C'est que par l'usage que nous avons des Livres des Protestans mitigés,& de tout ce qui s'appelle tolerans, Déïstes, beaux esprits, ausquels nos réfugiés en Hollande & ailleurs, ont donné le ton ; ces Messieurs fondent tous leurs nouveaux systêmes de Religion comme de Politique sur l'exclusion du *Pouvoir despotique* : qualification odieuse qu'on pourroit leur passer s'ils ne lui faisoient envelopper l'autorité légitime de la Monarchie, & la puissance suprême de la Divinité ; dépouillant l'une & l'autre de toute liberté, de toute élection arbitraire, & de toute dispensation de justice vindicative & autre. Ils nous recommandent beaucoup la bonté, la *bienfaisance*, la miséricorde de Dieu, & l'amour que nous lui devons. Dieu est infiniment bon, & nous devons l'aimer par-dessus toutes choses, cela n'est pas douteux. Mais Dieu est infiniment juste aussi, & l'Ecriture ne cesse de nous recommander une crainte salutaire : d'où résulte la *crainte filiale* ou l'*amour respectueux*,

par la conciliation effective des deux sentimens que nous devons à ces deux grands attributs.

M. Leibnitz en bon Géometre pose d'abord ses axiômes, 1o. *Que Dieu est la premiere raison des choses.* 2°. Que *l'entendement divin est la source des Essences.* 3°. Que *la volonté est l'origine des Existences*, &c. Rendons nous attentifs, voici le systême qui en résulte. *Cette suprême Sagesse*, dit-il, *jointe à une infinie Bonté, n'a pû manquer de choisir le meilleur.* Le terme *choisir* est ici abusif; un choix nécessaire, n'est point un choix. Ne perdons pas un mot de la Preuve. *Comme un moindre mal est une espece de bien, de même un moindre bien est une espece de mal, s'il fait obstacle à un bien plus grand.* Dans une affaire dogmatique, traitée par un grand Géometre, il semble qu'il falloit des assertions mieux frappées que celle-ci. Cette *espece* infirme tout, & la clause de l'*obstacle* conditionel est tout-à-fait postiche & vacillatoire. Nous dirons donc d'un ton plus ferme,

mais vrai ; qu'un moindre mal eſt, dans ſa notion correcte, un mal ; & un moindre bien, un bien poſitif. Et à la clauſe arbitraire nous oppoſerons, qu'un monde moins bon, mais bon, ne fait point d'obſtacle à un meilleur ; Dieu en créant ou après avoir créé l'un, pouvant tout auſſi facilement créer l'autre à ſon gré, à ſon choix, à ſa libre & très-libre volonté.

L'Auteur ne fortifie ce raiſonnement ambigu, que d'un pur ſophiſme. *Il y auroit*, dit-il, *quelque choſe à corriger dans les actions de Dieu, s'il y avoit moyen de mieux faire.* Voilà le ſtile un peu fanfaron de nos Philoſophes modernes. Depuis qu'un d'entr'eux a dit, *donnez-moi de la matiere & du mouvement, je ferai un monde*, ils parlent d'après ce Roi de Caſtille, en petits conſtructeurs de mondes, en petits créateurs, qui ne daignent applaudir au grand artiſan, que dans le point de vûë de leur ſyſtême, & à condition qu'il aura tout fait de la maniere qu'il leur a plû d'imaginer. *Il y auroit* à cor-

riger, s'il y avoit moyen de mieux faire. Discours vague & qui ne dit rien, en paroissant dire beaucoup. Où est-il donc celui qui auroit à corriger, & celui qui auroit moyen de faire mieux? Est-ce Dieu, sont-ce les hommes qui corrigeroient ou qui feroient mieux? C'est être exemt de correction que de n'être corrigible que par soi-même. Le bien, le bon sont au-dessus de toute repréhension. On ne corrige que les fautes, les erreurs. Un meilleur monde ne seroit point une correction d'un monde moins bon, mais bon. Comment prouveroit-on que, si Dieu pouvoit faire mieux, il y auroit absolument à corriger dans son ouvrage? Il n'y a qu'un cas où la correction auroit lieu. Ce seroit, si Dieu comptant faire le meilleur, n'avoit fait que le bon. Mais si pouvant faire mieux, il n'a voulu faire & n'a fait que bien, il est toujours vrai qu'il a bien fait, & que c'est à nous de nous taire & d'admirer.

Le célebre Auteur s'est souvenu qu'il étoit Géometre. *Comme dans les Mathématiques*, dit-il, *quand il*

n'y a point de MAXIMUM *ni de* MINIMUM *, tout se fait également, ou il ne se fait rien du tout, on peut dire de même en matiere de parfaite sagesse, que s'il n'y avoit pas le meilleur parmi tous les mondes possibles, Dieu n'en auroit produit aucun.* C'est dommage que la Géométrie n'ait fourni rien de mieux à un de ses Maîtres. Mais c'est qu'il y a un plus grand Maître qu'elles doivent servir, & qui ne permet pas qu'une vérité combatte une autre vérité. Nous pourrions, avec respect, relever la partie Mathématique du raisonnement de M. Leibnitz, & le rappeller à ses propres principes, & à des systêmes géométriques qui n'ont point de *maximum* sans être des systêmes d'égalités, tels que les spirales infinies, & mille autres courbes, & même à d'autres systêmes où il y a plusieurs *maximum*, qui n'excluënt pas l'égalité. L'essentiel ici est de faire voir l'entiere disparité des deux parties de la comparaison de l'Auteur.

C'est un pur spinosisme, de vou-

loir régler la parfaite Sagesse dans ses opérations comme les Mathématiques sont réglées dans les évolutions des courbes. La régularité mathématique est toute fondée sur l'intelligence divine qui constituë nécessairement les *Essences* des choses, selon le second axiome ci-dessus. Au lieu que, selon le troisiéme que l'Auteur a bien-tôt oublié, les *existences* dont il s'agit, tirent leur origine de la volonté libre de Dieu. M. Leibnitz contredit toutes ses premieres idées. Les vérités mathématiques sont absolument indépendantes de cette volonté, d'où dépendent absolument les existences contingentes & arbitraires.

En parlant des Mondes possibles, notre Auteur se sert d'une expression physique qui revient souvent. Il représente tous ces Mondes comme toujours présens à Dieu, & *prétendant tous à l'existence.* Cela est ingénieux, géométrique, mais faux, & même peu philosophique. Ne diroit-on pas que Dieu est comme le point d'appui d'une balance, auquel les deux poids qu'il supporte se

font ſentir, comme pour l'entraîner chacun de ſon côté, ou le prier de tenir ferme pour donner lieu au plus fort d'emporter le plus foible? C'eſt par une *prévalence* de perfections, que le meilleur monde prétend & arrive à l'exiſtence, au jugement de Dieu ſelon le jugement de M. Leibnitz. Dieu n'en eſt que le témoin, ou le mobile néceſſaire & néceſſité tout au plus, à peu près comme ce point d'appui inanimé. Il eſt pourtant ſurprenant que ce ſoit là tout ce qu'un homme comme M. Leibnitz, ait pû dire de plus fort pour établir & étayer ce ſyſtême d'*optimum*.

Il nie tout net, que le monde *ſans péché & ſans ſouffrances, fût meilleur*. Mais il ne ſoûtient la négative que par un *alibi* formellement ſophiſtique. *Il faut ſçavoir*, dit-il, *que tout eſt lié dans chacun des mondes poſſibles. L'Univers eſt tout d'une piéce, &c.* Concluſion : le monde ſans péché & ſans ſouffrances, *ne ſeroit plus ce monde*. Beau dénoüement ! ce ſeroit ce monde tel qu'il

étoit avant le péché d'Adam. On ne ſçait pas ſi ce péché eſt venu d'abord, ou s'il y a eu un intervalle plus ou moins grand, entre lui & le ſixiéme jour de la création. Mais on ſçait que Dieu pouvoit rendre cet intervalle auſſi grand qu'il l'auroit voulu, puiſqu'il pouvoit même abſolument prévenir & ôter le péché. Le monde au ſixiéme jour en valloit-il moins? attendoit-il ce péché comme le complément de ſa perfection? Mais nous ſçavons encore bien poſitivement qu'avant ce péché, toutes choſes étoient *bona*, *valdè bona;* & que tout de ſuite après ce péché, *maledicta terra... in dolore paries... pulvis es, &c... in ſudore vultûs tui, &c.* Ces expreſſions marquent du pire, & M. Leibnitz y trouve du meilleur.

Mais ſi l'Ecriture Sainte lui eſt contraire, il ſçait ſe rendre l'Egliſe même favorable : Nous nous en ferions bien doutés, que le *felix culpa* ſeroit la principale machine de ſon ſyſtême. Il n'ignore de rien, il cite tout. *Bina venena juvant*, dit-

[redacted]

il ; deux liqueurs forment un corps sec ; deux corps froids & ténébreux donnent du feu ; une faute heureuse gagne une bataille. *Et ne chante-t-on pas*, ajoute-t-il, *la veille de Pâques dans les Eglises du Rit Romain... O certè necessarium Adæ peccatum, quod Christi morte deletum est ! O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem !* Il est charmant de voir M. Leibnitz, Lutherien, grand Philosophe moderne, homme du monde, sçavoir & citer en preuve une hymne du Rit Romain. C'est cette impartialité, cette affection apparente pour l'Eglise, cette politesse, &, si on le veut, ce sçavoir faire, qui lui concilioit les Catholiques, jusqu'à le mettre en correspondance avec les Cardinaux & les Prélats les plus distingués du sacré College.

Il en vouloit surtout dans ses conciliations aux François, dont il avoit choisi la Langue, comme la plus propre aux expressions de la politesse dont il se piquoit. *Les illustres Prélats de l'Eglise* Gallicane,

ajoute-t-il, *qui ont écrit au Pape Innocent XII. contre le livre du Cardinal Sfondrate sur la Prédestination, comme ils sont dans les principes de saint Augustin, ont dit des choses fort propres à concilier ce grand point.* Les Molinistes auront leur compliment tout-à-l'heure; qu'ils ne se formalisent point de celui-là qui va à la suite de celui du Rit Romain.

M. Leibnitz s'objecte, qu'il y a plus de mal que de bien dans ce monde; & il répond & fait voir assez bien, qu'il y a plus de bien que de mal, au moins en géneral & dans le total de l'Univers. Car il y a bien des gens, pour qui le mal l'emporte tout-à-fait sur le bien dont ils joüissent dans ce monde. L'Auteur aplaudit à ceux qui aplaudissent à la nature & à la fortune, & débite à cette occasion une maxime tout-à-fait digne du grand Leibnitz. *Il ne faut pas être facilement*, dit-il, *du nombre des mécontens dans la République où l'on est, & il ne le faut point être du tout dans la Cité de Dieu, où l'on ne peut l'être qu'avec in-*

justice. On ne peut pas ne pas reconnoître ici un bon caractere, & ne pas plaindre l'auteur de l'ingratitude du sujet qu'il traite : nous voulons le croire de bonne foi. Il y a du vrai & du très-vrai dans sa maxime. J.C. nous a pourtant autorisés à croire qu'il eût été bon pour Judas de n'être jamais venu dans ce monde, mettre la main à ce qui le rend le meilleur qu'il ait pû être, après la prévarication du péché qui l'avoit rendu le pire de tous ceux qui pouvoient exister sans cette dépravation.

M. Leibnitz admet la créance orthodoxe d'une damnation éternelle pour les reprouvés. Mais, sans la contredire formellement, il met en œuvre tout son esprit de conciliation pour la réduire comme à rien. Il cite des vers de *Prudence* qui semblent diminuer beaucoup le nombre de ces malheureux, & admettre même un enfer mitigé. *Saint Grégoire de Nysse*, ajoute-t-il, *incline aussi de ce côté là* : & S. Jerôme lui paroît penser qu'enfin tous les Chrétiens se-

ront sauvés. Un mot de S. Paul, qui dit que *tout Israël sera sauvé*, est précieusement recüeilli. Pour Origene, il ne pouvoit manquer d'être cité, avec l'appui des Origenistes de tous les tems. Il se tourne de tous les sens pour aggrandir le Royaume des Cieux. Forcé de convenir que parmi les hommes terrestres, le nombre des Elûs est le plus petit, il remarque que *S. Augustin & les Anciens, faute de sçavoir les découvertes modernes, avoient de bien petites idées de la Cité de Dieu*, à laquelle lui, M. Leibnitz mieux instruit de ces découvertes, appelle sans façon tous les habitans de la Lune, de Jupiter, de toutes les Etoiles de l'Univers.

Il discute l'imperfection des créatures, qui a effectivement occasionné le mal. Il nie cependant sagement aux Manichéens, que la matiere soit mauvaise, & que les créatures ayent d'autre méchanceté que celle qu'elles se donnent volontairement. Il avance un principe que nous croyons erroné, que *le mal moral n'est*

un si grand mal, que parce qu'il est une source de maux physiques. Il adopte le principe, qu'il ne faut pas faire, qu'il ne faut pas même permettre le mal, afin qu'il en arrive du bien. Et là dessus il démêle assez bien la difference qu'il y a entre la permission que Dieu donne au mal, & celle que les hommes ont défense de lui donner. Outre que Dieu est le Maître, le bien qu'il occasionne par la permission du mal, est certain : au lieu que pour les hommes, ces permissions seroient toujours abusives. Nous ne pouvons jamais sçavoir si le bien arrivera sûrement à la suite du mal que nous permettons. Sçavons-nous même sûrement, si ce prétendu bien est un vrai bien ?

Il s'agit ensuite du concours physique de Dieu. L'Auteur seroit assez d'humeur de l'ôter, s'il ne consultoit que son humeur bienfaisante. Mais il craint le Pelagianisme, & de trop donner à la pure nature. Et d'ailleurs une idée philosophique à la moderne, le raméne à quelque

chose de plus fort que le simple concours. *La conservation n'est qu'une création repetée*, dit-il, d'après Descartes ; & il ne pense pas que la créature ait d'autre action, que celle de Dieu. Cela le jette dans le sentiment que le péché n'est point une action, mais une simple privation qui n'a rien de positif. Pourquoi le dissimuler. M. Leibnitz est plus Malebranchiste qu'il ne le dit. Peu importe pourvû qu'il soit Orthodoxe : Malebranche l'étoit : il vouloit l'être & croyoit l'être. A Dieu ne plaise que nous nous érigions en scrutateurs des cœurs. Il s'agit de la doctrine & de l'usage surtout qu'en fait notre illustre Auteur.

Il ne croit pas la matiere mauvaise par elle-même, il la croit seulement bornée, grossiere, imparfaite. Le voilà cependant qui se sert de l'inertie de la matiere, de celle, par exemple, d'un bateau chargé, que la riviere entraîne d'autant plus lentement qu'il est plus chargé, & qu'il a plus d'inertie propre. La comparaison est fausse, insuffisante &

pleine de sophisme. Un grand Physicien Géometre qui appuye beaucoup, nommément ici, sur les Découvertes modernes, devoit sçavoir que de soi la matiére, comme matiére, n'a point d'inertie, qu'elle est parfaitement indifferente au repos comme au mouvement; que le plus petit mouvement pouvoit entraîner le plus grand corps; que le bateau ne resistant au courant que par son poids, ce poids étoit l'effet physique non de son inertie intrinseque, mais de l'action positive d'une cause extérieure quelconque qui repousse ce bateau vers le centre, & s'oppose à l'action de l'eau qui tend à le soulever à chaque instant: qu'enfin ce n'est pas même la pesanteur du bateau qui le rend indocile à l'entraînement du courant, mais plûtôt l'air extérieur; M. Newton ayant fort bien démontré au sujet des Tourbillons, qu'un corps plongé dans un liquide d'une densité spécifique la même, prendroit peu à peu & conserveroit à perpétuité, le mouvement tonique qui le fait aller

ſauf l'inégalité des mouvemens des couches ſéparées, auſquelles répond la profondeur de ce corps.

La comparaiſon eſt donc fauſſe, mais elle l'eſt comme en raiſon doublee, & par deux endroits. Elle n'expliqueroit en rigueur que l'imperfection des créatures par celle de la matiere, & nullement le mal poſitif le peché, puiſque le bateau n'auroit jamais qu'une action négative dans la cauſe de ſon retardement, qui ne ſeroit en effet qu'un ſimple retardement, une ſimple négation non coupable d'une plus grande vîteſſe. *Comparons*, dit l'Auteur, *l'inertie de la matiere avec l'imperfection naturelle des créatures.* Cela eſt bien juſques-là. *Et la lenteur du bateau, chargé*, ajoûte-t-il, *avec le défaut qui ſe trouve dans les qualités & dans l'action de la créature, & nous prouverons qu'il n'y a rien de ſi juſte que cette comparaiſon.* On peut encore la paſſer, pourvû que l'on s'en tienne à l'idée rigoureuſe du terme *défaut*, *defectus*, & qu'on n'y ſubſtituë pas celle du mal poſitif, du peché coupable. La ſubſ-

titution est déja faite, mais non sans que nous nous en soyons apperçûs.
» Ainsi les Platoniciens, saint Au-
» gustin & les Scholastiques, ont eu
» raison de dire, que Dieu est la cau-
» se du materiel du mal qui consiste
» dans le positif, & non pas du for-
» mel, qui consiste dans la priva-
» tion, comme l'on peut dire que
» le courant est la cause du materiel
» du retardement sans l'être de son
» formel, c'est-à dire, qu'il est la
» cause de la vîtesse du bateau, sans
» être la cause des bornes de cette
» vîtesse. « L'Auteur a beau faire, le mal est positif; il n'établira jamais par là qu'un mal négatif, ou plûtôt la négation d'un plus grand bien, un simple défaut, un simple manque de bien ulterieur, un moindre bien. Or un moindre bien, est un bien. Autrement tout ce monde seroit mauvais, & l'auroit été dès le moment de la création, où cependant toutes choses étoient *bona*, *valde bona.*

A l'occasion de la Prescience de

Dieu, l'Auteur entre dans une Controverse célebre, il met d'un côté *Molina*, dont il explique assez bien les trois sortes de sciences, d'intelligence, de vision & des conditionnelles : & de l'autre côté *les Thomistes & ceux qui s'appellent Disciples de saint Augustin, mais que leurs adversaires*, dit-il, *appellent Jansenistes.* Il rapporte les objections de ceux ci contre ceux-là, & tout de suite il concilie en adoptant *ce qu'il y a de vrai des deux côtés :* ce sont ses termes. Ces conciliations sont délicates. Souvent on ne contente aucun des deux partis. Nous répondrions bien du mécontentement des Thomistes & des Augustiniens. Nous ne repondrions pas de même du contentement des Molinistes, qui sont pourtant les mieux traités, jusqu'à faire accuser M. Leibnitz de Molinisme, par ceux qui ne voyent pas plus loin que l'endroit qu'ils examinent.

Il admet nettement la science Moyenne, la science des Conditions,

les Possibles. Il ajoûte : *Si je suis pour les Molinistes dans le premier Point, je suis pour les Prédéterminans dans le second,* c'est-à-dire, *dans la Préordination & les decrets de Dieu.* Remarquons le correctif, *mais en observant toujours que la Prédétermination ne soit point nécessitante.* Ce correctif est au moins ici plus effectif qu'on ne le croiroit d'abord ; c'est une exclusion assez précise : & peu à peu, après avoir d'abord par voye de fait, écarté les Augustiniens, les Prédéterminans se trouvent écartés par voye de droit, à cause de *la grace nécessitante :* & ce qu'il y a de merveilleux, les Molinistes le sont aussi par même voye, à cause de l[a] trop grande *liberté d'équilibre.* O[n] ne le croiroit pas, les Molinistes so[nt] bien obligés à l'illustre Auteur d'u[ne] certaine pieuse affection qui le fais[oit] sûrement pancher de leur côté. M[ais] dans le vrai, & à juger des cho[ses] par le fond & par l'ensemble sy[s]tématique des pensées de l'Auteu[r] étoit Thomiste & plus que Tho[miste] & tout-à-fait pour la Pré

dre témoignage à la vérité, & ne point imputer à un dogme ce qui ne s'ensuit point. Malgré ce désinteressement cependant, il entasse tout de suite les raisons qu'il croit les plus propres à établir cette conciliation Spinosiste : qu'on réprime les Furieux, qu'on punit les bêtes, &c. malgré leur défaut de liberté.

Il passe aux Questions de la Prédestination & de la Réprobation, de la Grace, *de Auxiliis*, &c. négociant toujours *in utramque partem.* Au sujet du peché originel, après avoir expliqué les opinions de *la traduction*, de *l'éduction*, de *la production* des ames, il propose son propre systême de *l'indestructibilité des animaux*, dont la naissance n'est, selon lui, qu'un *développement*, & la mort qu'un *envélopement*, il adopte le sentiment moderne de la *concentration des semences*, & concentrant ainsi les ames avec les corps dans les corps animés, il va jusqu'à l'explication physique de la participation des enfans d'Adam au peché de ce premier pere. Selon lui, ce peché *a*

corrompu

corrompu physiquement ou animalement toutes ces ames. Il n'y a qu'une difficulté physique, outre les Théologiques que tout le monde sçait. Si le peché d'Adam a percé toutes les envelopes qui nous concentroient dans Adam, à plus forte raison serons-nous chargés physiquement, originellement de tous les pechés de nos peres immediats, de nos grands-peres, de nos ayeux, & de tout ce qui nous a précedé dans la ligne directe de notre Arbre genealogique jusqu'à Adam.

Nous voilà à la seconde Partie de l'Ouvrage, & il en reste deux qui ne sont les plus importantes, que selon une premiere intention de l'Auteur. Car les grands principes, le systême géneral de M. Leibnitz, toute sa doctrine *physico*, ou *geometrico-théologique*, est assez constatée dans tous ces Préliminaires, dont nous avons tâché de donner la substance & le véritable extrait. Ce n'est proprement que le détail des objections de Bayle & des réponses de notre Auteur, qui remplissent

reste de l'Ouvrage ; & les détails ne sont guéres faits pour des extraits. Nous aurions donc borné là les nôtres.

Mais nous remarquons, & on nous fait remarquer, que nous en avons trop fait pour nous arrêter en si beau chemin ; que la Theodicée est un Livre d'une espece rare & tout-à-fait singuliere ; que son célébre Auteur mérite des égards extraordinaires, c'est-à-dire, une profonde estime & une réfutation complette ; que c'est par le détail que nous devons constater nous-mêmes les points de vûë généraux où nous l'avons representé ; que les détails d'un grand homme sont toujours pleins de vûës générales ; que tout interesse de la part de deux hommes uniques, tels que M. Bayle & M. Leibnitz ; que jusqu'ici ce n'étoient que les préludes d'une grande Bataille, le choix du terrain, la saisie des postes, la distribution des quartiers, le mêlange des armes, la correspondance des lignes, des aîles, du centre, les operations de l'Artillerie, les canonades,

es escarmouches ; que c'est désormais le feu de la mêlée, que ce sont leux grands Capitaines qu'on aime ı voir combatre corps à corps, s'obèrver, se mesurer, se ceder l'un à 'autre les premiers coups, se réserver :hacun pour les coups de maître, è poursuivre, s'éluder, s'enferrer juelquefois tous les deux, quelque:ois se percer de leurs propres traits ; & peut-être souvent, car c'est ici une bonne guerre, & M. Leibnitz eſt si généreux, peut-être s'embrasser, se réconcilier, s'unir étroitement, au moment qu'on les croyoit prêts à s'égorger. Voilà donc encore le sujet d'un nouvel extrait, dont une partie du Public nous pardonnera l'importunité, en faveur d'une autre partie qui paroît nous le demander, l'exiger même après l'avoir attendu pendant vingt-sept ans ; car la Theodicée parut pour la premiere fois en 1710.

ARTICLE XXIX.

HISTOIRE DU CONCILE DE Trente écrite en Italien par Fra-Paolo Sarpi, de l'ordre des Servites; & traduite de nouveau en François avec des Notes critiques, historiques & Theologiques, par Pierre François le Courayer Docteur en Theologie de l'Université d'Oxford, & Chanoine Regulier, ancien Bibliothecaire de l'Abbaye de Sainte Géneviéve de Paris. A Amsterdam chez J. Wetstein & G. Smith. 1736. 2. *vol* in-4°. *chacun d'environ* 800. *pages.*

CEt Ouvrage a fait du bruit avant que de paroître. A peine a-t-on sçû que Monsieur (ci-devant le Pere) le Courayer y travailloit qu'on l'a attendu avec impatience, à peine a-t-il paru qu'on l'a lû avec curiosité. Quel est, disoit-on, le dessein de M. le Courayer dans cet Ouvrage? à qui se propose-t-il de plaire? Est-ce aux Catholiques, est-ce aux Protestans? Qu'est-il lui-même? En sortant de France il a solennellement

protesté de sa Catholicité par un écrit public ; mais l'air d'Angleterre est contagieux surtout pour quelqu'un qui y porte de mauvaises dispositions. Sur-tout cela chacun a raisonné à sa maniere, & voici enfin l'Ouvrage même qu'on nous présente pour fixer nos incertitudes, *Tolle, lege.*

Le premier objet qui frappera peut-être quelques Lecteurs, ce sont les qualités que l'Auteur se donne dans le titre de l'Ouvrage : *Docteur en Theologie de l'Université d'Oxford & Chanoine Regulier.* Ces deux qualités ne paroîtront-elles pas, comme on dit, un peu étonnées de se voir ensemble, & leur union ne semble-t-elle pas former une espece de chimere ? Il est cependant vrai qu'on en a déja vû quelques exemples à peu près semblables.

L'Ouvrage est dédié à la Reine d'Angleterre par une longue Epître Dédicatoire à laquelle nous souscritions volontiers, si l'Auteur se contentoit d'y publier les vertus & les rares qualités de cette grande Prin-

cesse que nous respectons. Mais M. le Courayer y insinuë des propositions si étranges pour un homme qui fait profession d'être Catholique, que loin d'y applaudir nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnoître les principes fondamentaux de toutes les sectes Protestantes. Il nous y assure que *du sein du trouble & de la confusion la reformation a fait naître un germe de lumiere à la faveur de laquelle se sont dissipés quantité de préjugés que l'ignorance & la superstition avoient répandus sur la Religion*; que cette réformation a été *souhaitée par tout ce qu'il y avoit de plus éclairé & de plus vertueux dans l'Eglise*. Il regrette qu'elle soit demeurée *imparfaite*, & qu'elle *n'ait jamais été achevée au point de pouvoir reünir* tous les esprits. Que ce fut pour procurer cette réünion que le Concile de Trente fut assemblé; mais, *que le succès n'en a pas été heureux* parceque *on y choisit mal les moyens, & que si ses decrets ont remedié à quelques uns des abus les plus grossiers, ils ont en même-tems rendu les autres plus incura-*

rables .... Et qu'on y reussit bien moins à redresser ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux, qu'à fortifier les préjugés, & qu'à élargir les breches qu'avoient faites les premieres disputes, & que les nouveaux Decrets du Concile ont rendues presque irreparables. Après un si bel éloge du Concile de Trente M. le Courayer ajoûte que la Reine d'Angleterre *instruite des véritables maximes de la Religion .... a toujours regardé la moderation comme la disposition la plus raisonnable & la plus conforme à l'esprit de l'Evangile*, & *que c'est par un effet de cette moderation qu'en* Angleterre *chacun peut suivre au gré de sa conscience ce que ses lumieres lui representent de plus raisonnable & de plus vrai.... Et s'acquitter des devoirs que lui dictent la raison & l'Evangile.*

Tout cela comme on voit n'est pas équivoque; mais pour rendre la chose encore plus claire, il assure qu'on *retrouvera dans ses notes le même esprit qui a donné* (aux Protestans sans doute) *une si juste estime de* l'ouvrage de Fra-Paolo; & il a raison,

puisqu'il avouë que *le genre de Catholicisme qui y regne n'est pas celui qui a rendu les Romains odieux aux Protestans, & qu'il ne consiste que dans l'amour de l'unité & de la paix.* Quelle paix ? Une paix dont il reglera à son gré tous les Articles. Tout le reste de l'Epître roule sur les mêmes principes. L'authorité de l'Eglise y est traitée d'authorité arbitraire, ses dogmes sont traités de préjugés & d'opinions, le zele des Princes pour la manutention de la Catholicité est appellé un zéle persecuteur. Vive l'Angleterre ; c'est-là qu'on sçait avoir de la Religion. En France nous ne sommes que de vils & d'ignorants ésclaves livrés à des erreurs pitoyables & asservis à une authorité arbitraire qui se jouë de notre credulité. Le croiroit-on que c'est là le langage & les sentimens du R. P. le Courayer *Chanoine Regulier & ancien Bibliothecaire de l'Abbaye de Sainte Généviève de Paris ?* A-t-il trompé les Catholiques pendant qu'il a vécu parmi eux ; ou trompe-t-il à present les Protestans avec lesquels il vit ? Etrange situation d'un homme qui

ne veut être ni Catholique ni Protestant parfait. Il est réduit à se contredire, à varier dans ses sentimens, à se faire une religion à son gré. Venons à la Préface. Elle est longue & elle nous fournira assez de matiere pour remplir ce premier extrait; nous parlerons dans un second du reste de l'Ouvrage. On peut reduire tout ce qui est contenu dans la Préface aux articles suivans. 1°. L'Histoire de l'Ouvrage de Fra-Paolo. 2°. L'éloge de cet Ouvrage. 3°. Le travail du Traducteur. 4°. L'esprit & les dispositions dans lesquelles il a travaillé. 5°. une vive censure du Concile de Trente. 6°. Des principes singuliers sur lesquels on nous propose de regler notre foi & nos mœurs. Nous allons suivre en abregé chacun de ces Articles.

1°. M. le Courayer nous apprend que « l'ingenuité avec laquelle cette » Histoire étoit écrite fit bien juger à » Fra-Paolo qu'il ne pouvoit s'en » avouer l'Auteur sans danger & » sans réveiller les ennemis que la » fameuse querelle des Venitiens

» avec Paul V. lui avoit déja suscités;
» qu'il prit donc le parti de tenir la
» chose secrete, de sorte que l'on ig-
» nora pendant quelque tems à qui
» l'on étoit redevable de cette pro-
» duction. „ Quelques uns l'attribuerent au célebre *de Dominis*, d'autres au Pere Fulgence de l'Ordre des Servites confrere de Fra-Paolo, ou à quelque autre Italien. Mais enfin le mystere fut révélé, & surtout après la mort de Fra-Paolo ses amis ne lui garderent plus le secret. La premiere édition en fut faite à Londres en 1619. par *de Dominis* & dédiée à Jacques I. à l'insçû de l'Auteur dont on cacha aussi le nom. Les Protestans politiques & ceux des Catholiques qui les favorisoient furent fachés comme remarque M. le Courayer, de voir imprimer cette Histoire du Concile de Trente avec le titre que *Dominis* lui donna & l'Epître Dédicatoire au Roi d'Angleterre, parce qu'ils *prévirent aisément l'usage qu'on feroit de ces deux choses pour prévenir les Catholiques contre un ouvrage qui avoit été écrit principalement pour eux* (c'est-à-dire pour les pervertir)

& pour empêcher par là tout le fruit (l'Auteur devoit dire le mal) *qu'il eut pû faire s'il eût été publié sans ces additions qui le leur rendoient en même tems & suspect & odieux.* Le titre étoit conçû en ces termes. *Histoire du Concile de Trente, dans laquelle on découvre tous les artifices qu'employa la Cour de Rome pour empêcher qu'on n'y exposât la vérité des dogmes, & qu'on ne traitât de la réforme de la Papauté & de l'Eglise.* L'Epître Dédicatoire étoit pleine de déclamations violentes, & d'expressions encore plus fortes; & sans doute la Providence le permit ainsi pour prévenir les Catholiques contre le poison de la séduction & du mensonge, qu'on vouloit leur présenter sous le nom d'une histoire. On ne laissa pas d'en faire plusieurs nouvelles éditions, surtout à Genéve. Mais, comme remarque fort bien M. le Courayer lui-même, cette histoire ne fut bien reçûë que *des Protestans qui la comblerent d'éloges;* car *les Catholiques la décrierent sans ménagement*, comme une satyre insolen-

re, qui sous un faux air de sincérité cachoit une méchanceté pleine de mauvaise foy & d'irreligion. M. le Courayer prétend cependant qu'en France *on osa en parler avec modération, & montrer l'estime qu'on en devoit faire. Aussi*, ajoûte-t-il, *le Catholicisme des François est un peu différent de celui des Ultramontains; & tel passe pour très-orthodoxe en deça des Alpes & des Pyrenées qui auroit peine à se défendre des poursuites de l'Inquisition au-delà.* Mais expliquons-nous. L'Auteur veut-il dire qu'il se trouva en France de mauvais Catholiques, chancelans dans la Foy, ignorant les principes fondamentaux de leur Religion, n'ayant point assez de persuasion pour être ni bons Catholiques, ni bons Protestans, & *tournant*, comme dit Saint Paul, *à tout vent de doctrine*, qui applaudirent à l'histoire de Fra-Paolo? Nous ne le lui contestons pas, & nous l'avouons avec d'autant moins de peine, que le suffrage de tels approbateurs ne mérite pas d'être compté. Mais veut-il dire que l'Ouvrage fut approuvé en France

par de vrais Catholiques ? Distinguons, il peut avoir été approuvé comme une Satyre bien faite, comme un Ouvrage composé avec beaucoup d'artifice & d'esprit ; nous l'approuvons encore aujourd'hui dans ce sens, du moins jusqu'à un certain point, comme nous estimons les Lettres Provinciales, & d'autres semblables Libelles; mais M. le Courayer s'est assûrément trompé, ou veut nous en imposer, s'il prétend que l'Ouvrage de Fra-Paolo ait été estimé des Catholiques François par les endroits qui rendent une histoire estimable, qui sont la vérité, l'équité, l'impartialité, la bonne-foy, &c. En vain, ajoûte-t-il, que *le Catholicisme François est un peu différent de celui d'au delà des Alpes & des Pyrenées.* Toute l'Eglise Gallicane ne peut regarder une proposition si audacieuse que comme une insulte & une calomnie manifeste, & il paroît que le Docteur d'Oxford a bien-tôt oublié les principes qu'il a dû apprendre dans l'Eglise de France. Qu'il nous dise du moins dans quelle Eco-

le de France il a appris qu'il y a deux especes de Catholicisme. Car ce principe est tout nouveau pour nous, & n'a jamais été connu que des Sectes Protestantes. Non, le Catholicisme est un & indivisible dans ce qui fait essentiellement le Catholique, & s'il y a entre les Catholiques d'au delà des Alpes & des Pyrenées & ceux de France quelques différences de sentimens, c'est sur des opinions particulieres qui sont indifférentes aux dogmes essentiels, & qu'on peut croire ou ne pas croire sans cesser d'être Catholique, uni à la Chaire de S. Pierre, unique centre de la Catholicité. L'Inquisition même sçait bien faire cette distinction, & c'est à faux qu'on la cite ici en preuve. Sans doute elle n'eût pas bien traité Fra-Paolo, comme remarque M. le Courayer, si elle l'avoit tenu ; mais n'est-ce pas dommage en effet que la Cour de Rome n'ait pas payé d'un Evêché ou du Cardinalat le zéle d'un Ecrivain si Catholique & si modéré !

2°. Cette exposition historique

est suivie de l'éloge de l'Ouvrage de Fra-Paolo. On nous le représente comme un chef-d'œuvre, comme un modéle d'histoire, à qui rien ne manque pour être un ouvrage parfait. Il est vrai, que de l'aveu de M. le Courayer, il est écrit en mauvais Italien; mais ce n'est pas la faute de l'Ecrivain, c'est qu'il parloit l'idiome Vénitien. Il est vrai que l'Historien *s'écarte quelquefois de la vérité*; il falloit dire presque à chaque pas, comme Pallavicin l'a démontré; mais qu'importe? *Ce ne fut que par un accident commun à tous ceux qui sont obligés d'écrire sur des rapports étrangers.* Il est vrai qu'*il ne put avoir communication ni des Actes mêmes, ni des Lettres secrettes, &c.* Mais *on ne doit pas lui en faire un crime*, puisqu'*on sçait bien qu'il n'étoit pas en pouvoir de consulter ces monumens*, & que d'ailleurs *sa penetration & ses heureuses conjectures suppléent* à tout. Il est vrai, continuë M. le Courayer, que le Traducteur *est obligé de reconnoître & de rectifier lui-même autant qu'il*

peut, un nombre considérable de méprises dans son original ; mais il nous assûre que *cela ne doit point diminuer le prix de l'Ouvrage. Qu'importe effectivement au Lecteur* de sçavoir la datte *des Congregations*, le nom des *Theologiens*, des *Evêques*, des *Evêchés*, & d'autres semblables bagatelles. *Ce sont réellement des fautes*, des bévûës, des ignorances, souvent des méchancetés & des impostures ; mais croyons-en M. le Docteur d'Oxford; tout cela *ne sçauroit diminuer le crédit d'un Ouvrage*, *dont*, selon lui, *le fonds est essentiellement vrai.* Il est encore vrai que *quelquefois* (c'est-à-dire toujours) *sa critique est ou moins exacte ou moins mesurée ;* mais le Traducteur nous en donne une fort bonne raison : *c'est qu'il n'y a point d'homme infaillible dans ses jugemens, ou qui ne se livre quelquefois trop à ses idées ;* & si on en doutoit, le Traducteur pourroit en servir d'exemple. Il est vrai enfin qu'*il ne donne pas toujours aux choses le tour le plus favorable* ; & on le sçait bien ; mais

c'eſt un malheur, parce que l'*enchaî-nement des faits ne lui permet pas* de faire autrement. Ainſi voilà les Hiſtoriens bien au large, & ſi déſormais ils ne ſont pas tous des chef-d'œuvres & des modeles achevés, ce ſera bien leur faute. Au reſte, qu'on ne s'attende pas à trouver dans Fra-Paolo aucune de ces penſées communes, de ces réfléxions peu ſolides, de la malignité, de la partialité, &c. M. le Courayer nous avertit (& il ne lui en coûte que de ſe contredire) qu'au lieu de tout cela nous n'y trouverons que de la ſolidité, de l'impartialité, de la vérité, de la ſincérité, & ſur tout de la Catholicité; car on ſçait que c'eſt par cet endroit que Fra-Paolo brille. L'opinion commune juſqu'ici a été que Fra-Paolo étoit partial & malin, peu reſpectueux envers l'autorité la plus reſpectable, peu religieux dans ſes réfléxions ſur les déciſions de l'Egliſe, &c. Peut-être que M. le Courayer penſoit la même choſe en France; mais ce n'eſt plus cela. Il prétend que tout ce que Fra-Paolo

dit des Papes, c'est la modération & le désintéressement même; que tout ce qu'il dit des Délibérations du Concile c'est la pure vérité: que tout ce qu'il blâme c'est avec raison. Il a beau lire & relire Fra-Paolo il ne peut y découvrir la moindre tache, le moindre écart, pas la plus petite malice. Tout y est candeur, innocence & simplicité. Ce que nous autres Catholiques superstitieux nous appellons licence, c'est liberté. Ce que nous nommons hypocrisie, c'est religion, ce que nous traitons d'impudence, c'est franchise; & dans son enthousiasme M. le Courayer est tout prêt de s'écrier, qu'il ne conçoit pas comment l'Eglise n'a pas canonisé Fra-Paolo & son Ouvrage. Mais rendons justice à tout le monde; il est difficile qu'un Docteur d'Oxford pense autrement; ainsi nous aurions tort de lui en faire un crime. Mais par la raison même que c'est un Docteur d'Oxford qui pense ainsi, nous ne devons pas craindre que son sentiment fasse changer aux Catholiques l'idée

qu'ils ont de Fra-Paolo. On aura beau traduire Fra-Paolo en meilleur François, & plus correctement que n'a fait Amelot. On aura beau enrichir l'édition de Notes, & de tout ce qui peut donner du relief à un Ouvrage; Fra-Paolo sera toujours Fra-Paolo, c'est-à-dire, un très-bel esprit, un Ecrivain séduisant, un raisonneur subtil, mais un Historien passionné, partial & infidele. Tenons-nous-en au caractere qu'en a fait le Pere Rapin; car il seroit difficile de le mieux peindre. « Fra-
„ Paolo, dit-il, dans son Histoire du
„ Concile de Trente donne la cou-
„ leur qu'il veut à ce qu'il dit. Ja-
„ mais personne n'a eu cet art-là
„ dans un plus éminent degré: Il
„ fait paroître aussi une grande ca-
„ pacité dans le talent qu'il a d'ap-
„ profondir les matieres de doctri-
„ ne qu'il traite, pour en laisser
„ une connoissance exacte à son
„ Lecteur. Jamais on n'a écrit avec
„ plus d'artifice ni avec plus d'es-
„ prit, & jamais avec moins de rai-
„ son & de vérité: c'est un Auteur

„ passionné qui met son art à ca-
„ cher sa passion. Il veut plaisanter
„ sur tout, afin qu'on ne le croye
„ pas en colere; mais il tombe dans
„ un autre défaut. Il raille trop
„ dans un sujet aussi sérieux que
„ celui qu'il traite. Il se jouë trop
„ librement d'une matiere aussi gra-
„ ve & même aussi sainte qu'est celle
„ qu'il a entre ses mains, & la pas-
„ sion se répand sur tout ce qu'il
„ dit. Ainsi cet Historien avec son
„ grand génie a le caractere le plus
„ vicieux qui se voye dans la ma-
„ niere d'écrire l'histoire où rien
„ n'est moins pardonnable que l'a-
„ nimosité. On ne croit plus un
„ Historien dès qu'on le croit pré-
„ venu de quelque intérêt. „

Mais puisque M. le Courayer regarde Fra-Paolo comme un Historien si accompli, il n'a garde d'estimer les Critiques qu'on a faites de son Histoire. Il nous apprend que la premiere qui parut fut d'un nommé *Philippe Quorli*, dont les deux premiers Livres furent imprimés à Venise en 1655. & les quatre Livres en-

semble à Palerme en 1661. sous ce titre : *Historia Concilii Tridentini Petri Suavis Polani, ex authorismet assertionibus confutata.* Car c'est sous ce nom anagrammatique que les premiers Editeurs avoient déguisé celui de Fra-Paolo. La seconde fut d'un Théologien de Messine nommé *Scipio Henrici*, qui, comme l'ont remarqué quelques Critiques, paroît n'avoir entrepris d'écrire contre l'Histoire de Fra-Paolo que pour avoir occasion de la mieux louer. Le P. *Alciat* Jésuite de réputation, parut le troisiéme sur les rangs ; mais il ne put achever l'Ouvrage, & il en laissa l'execution au P. *Pallavicin* son Confrere, depuis Cardinal, qui y mit la derniere main. Tout le monde sçait quel a été le succès de cet Ouvrage, & les applaudissemens qu'il a reçûs dans toute l'Europe. Mais cela n'empêche pas M. le Courayer d'adopter d'une part la ridicule Critique qu'en a faite un Auteur obscur, sous le faux nom d'*Aquilinus*, qui appelle Pallavicin l'*amplificateur & l'interprete* de Fra-

Paolo, *Amplificator & interpres*, & de l'autre le raisonnement que fait en faveur de Fra-Paolo M. Amelot, qui prétend qu'un Historien mérite d'être excusé d'avoir rapporté des faussetés, quand il l'a fait sur le rapport d'autrui. Sans doute on peut excuser l'Historien s'il a été dans la bonne-foy; mais on n'en doit pas moins mépriser son Histoire. Il seroit trop long de rapporter tous les traits dont M. le Courayer enfle la Critique qu'il fait de Pallavicin; & nos Lecteurs nous en dispenseront sans peine. Il y aura bien-tôt cent ans que la réputation de Pallavicin est établie comme d'un des meilleurs & des plus exacts Historiens que nous ayons. Il a mis en poudre l'Histoire de Fra-Paolo de l'aveu du monde entier. Vouloir aujourd'hui faire revivre Fra-Paolo, c'est entreprendre de ressusciter un mort de ses cendres; or nous ne croyons pas que M. le Courayer ait le don des Miracles.

3°. Nous n'insisterons point sur le troisiéme Article, où l'Auteur

nous apprend les ſoins qu'il a pris pour rendre cette Traduction & cette nouvelle Edition les plus parfaites qu'il lui a été poſſible. M. le Courayer eſt un homme de beaucoup d'eſprit & fort laborieux. Il ſçait bien la langue, il a le ſtile coulant, vif & nerveux. Il a de l'érudition : un peu moins de confiance en ſes propres lumieres, & un peu plus de docilité pour les déciſions de l'Egliſe en feroient un Docteur diſtingué, & avec ces talens on n'aura pas de peine à croire que ſa nouvelle Edition a tout le mérite que peut avoir un Ouvrage ſi eſſentiellement mauvais & ſi défectueux. Tout ſon travail ſe réduit en général, outre la Traduction, à des Notes qui ſont en grand nombre, à une Relation Hiſtorique de la reception du Concile de Trente, ſur-tout en France, & à des Sommaires qu'il a mis à la tête de chaque Livre. On comprend aiſément tout ce qu'a dû lui coûter une ſi grande entrepriſe; mais que de travail perdu, diront les Catholiques les plus modérés,

que de veilles mal employées! Car enfin il est évident 1°. que l'Ouvrage ne peut être d'aucune utilité pour les vrais Catholiques, puisqu'il n'est propre au contraire qu'à les scandaliser. 2°. Qu'il ne peut être que très-dangereux pour les Catholiques qui sont foibles dans la Foy, & 3°. que les seuls Protestans peuvent y applaudir, parce qu'il les confirme dans les fausses idées qu'ils ont du Concile de Trente. Belle entreprise pour un Ecrivain soi disant Catholique & Chanoine Régulier!

4°. Mais cette entreprise n'a rien que de conforme aux vûës dans lesquelles l'Auteur nous avouë ingénument qu'il a travaillé. C'est, dit-il, dans les mêmes vûës que Fra-Paolo, & c'est tout dire; car il est vrai qu'il nous vante de son mieux l'impartialité & la modération de Fra-Paolo; mais c'est un langage tout Protestant que nous n'entendons pas en France; il est établi parmi nous que Fra-Paolo qui étoit Protestant dans l'ame, & ennemi personnel des Papes, n'a écrit que pour décréditer les décisions

cisions sacrées du Concile de Trente, & pour rendre la Cour de Rome odieuse. Si M. le Courayer pense le contraire, à la bonne heure. Il est le maître de penser tout ce qu'il voudra, mais certainement il ne nous persuadera pas ; & puisqu'il avouë qu'il s'est proposé de suivre pas-à-pas son original, nous ne pouvons que le plaindre de suivre un si mauvais guide. Il faut pourtant louer ses bonnes intentions. « Son » dessein, dit-il, est de donner sur » chaque matiere des idées qui » puissent servir ou à faire cesser » toutes les disputes de mots, ou » à abandonner à la liberté des » Ecoles ce qui n'appartient point » réellement à la Foy, ou enfin à » réconcilier des sentimens qui sou- » vent ne sont opposés que parce » qu'on envisage les objets par des » faces toutes différentes, &c. » En effet Bellarmin, le Cardinal du Perron, M. Bossuet, & tant d'autres sçavans Théologiens qui ont combattu les erreurs de Luther & de Calvin ont pris le change. Il n'y a

qu'à s'entendre, selon M. le Courayer, & il n'y a plus d'hérétiques ni d'hérésie. Expliquons certains endroits du Concile de Trente d'une maniere favorable aux opinions des Protestans, abandonnons d'autres endroits qui ne peuvent les accommoder, donnons un sens orthodoxe à leurs erreurs, & un sens erroné à nos dogmes, & voilà la paix faite. Ce projet paroîtra peut-être ridicule; mais c'est un effet de nos préventions; & M. le Courayer qui l'a commencé dès le tems qu'il étoit Bibliothecaire de l'Abbaye de Sainte Genevieve, ne désespere pas de l'executer depuis qu'il est Docteur d'Oxford. Il prétend même que la chose est déja fort avancée, témoin, dit-il, la justification, le libre arbitre, les bonnes œuvres, le mérite & quelques autres matieres sur lesquelles il nous apprend ce que nous ne sçavions pas, que nous sommes *presque d'accord* avec les Protestans. Que ne promettent pas en effet de si heureux commencemens! car ce qui reste à faire n'est plus qu'une baga-

telle. La Messe, l'Eucharistie, les Sacremens, la Confession, le Pape, les Prieres pour les Morts, & d'autres petites difficultés pareilles. Encore un pas, & nous voilà tous d'accord; mais ne nous mêlons pas d'une si glorieuse entreprise; laissons-en tout l'honneur à M. le Courayer, & attendons-en l'execution sans impatience: car ce n'est pas l'affaire d'un jour.

50. Nous voici parvenus à l'endroit le plus étonnant de la Préface. C'est le jugement qu'on y porte du Concile de Trente. Pour le coup le Docteur d'Oxford a oublié qu'il étoit aussi Chanoine Régulier : ailleurs il veut concilier l'Eglise avec le Prêche; il se fait médiateur en qualité d'homme neutre entre les Catholiques & les Protestans. Mais ici il prend parti : il est Protestant tout pur. Quelle hardiesse pour ne rien dire de plus ! On ne peut sans frémir lire les blasphêmes qu'il profere contre un Concile Ecuménique, c'est-à-dire, contre le Saint-Esprit; mais nous n'avons garde de les répeter

après lui, & nous épargnerons à nos Lecteurs les sentimens d'horreur & d'indignation qu'une telle lecture leur causeroit. Non, le plus déterminé Protestant n'a jamais parlé des Décisions du Concile de Trente avec plus d'indécence & moins de ménagement. Encore un Protestant est-il en cela plus excusable; c'est le malheur de son éducation, c'est l'effet des préventions qu'il a puisées dès le berceau dans la malheureuse Secte où il est né; mais qu'un homme qui ose encore se dire Catholique, qui se donne pour un médiateur, pour un Ange de paix, impartial & modéré, nous propose pour premier préliminaire de rayer le Concile de Trente, ou du moins la plus essentielle & la plus grande partie de ses Canons & de ses Decrets, comme n'étant que le fruit de l'indiscrétion, de l'amour propre, ou de l'imagination de quelques Scholastiques, c'est quelque chose de si étrange, que nous serions tentés dans une pareille occasion de passer les bornes de la modération qui nous est prescrite;

& que nous avoüons qu'il nous en coûte pour ménager les termes avec un Ecrivain qui ménage si peu tout ce qu'il y a de plus respectable sur la terre? Exemple bien sensible des ridicules excès où la présomption, l'orgueil & l'indocilité dans la foy ne manquent jamais d'entraîner tout esprit qui ne veut suivre que ses propres lumieres. Car enfin M. le Courayer a de l'esprit, de l'étude & des connoissances; mais il avouera sans doute qu'il y a aussi parmi les Catholiques des gens qui en ont pour le moins autant que lui, & le nombre en est même assez grand. Qu'a-t il donc de plus que nous, & de qui reçoit-il sa mission pour s'ériger en juge & en arbitre de la paix, & pour traiter avec un mépris si outrageant tout ce que les Catholiques respectent & révérent le plus? A-t il eu quelque nouvelle révélation? Non, il n'est pas encore Quaker. Ce qu'il a de plus que nous, & que nous ne lui envions pas, c'est trop de présomption, une opiniâtreté sans exemple, une haine en-

venimée contre une Eglise qu'il a été obligé d'abandonner parce qu'elle n'a pas voulu écouter ses Décisions comme des oracles. Voici son Histoire. Après avoir fait ses réfléxions, il a trouvé, & cela plus clair que le jour, que tous les Catholiques étoient livrés à l'ignorance & à la superstition. Que les Réformés étoient beaucoup plus éclairés & plus sensés. Que cependant les Catholiques étoient de bonnes gens qui n'étoient brouillés avec les Réformés que par des mal-entendus. Il n'étoit donc question que d'instruire & de désabuser ceux-ci, & il mit d'abord la main à l'ouvrage ; mais ne pouvant travailler assez efficacement en France à notre instruction, parce qu'il fut même troublé dans son travail par les Evêques & les Puissances, il s'est réfugié en Angleterre. C'est un pays charmant pour travailler en liberté. Là après bien des recherches & de profondes réfléxions, il s'est enfin apperçû que le Concile de Trente étoit ce qui faisoit le mur de séparation entre les

Catholiques & les Proteſtans. Comment faire ? Il a voulu examiner un peu ce Concile. Il l'a étudié non pas dans Pallavicin, car c'eſt un Auteur ſuſpect ; mais dans Fra-Paolo qui ne l'eſt pas ; & il a trouvé que ce Concile que l'Egliſe Catholique reſpecte tant, n'eſt qu'un ramas d'opinions & d'imaginations ſcholaſtiques, *incertaines, ſuperfluës, peu fondées, pour ne rien dire de pis,* qu'on ne peut *approuver,* qu'on ne peut *recevoir,* qu'on ne peut *excuſer* (*page* XXIV.) Encouragé par cette heureuſe découverte il prend la plume ; il nous traduit en François l'hiſtoire prétenduë de ce Concile : ſes Notes concourent avec le Texte à le décrediter & à en ſapper les fondemens : voilà le mur renverſé. A qui tient-il déſormais que la paix ne ſe faſſe entre les Catholiques & les Proteſtans, & ne ſera-ce pas uniquement notre faute ſi nous ne devenons pas de bons Réformés ? Sans doute ; pour lui *au défaut du ſuccès, il ſe ſçaura toujours bon gré de la pureté de ſes intentions.* Mais pour parler

sérieusement si M. le Courayer veut nous faire changer d'idée sur le Concile de Trente, & renverser ce mur fatal, il faut donc qu'il employe d'autres armes que celles dont il se sert; car tandis que nous ne verrons dans ses Ecrits & dans sa longue Préface que des déclamations vagues, des invectives pleines de passion & vuides de raison, une critique audacieuse fondée sur de faux préjugés, des satyres cent fois rebattuës par les ennemis de l'Eglise, & cent fois réfutées, en un mot des phrases, des mots & des injures, nous lui répondrons que ce n'est pas la peine de faire tant de bruit, & de s'annoncer comme un fameux Athlete, pour n'être que le copiste de cent Libelles Protestans, & l'écho de toutes les bouches impures qui ont avant lui blasphêmé contre l'Ouvrage du Saint-Esprit. Il aura beau crier à la partialité, aux préjugés, à la superstition. Nous sommes depuis longtems accoutumés à ces cris impuissans; nous ne daignerons pas seulement l'écouter, & le Concile sub-

sistera toujours comme un mur d'airain que rien ne peut ébranler, parce qu'il ne peut tomber qu'avec l'Eglise même.

6°. Finissons cet Extrait, qui est déja assez long. Après ce qu'on vient de voir, rien ne devroit plus étonner de la part de M. le Courayer. Voici pourtant encore quelque chose de neuf & de bien surprenant. Comme il a pour objet de nous faire abandonner le Concile de Trente, comme un Préliminaire nécessaire pour acheminer le grand Ouvrage de la Paix génerale dont il s'est chargé, il faut bien nous donner du moins quelque bon cordial pour nous aider à digerer un Article si dur. Or voici le grand principe, qu'en qualité de Plénipotentiaire de la Chrétienté il nous propose pour étouffer à coup sûr les remords des esprits foibles qui craindroient de perdre la foi en renonçant au Concile de Trente. *Tout ce qui n'est ni évidemment révélé, ni évidemment certain, ne peut être proposé comme un objet de créance, Les décisions d'un* Concile en

matiere de doctrine, qui n'ont pour appui aucune de ces deux évidences, sont autant d'impositions injustes sur la foi des hommes; & tout anathême est nul. On voit tout d'un coup la facilité admirable que donne ce grand principe pour concilier avec l'Eglise les sectes les plus décriées; & si après cela il reste encore un seul heretique au monde, il ne devra s'en prendre qu'à lui-même. Car, par exemple, nous autres Catholiques nous croyons bien la Divinité de Jesus-Christ, comme *évidemment revelée & évidemment certaine;* mais il n'en est pas sûrement de même des Ariens. Ce qui nous paroît évident leur paroît obscur, ce que nous regardons comme certain, ils le trouvent douteux. Comment donc les convaincre d'heresie! Leur citerons-nous le Concile de Nicée? Ils nous répondront, que les décisions de ce Concile ne sont point fondées sur une *révelation, ni sur une certitude évidente* Les Nestoriens, les Eutychiens, les Monothelites, les Pelagiens, les Iconoclastes en diront au-

tant ; car quel hérétique a jamais eté assez insensé pour nier un dogme, s'il l'a crû ou évidemment revelé ou évidemment certain. Tous ces Messieurs ne sont donc rien moins que des hérétiques, & on nous en fait accroire, lorsque dans l'Histoire Ecclesiastique on nous fait une si longue énumération de sectes & d'hérésies. Quel besoin d'ailleurs peut on avoir jamais eu de Conciles pour décider des points de doctrine évidemment révelés ou évidemment certains, & de quel droit ces Conciles ont-ils accablé d'anathêmes des gens comme les Ariens, &c. qui ne croyoient pas leurs décisions fondées sur l'évidence de la révelation ou de la certitude ? en un mot il ne peut y avoir jamais eu, selon M. le Courayer, de vrais hérétiques : il n'y en a point encore aujourd'hui. Car il n'y a certainement aucun Lutherien ni aucun Calviniste qui convienne que les dogmes du Concile de Trente qui les condamnent, soient *évidemment révelés*, ou *évidemment certains*. C'est donc en vain qu'on leur

propose ces dogmes comme un objet de créance : c'est à tort qu'on les frappe d'anathêmes pour le refus qu'ils font de s'y soumettre. Ils sont donc Catholiques comme nous, & voilà enfin la paix faite, voilà le grand projet de M. le Courayer heureusement consommé. Il n'y a plus qu'à signer le Traité, & tous les Protestans le feront sans peine. Mais il est à craindre que les Catholiques ne veüillent pas entendre raison, & nous conseillerions à M. le Courayer de faire un voyage à Rome pour y disposer le Pape & l'Eglise Romaine.

En vérité ce seroit perdre le tems que de l'employer à réfuter de pareilles visions, & nous nous contenterons de prier M. le Courayer, quand il voudra raisonner Theologie & matieres de foi, de lire avec plus d'attention & moins de prévention l'Ecriture & les Peres : car tandis qu'il ne consultera que ses propres lumieres, & qu'il n'établira ses principes que sur ses idées & celles de ses pareils, nous pouvons l'assurer qu'il ne dira rien de raisonnable.

Nous rendrons compte inceſſamment du reſte de l'Ouvrage.

ARTICLE XXX.

MEMOIRES HISTORIQUES du Comte Betlem-niklos, contenant l'Hiſtoire des derniers troubles de Tranſylvanie. A Amſterdam, chez Jean Svvart, ſur le Kneuterdyk 1736. deux volumes in-12. vol. 1. pages 344. vol. 2. pages 189.

TOUT le monde ſçait que M. l'Abbé Reverend, mort à Paris le 26 Juillet 1734, joüa un rolle aſſez conſiderable durant quatre années en Tranſylvanie, où il avoit été envoïé par la Cour. L'on connoît auſſi le Comte Betlem-niklos, jeune Seigneur Tranſylvain, qu'on a vû deux fois à Paris. Voilà à proprement parler *les deux Auteurs* des Memoires en queſtion. L'Editeur anonyme nous dit, que *le fond & l'eſſentiel* eſt tiré des Memoires du premier ; que le ſecond paroît tenir la plume pour marquer ſa recon-

noissance à une Dame qui l'avoit généreusement obligé, & qui étoit curieuse de sçavoir ses avantures; qu'enfin lui (Editeur) voyant que l'Ouvrage de l'Abbé & du Comte ne comprenoit que l'intervalle des années 1659 & 1680, avoit crû faire plaisir au public de le prolonger jusqu'à l'an 1690, où la Maison d'Autriche s'est rendu maîtresse de la Transylvanie.

Quoique les derniers troubles dont elle fut le Théatre soient l'objet principal de l'Abbé Reverend, (comme on a lieu de le présumer) le Comte Betlem a jugé à propos d'y inserer l'Histoire ou le Roman de ses amours & de l'étendre si au long, que cette partie n'est pas la moins considérable. Aussi est-ce à une Dame qu'il s'addresse, sans doute pour mêler l'amusement à l'instruction. Quant à l'Editeur, il y a apparence qu'il n'y a rien mis du sien, si ce n'est l'Addition historique qu'il avouë. Il le dit du moins, & l'équité veut qu'il soit crû. Si donc à la premiere lecture quelque Lec-

teur difficile trouve que les deux tiers du premier volume, ne lui exposant qu'un Journal d'Amours, le reste ne mérite pas d'être crû, il sera en danger de se tromper. En effet, le titre a deux parties qui méritent d'être distinguées *Memoires, &c. contenant l'Histoire des derniers troubles de Transylvanie*, le nom de *Memoires*, (sur tout posthumes) est sujet à caution. L'on peut d'ordinaire en retrancher beaucoup de petites avantures, que le bon sens n'oblige point un Lecteur judicieux de croire à la lettre. Celui d'*Histoire* est autre chose, particulierement quand il est mis sous le nom d'une personne connuë, comme l'est l'Abbé Reverend. L'on cite tous les jours ces sortes de *Memoires Historiques* pour des faits averés d'ailleurs, & plus circonstanciés dans les écrits de certains particuliers, que dans les Monumens publics.

Tel est celui-ci, quant aux troubles de Transylvanie, nous ne chicanerons point sur ce que nous avons appellé *Histoire*, ou *Roman* des

Amours du Comte de Betlem, à condition que l'on ne nous chicanera pas non plus sur cette alternative, qui ne signifie autre chose, sinon que ces Amours devoient être racontées plus briévement & mieux, ou plûtôt omises, pour ne pas effaroucher des Lecteurs sérieux qui à force de *flairer* le Romanesque, en soupçonnent même où il n'y en a pas. En un mot il ne faut point mêler *l'historiette* à *l'histoire*, & nous ne voyons point que César qui avoit tant eu d'avantures galantes, ait fait ce mêlange dans ses Mémoires.

Au reste nous rendrons compte de tout en très-peu de mots. Le C. Betlem-Niklos étoit d'une des plus illustres Maisons de Transylvanie. L'on n'a pas oublié „ le célebre Betlem-Gabor qui le premier des Princes Transylvains étant allié avec la France, porta ses armes jusques dans l'Autriche & la Boheme „ au milieu des évenemens qui agitérent alors l'Allemagne & ensuite toute l'Europe. Le jeune Comte

commença à paroître dans le monde, lorsque le second Prince Rakoski, après sa malheureuse expedition de Pologne, étant déclaré par les Turcs déchû de la Principauté de Transylvanie, on lui avoit substitué Barchey-Akas en 1660. Ce Prince fit à son élection des fêtes superbes, où le C. Betlem devint amoureux d'une jeune personne, *dont la bouche étoit assez petite*, & *bordée de deux levres aussi vermeilles que ses dents étoient blanches & bien arrangées.* Nous nous en tiendrons à ce trait qui ressemble assez à celui de la Pucelle de Chapelain.

. . . . Du bout de ses deux manches
Pendoient nonchalamment deux très-belles mains blanches.

Quoiqu'il en soit, Isabelle fille de Bamphi Sigismond (c'est le nom de la personne aimée) épouse le Prince Barchey. Le Comte est desesperé; il s'en meurt; il étoit presque mort, lorsqu'un habile Médecin le rappella à la vie & au bon sens. Devenu grand Officier de la Princesse, il lui témoigne son amour. On le

souffre à condition qu'il soit pur & vertueux, ce qui n'empêche pas les conversations secrettes, & même les Billets-doux durant les absences. Enfin le Prince mort, la Princesse épouse un autre que son Amant. Il se guérit de sa tendresse, & se marie à son tour. En voilà, ce semble, assez & trop pour des Mémoires, soit historiques, comme ceux du C. Betlem, soit litteraires comme les nôtres.

Passons à l'histoire, dont nous dirons cependant peu de chose, parce que le fonds en est connu, soit par les écrits contemporains, soit par l'article même de l'Abbé Reverend dans le *Supplement* de Moreri, que l'Editeur de cet Ouvrage cite. Il n'y faut corriger qu'une méprise de nom & de personne. L'Auteur du *Supplement* dans l'énumeration des œuvres posthumes de l'Abbé Reverend, met de ce nombre l'*histoire manuscrite du célebre Betlem-Tanos* qui a tant fait de bruit dans l'Autriche & la Boheme. Il est évident que ce Manuscrit est celui dont nous

parlons ici & que par conséquent c'est l'histoire de *Betlem-Niklos* & non pas d'*Yanos* pere du premier. De plus il ne faut pas confondre l'un ou l'autre avec *Gabor*, qui, comme nous l'avons dit, porta ses armes jusques dans l'Autriche & la Boheme.

Sans entrer dans le récit abregé des troubles antérieurs de Transylvanie & de Hongrie, fixons-nous à la négociation du Marquis de Bethune en 1674. Ce Seigueur beau-frere du Roi de Pologne Sobieski, lui avoit été envoyé par Louis XIV. pour le féliciter sur son élection à la Couronne. Le sieur *Apsolon* Député des Mécontens de Hongrie, lui proposa d'engager le Roi de France à donner du secours aux Mécontens, pour obliger l'Empereur avec qui la France étoit en guerre, de faire diversion de ce côté-là. Le projet fut accepté & conduit avec tout l'art imaginable, malgré quantité de difficultés qui s'y opposerent & qu'il fallut lever. On ne put en commencer l'exécution qu'en

1677. On envoya en Transylv
MM. de Forval & l'Abbé Reve
au Prince Apaffi & à Michel T
ki son Ministre. Il y fut conclu
le Marquis de Bethune feroit pa
en Hongrie 5000 Polonois, le P
ce Apaffi autant ; & que ces 100
hommes se joindroient aux 7.
8000 des Mécontens. Ce Traité
ratifié de la part de tous les Intere
sés, excepté du Grand Seigneu
qu'on sollicita en vain d'entrer dan
cette ligue, & de fournir sa quotte
part. Il se contenta de permettre
cette manœuvre sans y contribuer. La
Reine de Pologne, quoique belle-
sœur du Marquis de Bethune, traversa
tellement la levée des Troupes Polo-
noises, qu'il ne put envoyer à deux
reprises qu'un peu plus de 3000
hommes sous la conduite du Général
de Boham. Le Prince de Transylvanie
n'en put fournir que 2000. Il coûta
autant de peines pour la réunion de
cette petite Armée, & des differens
quartiers des Mécontens, qu'il en
avoit coûté pour les mettre en mou-
vement. Le Général *Smith* empê-

choit la jonction. Heureusement il fut battu par les Polonois ; la Victoire fut complette. Le Comte de Boham joignit l'Armée des Mécontens. Au Printems prochain cette petite Armée qui ne montoit en tout qu'à 12 ou 13000 hommes se remit en campagne. *Michel Teleki* Ministre de Transylvanie en fut le Généralissime. Il ne faut pas le confondre avec le jeune Comte de *Tekeli*, qui ne s'y trouva alors qu'en qualité de Volontaire. La mesintelligence se mit dans le Conseil de Guerre ; l'on manqua la plus belle occasion de battre les Imperiaux, & l'on ne réussit point au Siége d'*Esperies*. Teleki s'étant retiré, le Comte *Tekeli* devenu Général des Troupes Hongroises, & le Comte de Boham, Chef des deux Armées réunies, tout changea de forme. Ils passerent impunément à la vûë de *Cassovie* prirent plusieurs Châteaux, & même des Villes, se répandirent dans toute la Haute Hongrie, firent contribuer la Province de Moravie & partie de celle

d'Autriche, prêts d'aller attaquer les Fauxbourgs de Vienne, où ce projet transpira. " On y rassembla tout „ ce qu'il y avoit de Troupes aux „ environs, & l'on se servit même „ de toutes celles qui servoient à la „ garde de la personne de l'Empe-„ reur. Ce Prince qui s'apperçut „ d'un mouvement si extraordinaire, „ demanda quelle raison on avoit eu „ de lui ôter sa garde ? On ne put lui „ cacher la résolution des Mécon-„ tens : & ce Prince prenant tout à „ coup son parti, s'écria : *Quoi, nous „ sommes réduits à cette extrémité! „ il est tems que nous fassions la paix.*" Il faut remarquer qu'on négocioit alors la Paix à Nimegue, & que l'Empereur seul ne vouloit pas se rendre aux conditions stipulées à son égard. Il s'y rendit à l'occasion que nous venons de dire. Les Mécontens poursuivis se retirerent, & la diversion pratiquée par l'Abbé Reverend, cessa. Voilà au vrai tout le dehors de cette entreprise. Quant aux ressorts secrets, & aux circonstances

u manége qu'il employa, nous laiſ-
ons aux curieux le plaiſir de les lire
ans ces Memoires, auſſi-bien que
: commencement, le progrès &
 fin des troubles de Tranſylvanie,
int en elle-même, que par ſes rap-
orts avec la Hongrie.

„ Il eût été à ſouhaiter (comme
dit l'Editeur) que l'Abbé Reve-
rend les eût publiés lui-même. Il
eût pû y dévoiler le ſecret des né-
gociations dont il étoit chargé,
que ſa prudence ne lui permit pas
alors de confier au papier, & que
peut-être on n'auroit plus d'in-
terêt aujourd'hui de tenir dans le
même ſilence.“ Il paroît que l'E-
liteur étoit ami de cet Abbé dont
l nous promet un autre Manuſcrit
l'un genre tout different. En atten-
lant il nous renvoye à l'Article du
Supplément de Morery, dont nous
ıvons parlé.

ARTICLE XXXI.

SECONDE PARTIE de la Dissertation sur la Lettre à Césaire, où l'on examine si cette Lettre est véritablement de Saint Chrysostome. *Voyéz l'Art. XXIII. du mois de Fevrier.*

LA décision de ce point de critique est dûë aux lumieres du R. P. le Quien, sçavant Auteur de l'Ordre de S.Dominique. Je tâcherai d'ajoûter quelque chose à ses réfléxions, dont j'aurai besoin pour les opposer à ce qui suit. Le manuscrit de Florence attribuë évidemment la Lettre à S. Chrysostome, par ces paroles qui sont au commencement: *Incipit Epistola B. Joannis Episcopi Constantinopolitani ad Cesarium Monachum, tempore secundi exilii sui.* Et par celles-ci qui sont à la fin: *Explicit Epistola B. Joannis Episcopi Constantinopolitani ad Cesarium*

Menacum

Monachum tempore secundi exilii. Amen On sçait que ces mots *Jean de Constantinople*, & sur tout ceux-ci, *le Bienheureux Jean Evêque de Constantinople* sans aucun surnom, désignent toujours *S. Jean Chrysostome* dans les Ecrits des Auteurs Ecclesiastiques qui lui sont posterieurs. Cet usage qui avoit commencé dans le tems que S. Chrysostome étoit le seul des Evêques de Constantinople, qui eût porté ce nom, continua dans la suite. Mais quand on prétendroit qu'il pût marquer un autre Jean Evêque de Constantinople, ou Jean de Cappadoce, ou Jean le Scholastique, ou Jean le Jeûneur, la seule mention du second éxil n'ôteroit-elle pas toute équivoque ? Or les connoisseurs jugerent le manuscrit de Florence très-ancien, de 400, de 500, de 600, ou même de 700 ans; & quoiqu'il en soit de son antiquité, on ne peut point accuser celui qui l'a fait d'être faussaire: car le titre de la Lettre, tel que je viens de le rapporter, se trouve dans un

Ouvrage d'Anastase Prêtre, & dans un autre de Nicephore Patriarche de Constantinople; & outre cela ces deux Auteurs avec S. Jean Damascene, Euthymius, & Theorianus nous ont conservé six ou sept fragmens Grecs de la même Lettre, comme on le peut voir dans les Notes du P. Hardoüin, & dans celles du R. P. de Montfaucon Benedictin, qui a imprimé en dernier lieu la Lettre à Césarius dans son troisiéme Tome des Oeuvres de Saint Chrysostome. Tous ces Fragmens sont cités par les anciens Ecrivains que je viens de nommer, avec l'attribution expresse à S. Chrysostome. Ils sont d'ailleurs si naturellement rassemblés & liés dans le manuscrit Latin de Florence, qu'il est démontré que la Lettre à Césarius existoit au tems de ces Ecrivains telle que nous l'avons, & passoit pour être de S. Chrysostome.

On dira: A quoi pensoit le Cardinal du Perron d'avancer que la Lettte à Césarius étoit une chimere

invention de Pierre Martyr ?
-il si peu de connoissance de
ces Auteurs ? Il avoit infini-
d'érudition, & rien ne lui
enoit mieux que la confiance
laquelle il assûre, que de tous
Auteurs des huit derniers siécles,
ont cité les Ouvrages de S. Chry-
ome, aucun n'a entendu parler de
te Lettre;& que depuis douze cens
; que les Ecrits de ce Pere étoient
lebrés par tout, il ne se trouve ni
oncile, ni Historien, ni Docteur
ui en ait fait mention. Mais il faut
avoir que la plûpart de tous ces
Ouvrages, où la Lettre de S. Chry-
ostome à Césarius est citée, n'a-
oient pas encore vû le jour du
ms du Cardinal du Perron, ils
'existoient qu'en manuscrits cachés
ans diverses Bibliotheques comme
Lettre même de S. Chrysostome
Césarius. Celui de Theorien, in-
tulé *Ambassade aux Arméniens*,
toit à la vérité imprimé depuis long-
ems, mais au lieu de *Cesarius* il y
dans le Texte *Acacius*. Le Traité
e S. Jean Damascene contre les Ja-

;obites ou Acephales, & les Collec-
tions d'Anastase contre les Severiens
& les Acephales avoient été publiées
en Latin par le Pere Turrien Jésuite;
mais ces deux Ecrits ne furent bien
connus que par l'Edition de Henry
Canisius en 1601. Ils étoient im-
parfaits & tronqués; les seuls manus-
crits Grecs leur ont donné du prix
& du nom.

Malgré toutes ces preuves, on a
dû au moins douter que la Lettre au
Moine Césarius fût de S. Chrysos-
tome. Quel est-il ce Moine à qui la
Lettre est adressée? Un homme que
S. Chrysostome avoit fort connu &
pratiqué autrefois, avec qui il avoit
lié une étroite amitié dans le Mo-
nastere où il avoit passé la meilleur
partie de sa jeunesse, qu'il avoit lais
dans cette sainte retraite lorsqu'il
fut tiré pour passer dans le Cler
d'Antioche, sans l'oublier & sans
mais cesser d'entretenir comme
de Lettres avec lui jusqu'au tem
son second exil. Voilà ce que
que la Lettre. Mais cherchés
toutes les autres Lettres de S. C

ſoſtome, & dans ſa Vie écrite par Pallade un ſeul endroit où il ſoit parlé du Moine Céſarius, & vous n'en trouverez pas plus de veſtiges que d'un perſonnage feint & imaginé. On voit au commencement & à la fin de la Lettre le nom de S. Chryſoſtome ; dans la Lettre un ſtile qui eſt l'antipode de celui de Saint Chryſoſtome. Ce ſont des manieres de penſer & de raiſonner, des expreſſions & des tours de phraſes tout-à-fait éloignés de ſon génie & de ſon goût, tant dans les Fragmens Grecs qui nous en reſtent, que dans la Traduction Latine. Veut-on nous faire reconnoître S. Chryſoſtome à ce diſcours ſec, froid, rude, plat, barbare, lui qui eſt ſi reconnoiſſable par les qualités toutes contraires de ſes Ecrits, que les plus médiocres traductions ne dépouillent jamais de toute leur beauté. J'aimerois autant qu'un mauvais Peintre eſperât de tromper les connoiſſeurs, en mettant au bas de ſes Tableaux le nom des plus grands Peintres.

Voici quelque choſe de plus fort ;

& capable de faire juger à toute personne, qui n'est point dominée par un interêt de parti, que jamais la Lettre à Césarius n'est sortie de la plume de S. Chrysostome. Le Concile de Chalcedoine, le sixiéme Concile Général, celui de Latran sous le Pape S. Martin, Theodoret, Leontius de Byzance, Anastase le Synaïte, S. Maxime Martyr, tous les Catholiques & tous les Nestoriens qui ont combattu les héresies d'Eutychés & des Monothelites, & qui ont soutenu les Dogmes des deux Natures & des deux Volontés en Jesus-Christ, ont eu soin de ne pas omettre un seul passage de S. Chrysostome, qui pût servir à ce dessein. Nulle autre part ces héréfies ne sont plus expressément rejettées, ces deux Dogmes ne sont plus évidemment établis, que dans la Lettre à Césarius, & personne avant S. Jean Damascene ne s'est avisé de la citer ; où étoit alors cette Lettre ? Outre cela celui qui en est l'Auteur attribuë aux Hérétiques qu'il combat cette Proposition : Aprés l'union il

ne faut pas dire deux Natures. *Iterum dicunt post unitionem non oportet dicere duas Naturas.* Il dit à la fin : Fuyons ceux qui ont inventé l'erreur énorme d'une Nature après l'union. *Fugiamus eos, qui unam naturam post unitionem prodigialiter fingunt.* Or il est certain que ces façons de parler étoient propres des Eutychiens, qui ne purent être connus de Saint Chrysostome; qu'elles n'étoient point en usage parmi les Apollinaristes, quoiqu'elles exprimassent leur erreur, & qu'elles ont pris naissance de l'abus qu'on a fait de ces paroles de S. Cyrille *: *Post unionem naturas alteram ab alterâ non dividimus.... sed asserimus.... unam naturam Dei Verbi incarnatam.* L'Auteur de la Lettre a donc vécu après Saint Cyrille.

Bien plus, il est posterieur au Concile de Chalcedoine, comme ces paroles le font voir clairement : *Agnoscendum tamen inconfusam & indivisibilem rationem, non in unâ so-*

* S. Cyril. Alex. in Epist. ad Succes.

lùm naturâ ſed in duabus naturis perfectis. Peut-on nier que le Concile de Chalcedoine ait introduit cette expreſſion qui fut alors le grand ſcandale des Eutychiens & des Dioſcorites, *Jeſus-Chriſt ſubſiſte non-ſeulement de deux natures, mais en deux natures?* Ces Hérétiques la décrioient comme nouvelle & inoüie dans le langage Eccleſiaſtique. Il étoit aiſé de les démentir en leur produiſant la Lettre de S. Chryſoſtome à Céſarius, on auroit dû le faire, ſi elle avoit exiſté : s'en aviſa-t-on, & leur répondit-on autre choſe, ſi-non que le ſens de cette expreſſion n'étoit pas nouveau, & qu'il n'y avoit point de termes plus précis, & moins ſujets à l'équivoque, pour exprimer la Foy de l'ancienne Egliſe, & des Peres, ſur-tout de S. Cyrille, qui en faiſant la paix avec les Orientaux, avoit dit, que Jeſus-Chriſt étoit Dieu parfait & homme parfait.

Ce qui ſuit va juſqu'à la démonſtration. N'eſt-il pas bien étrange qu'on prenne pour S. Chryſoſtome

ı Auteur, qui donne des regles de
ırler de Jesus-Christ toutes Nesto-
ıennes, qui dit qu'on doit se servir
du nom de Fils, de Christ, de Je-
sus, de Seigneur, quand on veut
signifier la Nature divine & la Na-
ture humaine jointes ensemble; mais
que c'est un langage erroné & hé-
rétique de substituer à ces termes
qu'il appelle communs, les noms qui
sont propres de l'une des deux na-
tures comme *Dieu* ou *homme* : car
tel est le sens de cette phrase barba-
re, *communia enim ista & suscepti-
tibilia duarum essentiarum nomina
sunt : quarum conjunctio in hæreti-
cis quidem errorem facit, proprio pro
communi utentes nomine Christi uno.*
» Si vous avez affirmé, continuë-
» t-il, que Dieu a souffert, de quel-
» que maniere que vous l'entendiez,
» vous avez dit une chose impos-
» sible, vous avez dit un blasphê
» me, vous avez donné dans l'im
» pieté de Manés & des autres h
» résies? » *Si enim Deum dixe
pertulisse, qualicumque cogitatio
quod impossibile est dixisti, id q*

ı
:
e
ε
ıı
o-
n-
m
ix
ıe
&
n-

blasphemum est, *& in Manetis & aliarum hæresum declinasti impietatem.* Voulez-vous que ce Texte soit de S. Chrysostome ? retranchez donc du nombre de ses Ouvrages l'Homelie 26. sur l'Évangile de S. Jean, où expliquant ces paroles, *nemo ascendit in Cœlum, nisi qui descendit de Cœlo, Filius hominis qui est in Cœlo*, il dit que le Sauveur *par le mot de Fils de l'homme n'entend point son humanité seule, mais toute sa personne, & que sa coutume étoit de nommer toute sa personne tantôt Dieu & tantôt homme.* Soutenez encore que l'Homelie 34. sur la premiere Epître aux Corinthiens, est faussement attribuée à ce saint Docteur, car on y lit ces paroles: *Nous sçavons maintenant que Dieu est par tout, mais nous ne sçavons pas comment. Nous sçavons qu'il a fait toutes choses de rien, & nous ignorons de quelle maniere. Nous sçavons qu'il est né d'une Vierge, mais non pas comment cela s'est pû faire.* Assurez aussi que c'est un autre qui a fait l'Homelie sur la Nativité de Notre-

neur commençant par ces mots : ἀλλαι πατεαιάρχαι, car ce Texte est tiré : *Plusieurs des Gentils se mocquent, quand ils nous entendent lire que Dieu est né dans la chair.* Si nous en croyons l'Auteur de la Lettre à Césarius, ce sont-là autant de blasphêmes, dont il ne se sentoit pas coupable ; il faut donc le distinguer de l'Auteur de ces Homelies.

Saint Cyrille d'Alexandrie parmi les témoignages qu'il a rassemblés dans son Livre aux Princesses, contre l'hérésie de Nestorius, rapporte deux endroits d'une autre Homelie de S. Chrysostome sur la Nativité de Notre-Seigneur, dont le R. P. le Quien n'a point jugé à propos de faire usage dans sa Dissertation sur la Lettre à Césarius ; parce que, dit-il, tout le monde convient que cette Homelie n'est pas de S. Chrysostome. A la bonne heure que l'Homelie, où ces deux Passages se trouvent, telle que nous l'avons présentement, ne soit pas de S. Chrysostome, cela se peut ; mais telle que l'avoit S. Cyrille, elle devoit être in-

conteſtablement de S, Chryſoſtome. Eſt-il concevable que peu d'années après la mort de ce ſaint Docteur, un homme du rang de S. Cyrille dans un Ouvrage adreſſé à l'Imperatrice & à la ſœur* de l'Empereur, & qui fut préſenté à tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs à Conſtantinople, où la plûpart du monde avoit entendu S. Chryſoſtome, & étoit extrêmement curieux d'avoir des copies de tous ſes diſcours; eſt-il concevable, dis-je, qu'en ce tems & dans ces circonſtances S. Cyrille eut l'imprudence de citer une Homelie, que les habitans de cette grande Ville ne connuſſe pas certainement pour être de leur ſaint Archevêque; & cela dans la vûë de rendre odieuſe la doctrine de ſon Succeſſeur, qui occupoit alors le Siége de Conſtantinople? Je mets en fait que nous n'avons rien qui ſoit plus aſſurément de S. Chryſoſtome que ces deux Paſſages. Les Voici. *Celui qui eſt, aujourd'hui eſt engendré; & celui qui eſt, devient ce qu'il n'étoit pas, car étant Dieu il*

devient homme. Cependant il n'est pas privé de la divinité qu'il avoit ; car il n'est pas devenu Homme en perdant la divinité, & il n'est pas devenu Dieu par un accroissement de grandeur que l'homme ait reçû ; mais plutôt étant Dieu impassible il a été fait chair, en conservant l'immutabilité de la Nature divine. Voilà le premier Passage. Voyons le second. *Celui qui est assis sur un trône sublime & élevé, est mis dans une Creche : celui qui est impalpable, simple, & incorporel, est manié par les mains des hommes : celui qui rompt les liens du peché est lié avec des bandes.* N'est-ce pas là le style noble de S. Chrysostome ?

S'il y avoit néanmoins lieu de douter, lequel des deux s'est trompé, ou de S. Cyrille en attribuant cette Homelie au grand Maître de l'Eloquence Chrétienne, ou de S. Jean Damascene, en attribuant au même la Lettre à Césarius, ne seroit-il pas raisonnable de mettre plutôt l'erreur sur le compte du dernier ? Outre qu'il étoit fort éloigné

de ces tems-là, dont S. Cyrille étoit si proche, ce n'est pas le seul Ouvrage qu'il ait faussement attribué à S. Chrysostome, * & que sur son autorité les Ecrivains qui l'ont suivi ayent crû être de Saint Chrysostome. Ne voyons-nous pas que Theorien s'en est encore fié à lui, pour citer l'Homelie sur la Fête des Rameaux, ou sur le *Benedictus qui venit*, comme de S. Chrysostome, quoiqu'il soit démontré qu'elle n'en est pas ? Saint Damascene, dira quelqu'un, avoit trop d'esprit pour être dupe qu'avec tout le monde. Il falloit qu'on eût imposé à tout son siécle, pour le surprendre. Comment cela se peut-il faire ? Ce fut au regard de la Lettre à Césarius par la fourberie des Nestoriens.

Comme devant & après le Concile de Chalcedoine l'Eglise eut tout à craindre de la puissance & de la fureur des Eutychiens, & qu'il n'y avoit rien de si commun que la fausse

* Damasc. in Epist. de Hymno Trisagio.

ccusation de Nestorianisme, dont on chargeoit les plus zélés défenseurs de la foy ; il fut aisé aux véritables Nestoriens de se déguiser & de se confondre avec les Catholiques. Or ces Nestoriens étoient de grands faussaires ; témoin le Livre qu'on appelle Synodique, qui est une de leurs productions, où ils ont mêlé des Actes faux avec les véritables, afin de faire passer les uns à l'abri des autres ; témoin un Recueil de Sermons & de Dissertations, que Marius Mercator nous apprend être d'Eucherius de Tyane un des arcboutans du parti, au nom duquel ils ont substitué le nom de S. Athanase dans quantité de manuscrits, si bien que ce Recueil a été jusqu'ici toujours imprimé dans le second Tome des Oeuvres de ce Pere. La Lettre à Césarius est donc vraisemblablement l'ouvrage d'un de ces Nestoriens cachés, qui travailloient avec les Catholiques à la ruine de l'Eutychianisme. On la reçut avec simplicité & avec joye, parce qu'on avoit besoin d'armes contre les en-

nemis communs. Il eſt vrai que le Neſtorien ſe trahit en un endroit, mais auroit-il abſolument négligé les interêts de ſa Secte? Et d'ailleurs qu'avoit-il à craindre en ſe parant du grand nom de S. Chryſoſtome, qui écrit au Moine Céſarius ſon ami? Ce Moine eſt le perſonnage d'un véritable Eutychien, qu'il falloit donner pour un Apollinariſte, afin de ne point tomber dans un anachroniſme, en ſuppoſant que S. Chyſoſtome a pû le connoître & lui écrire. Enfin on ſongeoit alors à reſſuſciter le Neſtorianiſme, & on commençoit dans ce deſſein à multiplier les copies des Ecrits de Theodore de Mopſueſte, qu'on vantoit auſſi comme l'ami de Saint Chryſoſtome, & il étoit utile de prêter à ce dernier quelques traits qui autoriſaſſent les expreſſions du Maître de Neſtorius. L'Auteur de la Plainte ſur la Lettre à Céſarius * a-t-il raiſon maintenant d'avancer que Theodoret, en parlant comme il a fait de l'Euchariſtie

* Expoſt. ad Joan. Hampdenium.

ıs ſes Dialogues, ſembloit avoir
ant les yeux ce que S. Chryſoſ-
ne en avoit écrit dans cette Let-
, puiſqu'il ſe trouve que c'eſt au
ıtraire Theodoret, qui a été co-
par un Neſtorien.

ARTICLE XXXII.

*TTRE DE MONSIEUR ***. à Madame la Princ.*** Au ſuet des Eſſais Hiſtoriques & Critiques ſur le Goût. A Paris chez Prault pere.* 1736. *Avec Approbation & permiſſion.* in-12. *Pages* 26.

Ous n'aurions ſans doute point penſé à donner d'Extrait de e Brochure, toute eſtimable qu'elſt, ſi on ne l'avoit point attribuée n de nos Journaliſtes avec une ıfiance qu'il ne peut trop admi-, & avec des circonſtances qui le cent de la déſavouer, en la fait pourtant connoître ſous un jour ins odieux & plus vrai. Tout le nde a lû le Livre ſingulier de

l'A. C. sur le Goût. Et dans l'Extrait que nous en publiâmes il y a quelques mois, nous recueillîmes assez les divers jugemens pour & contre, que le Public en avoit portés. La Lettre dont il s'agit, applaudit avec nous à l'esprit vif & à l'imagination saillante de cet Auteur. Mais elle entre un peu plus dans le détail de ses écarts, que nous ne pouvions le faire dans les bornes qui nous sont prescrites.

C'est une Critique dans les formes, mais une vraie Critique qui rend & fait justice à l'Auteur & à son Ouvrage ; convenant de ce qu'il y a de bon, & ne dissimulant point ce qu'il y a de mauvais ; relevant sur tout avec force les écars Théologiques & Politiques, contre la Religion, le Gouvernement & les Mœurs. Le Public François qui aime la décence en ce genre plus que ne pensent nos beaux esprits Anglicans, a goûté cette Lettre qui dévoile la licence d'un Livre peu goûté lui-même, malgré sa singularité, & le petit feu qui en anime le stile,

Ces Messieurs les beaux esprits, qui font un Public à part, n'ont pas laissé d'applaudir à un nombre de traits bien frappés de cette Critique, & à une certaine force de Métaphysique qui la leur a fait attribuer à un Géometre, quoiqu'il n'y soit nullement question de Géométrie, & qu'elle soit Théologique & Littéraire d'un bout à l'autre. Mais quelques-uns de ces Messieurs, craignant sans doute le contrecoup, & sans penser qu'ils se découvroient trop eux-mêmes, ont traité de dur & d'amer, le zéle avec lequel l'Auteur de la Lettre, qui prend effectivement les choses au sérieux & au vrai, dénonce en quelque sorte l'Auteur des Essais à son Evêque, aux Puissances, & à toutes les personnes qui ont de la pudeur & de la Religion.

Aucun de nous ne reconnoît cette Lettre pour son ouvrage. Nous convenons même avec un Censeur, que le Discours, quoique d'un bon stile d'ailleurs, en est un peu décousu en quelques endroits qui paroissent même mutilés. Mais il ne

nous convient pas de blâmer un Ouvrage dont le plan & l'execution vont uniquement au bien, & sont tout-à-fait dans l'esprit de la Religion & de la vérité, ouvrage d'ailleurs revêtu du sceau de l'autorité publique, & nommément approuvé par un Théologien, dont nous respectons & dont nous chérissons le suffrage.

L'Auteur de la Lettre qui paroît plus religieux que critique, & n'être point homme à se mettre en frais pour un Livre seul, tel que les Essais, a fait entrer dans son Plan, la réfutation d'un Ouvrage d'une toute autre conséquence. C'est celui de l'*Origine des Fables*, dont nous ne nommerons point l'Auteur, puisque la Lettre ne le nomme point. Nous entrons avec plaisir dans tous les ménagemens & dans tous les égards de cette Lettre : & nous serions les premiers à traiter d'amer & à blâmer un zéle, qui en poursuivant l'erreur, n'auroit point respecté une personne si respectable.

L'origine des Fables est un truit

ſa jeuneſſe : eſt-ce même un fruit ? ne faut-il pas plutôt le prendre ..mme une belle fleur qu'on a re- ..ret de voir porter dans ſa ſubſtan- ..e les ſemences de ſon prochain dé- périſſement ; un Auteur de ce méri- te n'ayant, ce ſemble, dû jamais travailler que pour l'immortalité. C'eſt un Ouvrage de bel eſprit & d'une certaine Philoſophie legere & brillante qui n'intéreſſe point le cœur, & qu'on auroit tort de juger avec trop de rigueur theologique ou philoſophique même. Il s'agit de l'origine des Dieux, des faux Dieux, des Dieux de la Fable, & des Fables mêmes. L'Auteur fait l'honneur aux hommes & aux premiers hommes, d'avoir inventé, ce qui s'appelle *in- venté* ces Fables, & fabriqué ſans modele toutes ces fauſſes Divinités. La choſe eſt délicate, & juſqu'ici perſonne n'en avoit démêlé ni peut- être ſenti la conſéquence. On avoit pris tout cela pour du bel eſprit, pour des paroles perduës ; & il eſt vrai qu'il faut aider à la lettre, & ſe prêter à la ſuppoſition. Il y a abſolu- ment du vrai dans cette origine des

Fables. Elles sont l'ouvrage des hommes, & une pure invention de l'esprit humain.

Cependant comme l'Auteur est sûrement quelque chose de plus qu'un simple bel esprit, qu'il a le génie systématique, & qu'il n'est pas fait pour se borner au frivole & à une premiere lueur, il a poussé le systême, il est remonté à une premiere origine, & a par là donné quelque prise à l'Auteur de la Lettre, qui paroît alerte sur la précision des idées qui peuvent effleurer la Theologie ou la Religion en géneral. L'Auteur de l'origine des Fables remonte aux *premiers hommes.* Il suppose ces premiers hommes presque brutes, & n'ayant d'abord que des idées grossieres & animales, idées de corps & de choses corporelles: ensuite des notions de force, de vigueur, peu à peu des lueurs de pouvoir, de domination, de grandeur, & enfin des connoissances, de vertu, de sagesse, de bonté, de justice & de sainteté. Or selon le systême *à mesure que les idées des hommes se perfectionnent, les Dieux y gagnent.*

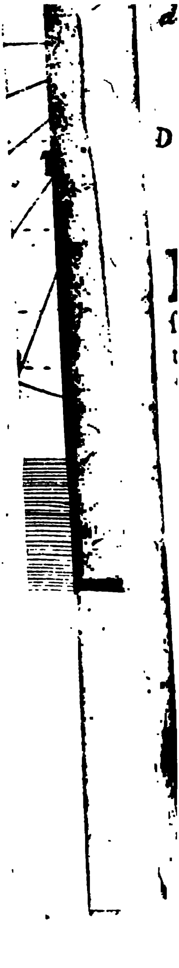
Des hommes corporels enfantent, imaginent des Dieux corporels. Des hommes forts & vigoureux ne connoissent que des Dieux Crotoniates. *Tel étoient les Dieux du tems d'Homere.* Son Mars blessé par Diomede *fut reconnu Dieu au vigoureux cri* que cette blessure lui fit jetter. Des hommes sages & intelligens forment des Dieux pleins d'intelligence & de sagesse : *Tels étoient les Dieux du tems de Ciceron, & ils valoient bien mieux, parce que de bien meilleurs Philosophes y avoient mis la main.*

A ce systême l'Auteur de la Lettre oppose un nombre de Propositions coutradictoires qui paroissent sans replique. 1°. Que les premierrs hommes, Adam, Abel, Caïn, &c. Noë, Sem, Cham, Japhet, &c. n'étoient rien moins que brutes & corporels dans leurs idées, & qu'ils avoient reçû de Dieu même les pures notions de toutes les vertus, sagesse, bonté, justice, sainteté. 2°. Qu'au contraire, l'humanité ayant commencé par l'esprit & par la lumiere, elle avoit fini par le corps,

par les sens, par les tenebres. 3°. Que l'Idolâtrie avoit succedé à la Religion, & non la Religion à l'Idolâtrie. 4°. Que la Religion avoit été tournée en Fables par voye d'alteration, de corruption, d'oubli, d'ignorance, & non les Fables en Religion par voye d'invention, de perfectionnement, d'intelligence, de science. 5°. Que du tems d'Homere on avoit les idées les plus spirituelles de la vertu, de la sagesse, &c. 6°, Que les Fables Idolâtriques étoient l'ouvrage du cœur, & non de l'esprit. 7°. Que du tems de Ciceron l'Idolâtrie étoit plus grossiere que du tems d'Homere, les Romains ayant admis toutes les Divinités des autres Nations, & toutes les superstitions de l'Univers. 8°. Que les Grecs de même avoient été plus Idolâtres que les Egyptiens, &c.

Nous ne dirons rien du reste de la Critique qui tombe sur l'Auteur des Essais. Il y a, quoiqu'on en dise, des traits plus *plaisans*, & surtout mieux frappés que certaines gens ne voudroient le persuader.

ARTICLE


d
D

ARTICLE XXXIII.

DEMONSTRATION DE LA Pratique que M. Ozanam a donnée du Cadran Elliptique Orizontal.

MONSIEUR Ozanam a donné dans la Gnomonique de son Cours, page 72, une Construction du Cadran Orizontal, très-aisée à pratiquer, & la plus sûre de toutes après le Calcul, qu'il démontre par l'Analyse ; mais parce que cette Démonstration ne satisfait pas assez l'esprit, on en démontrera le principe après en avoir répeté la Construction.

CONSTRUCTION.

Menez deux lignes * D E, C A perpendiculaires entre elles ; prenez-en une comme C A pour la méridienne, & l'autre D E pour la li-

* Voyez la Figure. 1.

gne de 6 heures ; décrivez du centre C le demi cercle D A E, que vous diviſerez de 15 en 15 degrez, en commençant par A, de côté & d'autre & par les points correſpondans menez les lignes ponctuées 5, 7; 4, 8, &c. qui ſeront paralleles entr'elles, & à la ligne de 6 heures D E. Faites de côté ou d'autre de la méridiénne l'angle A C B de l'élevation du pole du lieu ; menez la ligne C B qui repréſentera l'axe du monde, à laquelle vous menerez les perpendiculaires G L, H I, M N, &c. des points G, H, M, &c. où les paralleles coupent la méridienne ; prenez la longueur de ces perpendiculaires, & les portez de côté & d'autre de la méridienne ſur les paralleles ponctuées, & portant par ordre les perpendiculaires qui ſont les plus proches du centre C, ſur les paralleles qui en ſont les plus éloignées, & au contraire ; les perpendiculaires qui en ſont les plus éloignés, ſur les paralleles les plus proches ; par exemple la ligne P K, depuis G, en 1 &. 11, la ligne O Q,

depuis H en 2 & 10, la ligne G L, de P en 5 & 7, &c. pour avoir les points 1, 11; 2, 10; 5, 7; &c. par lesquels & par le centre C, vous menerez les lignes horaires; prolongez au de-là du centre les lignes de 7 & de 8 heures du matin, pour avoir 7 & 8 heures du soir; faites-en autant pour avoir les lignes de 4 & 5 heures du matin, en prolongeant les lignes de 4 & 5 heures du soir, & le Cadran sera tracé. Si on vouloit avoir les demies heures, il faudroit diviser le demi cercle de D A E, de 7 degrez & demi en 7 degrez & demi, & suivre la même maniere qui vient d'être enseignée.

DEMONSTRATION.

Que l'on s'imagine * que la ligne C H égale à B K, menée perpendiculairement à l'axe A H, de l'extrémité B de la méridienne, est le rayon d'un cercle C, d, b, a, Z, R, g, qu'on prendra pour l'Equateur, & pour la baze d'un cylindre

* Voyez la Figure 2.

qui a le même axe que la Sphere, (dont on ne représente ici qu'un quart,) & que la circonference de cet Equateur est divisée de 15 en 15 degrez, aux points d, b, a, Z, &c. en commençant de C, ou de g. Le plan H A 6 g, qui passe par l'axe A H, & par la ligne de 6 heures A D, représente une portion du cercle de 6 heures. Que l'on coupe par la pensée ce quart de cylindre selon sa longueur, par les plans S 5 R Q; X 4 Z r; n 3 a q, &c. paralleles entr'eux, & au cercle de 6 heures, passant par les points R Z, a, &c. de 15 en 15 degrez dans l'Equateur; ces mêmes plans diviseront l'horison aussi de 15 en 15 degrez, & traceront les lignes paralleles que l'on mene dans l'horison pour la construction; car l'on a à cause des espaces paralleles, ou des triangles semblables,

Le rayon de l'Equateur CH=K,B,
: est au rayon de l'horison AB
:: comme ST=HQ=RV, sinus
de 15 degrez dans l'Equateur.

: Est à S A = x y, qui sera aussi sinus de 15 degrez dans l'horizon.

Puisque les plans H 6, Q 5, r 4, &c. sont paralleles, leurs sections 6 A, 5 S, 4 X, &c. avec l'horison, sont aussi paralleles; de même que leurs sections H g, Q R, r Z, &c. avec l'Equateur, & encore leurs autres sections Q S, r X, q n, &c. avec le Méridien (par 16. 11. Eucl.) Les lignes 6 A, 5 S, 4 X, &c. & les lignes g H, R Q, Z r, &c. sont paralleles entr'elles, étant les unes & les autres perpendiculaires au plan du Méridien, parce que l'horison, l'Equateur, le cercle de 6. heures, & les plans qui lui sont paralleles, sont perpendiculaires au plan du Méridien, & (par 19. 11. Eucl.) leurs sections 6 A, 5 S, &c. g H, R Q, &c. le seront aussi. Les lignes 6 g, 5 R, 4 Z, &c. & les lignes A H, S Q, X r, &c. sont aussi parallelles entr'elles, étant les unes & les autres perpendiculaires au plan de l'Equateur, par la même raison que ci-dessus, parce

que le Méridien, la surface du cylindre, le cercle de 6. heures, & les plans qui lui sont paralleles, sont perpendiculaires au plan de l'Equateur.

Il faut remarquer que les lignes R 5, Z 4, a 3, &c. sont aussi les communes sections des plans paralleles Q 5, R 4, q 3, &c. avec les cercles horaires qui passent par les points R, Z, a, &c. de l'Equateur, parce qu'ils sont encore les uns & les autres perpendiculaires à l'Equateur. L'on conclud de tout ce qui a été dit ci-dessus, que les plans H 6, q 5, r 4, &c. sont des parallelogrammes, & par conséquent 5 S = Q R, 4 X = Z r, n 3 = q a. Si donc pour avoir les points 5, 4, 3, &c. où les lignes R 5, Z 4, a 3, &c. coupent les paralleles S 5, X 4, n 3, &c. on prenoit dans l'Equateur les lignes R Q, Z r, a q, &c. & qu'on les portât de S en 5, de X en 4, de n en 3, on auroit les points horaires 5, 4, 3, puisque les lignes R 5, Z 4, a 3, &c. sont

dans les plans des cercles horaires comme nous avons dit ci-dessus : mais parce que l'on n'a pas l'Equateur pour y prendre les lignes QR, rZ, qa, &c. au lieu, par exemple, de QR, l'on prend OP = EH = dI, sinus de 75 deg. = QR, aussi sinus de 75 deg. tous deux dans l'Equateur, que l'on porte de S en 5, pour avoir le point 1. d'une heure, l'on prend ST = QH = RV, sinus de 15. deg. = Ed, aussi sinus de 15. deg. tous les deux dans l'Equateur, qu'on porte de O en 1. L'on prend la ligne XF = rH = ZY = Gb, (sinus de 30 deg.) pour le porter de m en 2, C, Q, F, D.

La Démonstration de cette pratique est de M. Deparcieux, Maître de Mathématiques, qui a chez lui le relief de cette figure de même que de tout ce qu'il y a de plus nécessaire dans la Gnomonique pour aider la conception des commençans. Il a aussi présenté dernierement le modele d'un faux axe de son invention à MM. de l'Academie Royale des Sciences, pour

trouver facilement & par une seule opération la soustylaire sur toutes sortes de plans ; au moyen dequoi l'on en a aisément la déclinaison, ce qui sera très-commode pour ceux qui ne sçachant pas le calcul, sont obligez de se servir de plusieurs autres pratiques, qui quoique vrayes dans l'esprit, sont très-fautives dans l'exécution & surtout pour ceux qui se servent de la boussole pour trouver la déclinaison des plans ; car l'on sçait assez que cette méthode & l'ignorance de ceux qui s'en servent, sont les seules raisons pourquoi l'on a tant de mauvais cadrans.

C'est à quoi il semble que ceux qui en font tracer devroient faire un peu plus d'attention & ne pas s'arrêter à un Masson ou à un Peintre ; car le rendre plan, le tracer, & le peindre, sont trois choses bien différentes, & un cadran est fait pour durer plus d'un jour.

ARTICLE XXXIV.

ERASMI FRÆLICH SOCIETATIS Jesu Quatuor Tentamina in re Numaria vetere, &c. Essais du P. E. Frælich, sur les Médailles. A Vienne en Autriche. *in*-4°.

CE Livre est une très-bonne introduction à la connoissance des Médailles.

Des quatre Essais, ou Dissertations qui le composent, la premiere explique l'usage & l'utilité des Médailles anciennes. I. *Dissertatio de utilitate rei Numaria veteris*, II. La seconde est un Appendice aux Médailles des Colonies Romaines de M. Vaillant. *Appendicula ad Numos Coloniarum Romanarum, à Cl. Vaillantio editos.* III. La troisiéme est encore une Addition, ou Supplément aux Médailles des Villes qui parloient la Langue Grecque, frappées sous les Empereurs, & données par M. Vaillant: *Appendicula ad Numos Urbium Gracè loquentium, sub An-*

gustis percussos, quos laudatus Vaillantius vulgavit. Ces trois Dissertations avoient déja été imprimées. La quatriéme, qui n'avoit point encore paru est très-curieuse. Elle découvre les défauts des Médailles falsifiées ou altérées par la faute des Monétaires: IV. *Dissertatio de Numis Monetariorum veterum culpa vitiosis.* Elle fait voir que les Faussaires ne sont pas les seuls qui ayent fabriqué de fausses Médailles; que les Monétaires mêmes publics & autorisez y ont commis plusieurs fautes, & les ont falsifiées en diverses manieres: il explique ces differentes sortes de falsifications, surtout celles qui viennent des coins employez à marquer les Médailles, & des Ouvriers qui mettoient les Epoques; celles qui défigurent l'Histoire, la Chronologie, l'Ortographe. Il distingue ces défauts de ceux qui sont douteux, & qui peuvent être excusez. Le P. Frœlich donne dans ce Livre quatre cens Médailles gravées, rapportées chacune à sa place; soixante Médailles des Colonies, &

trois cens onze Gréques; Trente Médailles défectueuses, & très-rares, tirées du cabinet du P. Pranelli Jésuite, la plûpart *faussées*, qui n'avoient point encore été gravées, toutes d'une bonne Antiquité. Elles font connoître plusieurs fautes singuliéres & remarquables des Monétaires, & servent à faire juger de celles qui se trouvent en d'autres Médailles.

A la tête des Dissertations l'Auteur a mis entre autres choses, une Liste, ou Catalogue de toutes les Epoques qui se voyent sur les Médailles, avec l'explication *originaire* de ces Epoques, & leur usage. L'ouvrage est un bon *in* 4°. en grand caractere & beau papier.

ARTICLE XXXV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.

D'AUSBOURG.

PHARMACOPEIA *Augustana renovata, revisa, & Appendice aliquot Medicamentorum selectiorum aucta.* vol. *in-fol.* A Ausbourg 1734.

DE WITTEMBERG.

Christophori Vateri Physica experimentalis systematica, in usum Studiosæ Juventutis adornata, multis quæstionibus curiosis illustrata, & Experimentis Mecanicis, Chimicis, Anatomicis, aliisque confirmata, Editio quarta. Vol. *in-4.* A Wittemberg 1734.

D'HANOVER.

Pauli Gottlieb Werlhoffii Cautio-

nes Medicæ, de Limitandis laudibus & vituperiis morborum & remediorum. Vol. *in*-4. 1734.

De Breslaw.

Balthazaris Tralles Exercitationes Physico-Medicæ, virtutem Camphoræ refrigerantem, ac internis corporis humani incendiis restinguendis aptissimam edisserit, atque ex genuinis Artis principiis adstruit. Cum Præfatione Friderici Hoffmanni. Vol. *in*-8. A Breslaw. 1634.

Nous ne faisons qu'indiquer ces Livres de Physique & de Medecine, que nous n'avons pas encore vûs. On les trouve à Paris, chez Cavelier, ruë saint Jacques, au Lys d'or.

PAYS-BAS.

D'Amsterdam.

On a réimprimé ici les Traités de Grotius, *De Jure Belli & Pacis, de Æquitate, Indulgentia & Fidelitate*, &c. Avec les Notes de Gronovius & de Barbeyrac. 2. vol. *in*-8.

Un *Atlas de Poche*, en un volume *in*-4. *à l'usage des Voyageurs*, & le même, qu'on dit être *Portatif*, en deux volumes *in-folio*, ne sont pas pour toutes sortes de *Voyageurs*, à moins qu'on ne suppose qu'ils les ont bien appris & retenus avant que d'entreprendre de voyager. Encore le titre paroît-il singulier. L'un & l'autre a été imprimé en 1734.

De Leyde.

Cornelius Nepos cum Notis Variorum, & Augustini Van-Staveren, *in*-8. *Lugd. Batav.* 1734.

On trouvera ces Livres à Paris, chez Briasson, ruë saint Jacques, à la Science.

FRANCE.

De Paris.

M. l'Abbé Lenglet continuë d'enrichir le Public des fruits de son travail. Il semble avoir tourné principalement ses vûës du côté de la

Jeunesse, qu'il se propose d'instruire & de former. *A Dieu ne plaise*, dit-il modestement, *que je présume éclairer les autres, je me contente de les écouter avec docilité, & de profiter de leurs instructions.* Un Auteur dans ces dispositions, mérite des égards, & qu'on remarque ses fautes avec la modération & la politesse que tout le monde éxige des gens de Lettres, quand ils critiquent, & dont ils font eux-mêmes une profession trop souvent démentie dans la pratique. Il est bien difficile que dans un grand nombre d'Ouvrages qui se suivent rapidement, il n'échappe quelque méprise; il ne faut que seconder le zéle du laborieux Ecrivain, en les lui faisant remarquer pour l'utilité publique. M. Lenglet donna l'an passé 1736. un Projet *De l'usage & du choix des Livres pour l'étude des Belles-Lettres, avec des Catalogues raisonnés des Auteurs utiles ou nécessaires, pour se former dans les diverses parties de la Littérature.* A Paris, Quay des Augustins, chez Musier pere, Rollin fils,

de Bure l'aîné. de Bure le jeune.

Ce projet publié par l'Auteur, pour avoir l'avis des Connoisseurs, renferme la connoissance des Livres, l'étude des Langues, l'élégance & la pureté du stile, l'étude de la Critique, l'Eloquence, la Poësie en général, la Poësie des différentes Langues, les Etudes particulieres, qui ont rapport aux Belles-Lettres, le choix des Livres & des Editions. Enfin il propose XIX. Catalogues des Livres convenables à un homme qui veut étudier la belle Littérature, avec des Réflexions sur ces Livres, leur usage, & les Editions. Il promet aussi *quelques petits Traités rares & curieux dans les matieres littéraires dont il parle.*

Principes de l'Histoire pour l'éducation de la Jeunesse, par années & par leçons. Chez Musier pere, Quay des Augustins, & se trouvent aussi chez Rollin fils, & de Bure l'aîné.

C'est un nouvel Ouvrage de M. l'Abbé Lenglet, dont le premier Volume a été imprimé en 1736, &

trois autres cette année 1737. *in*-12.

Il eſt diviſé en ſix volumes, ou ſix années; car l'Auteur a jugé à propos de le partager par années, pour conduire ſucceſſivement & par degrés les Enfans dans la connoiſſance de l'Hiſtoire, & s'accommoder au cours ordinaire des Etudes qu'on leur fait faire dans les Colleges.

Le premier Tome, ou la premiere année, pour la Claſſe de Sixiéme, contient l'Hiſtoire Sainte, la premiere qu'il convient d'apprendre dans une éducation Chrétienne. On y voit auſſi, à cauſe de la liaiſon, l'Hiſtoire d'Egypte, celle d'Aſſyrie, des Medes & des Perſes.

Le ſecond Volume donne l'Hiſtoire des Grecs, l'*Hiſtoire de la Fable*, (la vérité du menſonge :) c'eſt-à-dire, que l'Auteur ſe propoſe de démêler ce qu'il y a d'hiſtorique dans les Fables; & l'Hiſtoire Romaine, juſqu'à la mort de Jules Céſar.

La troiſiéme année comprend l'Hiſtoire de l'Empire, depuis Au-

guste jusqu'à Charles VI. aujourd'hui regnant.

Dans la quatriéme année on trouvera l'*Histoire de France*, *qui comprend quatre objets*, *sçavoir*, *un Abregé de l'Histoire des Gaules*, *avec des Remarques sur l'Origine des François : l'Histoire générale de France : l'Histoire des grands Fiefs*, *leur séparation de la Couronne*, *& leur reunion.*

Le cinquiéme Tome présente l'Histoire Etrangere ; c'est-à-dire, celle des autres Etats de l'Europe, & des Pays Etrangers, des Royaumes d'Asie, d'Afrique, avec une légere excursion sur les découvertes de l'Amérique.

Enfin le sixiéme & dernier Volume contient l'Histoire Ecclésiastique depuis Jesus-Christ. *La Religion*, dit M. Lenglet, *ne défend pas l'usage d'une sage Politique ; l'on en a donné dans ce Volume les principes tirés de l'Histoire même.* Enfin l'on y joint l'origine des Maisons Souveraines de l'Europe.

Ceux qui veulent approfondir

l'Histoire, dit encore notre Auteur, n'ont qu'à lire les *Instructions* qui sont à la fin de chaque Histoire particuliere, & les Préfaces de chaque Volume.

Tous les Tomes sont accompagnés de Tables Chronologiques.

Les Dictionnaires sont de cette espece de Livres, dont on peut dire, *Optimus ille est, qui minimis urgetur* (*vitiis.*) Malgré les soins & les travaux des Auteurs & des Editeurs, nous n'en avons point encore qui soient entierement corrects: il faut se contenter des meilleurs. Tels sont les deux grands *Trésors* nouvellement réimprimés depuis peu; celui de Robert Etienne à Londres, les années 1734, & 1735. 4. Volumes *infolio*. Et celui de Fabri à la Haye, en deux Volumes *infolio* 1735. Tel est encore celui qui a pour titre, *Novitius*, & qui paroît réimprimé en 1733. A Paris, chez Lambert, ruë S. Jacques, à la Sagesse. Deux Volumes *in*-4°. C'est un des plus amples, des plus exacts, & des plus commodes de son espece; il est

également propre & pour les commençans, & pour ceux qui sont les plus avancés dans la connoissance de la Langue Latine. L'Auteur a aussi donné une Grammaire Latine, sous le nom de *Postulant*, relative au *Novitius*.

Lettre d'un Mathématicien à un Abbé, où l'on fait voir 1°. Que la matiere n'est pas divisible à l'infini. 2°. Que parmi les étres créés il ne sçauroit y avoir d'infinis en nombre ni en grandeur. 3°. Enfin, que les Métaphysiciens qui pensent autrement, abusent des Mathématiques, & de leurs Démonstrations, lorsqu'ils s'en servent pour appuyer leurs opinions. A Paris chez C. A. Jombert, ruë S. Jacques, au coin de la ruë des Mathurins. 1737. Brochure *in*-12.

Il n'est pas toujours sûr de transporter la Géométrie à la Physique, surtout dans la Question de l'infini. Quoiqu'elle soit très-rebattuë, il s'en faut bien qu'elle soit épuisée, & qu'on ait réuni tous les sentimens. Vol. *in*-12.

Diſſertation ſur l'Hydropiſie de Poitrine, dans laquelle on s'attache à prouver qu'il eſt toujours bon de pratiquer la Ponction dans cette maladie, & qu'elle eſt ſuſceptible dans certains cas de guériſon radicale. A Paris, chez Jacques Guérin, Quay des Auguſtins. 1737, *in*-12.

Il nous ſuffit préſentement de dire, que M. le Premier Médecin de Sa Majeſté a ſouhaité que cette Diſſertation fût donnée au Public, & qu'elle paroît très-utile.

On lit depuis quelque tems une *Ode à la Paix par le S. R***. imprimé chez Pierre Simon, ruë de la Harpe, *in*-4°.

Catalogue des plus excellens fruits, les plus rares & les plus eſtimés qui ſe cultivent dans les Pépinieres des RR. PP. Chartreux de Paris. Chez J. B. de l'Epine, ruë S. Jacques, *in*-12.

Traité des Bénéfices Eccléſiaſtiques, dans lequel on concilie la Diſcipline de l'Egliſe avec les Uſa-

ges du Royaume de France, & le Recueil des Edits, Ordonnances, Déclarations & Arrêts de Reglemens concernant les Matieres Béneficiales, & autres qui y ont rapport. Nouvelle édition, revûë, corrigée & augmentée d'un grand nombre de Pieces qui n'avoient point encore paru, avec la Table Chronologique de leurs dattes & de leurs Enregistremens dans les Cours Souveraines. Par M. P. G. Chez Langlois, ruë S. Etienne des Grès, au bon Pasteur, la veuve Mazieres, & J. B. Garnier, ruë S. Jacques, à la Providence, 3. Volumes *in*-4o. 24. livres reliez.

Description des Plantes qui naissent, ou se renouvellent aux environs de Paris, avec leurs usages dans la Médecine. Par M. Fabregou, Botaniste & Démonstrateur, Tome II. *in*-12. Chez Lambert, ruë Saint Jacques, à la Sagesse.

TABLE DES ARTICLES

du mois de Mars 1737.

ART. XXV. LEs Vies des Hommes Illustres, &c. Page 377.

ART. XXVI. Réfléxions sur le Livre de M. Pope : *Essai sur l'homme.* 401.

ART. XXVII. Histoire de l'Eglise Gallicane, &c. 426.

ART. XXVIII. Essai de Theodicée, &c. 444.

ART. XXIX. Histoire du Concile de Trente, par Fra-Paolo, &c. Traduite, &c. par François le Courayer, &c. 472.

ART. XXX. Mémoires Historiques du Comte Betlem-Niclos, &c. 505.

ART. XXXI. Seconde Partie de la Dissertation sur la Lettre à Césaire. 516.

ART. XXXII. Lettre de M. à Madame la Princesse, &c. 533.

ART. XXXIII. Démonstration de la Pratique que M. Ozanan a donnée du Cadran Elliptique orizontal. 541.

ART. XXXIV. Erasmi Frælich Societatis Jesu, &c. Essais du P. E. Frælich, sur les Médailles, &c. 548.

ART. XXXV. Nouvel. Littéraires. 452.

Fin de la Table.

Errata pour le mois de Fevrier 1737.

Page 213. ligne 15. latis, *lisez*, fatis.
P. 220. ligne 24. tout n'étoit reprouvé, *lisez*, retrouvé.
P. 398. ligne 2. n'étoit encore, *ôtez*, encore.
P. 302. ligne 24. au sujet de l'expédition de la guerre, *ôtez* de la guerre.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.